This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

Preservation facsimile
printed on alkaline/buffered paper
and bound by
Acme Bookbinding
Charlestown, Massachusetts
2005

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE FUND GIVEN
IN MEMORY OF
GEORGE SILSBEE HALE
AND
ELLEN SEVER HALE

Digitized by Google

LE SALON

DE

MADAME HELVÉTIUS

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

NAPOLÉON : *L'homme, le politique, l'orateur.* (Librairie académique). 2 vol. in-8°.

PENDANT LA TERREUR : *Le Poète Roucher.* (Calmann Lévy). 1 vol. in-18.

EN PRÉPARATION :

LES DERNIERS JOURS DES PARLEMENTS : *Le Président Dupaty et le Conseiller Fréteau.*

LES OPPOSITIONS PENDANT LE CONSULAT ET L'EMPIRE : *Coppet. La Vallée aux Loups. Le Muséum. Le Corps Législatif.*

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays y compris la Suède et la Norvège.

Digitized by Google

Digitized by Google

MADAME HELVÉTIUS

D'APRÈS UNE MINIATURE APPARTENANT
A M. ALFRED DUTENS.

Digitized by Google

ANTOINE GUILLOIS

LE SALON
DE
MADAME HELVÉTIUS

CABANIS ET LES IDÉOLOGUES

OUVRAGE ORNÉ DE DEUX PORTRAITS D'APRÈS DES ORIGINAUX INÉDITS

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1894

Digitized by Google

Fr 1573.5

Digitized by Google

PRÉFACE

Lorsque je publiai, il y a trois ans, un livre sur mon arrière-grand-père, le poète Roucher, je trouvai, dans ses papiers, toute une série de lettres et de documents qui se rapportaient à la première Société d'Auteuil.

A ce moment, j'étais déjà possesseur de la correspondance inédite de Ginguené et du journal intime de ce littérateur.

Depuis, les familles de Grouchy, Cabanis et Condorcet m'ouvrirent généreusement leurs archives.

Enfin, quelques rencontres heureuses dans bibliothèques publiques et dans une grande [illegible] tion particulière, en s'ajoutant à ce que déjà, me donnèrent le désir d'écrire l'histoire sérieuse de cette réunion charmante [illegible] Helvétius, [illegible] cessivem[illegible]

[illegible] n d' [illegible] ouvert [illegible] pédi[illegible] [illegible]

Digitized by Google

Fr 1578.6

Digitized by Google

PRÉFACE

Lorsque je publiai, il y a trois ans, un livre sur mon arrière-grand-père, le poète Roucher, je trouvai, dans ses papiers, toute une série de lettres et de documents qui se rapportaient à la première Société d'Auteuil.

A ce moment, j'étais déjà possesseur de la correspondance inédite de Ginguené et du journal intime de ce littérateur.

Depuis, les familles de Grouchy, Cabanis et de Condorcet m'ouvrirent généreusement leurs archives.

Enfin, quelques rencontres heureuses dans les bibliothèques publiques et dans une grande collection particulière, en s'ajoutant à ce que j'avais déjà, me donnèrent le désir d'écrire l'histoire de cette réunion charmante et sérieuse que présidèrent successivement Mme Helvétius, Cabanis et Tracy.

Le salon d'Auteuil s'est ouvert aux jours de l'Encyclopédie; il a entendu les derniers échos du

Digitized by Google

dix-huitième siècle mourant; s'il servit parfois de refuge dans la tempête, il devint, au lendemain de la tourmente, une école et une académie où le monde nouveau alla, pendant quelques années, chercher son Évangile.

Les Idéologues, que Napoléon estimait en dépit de ses railleries, virent, avec enthousiasme, le 18 Brumaire; mais ils restèrent debout pendant tout le règne de César, comme pour affirmer leur foi dans la Liberté immortelle.

Auteuil, dès 1801, devint, comme Port-Royal sous Louis XIV, l'asile où la pensée libre était assurée de trouver un abri.

A la différence de celle des Aristocrates de la Vallée aux Loups ou des Cosmopolites de Coppet, l'opposition des Idéologues fut, à la fois, philosophique et française.

Plus intellectuelle qu'active, elle se ressentait du charme et de la grâce un peu nonchalante que Mmes Helvétius, de Condorcet et Cabanis imposaient à leurs hôtes. Dans cet Auteuil, qui n'était alors qu'un village, on se sentait auprès de la grande cité et, cependant, on en était assez loin pour subir la réalité et l'influence pacifique des larges horizons dans des campagnes boisées.

Lorsque Cabanis et sa mère adoptive allaient porter à leurs voisins moins fortunés des soins et des secours, ils restaient, sinon par la fortune ou

Digitized by Google

par le rang, du moins par la bienfaisance, les grands seigneurs du village dans un temps où toute supériorité était devenue, ailleurs, un titre de proscription.

Voilà pourquoi, sans doute, cette Société, où la liberté de tous était la seule règle, a pu vivre et se continuer pendant les quarante années les plus mouvementées de notre histoire. C'est là un fait sans précédents.

Du reste, si les Volney et les Daunou, les Cabanis et les Tracy, les Ginguené et les Fauriel, les Chénier et les Andrieux ont immortalisé le nom d'Auteuil, l'humble commune, devenue un quartier de Paris, a, de son côté, gardé le souvenir d'un séjour qui a laissé leurs noms si populaires parmi nous.

Avant d'achever cette préface, je dois exprimer, ici, toute ma reconnaissance aux personnes qui m'ont aidé et encouragé dans mes travaux.

M. le vicomte de Gourio de Refuge a mis à mon entière disposition sa magnifique collection d'autographes.

M. le vicomte de Grouchy, ministre plénipotentiaire, petit-neveu de Mmes de Condorcet et Cabanis, m'a indiqué tant de sources, fourni tant de documents que je pourrais presque l'appeler mon collaborateur.

Digitized by Google

MM. Alfred Dutens et Fernand d'Orval, arrière-petits fils de Cabanis, m'ont communiqué les deux portraits qui ornent ce livre; M. Dutens m'a, de plus, apporté nombre de pièces curieuses.

Enfin, comment oublierais-je mes longues conversations, dans cette maison d'Auteuil que Tracy avait construite pour ses enfants, et où le vénérable M. Hauréau, de l'Institut, a fait si souvent revivre pour moi les doctes entretiens de Daunou et les chaleureux élans de Marie-Joseph Chénier?

Auteuil, le 16 décembre 1893.

Digitized by Google

LIVRE PREMIER

MADAME HELVÉTIUS. — FIN DE LA MONARCHIE. LA RÉVOLUTION

CHAPITRE PREMIER

1719-1771

La maison d'Auteuil en 1799 — Mme Helvétius. — Son portrait. — La famille de Ligniville. — Madame de Graffigny. — Jeunesse et mariage de Mlle de Ligniville. — Le salon de la rue Sainte-Anne. — Les mardis d'Helvétius. — La vie à Voré et à Lumigny. — Le livre de *l'Esprit*. — Mort de Mme de Graffigny. — Chagrin de Mme Helvétius. — Elle écrit à Devaux. — Les enfants. — Mort d'Helvétius.

Le 19 brumaire de l'an VIII, dans l'après-midi, Auteuil était occupé par des troupes nombreuses ; l'infanterie de la 17e division militaire était bivouaquée autour du village. La réserve, sous Serrurier, était au Point-du-Jour.

Le 9e dragons, commandé par Sébastiani, était passé à l'aube se rendant à Saint-Cloud. Bonaparte pouvait compter sur lui.

Murat avait bientôt suivi avec les trois régiments de

Digitized by Google

cavalerie passés en revue, la veille, aux Champs-Élysées.

Au bout de la grande rue, près de la porte du bois, Ambroise-Firmin Didot qui avait, alors, dix ans, sortait à tous moments de la maison de Mme Helvétius. Il montait sur le banc de pierre qui était à gauche de la porte d'entrée, interrogeait l'horizon, puis rentrait, pour recommencer bientôt le même exercice.

A l'intérieur, l'agitation n'était pas moindre. Quelques personnes étaient réunies dans le salon du premier étage et, à chaque minute, de nouveaux arrivants venaient en augmenter le nombre. Mme Cabanis, enceinte de son second enfant, était tout énervée, tandis que Mme de Condorcet, qui avait vu des scènes plus tragiques, s'efforçait de tranquilliser sa sœur et de modérer les saillies d'Aminthe Cabanis en lui donnant, comme modèle, la sagesse de sa fille Elisa, âgée d'une douzaine d'années.

Mme Helvétius, assise dans son grand fauteuil de petit velours bleu et blanc, ne songeait plus à taquiner l'abbé de la Roche et cachait mal l'anxiété de son cœur et de son esprit. C'est que son fils d'adoption était mêlé aux événements qui se déroulaient à Saint-Cloud (1).

Cabanis était parti, le matin, pour assister à la

1. Souvenirs écrits et récits d'Ambroise-Firmin Didot, mort en 1876. — Il y eut, à Auteuil, dans les cabarets, des rixes de soldats. *Rapports généraux du citoyen Benoit, maire d'Auteuil, au préfet de police.* 18 et 19 brumaire an VIII.

Digitized by Google

séance du Conseil des Anciens, emmenant avec lui Chénier et Daunou qui avaient été occuper leurs sièges à l'Orangerie, où se tenaient les Cinq-Cents.

Volney, Destutt de Tracy, Le Couteulx de Canteleu qui, demain, seront sénateurs; Ginguené et Gallois qui seront tribuns, tous, gagnés à la cause de Bonaparte, attendaient avec impatience les nouvelles des deux Conseils.

La tranquillité ne revint qu'avec le retour des législateurs, dans la nuit du 19, lorsque Bonaparte, proclamé consul, rentra dans Paris illuminé, ayant à côté de lui, dans son carrosse, Sieyès, Lucien et le général Gardanne.

La maison d'Auteuil avait vu, pour un jour, rentrer dans ses murs la plupart des hôtes anciens ; c'était l'élite de la France, la réserve intellectuelle du pays, tous ceux que l'échafaud avait épargnés parmi les gens de bien.

On n'oubliait pas ceux dont la place était maintenant vide, Malesherbes et Roucher, Mirabeau et Chamfort, Turgot et Condorcet, trop tôt disparus, mais on était, en ce moment, tout à la joie de la victoire; on acclamait la naissance de ce monde nouveau, plein d'espérances et d'illusions et jeune comme le siècle qui allait s'ouvrir.

La maîtresse de maison avait alors quatre-vingts ans. Elle avait gardé, dans les traits de son visage et dans la sûreté de sa démarche, toute la grâce, toute la distinction et, je dirais presque, toute la beauté de son âge mûr. Elle aurait pu être la grand'mère de ces

Digitized by Google

hommes et de ces jeunes femmes, et elle était restée leur amie et leur compagne.

Née en Lorraine, en 1719, au château de Ligniville, elle avait eu vingt frères ou sœurs. Sa famille était sans fortune, mais elle appartenait à la plus haute noblesse.

Les Ligniville-d'Autricourt étaient, en effet, une de ces quatre familles illustres qu'on appelait *les grands chevaux de Lorraine*. Alliée à la famille qui a donné à l'Autriche ses souverains, Anne-Catherine était donc, comme l'a dit Rœderer, parente de la reine Marie-Antoinette (1).

Son père, Jean Jacques, comte de Ligniville, était chambellan du duc Léopold de Lorraine et capitaine d'une compagnie de ses gardes. Il mourut le 18 février 1769, à l'âge de 76 ans.

La mère de Mme Helvétius, Élisabeth-Charlotte de Saureau, petite-nièce de Jacques Callot, mourut à Paris, le 18 mai 1762, âgée de 62 ans (2).

Les parents acceptèrent avec bonheur la proposi-

1. Au XVIIe siècle, un Jacques de Ligniville avait été commissaire de Louis XIII en Lorraine et, cent ans plus tard, un frère de Mme Helvétius était grand veneur de Lorraine et Barrois. — Le maréchal prince de Beauvau appartenait aussi à la famille de Ligniville; enfin un des neveux de Mme Helvétius, le comte de Ligniville, fut aide de camp de Masséna. Après la bataille de Wagram, François II envoya un parlementaire pour s'informer s'il n'était rien arrivé de fâcheux à « son cousin », le comte de Ligniville. Celui-ci était un homme superbe, très brave et d'un caractère charmant. (Voir sur ce dernier Ligniville, les *Mémoires* de Marbot. II, 339.)

2. Cf. la préface si intéressante, si complète et si émue, mise en tête des *Lettres de Mme de Grüffigny*, publiées par M. Eugène Asse.

Digitized by Google

tion de Mme de Graffigny, tante de l'enfant, qui ne demandait qu'à l'adopter en se chargeant de son éducation et de sa présentation dans le monde. C'était sauver Anne-Catherine du couvent, où on se disposait à la placer pour le reste de ses jours.

Mme de Graffigny, mariée à l'un des serviteurs du duc Léopold, avait été forcée par les brutalités de son époux de quitter Lunéville. Elle partit, d'abord, pour Cirey, où demeurait Voltaire.

Pendant ce voyage qui eut lieu au mois de décembre 1738, elle dut laisser sa nièce qu'elle n'oubliait pas cependant, car, dans ses lettres à *Panpan* (c'est le nom qu'elle donnait à son ami Devaux, lecteur de Stanislas), elle parlait très souvent de la jeune fille (1).

Au bout de deux mois, Mme du Châtelet avait brouillé Voltaire avec Mme de Graffigny. La vie déjà bizarre, qu'on y menait, devenait impossible à Cirey. Cependant, Mme de Graffigny dut attendre l'argent qui lui était nécessaire pour rentrer à Lunéville où elle avait hâte de mettre ordre à ses affaires et de rejoindre Mlle de Ligniville.

En 1740, la tante et la nièce, celle-ci dans toute la splendeur de ses vingt ans, arrivaient à Paris. On se logea rue d'Enfer, tout près du Luxembourg. Les cours de Lorraine et de Vienne servaient bien quelques petites pensions; mais les deux dames faisaient

1. En annonçant l'arrivée à Cirey de Mademoiselle du Châtelet, alors âgée de 12 ans, elle disait : « Elle est grande comme *Minette* (Mademoiselle de Ligniville), quand je l'ai mise au couvent. »

Digitized by Google

de grosses dettes, car elles voulaient avoir un certain état de maison, et Mme de Graffigny dut se mettre au travail pour gagner la vie de la communauté. Deux succès vinrent tout arranger : *les Lettres d'une Péruvienne*, en 1747 et, en 1750, le drame de *Cénie*, à propos duquel la Margrave de Baireuth, Wilhelmine de Prusse, sœur du grand Frédéric, écrivait à Maupertuis : « Si elle est aussi délicate en fait d'amitié qu'elle l'est en amour, nous aurions peut-être été les deux personnes du monde qui se seraient le mieux convenues (1). »

Dès lors, le salon de la rue d'Enfer fut à la mode. On l'appela le « bercail des beaux esprits ». Grimm a dit que Mme de Graffigny n'était pas aussi aimable dans le monde que dans ses écrits ; qu'elle avait le ton lourd, trivial et commun ; mais que ceux qui l'ont connue particulièrement voyaient ces défauts disparaître à mesure que sa tête s'échauffait.

Turgot, encore en Sorbonne, venait fréquemment chez Mme de Graffigny. Passionné pour la littérature, il s'était fait présenter chez elle, mais il quittait souvent le cercle pour aller jouer au volant, en soutane, avec Minette (2).

1. 18 février 1751. — Turgot, à peu près à la même date, 22 mars 1751, écrivait à Mme de Graffigny à propos des *Lettres d'une Péruvienne* : « Ce n'est pas sans rire un peu de moi-même que je fais encore auprès de vous le rôle de donneur d'avis. J'aimerais bien mieux me former le goût en analysant les beautés nouvelles que j'y découvre à chaque lecture et que je suis toujours étonné de n'y avoir pas vues encore. » — Chavaray. Catalogue d'autographes. Mai 1892.

2. Morellet. *Mémoires*. I. 135.

Digitized by Google

Claude-Adrien Helvétius, fermier général, maître d'hôtel de la reine Marie Leczinska, était aussi un des habitués de la maison. Il fut frappé de la beauté de Mlle de Ligniville et de la dignité avec laquelle elle supportait la mauvaise fortune. Avant de songer à l'épouser, il voulut la connaître. Il la vit souvent sans lui parler de ses desseins et du goût qu'il avait pour elle. Enfin, après un an d'observation, il jugea qu'elle avait l'âme élevée sans orgueil, l'esprit le plus agréable, du courage, de la bonté et de la simplicité, et il pensa qu'elle partagerait volontiers sa retraite. Sa proposition, en effet, fut acceptée (1).

Le 17 août 1751, Claude-Adrien Helvétius, seigneur de la vicomté de Voré au Perche, de Lumigny en Brie, de la Malmaison, Feuillet et autres lieux, écuyer, maître d'hôtel de la Reine, épousait Anne-Catherine de Ligniville d'Autricourt, comtesse du Saint Empire romain (2).

Né en 1715, il était fils et petit-fils de médecins. Sa famille, originaire de Hollande, était venue s'établir en France sous le règne de Louis XIV qui l'anoblit. Son père, Jean-Claude-Adrien, qui avait sauvé Louis XV enfant d'une maladie dont ses confrères désespéraient, était devenu conseiller d'état et médecin de la Reine Marie Leczinska; il avait épousé Geneviève-Noëlle de Carvoisin d'Armancourt. Ce ménage n'eut que deux

1. Rœderer. *Œuvres*. IV. 151, et Saint Lambert. *Œuvres philosophiques*. 1801. V. 229.
2. *Le Curieux*. — 2e Vol. n° 31, par Charles Nauroy. — M. Eugène Asse. — *Loc. cit.*

Digitized by Google

enfants : le philosophe et une fille, son aînée, morte en bas âge (1).

Helvétius avait été envoyé, à sa sortie du collège Louis-le-Grand, chez un oncle, directeur des fermes à Caen. Il s'y occupa de littérature et de finances; mais il ne tarda pas à rentrer à Paris où la Reine lui fit obtenir une place de fermier général qui rapportait cent mille écus par an. C'était la fortune. La nature lui avait donné déjà la beauté et la santé ; il avait la jeunesse. A 23 ans, sa vie fut celle des grands seigneurs de l'époque. On le rencontrait au foyer de la Comédie française où Mlle Gaussin cachait mal sa passion pour lui ; à l'Opéra, où, deux ou trois fois, il dansa sous le masque, à la place du fameux Dupré, aux applaudissements de toute la salle ; il était de première force à l'escrime et ses bonnes fortunes ne se comptaient pas. La plus célèbre fut la conquête qu'il fit de la duchesse de Chaulnes. Grimm a raconté, avec complaisance, toute cette partie de la vie d'Helvétius.

Noble et généreux, ses bienfaits s'adressaient par-

1. Geneviève, décédée rue Geoffroy-l'Asnier, paroisse Saint-Paul, le 2 mars 1714, à 2 ans et 4 mois. — Le père d'Helvétius mourut en 1755 et sa mère, le 12 janvier 1767, à l'âge de 76 ans. — Son arrière grand-père s'était occupé de sciences occultes. Il fit imprimer, à Amsterdam, en 1667, un livre introuvable aujourd'hui : *le Veau d'or adoré et révéré de tous les hommes dans lequel est démontré le miracle le plus rare de la transmutation des métaux.* — Son grand-père, Adrien, introduisit en France l'usage de l'ipécacuanha. — Dans *l'Armorial général de France*, Paris, vol. I, p. 1199, (Bibliothèque Nationale msc), on trouve au nom d'Helvétius, docteur en médecine (3 janvier 1698) ces armoiries : d'azur à une montagne de trois sommets d'or et sur celui du milieu est posée une colombe d'argent tenant en son bec un anneau d'or.

Digitized by Google

ticulièrement aux gens de lettres; Saurin et Marivaux en surent quelque chose. Celui-ci fut ingrat, mais, donnant ainsi, par avance, un démenti aux tristes principes qu'il allait émettre dans son livre de l'*Esprit*, Helvétius se montrait incorrigible (1).

Fermier général, il refusait l'argent des confiscations et dédommageait les malheureuses victimes des exigences des commis (2).

Tel était cet homme qui, tout jeune, avait fréquenté chez Mme de Tencin « où il recueillait pour semer un jour (3) »; qui allait chez d'Holbach, dont il éclipsera bientôt le salon; qui était un des convives de Mme de Pompadour dans les fameux dîners de l'*Entresol;* et qu'on rencontrait, à l'Opéra, dans le coin de la Reine, avec Diderot, d'Alembert et Buffon, « tous, brûlant de zèle pour la musique italienne » (4).

1. Un certain abbé Sabattier, auteur des *Trois siècles de la Littérature*, devait tout à Helvétius. Il disait de son protecteur, que c'était le plus honnête homme du monde, mais, au demeurant, un sot, un lâche et un hypocrite. (Condorcet à Turgot, fin décembre 1772.) V. Cette correspondance, publiée par M. Charles Henry, chez Charavay, en 1883. — D'Holbach, bien moins riche qu'Helvétius lui disait : « Vous êtes brouillé avec tous ceux que vous avez obligés et moi, j'ai conservé tous mes amis. » Helvétius donnait 1.000 écus par an à Saurin et 2.000 livres à Marivaux. Celui-ci n'en avait aucune reconnaissance. Comme, un jour, il s'était emporté contre Helvétius, le philosophe dit après son départ : « Comme je lui aurais répondu, si je ne lui avais pas l'obligation d'avoir bien voulu accepter de moi une pension qu'il eût refusée à tout autre. » Saurin, lui, fut plus reconnaissant. Après la persécution du livre de *l'Esprit*, il affirma sa gratitude en dédiant sa première pièce de théâtre à son bienfaiteur.

2. *Ruelles, Salons et Cabarets*, par M. Colombey. II. 331.

3. Marmontel.

4. Marmontel.

Digitized by Google

Il ne lui manquait plus que la gloire littéraire et il jura de la conquérir, le jour où, traversant le jardin des Tuileries, il aperçut Maupertuis, entouré et caressé par les plus jolies femmes. Il se dit que, pour avoir, auprès du beau sexe, un nouveau motif de victoire, il fallait être homme de lettres et il le devint (1).

C'est alors qu'il vit, chez Mme de Graffigny, celle qui allait porter son nom avec tant de dignité.

Elle n'avait aucune dot; Helvétius ne s'y arrêta pas un instant. Bien plus, pour la posséder sans partage, il se démit de sa fonction de fermier général dont il était titulaire depuis treize ans. « Vous n'êtes donc pas insatiable, comme les autres », lui dit le Contrôleur général des Finances, M. de Machault. Tout le monde s'étonnait de ce désintéressement. Collé, tout le premier, qui disait : « La démission d'Helvétius a d'autant plus surpris le gros du monde qu'on assure qu'il va se marier et qu'il n'attendait que sa retraite des fermes pour épouser Mlle de Ligniville. C'est une fille de très grande qualité de Lorraine. Sa sœur aînée vient d'épouser, ces jours-ci, M. de la Garde, fils du fermier général, auquel on a donné, sous cette condition, la place de son père. En sorte que si le mariage d'Helvétius se fait avec cette demoiselle, celui-ci aura voulu n'être plus fermier général pour se marier et celui-là n'aura voulu épouser la sœur que pour avoir cette place. »

1. Ste-Beuve. *Lundis*. XIV. 92.

Digitized by Google

Andrieux, dans sa comédie d'*Helvétius* ou *la Vengeance d'un sage*, fait dire au philosophe :

Il me semble, aujourd'hui, rompre toutes mes chaînes,
Je vais, m'affranchissant des sottises humaines,
Vivre auprès de ma femme, élever mes enfants,
Dans ma douce retraite atteindre mes vieux ans,
Et profitant, enfin, de ma propre morale,
De la vie à la mort mettre un peu d'intervalle.

Le jeune ménage, aussitôt marié, partit pour la terre de Voré qu'Helvétius avait acquise en 1743.

Pour cette jeune femme de trente-deux ans, habituée au monde et qui, par son mariage, se trouvait à la tête d'une grosse fortune, il pourrait sembler que l'habitation presque continuelle à la campagne devait avoir quelque chose de pénible et presque de cruel. Il n'en fut rien ; Mme Helvétius disait qu'elle aurait été chercher son mari sous le chaume. Elle l'adorait et n'avait qu'un rêve, celui de se sacrifier constamment à lui. Son bonheur frappait tout le monde et, dans cette société médisante, il s'imposait aux plus mauvaises langues. Une châtelaine, voisine de Voré, disait en parlant du jeune ménage : « Ces gens-là ne prononcent pas comme nous les mots de *mon mari*, *ma femme*, *mes enfants* (1) ». Les occupations, il est vrai, ne manquaient pas et jamais l'ennui ne se fit sentir. M. et Mme Helvétius visitaient les pauvres et les malades des environs ; ils ne sortaient jamais qu'accompagnés d'un chirurgien et d'une sœur de

1. Rœderer. *Œuvres*. 151.

Digitized by Google

Charité. Un jour, au retour d'une de ces courses, la voiture d'Helvétius avait été arrêtée par une charrette chargée de bois. Le philosophe, à bout de patience, traita de coquin le conducteur qui tardait à se garer, mais qui, du moins, lui répondit : « Vous avez raison. Je suis un coquin et vous êtes un honnête homme, car je suis à pied et vous êtes en carrosse. » — « Mon ami, répondit Helvétius, je vous demande pardon. Vous venez de me donner une excellente leçon que je dois payer, » et il remit aussitôt au charretier une gratification importante.

La chasse était, avec la charité, une des grandes distractions. Pour faire la cour à leur maître, les gardes se montraient sévères vis à vis des braconniers. Un de ceux-ci fut arrêté, désarmé, mis en prison et condamné à l'amende. Helvétius alla le trouver et lui remboursa celle-ci, payant en même temps le prix du fusil. Il exigeait le secret. Mme Helvétius, en cachette, fit la même chose de son côté. C'était un mauvais moyen et, au bout de peu de temps, les braconniers se multiplièrent et devinrent d'autant plus menaçants qu'on s'aperçut bientôt que « le bon philosophe était pusillanime » (1).

A Lumigny, où il allait moins souvent, Helvétius, en donnant tous ses soins à l'agriculture, continuait les générosités de Voré. Son petit-fils, le vénérable marquis de Mun, me racontait qu'il avait connu, dans son enfance, comme régisseur de Lumigny, le

1. Mme de Nocé à Diderot. Lettre datée de Bourbonne.

Digitized by Google

propre fils de celui qui occupait cette charge du vivant d'Helvétius. Celui-ci, quand il sortait, avait toujours des piécettes blanches pour donner aux enfants et aux pauvres qui se trouvaient sur son passage (1).

J.-J Rousseau n'avait-il pas raison de dire, en parlant du livre *de l'Esprit :* « Tu veux, en vain, t'avilir. Ton génie dépose contre tes principes. Ton cœur bienfaisant dément tes doctrines et l'abus même de tes facultés prouvé leur excellence en dépit de toi. »

Pendant quatre mois, chaque année, Helvétius et sa femme habitaient leur magnifique hôtel de la rue Sainte-Anne (2). C'est là que, tous les mardis, se réunissaient, dans un dîner, qui commençait à deux heures, les gens de lettres les plus illustres : Diderot

1. M. de Mun me citait aussi cette anecdote qui est bien dans la note du temps. Il y avait à Lumigny un chapelain, moine assez fruste. Comme aumônier, il n'avait pas grand'chose à faire et on l'employait surtout dans l'étang pour battre les canards, parce que sous la robe, il n'avait ni pantalon, ni chemise.

2. Cet hôtel portait le numéro 18. On a commencé à le démolir le 26 octobre 1876. Martial, dans l'*Artiste* du mois de mai 1877, en a donné une reproduction. Le 21 septembre 1792, le conseil général de la commune de Paris décida que la rue Saint-Anne porterait désormais le nom d'Helvétius ; cette voie reprit son ancien nom en 1814. Mme de Genlis écrivait à ce propos à son « jeune et aimable ami » Charles Brifaut : « Je demeure maintenant dans un logement charmant, au milieu des humains, dans la rue jadis appelée Sainte-Anne, et que les fiacres, par une moitié de vieille habitude, appellent aujourd'hui rue Saint-Helvétius. Voilà une singulière canonisation... J'ai eu peur les premiers jours que le phantôme (sic) d'Helvétius ne vînt, la nuit, me tirer les pieds, pour me punir de tout le mal que j'ai dit de ses écrits, ce qui ne m'empêcherait pas de soutenir jusqu'au tombeau qu'il a fait le plus mauvais et le plus pernicieux ouvrage que je connaisse. » (Communication de M. Georges Bertin.)

Digitized by Google

et d'Alembert, d'Holbach et Raynal, Turgot et Condorcet, Galiani et Beccaria, Marmontel et Morellet, Duclos et Saint-Lambert, Hume et Schomberg, tous ceux, en un mot, qui tenaient, chez M. et Mme Helvétius, « les États-Généraux de l'esprit humain (1). »

Les convives y étaient plus libres que chez Mmes Necker et Geoffrin et l'esprit n'y était que plus aimable, puisqu'il pouvait déployer sans gêne sa force et sa grâce (2). La fleur des convives venait de chez Mme Geoffrin dont le salon se vidait tous les jours parce que « le Siècle s'ennuyait, à la fin, d'être contenu et conduit à la lisière, et qu'il voulait parler de tout, à haute voix et à cœur joie (3). »

Sans doute, les propos philosophiques étaient assez libres, bien que Marmontel ait affirmé qu'on n'avait jamais mis en doute, devant lui, Dieu, la vertu et les saintes lois de la morale. Cependant, Fontenelle avait pu s'écrier dans une discussion où l'enfer était en jeu : « Messieurs, ne disons pas de mal du diable ; c'est peut-être l'homme d'affaires du bon Dieu. » Quand on pénétrait dans ces graves questions, Mme Helvétius témoignait bien vite du peu d'intérêt qu'elle y prenait : « Esprit original et naturel piquant » (4), elle se jetait étourdiment au travers des discussions philosophiques et profitait du désordre qu'elle avait jeté ainsi pour briser un peu la société (5). Tactique bien

1. Garat.
2. Marmontel.
3. Sainte-Beuve. *Lundis*. II. 317.
4. Morellet.
5. Morellet. V. aussi Garat qui, dans ses *Mémoires sur le*

Digitized by Google

innocente d'une maîtresse de maison qui était loin d'approuver tout ce qui se disait chez elle et qui, cependant, voulait l'indiquer sans s'y appesantir.

Helvétius, pendant que sa femme dirigeait ainsi la conversation, ne s'occupait que de sa *chasse aux idées*, prenant à chacun quelque pensée aussitôt inscrite dans sa mémoire et qui devait se retrouver bientôt dans le livre *de l'Esprit* (1).

Les étrangers de distinction ne venaient jamais à Paris sans se faire inviter aux fameux mardis. C'est ainsi que le prince de Brunswick, qui avait guerroyé contre nous, avec une loyauté chevaleresque et une valeur héroïque, fut, un jour, l'hôte du philosophe et de sa femme. Le prince déclara qu'il n'avait fait de sa vie un pareil dîner (2).

Vers sept heures, quelques invités commençaient à

*XVIII*e *siècle*, consacre un chapitre entier à l'histoire du salon de Mme Helvétius. (I. 229 et seq.)

1. Le père Bettinelli faisait dire à Mme de Graffigny, lors de l'apparition de cet ouvrage : « Ce sont les balayures de mon appartement. » Il y avait bien quelque chose de vrai dans cette façon de juger l'œuvre de son neveu.

2. Marmontel. *Mémoires*. Livre VIII. Celui-ci rapporte, ailleurs, qu'il avait fait paraître dans le *Mercure*, son premier conte, *Alcibiade*. « Il eut, dit-il, un succès inespéré. J'avais exigé l'anonyme. On ne savait à qui l'attribuer et, au dîner d'Helvétius, où étaient les plus fins connaisseurs, on me fit l'honneur de le croire de Voltaire ou de Montesquieu. »

Dans *Idées et Sensations*, MM. de Goncourt se sont montrés sévères pour les convives de ces dîners : « Habiles gens, ces philosophes académiques du XVIIIe siècle, les Suard, les Morellet, plats, serviles, rentés par les seigneurs, à peu près entretenus de pensions par des grandes dames avec, aux jambes, les culottes de Mme Geoffrin. Ces âmes d'hommes de lettres-là font tache dans ce libre XVIIIe siècle par la bassesse sourde du caractère sous la hauteur des mots et l'orgueil des idées. »

Digitized by Google

s'en aller. Helvétius en profitait pour se rendre à l'Opéra, tandis que sa femme gardait auprès d'elle les convives qui lui plaisaient le plus.

Cela ne s'accorde guère avec l'insinuation de Grimm qui prétend, sans preuves, du reste, que le philosophe était jaloux. Quoi qu'il en soit, M. et Mme Helvétius sortaient peu ; ils n'allaient que rarement aux vendredis de Mme Necker et moins souvent encore à la Cour où cependant la charge d'Helvétius l'obligeait quelquefois à se rendre.

En dehors des mardis, il y avait les jours réservés aux intimes : Mme de Graffigny, l'abbé Lefebvre de La Roche et Fontenelle. Chamfort a raconté les relations du centenaire avec la jeune femme. Comme, en raison de son âge, Fontenelle avait ou prenait toutes les libertés, il entra, un jour, dans le cabinet de toilette de Mme Helvétius qui était dans un déshabillé presque complet. « Ah ! Madame, dit-il en se retirant, si je n'avais que quatre-vingts ans ! »

Quand il vint lui rendre visite quelques jours après son mariage, Helvétius le pria de s'asseoir, tandis qu'il lui montrait sa femme qui s'était mise debout pour le recevoir : « Ah ! dit-il, c'est un astre qui se lève pour moi et qui se couche pour vous. »

Un autre jour, il avait alors quatre-vingt-dix-sept ans, il passa, sans l'apercevoir, devant la jeune maîtresse de maison à qui, cinq minutes avant, il disait les choses les plus aimables. « Voyez, lui dit Mme Helvétius, le cas que je dois faire de vos galanteries. Vous passez devant moi sans me regarder. — Madame,

Digitized by Google

dit le vieillard, si je vous eusse regardée, je n'aurais point passé. »

Il redevenait jeune au contact de ce jeune ménage. Collé dîna, avec lui, chez Helvétius, le 27 décembre 1754. Il le montre sourd et presque aveugle, mais ayant gardé intact son appétit légendaire. Au commencement de mars 1755, Collé le vit encore ouvrant le bal avec Mlle Helvétius qui n'avait pas trois ans. « Fontenelle, dit-il, fit encore la révérence et embrassa la petite-fille. »

Si Mme Helvétius fut toujours l'épouse excellente et sans reproche que nous connaissons déjà, il faut reconnaître que son mari, tout bon qu'il était en général, eut encore quelques retours aux habitudes de sa jeunesse. Sa femme souffrait en silence de ses infidélités et aussi des inégalités de son caractère. Voici un billet qui révèle chez le philosophe un grain de mauvaise humeur :

« Je crois, ma très chère épouse, que lorsqu'on doit se mettre en colère, la présence d'un mari n'est pas inutile. Mais, lorsqu'on n'a que des remerciements à faire, j'imagine qu'il n'est bon à rien. Ainsi j'attendrai pour m'habiller un ordre exprès de votre belle main que je baise de tout mon cœur (1). »

Saint-Lambert n'était pas indulgent pour le mari. Le 14 août 1755, il écrivait à Mme de Graffigny : « M. Helvétius est si froid que je ne sais quelle prière vous faire pour lui, mais toujours vous serai-je fort obligé de faire ma cour à Mme Helvétius (2). »

1. Sans date. — Catalogue Morrisson.
2. Collection de Refuge.

Digitized by Google

En tous cas, il n'y avait jamais que des nuages passagers et, au bout de quelques jours de vie tranquille à Voré ou à Lumigny, les deux époux redevenaient plus amoureux que jamais.

Le chevalier de Chastellux a tracé un tableau ravissant du bonheur de son ami : « Des enfants aimables, dit-il, croissaient sous ses yeux et animaient sa retraite (1). »

Une première fille, Élisabeth-Charlotte, était née le 3 août 1752; elle avait eu pour parrain son grand-père paternel et pour marraine la comtesse de Ligniville, sa grand'mère. Le 25 janvier 1754, une seconde fille naissait; elle s'appelait Geneviève-Adélaïde, noms qui lui avaient été donnés par le marquis de Ligniville, son grand-père, et par Geneviève d'Armancourt-Helvétius, sa grand'mère.

En 1757, naquit un garçon, Claude-François-Joseph, qui mourut à quatorze mois, le 23 avril 1758 et fut inhumé dans l'église Saint-Roch. Enfin, le 7 octobre 1760, naissait, sur la même paroisse, Béatrix, une dernière fille, qui mourut bientôt (2).

M. de Lescure, dans *les Grandes Épouses* (3), a dit de Mme Helvétius « qu'elle se consacrait tout entière aux deux ouvrages de son mari, qu'on put, grâce à elle, appeler ses deux chefs-d'œuvre ». Elle élevait admirablement ses filles et le philosophe partageait avec bonheur ces soins avec elle.

1. *Eloge d'Helvétius*, par le chevalier de Chastellux.
2. *Le Curieux*, par M. Charles Nauroy. *Loc t*
3. P. 376.

Digitized by Google

Il ne fallait pas moins que de pareils devoirs, aussi doux qu'attachants, pour lui faire oublier toutes les persécutions qui fondaient sur lui à l'occasion de ce livre *de l'Esprit*, où il avait calomnié tous les gens de bien et lui-même.

Buffon, pour ne pas déplaire au Roi, cessait de venir rue Sainte-Anne et décochait, en partant, une plaisanterie sans grâce (1). Condorcet, par un motif plus noble et qui n'avait sa source que dans les convictions de son génie, s'irritant contre les théories égoïstes de l'auteur, pressentait tout le mal qu'un pareil livre pouvait faire aux idées philosophiques, et Turgot déclarait nettement l'ouvrage détestable et immoral, puisqu'il n'y voyait que de la vanité, de l'esprit de parti, une tête exaltée, sans philosophie et sans amour de l'humanité (2).

A voir les amis se prononcer ainsi, on devine quel fut le déchaînement chez les indifférents ou les hostiles ! Les habitués de l'hôtel Sainte-Anne devinrent « les membres de la Société libre des égoïstes »; quant au maître de la maison, il dut se démettre de sa charge à la Cour.

Un grand personnage conseilla à Mme Helvétius de demander à son mari une rétractation; mais non seu-

1. « M. Helvétius aurait dû faire un bail de plus et un livre de moins. »

2. Correspondance de Condorcet et de Turgot déjà citée. Longtemps après, Barbier, en présentant à l'Empereur une liste des ouvrages qu'il proposait de mettre dans la bibliothèque particulière, vit le souverain biffer, d'un gros trait et avec colère, le nom et le livre d'Helvétius.

Digitized by Google

lement elle refusa, en déclarant qu'elle était prête à s'expatrier plutôt que de faire fléchir la conscience de son mari, mais, encore, elle écrivit à Malesherbes pour lui demander de protéger le philosophe contre les attaques des journaux ecclésiastiques.

Helvétius céda devant les objurgations de sa mère et fit, luxueusement, la rétractation qu'on lui demandait.

Cette année 1758, qui avait vu la persécution contre *l'Esprit* devait être marquée tristement dans les souvenirs de Mme Helvétius.

Mme de Graffigny venait de donner au théatre *la Fille d'Aristide*. Ce fut un échec retentissant. Elle essaya de dissimuler son chagrin. Mais, en dépit des consolations de Voltaire, qui avait toujours à cœur de faire oublier la scène de Cirey (1), Mme de Graffigny était perdue. Elle mourut le 12 décembre 1758.

Collé, qui était de sa société habituelle, a raconté dans son *Journal* (2) une particularité de sa dernière maladie. « Un jour, dit-il, au milieu d'une conversation, elle fut prise d'un évanouissement qui dura quatre ou cinq minutes. En revenant à elle, elle acheva la phrase commencée et ne s'aperçut de rien. »

Mme Helvétius n'avait pu assister à ses derniers moments; mais elle éprouva de cette perte une douleur profonde, comme en témoigne cette lettre qu'elle écrivait à Devaux, légataire de celle qui venait de mourir (3) :

1. Colombey. *Loc. cit.*
2. II. 266.
3. Cette lettre, inédite, est extrêmement précieuse, parce qu'on

Digitized by Google

A Voré.

Mon cher Panpan, voulez-vous bien que je pleure avec vous la perte commune que nous avons faite dans Mme de Graffigny. Vous avez été, dans tous les temps, l'ami de son cœur et elle vous en donne à sa mort une marque bien chère. Elle vous lègue tous ses écrits; c'est sa volonté expresse qu'ils vous soient tous remis. Je vous dirai pour sa gloire et pour notre consolation que tout Paris les attend avec la plus vive impatience. Je crois, mon cher Panpan, que vous aimez trop son nom et sa réputation pour frustrer l'attente du public. Sans doute que, dès qu'on vous les aura remis, vous travaillerez sans relâche à les rendre dignes de son juste empressement et à en donner une édition qui soit également honorable à l'auteur et à l'éditeur. Mais ne croyez-vous pas, mon cher Panpan, qu'il soit nécessaire que vous veniez passer à Paris au moins un an pour vous mettre en état de la mieux faire par les secours et les avis des gens de lettres qui chérissaient la gloire de notre amie commune autant qu'ils chérissaient sa personne. Vous pensez quel intérêt nous y avons tous les deux. Il me semble que ma douleur augmente mon attachement et que je ne puis recevoir de consolation qu'autant que je croirai contribuer à rendre la mémoire de ma chère maman immortelle. Vous êtes bien en état, mon cher ami, de me donner cette satisfaction, mais je me défierais un peu de votre paresse qui peut-être n'est occasionnée que par votre mauvaise

n'a jamais publié jusqu'à ce jour aucun autographe de Mme Helvétius. Elle fait partie de la collection de l'auteur. — Devaux ou *Panpan* était légataire de tous les papiers de Mme de Graffigny. Fort lié avec la marquise de Boufflers, il les laissa, après sa mort, au chevalier de Boufflers qui avait été aussi son ami. — François de Neufchâteau, en 1767, avait songé à publier les œuvres de Mme de Graffigny, et il s'était adressé dans ce but à Devaux. — Une édition fut donnée, en 1788, à Paris. Elle comptait 4 volumes.

Digitized by Google

santé que je craindrais de rendre encore plus mauvaise par ce travail; cependant, si vous vous sentez la force et le courage de l'entreprendre, je vous prie très instamment de le faire par l'intime assurance que j'ai que vous le ferez mieux que tout autre, inspiré surtout par l'amitié. Mais il ne faut point perdre de temps. Il faut profiter des dispositions présentes du public. Elles sont tout à fait heureuses; elles peuvent ne pas durer. Rien n'est si léger et si inconséquent que ce même public; il ne faut point le laisser languir. Il nous en punirait. Partez donc, mon cher Panpan, aussitôt ma lettre reçue. Je crois cela nécessaire. Il s'agit de la gloire de votre plus tendre amie. Vous devez tout oublier pour elle. L'amitié vous en fait une loi indispensable. Recueillez, chemin faisant, tout ce que vous trouverez de lettres d'elle et faites-en un choix. Je vous attends avec la dernière impatience. J'oubliais de vous dire de ramasser aussi toutes les anecdotes les plus intéressantes de sa vie; car, à la tête de ses ouvrages, il faudra, s'il vous plaît, que vous en donniez un abrégé dans lequel vous aurez soin de développer, avec toute la force et l'énergie dont vous êtes capable, la grandeur de son âme, la sensibilité inouïe de son cœur, la pénétration et l'étendue de son esprit. Vous la connaissez mieux que personne, ainsi vous êtes plus en fonds pour en faire un portrait digne d'elle, et de vous, et de la postérité. Attachez-vous surtout à faire connaître cette douce et sublime philosophie du cœur qui caractérisait ses mœurs et ses ouvrages.

Je vous embrasse, mon cher Panpan, de tout mon cœur et mon mari aussi.

Le temps n'effaça pas de la mémoire de Mme Helvétius le souvenir de sa mère adoptive. Quand la veuve du philosophe mourut à Auteuil, au mois d'août 1800, on trouva dans sa propre chambre, « dans une petite

Digitized by Google

bibliothèque de bois de violette plaqué, dix volumes et parmi ceux-ci les quatre tomes des œuvres de Mme de Graffigny (1). »

A quelque temps de là, Mme Helvétius tomba gravement malade. Deux jésuites vinrent la visiter. « Comment, Pères, c'est vous ! leur dit Helvétius. Vous êtes des hommes incompréhensibles. Vous vous croyez faits pour tout subjuguer, amis et ennemis. — Nous en sommes bien fâchés, répondit l'un d'eux ; nous n'avons pas pu faire autrement. — Je sais bien, reprit Helvétius, que vous seriez d'honnêtes gens, si cela dépendait de vous. Il y a beaucoup d'autres gens dans la société qui sont exactement dans le même cas. Cela ne dépend pas d'eux. Ce sont des coquins à qui je pardonne de l'être, mais que je ne vois pas (2). »

Après la paix de 1763, le philosophe partit pour l'Angleterre dont les habitants et les mœurs l'enthousiasmèrent. Il se rendit ensuite en Prusse où le grand Frédéric qui, cependant, l'estimait peu, l'accueillit admirablement.

A son retour, il reprit sa vie d'étude et d'intérieur et acheva, dans la retraite, des ouvrages qui ne parurent qu'après sa mort, par les soins de son ami, l'abbé de la Roche (3).

Depuis quelques années déjà, la santé d'Helvétius,

1. Notes, documents et souvenirs de la famille de l'auteur. Inédits.

2. Lettre de Diderot à Mlle Voland (21 novembre 1760.)

3. Les œuvres d'Helvétius parurent, en 1795, et formèrent 14 volumes in-8°. — La Roche ne fut pas oublié dans le testament d'Helvétius. La veuve du philosophe l'oublia encore moins.

Digitized by Google

autrefois si florissante, laissait beaucoup à désirer. Il était taillé pour vivre cent ans ; mais, la goutte, souvenir de sa jeunesse, avait toujours eu, chez lui, un mauvais caractère. Avant de se fixer aux extrémités, elle attaquait la tête, la poitrine ou l'estomac.

A la fin du mois de décembre 1771, la maladie prit subitement un caractère alarmant. Le cœur ne fonctionnait plus et, le 26 décembre, Helvétius mourait, n'ayant pas encore atteint sa cinquante-septième année.

Le lendemain, son corps fut inhumé dans l'église Saint-Roch, sa paroisse, en présence d'Adrien Martinet de la Charsonville, ancien aide-major de la marine du Roi, et de Nicolas Dedelay de la Garde de Blancmesnil (1).

Helvétius laissait 50.000 livres de rente à chacune de ses filles. L'aînée, qui allait devenir bientôt Mme de Mun, recevait la terre de Lumigny et l'hôtel Sainte-Anne ; la cadette, qui sera Mme d'Andlau, avait Voré et ses immenses dépendances.

Mme Helvétius, inconsolable, n'avait voulu conserver que 20.000 livres de rente dont elle allait faire un généreux usage.

Helvétius a été très diversement apprécié ; tandis que l'abbé de la Roche disait de lui :

Des sages d'Athènes et de Rome
Il eut les mœurs et la candeur ;
Il peignit l'homme d'après l'homme
Et la vertu d'après son cœur ;

1. Renseignements dûs à l'obligeance de M. Léonce de Brotonne, secrétaire d'ambassade, auteur d'un ouvrage sur les *Pairs des Cent Jours*.

Digitized by Google

d'autres, comme Grimm, le jugent avec sévérité, bien qu'ils ne trouvent guère à lui reprocher qu'une conversation qui n'était « ni brillante, ni agréable ».

Quoi qu'il en soit, il ne faut oublier ni sa bienfaisance pour les pauvres, ni sa générosité pour les gens de lettres. Helvétius était hospitalier et d'un commerce très facile ; en dépit de quelques infidélités, il fut en somme, un bon mari et un père excellent.

Si le philosophe fut discuté de son temps et s'il est, à bon droit, inconnu du nôtre, l'homme de cœur mérite, du moins, de survivre. Les larmes de sa vertueuse compagne et le culte qu'elle garda pour sa mémoire suffiraient, à défaut d'autres titres, pour le recommander à la postérité.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE DEUXIÈME

1772-1789

Acquisition d'Auteuil. — Le peintre La Tour. — Mariage de Mlles Helvétius. — Les volières. — Le jardin. — Mme de Boufflers. — Louis XV au château du Coq. — Franklin. — Turgot. — Chamfort. — Roucher. — Morellet. — Lefebvre de la Roche. — Garat. — Notre Dame d'Auteuil. — Les Etoiles. — Arrivée de Cabanis. — Bonheur de Mme Helvétius. — Jeunesse de Cabanis. — Voyage de Pologne avec l'Évêque de Wilna. — Massalski. — Ses impressions. — Retour à Paris. — Premiers travaux. — A Montfort-l'Amaury. — Mme Helvétius et Roucher écrivent au père de Cabanis. — Celui-ci devient l'enfant de la maison. — Docteur en médecine. — Disciple de Mesmer. — Cabanis soigne la Saint-Huberty et le comte d'Antraigues. — Mariage de Condorcet. — La famille de Grouchy. — Chateaubriand et Ginguené conduits à Auteuil, en 1788, par Chamfort.

Après la mort de son mari, Mme Helvétius ne voulut pas rester un instant dans l'hôtel de la rue Sainte-Anne. En même temps qu'elle achetait, le 30 avril 1772, la maison d'Auteuil qui appartenait au fameux pastelliste, Quentin de la Tour, peintre du roi, et pendant qu'on aménageait cette nouvelle demeure, elle s'établissait provisoirement sur la paroisse Saint-Paul. C'est là qu'elle maria, à quelques semaines de distance, ses deux filles qui avaient choisi, elles-

Digitized by Google

mêmes, leurs maris. Élisabeth-Charlotte épousa, le 14 octobre, Alexandre-François de Mun de Sarlabous, qui s'était distingué pendant la guerre de Sept-Ans; blessé à Minden, il était, au moment de son mariage, chef de brigade des gardes du corps du roi. Martin Lefebvre, abbé de la Roche, qui était revenu de Hollande à la nouvelle de la mort d'Helvétius, fut le témoin choisi.

A la fin de cette même année 1772, Geneviève-Adélaïde Helvétius était unie, dans la même église, au comte Antoine-Henri d'Andlau, colonel du régiment de Royal-Lorraine et bientôt ambassadeur de France à Bruxelles.

Délivrée des sollicitudes maternelles par cet honorable établissement de ses deux filles, Mme Helvétius put, enfin, se retirer dans cette habitation d'Auteuil que son indépendance de caractère et son amour de la retraite lui avaient fait choisir de préférence à des propriétés plus luxueuses (1).

C'étaient les mêmes motifs qui avaient déterminé, en 1770, Maurice Quentin de la Tour à acquérir cette petite propriété. Ce peintre original, enthousiaste des philosophes et qui bâtissait lui-même des systèmes, se montrait humilié quand on lui parlait de ses pastels. Il aimait peu les hommes et détestait le monde. Et, cependant, il avait vu passer sous les ombrages de son parc les maréchaux de Lowendal et de Riche-

1. Diderot disait d'elle, dès 1760 : « C'est une femme très aimable qui s'est fait un caractère qui l'a affranchie au milieu de ses semblables, toutes esclaves. »

Digitized by Google

lieu, la Reine et le président Hénault, les demoiselles de Verrières et Mlle Antier.

Mme Helvétius aimait la retraite, mais elle détestait la solitude. Elle s'entendit avec le pastelliste et devint ainsi propriétaire, moyennant 30.000 livres, d'une grande maison sur la rue et d'un petit pavillon qui s'élevait au fond d'un parc de deux arpents (1).

La propriété, entourée de murs, était très étroite et par conséquent assez longue. Une grille séparait le jardin de la cour, dans laquelle il y avait un puits, deux remises et les volières. Au fond, sur la gauche, l'immeuble était augmenté d'une petite pièce de terre labourable, de dix-huit perches environ.

La maison était située tout près de la Croix Boissière, en face de la fontaine dont l'eau était si salubre que le Roi, dans ses voyages à la Muette, ne voulait pas en boire d'autre ; elle portait alors le numéro 24 de la Grande-Rue du village. A gauche, elle tenait au jardin du Roi, à droite à M. Chomel, notaire à Paris; par derrière, elle avait, sur la ruelle des Processions, une sortie qui permettait de gagner directement le Point-du-Jour et la campagne (2).

1. Contrat des 30 avril-5 mai 1772, passé devant Me Laideguive, notaire à Paris.

2. La propriété d'Helvétius porte aujourd'hui le numéro 59 sur la rue d'Auteuil. La maison a été incendiée en 1871 et est remplacée par un hôtel moderne occupé par l'école normale israélite orientale. — La propriété est sortie de la famille Helvétius le 27 mars 1817 et a compté parmi ses possesseurs, M. Thuret, ambassadeur des Pays-Bas et le prince Pierre-Napoléon Bonaparte. — Mme Helvétius la paya 30.000 fr. ses héritiers la revendirent 39.000 fr. En 1854, toute meublée, elle était vendue 100.000 fr.

Digitized by Google

La vente comprenait, en outre, le droit de banc dans l'église. Le tout était en la censive de MM. de Sainte-Geneviève, avec lesquels Mme Helvétius entretint jusqu'à leur départ, en 1791, les meilleures relations; il y avait, en outre, charge envers l'œuvre et la fabrique de Notre Dame d'Auteuil de cinquante livres de rente annuelle.

En entrant, par la porte cochère, on trouvait, au rez-de-chaussée, élevé sur caves, la cuisine, le garde-manger, une serre et une salle de bain qui avait sa fenêtre sur la rue.

On montait, par un escalier qui était à droite et dont la rampe en fer forgé faisait l'admiration des visiteurs. Sur le palier du premier étage, à gauche, s'ouvrait une salle à manger éclairée sur la rue et sur la cour. Un buffet en bois de chêne à deux battants, une grande table, cinq fauteuils de canne, une chaise recouverte en tapisserie, une console en bois doré et deux servantes formaient, avec une cuvette de marbre, tenant au mur, tout l'ameublement de cette pièce.

Dans le salon qui donnait à la fois sur le jardin et sur la rue, il y avait quatre glaces *non coupées*. La pièce était grande et il le fallait, car elle contint, à certains jours, plus de cinquante invités. Dans les

— En 1890, sans meubles et très diminuée comme contenance : 200.000 fr. — Renseignements dûs à l'obligeance de MM. le vicomte de Grouchy et Bigart, secrétaire général de l'Alliance Israélite universelle. — Le petit pavillon d'un étage, situé au fond du parc et qu'avaient habité Morellet et Cabanis, n'a été démoli qu'au mois de juillet 1877.

Digitized by Google

coins ou au milieu de la pièce, se trouvaient un chiffonnier en rognon de bois de rose plaqué, à dessus de marbre; plusieurs tables; deux consoles; des causeuses à dossiers avec oreillers de plumes, des fauteuils et des bergères en petit velours bleu et blanc, comme les tentures; six cabriolets; trois fauteuils en tapisserie; un baromètre à tube; un lit de repos à deux chevets, couvert de damas bleu. Sur la cheminée, une énorme corbeille de fleurs en porcelaine bleue avec deux candélabres à deux branches, deux flambeaux et, autour de la glace, deux bras à deux branches de cuivre doré. Sur les murs, trois gravures sous verre.

Une terrasse prolongeait le salon et un escalier permettait de descendre directement dans le parc. Sous cette terrasse, à côté du puits, était la première volière.

Si nous voulons gagner, maintenant, les appartements de Mme Helvétius, il faut traverser à nouveau le salon, la salle à manger et l'office, à moins que nous ne passions par le corridor qui règne sur toute la façade et, du côté opposé au salon, nous trouvons la chambre à coucher de la maîtresse de maison. Là aussi, il y a une terrasse qui donne sur le jardin; elle est ombragée par un grand acacia aux fleurs roses, qui existe encore aujourd'hui. C'est là que Mme Helvétius venait, en toute saison, aux premières heures du jour, distribuer aux oiseaux qui la connaissaient, les miettes de sa table ou les grains jaunes et pourpres du maïs qu'elle se plaisait à égrener devant les

Digitized by Google

enfants de ses amis qui formaient sa petite cour choisie (1). Dans cette chambre, toujours ornée de fleurs, il y avait une table ronde en acajou, deux fauteuils, deux bergères, deux cabriolets, un lit de repos en niche, couvert de petit velours bleu, avec les côtés de la niche en taffetas de la même couleur, encadrés de baguettes dorées. Ajoutez-y une commode en palissandre avec dessus de marbre brun; un secrétaire et un bonheur du jour en acajou, sans compter un bureau en tric-trac avec dames en ivoire, vertes et blanches.

Sur la cheminée, que dominait une glace d'un même morceau, il y avait une pendule à tirage dans sa boîte en cartel; à droite et à gauche, un vide-poches et un chiffonnier en bois des Indes. Sur ces meubles, une lampe à deux mèches ou un flambeau avec branche et garde-vue.

1. Tous ces détails, dont quelques-uns ont la précision sèche des inventaires, ont été trouvés ou dans les traditions locales, très vivaces encore il y a trente ans, ou bien dans les souvenirs écrits de Firmin Didot ou encore, et surtout, dans les notes, traditions et documents conservés dans la famille de l'auteur. — Mme Helvétius aimait à s'entourer d'enfants. Eulalie Roucher, ma grand'mère; Ambroise Firmin-Didot; son frère; Aminthe Cabanis; Elisa de Condorcet; les deux filles du domestique Marin qu'elle avait élevées, avaient, tous et toutes, leurs grandes et petites entrées dans sa chambre et dans les volières. Chacun des enfants avait aussi son petit jardin dans le parc et c'était plaisir de voir l'émulation de tous ces bambins pour obtenir le premier prix. — Elle aimait beaucoup à leur faire réciter les fables de La Fontaine, à l'heure de son déjeuner. L'amour que Mme Helvétius avait pour les oiseaux a donné lieu à l'un des plus jolis contes de Bouilly : *les Oiseaux de Mme Helvétius*. C'est vraiment un conte; car tout y est invraisemblable et contraire à la vérité.

Digitized by Google

Deux autres chambres, réservées aux amis, ouvraient leurs fenêtres sur la cour et sur la rue.

L'argenterie était fort simple et la garde-robe était celle d'une très modeste bourgeoise.

La femme de chambre, Marie-Louise Coudray, logeait auprès de sa maîtresse. Les autres domestiques étaient au second. C'étaient Antoine Damour, jardinier et portier (1), Marin et Jean Nanot, valets de chambre, une cuisinière et une laveuse de vaisselle.

Sur la cour et le parc, la maison, avec ses deux ailes en saillie et les colonnes qui soutenaient le péristyle, avait plus grand air que sur la rue. Les deux volières animaient la cour.

Le parc était planté de vieux arbres et orné de fleurs : hortensias, rhododendrons ou autres plantes nouvelles que les amis de la maison apportaient à Auteuil.

Une allée de tilleuls conduisait au pavillon, derrière lequel s'étendait le potager. Ce pavillon renfermait deux chambres à coucher, un salon éclairé par un dôme, une salle à manger, une cuisine et un caveau qui recevra, un jour, une pénible destination.

Une femme qui avait, comme Mlle de Ligniville, passé une partie de sa jeunesse à la Cour de Lunéville, Mme de Boufflers, « la Minerve savante », habitait de l'autre côté de la rue d'Auteuil et Mme Helvétius pouvait apercevoir, de ses fenêtres, les ombrages de ce

1. Et non l'Amour, comme l'appelaient poétiquement les habitués de la maison.

Digitized by Google

parc, un des plus beaux des environs de Paris. Louis XIV en avait fait autrefois cadeau au maréchal duc de Boufflers. Dans ces jardins anglais que Walpole avait mis à la mode et qui étaient, alors, dans toute leur nouveauté (1), l'amie de Voltaire avait vu se presser, autour de l'héritier présomptif de la couronne de Suède, le prince de Ligne et le duc de Lauzun, le comte de Tressan et Narbonne, les deux Ségur, l'abbé Galiani, le duc de Nivernais, Rivarol et Champcenetz. Souvent la journée, commencée chez la marquise, allait s'achever chez Mme Helvétius où se trouvaient déjà Turgot, Franklin. d'Alembert, Condorcet, Roucher, Chamfort. Dans ces années où était si grande « la douceur de vivre », la noblesse du sang et l'aristocratie de l'esprit se rencontraient et tenaient leurs assises immortelles dans ce petit coin d'Auteuil.

Mme Helvétius avait un autre voisin, plus illustre sinon plus agréable. Le château du Coq, qui appartenait à Louis XV, longeait la propriété dans toute sa profondeur. Le Roi, qui y avait passé l'été de 1764, n'y revenait plus qu'en courant et lorsque ses caprices d'un jour voulaient se dérober aux regards curieux de Versailles et de Paris. Le Coq avait été, sous Louis XIV, une dépendance à peine gardée du château de la Muette, tout au plus un rendez-vous de chasse. Pendant la jeunesse du nouveau roi, qui aimait la botanique, on y avait fait construire des serres ma-

1. V. dans *le Guide des amateurs* de Thiéry (t. I. 20), une description très étendue du jardin de Mme de Boufflers. V. aussi les *Mémoires* de Mme Campan (I. 147).

Digitized by Google

gnifiques, luxueusement aménagées et que les étrangers, de passage à Paris, ne manquaient jamais de venir admirer. Puis, le château avait été réparé, agrandi, orné; rien n'était trop beau pour les folies de ce roi : tapisseries des Gobelins et de la Savonnerie, glaces de Saint-Gobain, étoffes somptueuses, meubles ciselés. On dépensait de 350 à 400.000 livres par an pour l'ameublement du château. Il y avait des jardiniers à 12.000 livres de gages et des fournitures de fleurs qui montaient à 30 et 40.000 livres par saison. Le jardinier en chef, Richard, qui avait douze enfants était, sans contrôle, l'ordonnateur de ces dépenses. Comment ses comptes auraient-ils été examinés? N'était-il pas l'élève, l'ami et le successeur du triste Lebel?

Les prodigalités durèrent plus de dix ans. Les factures en ont été conservées et forment un gros dossier aux archives nationales (1).

Mme Helvetius avait eu quelques relations avec son royal voisin. Au mois de novembre 1772 et au mois de juin 1773, elle avait, sur la recommandation du

1. O'1. Archives de la Couronne. Ancien régime. 1585-6. Richard, après la mort de Louis XV, fut recommandé au comte d'Angivilliers par le maréchal de Noailles. Les bureaux constataient que « les bontés du feu Roi pour cet homme le mettaient au-dessus de tout examen et de toute subordination. » — Ce dossier renferme une lettre de Gabriel, inspecteur général des bâtiments, au marquis de Marigny qui donne, au 30 mai 1766, l'emploi d'une semaine royale : « Le Roi va, demain, manger une cantine à Bellevue et vient coucher à Versailles. Dimanche, après le salut, S. M. va à la Muette. Lundi, la revue; retour à Versailles et, tout de suite, il partira pour Saint-Hubert jusqu'à mercredi. Les deux jours seront employés en chasses. »

Digitized by Google

prince de Beauvau, son parent, obtenu certains passages et quelques perches de terrains qui lui étaient bien dûs en retour des empiètements que le bon plaisir royal avait faits dans sa propriété. Une première restitution eut lieu le 15 novembre 1772; elle fut confirmée par des brevets suivants et ratifiée par Louis XVI qui chargea la bénéficiaire, en retour et comme condition du brevet à elle accordé, du service d'une rente annuelle de 15 livres au profit du curé et de la fabrique d'Auteuil, en raison de la donation du terrain sur lequel cette rente était hypothéquée.

Dans son Mémoire pour demander à Louis XVI la confirmation du don de Louis XV, Mme Helvétius s'exprimait ainsi : « La dame de Ligniville-Helvétius espère de la bonté de Sa Majesté qu'elle voudra bien lui confirmer la grâce que le feu Roi lui a voulu faire ainsi qu'Elle a confirmé toutes les autres grâces et dons du feu Roi. La suppliante ne cessera de faire des vœux pour la prospérité du règne de Sa Majesté. »

D'ailleurs, Louis XVI, bien conseillé, ne tarda pas à vendre la propriété du Coq qui passa dans les mains du bijoutier Strass et bientôt dans celles du contrôleur général Joly de Fleury.

Martin Lefebvre de la Roche, né en 1740, avait été bénédictin ; puis, grâce à Helvétius, il avait été sécularisé par un bref de Rome, ce qui lui permit de devenir bibliothécaire du duc de Deux-Ponts. A la mort du philosophe, il était en Hollande et accourut auprès de sa veuve qu'il ne quitta plus. Il jouissait de

Digitized by Google

4.100 livres de revenus dont les trois quarts venaient des libéralités d'Helvétius; il avait, en outre, un petit capital de 21.000 livres que lui devait sa famille (1).

Nourri comme un enfant gâté et gourmand, logé par son amie, l'abbé de la Roche, qui n'exerçait pas les fonctions du culte, avait donc largement ce qu'il lui fallait pour satisfaire cet amour des beaux livres et des estampes qui fit de sa bibliothèque et de ses collections une des curiosités de la maison d'Auteuil. Il ne s'absentait que rarement pour aller faire un voyage de deux ou trois semaines en Normandie. Bon et généreux, il signalait à Mme Helvétius les misères à soulager. D'un caractère facile, bien qu'il dût montrer une courageuse fermeté, pendant la Révolution, l'abbé de la Roche se laissait plaisanter par sa vieille amie, sans que jamais un mot de lui ait montré qu'il pouvait en être fâché. Ses conversations étaient plus solides que brillantes.

Un autre ami qui, comme la Roche, avait suivi Mme Helvétius de l'hôtel Sainte-Anne à la maison d'Auteuil, était l'abbé Morellet, le défenseur contre Palissot des philosophes en général et d'Helvétius en particulier. Mme Helvétius avait voulu connaître l'abbé, et son mari le lui avait présenté, en 1760.

Elle traita Morellet avec amitié, l'emmenant au printemps à Lumigny, en été à Voré, n'hésitant même pas à se promener avec lui, à cheval, le matin, au bois de Boulogne.

1. Renseignements fournis par le Comité de surveillance d'Auteuil, lors de l'arrestation de l'abbé de la Roche, en l'an II.

Digitized by Google

Morellet, l'abbé *Mord-les* de Voltaire, possédait des connaissances variées, mais c'était, suivant le mot de Mme Necker « un ours mal léché qui ne se doutait pas qu'il y eût un usage du monde »; il venait, tous les jours, rue Sainte-Anne. A Auteuil, il passa, chaque semaine, deux ou trois jours, dans le pavillon du fond du jardin, où il avait sa bibliothèque et d'où ses regards pouvaient embrasser, au midi, les coteaux de Meudon et la plaine cultivée du Point-du-Jour.

Morellet et la Roche aidaient Mme Helvétius à recevoir ses hôtes. Si elle ne se trouvait plus assez riche pour aller chercher le plaisir chez les autres, elle l'était, du moins, plus qu'il ne le fallait pour en offrir chez elle. Elle renonça à ses nombreuses connaissances d'autrefois pour ne plus s'attacher que des amis (1). Mais ces amis étaient nombreux et choisis. Ils s'appelaient d'Alembert, Condillac, Malesherbes, d'Holbach, Diderot, Bitaubé, Volney, Garat, Dupaty, Garrick, l'interprète de Shakspeare, qui ne venait jamais en France sans faire un pèlerinage à Auteuil. Il y avait aussi les voisins, comme Thomas et Ducis, qui demeuraient auprès de l'église du village, à cinq minutes de Mme Helvétius (2), et les intimes qui, souvent, devenaient, pendant l'été, les commensaux de la maison.

Chamfort, qui avait reçu, dans sa mauvaise fortune,

1. Rœderer. T. IV. 152.
2. Ducis quitta Auteuil en 1783, pour aller habiter avec sa mère, et Thomas mourut deux ans après.

Digitized by Google

les bienfaits de Mme Helvétius, vint souvent cacher sa célébrité sous les ombrages d'Auteuil. Il y rencontra une femme plus âgée que lui et qui avait été dame de la Cour de la duchesse du Maine; elle était douée des qualités les plus attachantes et les plus solides et revenue, comme lui, de toutes les illusions du monde (1). Il s'en éprit et leurs deux destinées s'associèrent. « Ce n'était pas de l'amour, dit-il, mais, c'était plus et mieux que de l'amour, puisque c'était une réunion complète de tous les rapports d'idées, de sentiments et de position. » Son bonheur ne lui semblait pas encore assez à l'abri des regards curieux et le ménage partit pour les environs d'Étampes. C'est là que ce rêve de bonheur, qui n'avait pas duré six mois, s'évanouit tout d'un coup par la mort subite et cruelle de la pauvre femme. Chamfort fut rejeté dans le monde par sa douleur et il revint à Auteuil où il était sûr de retrouver des affections et des sympathies.

Chamfort y oubliait sa douleur. Son esprit était plus étincelant que jamais. Mme Helvétius s'en amusait, mais elle souffrait de sa misanthropie : « L'abbé, disait-elle à Morellet, avez-vous jamais vu rien de si fatigant que la conversation de Chamfort? Savez-vous qu'elle m'attriste pour toute la journée. » Et cela était vrai, ajoute le narrateur. « Je comparais ce que nous éprouvions tous deux à l'impression que produit sur nous un feu d'artifice qui, en nous laissant

1. Ginguené.

Digitized by Google

dans l'obscurité, la rend beaucoup plus triste et plus profonde. »

Le jeune et charmant ménage du poète Roucher n'inspirait pas les mêmes sentiments. Dès que la voiture avait débarqué chez elle, Roucher, sa femme et la petite Eulalie, Mme Helvétius s'emparait de l'enfant et la conduisait à la grande volière, où de nouveaux oiseaux lui étaient toujours destinés. Elle se souvenait du nom qu'on lui donnait dans sa jeunesse, et avait rebaptisé Eulalie du joli surnom de *Minette* qui avait été le sien.

Ce joli couple, « dans lequel la poésie et l'amour résistaient aux privations les plus poignantes » (1), faisait l'admiration et le désespoir de Mlle de Lespinasse.

Tout cela éclate dans une lettre qu'elle écrit à Guibert et qui, de 1775, est simplement datée : *minuit*. « Ah ! quel bonheur d'aimer ! s'écrie-t-elle avec ce lyrisme qui sortait de ses entrailles. C'est le seul principe de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est grand dans la nature. Mon ami, M. Roucher a aimé ; c'est la passion qui l'a rendu sublime. Mais mon cœur fond de tristesse, lorsque je viens à penser que cet homme rare, ce prodige de la nature, connaît la misère, qu'il en souffre pour lui et dans ce qu'il aime. Ah ! cet excès de pauvreté éteint l'amour, et il faut un miracle pour conserver l'énergie et le ressort qu'il y a dans ses vers ; son âme est de feu, et nulle part on ne sent qu'il soit abattu par le

1. E. Colombey. *Loc. cit.*

Digitized by Google

malheur... Ah! si mon sang pouvait se changer en or! sa femme et lui auraient connu le bonheur ce soir. Que ne puis-je animer l'âme du comte de C...! Quel emploi il ferait de sa richesse! »

Turgot, informé de la détresse du poète, lui donna ce dont il pouvait disposer, une place de receveur des gabelles, à Montfort-l'Amaury.

C'est Turgot qui l'avait amené à Auteuil. Turgot, l'ami des anciens jours, le compagnon de jeux de Mlle de Ligniville, celui qui, sans succès, demandera la main de Mme Helvétius.

Condorcet et Turgot ne se quittaient pas; tous deux venaient donc à Auteuil. Celui-ci pour oublier la duchesse d'Enville qui lui avait si fort tenu au cœur (1), celui-là pour rencontrer d'Alembert, son ami le plus intime. Avec Condorcet, la conversation devenait plus vive et plus ardente. Il oubliait sa timidité, cette tenue un peu gauche que lui reprochait Mlle de Lespinasse, et ne songeait plus à ses amours pour Mme de Meulan; il était tout entier aux discussions politiques et religieuses, soit qu'il attaquât en sceptique son ami Turgot, déiste sinon religieux, soit qu'il dît sans réticence tout ce qu'il pensait de Necker dont il ne comprenait pas les idées; soit qu'il récitât ces vers contre le chancelier Maupeou:

Magistrat ignorant, despote téméraire,
Tu cartonnes Platon que tu n'as jamais lu ;
Pour abroger d'un mot tout ce qui t'est contraire,
Défends par un édit de nommer la vertu !

1. Née de la Rochefoucauld, ancienne amie de Mme du Deffand.

Digitized by Google

Avec tout cela, Condorcet était excellent et se faisait une joie de loger chez lui Suard, qui devait fermer au proscrit la porte de Fontenay-aux-Roses.

A la fin de l'année 1776, Franklin arrivait à Paris. Il s'établit presque aussitôt à Passy, dans la maison de M. Le Ray de Chaumont qui servait la cause de l'indépendance américaine. Les relations les plus intimes s'établirent bientôt, grâce à Turgot et à Malesherbes, entre Passy et Auteuil. Franklin demeurait sur le haut de la colline, il descendait, son bâton à la main, la rue Basse et la rue de La Fontaine, s'arrêtant par moments pour causer avec les enfants ou les paysans qu'il rencontrait sur sa route. Il venait ainsi deux ou trois fois par semaine, à Auteuil, où son couvert était toujours mis. Sa malicieuse bonhomie, sa galanterie ingénieuse et délicate, sa sagesse souriante plaisaient à Mme Helvétius dont il devint bientôt l'ami intime. Mmes de Mun et d'Andlau, s'arrachant à leur société habituelle, venaient souvent visiter leur mère dans son ermitage. Franklin les vit et les appela *les Deux Etoiles*. C'est lui aussi qui trouva, pour leur mère, ce titre si vrai et si charmant de *Notre Dame d'Auteuil* (1).

Pour Franklin seul, Mme Helvétius rompit avec une habitude qu'elle avait suivie depuis la mort de son mari : elle consentit à sortir de chez elle et à se rendre, une fois par semaine, accompagnée de La Roche,

1. Le baron de Gleichen appelait la duchesse de Choiseul : *N. D. de Chanteloup*; Mme de Sévigné avait été *N. D. de Livry*; et Mme Tallien devint *N. D. de Thermidor*.

Digitized by Google

de Morellet ou de Cabanis, chez le patriarche de Passy.

Morellet s'est fait l'historiographe de ces délicieuses réunions où tant d'esprit et de grâce furent déployés de part et d'autre.

Comme Franklin aimait la table et le bon vin, et qu'il ne s'en cachait pas, l'abbé pouvait lui chanter ce couplet fait en son honneur :

Que l'histoire sur l'airain
Grave le nom de Franklin.
Pour moi, je veux à sa gloire
Faire une chanson à boire ;
Le verre en main,
Chantons notre Benjamin.

Un jour, le patriarche devint tout à fait amoureux de Notre Dame d'Auteuil et il lui demanda sa main. Mme Helvétius, qui ne parlait jamais de son mari qu'avec attendrissement, refusa, mais en donnant à ses motifs un tour gracieux et aimable. Le lendemain matin, Franklin lui répondait par cette lettre charmante :

A Passy.

Chagriné de votre résolution prononcée si fortement hier au soir de rester seule pendant la vie en l'honneur de votre cher mari, je me retirai chez moi, je tombai sur mon lit, je me crus mort et je me trouvai dans les Champs-Élysées.

On m'a demandé si j'avais envie de voir quelques personnages particuliers. Menez-moi chez les philosophes. — Il y en a deux qui demeurent ici près, dans ce jardin. Ils

Digitized by Google

sont de très bons voisins et très amis l'un de l'autre. — Qui sont-ils ? — Socrate et Helvétius. — Je les estime prodigieusement tous les deux ; mais faites-moi voir d'abord Helvétius, parce que j'entends un peu de français et pas un mot de grec. Il m'a reçu avec beaucoup de courtoisie, m'ayant connu, disait-il, de caractère, il y a quelque temps. Il m'a demandé mille choses sur la guerre et sur l'état présent de la religion, de la liberté et du gouvernement en France. « Vous ne me demandez donc rien de votre amie, Mme Helvétius. Et cependant, elle vous aime encore excessivement. Il n'y a qu'une heure que j'étais chez elle. — Ah ! dit-il, vous me faites souvenir de mon ancienne félicité ; mais il faut l'oublier pour être heureux ici. Pendant plusieurs années, je n'ai pensé que d'elle. Enfin, je suis consolé, j'ai pris une autre femme, la plus semblable à elle que je pouvais trouver. Elle n'est pas, c'est vrai, tout à fait si belle ; mais elle a autant de bon sens et d'esprit et elle m'aime infiniment. Son étude continuelle est de me plaire ; elle est sortie actuellement chercher le meilleur nectar et ambroisie pour me régaler ce soir ; restez chez moi et vous la verrez. — J'aperçois, disais-je, que votre ancienne amie est plus fidèle que vous ; car plusieurs bons partis lui ont été offerts qu'elle a refusés tous. Je vous confesse que je l'ai aimée, moi, à la folie ; mais elle était dure à mon égard et m'a rejeté absolument pour l'amour de vous. — Je vous plains, dit-il, de votre malheur, car vraiment c'est une bonne femme et bien aimable. Mais l'abbé de La Roche et l'abbé Morellet ne sont-ils pas encore quelquefois chez elle ? — Oui, assurément, car elle n'a pas perdu un seul de vos amis. — Si vous aviez gagné l'abbé Morellet avec du café à la crème pour parler pour vous, peut-être vous auriez réussi ; car il est raisonneur subtil comme Scotus ou saint Thomas, et il met ses arguments en si bon ordre qu'ils deviennent presque irrésistibles. Ou si vous aviez engagé l'abbé de La Roche, en lui donnant quelque belle édition d'un vieux

Digitized by Google

classique, à parler contre vous, cela aurait été mieux. Car j'ai toujours observé que, quand il conseille quelque chose, elle a un penchant très fort à faire le revers. » A ces mots, entrait la nouvelle Mme Helvétius avec le nectar; à l'instant, je l'ai reconnue pour Mme Franklin, mon amie américaine. Je l'ai réclamée ; mais elle me disait froidement : J'ai été votre bonne femme 49 années et 4 mois, presque un demi-siècle. Soyez content de cela. J'ai formé ici une nouvelle connexion qui durera à l'éternité. Mécontent de ce refus de mon Eurydice, j'ai pris tout de suite la résolution de quitter ces ombres ingrates et de revenir en ce bas monde revoir le soleil et vous. Me voici. Vengeons-nous.

Comme l'a dit Sainte-Beuve, sous la plaisanterie, on sent l'émotion. Quoi qu'il en soit, Franklin, comme Turgot, dut se résigner. L'amitié réciproque du patriarche et de Mme Helvétius ne s'en ressentit nullement (1). Une autre lettre, écrite à quelques jours de là, en témoigne (2). C'est un soir que, pour s'excuser d'une absence, il invoquait une migraine tenace, en ajoutant que s'il était auprès de son amie, il y a longtemps qu'il serait guéri. A la fin de son séjour, Franklin introduisit dans la Société d'Auteuil trois diplomates américains, dont le souvenir doit rester cher aux âmes françaises. Jefferson, qui disait que « tout homme a deux patries : la sienne et la France » ; William Short et Charles Ingersoll (3).

1. *L'Historical Society of Pennsylvania* conserve, dans son musée, un service de six tasses avec soucoupes, offert à Franklin par Mme Helvétius.

2. Inédite.

3. Il existe, à Philadelphie, une *American Philosophical Society* fondée par Franklin, en 1756. — Condorcet et Daubenton en furent

Digitized by Google

On se tromperait fort si l'on pensait que toute la fortune de Mme Helvétius était employée à recevoir généreusement ses amis. Il ne se passait pas de jour que les gens du village ne fussent secourus par elle ; pas de semaine, où elle n'eût à répondre à quelque sollicitation de ses très nombreux parents (1).

C'est à cette époque, au printemps de 1778, que lui fut présenté, par Turgot et Roucher, le jeune Cabanis, qui allait devenir son fils adoptif, son commensal de tous les jours et le dispensateur de ses bienfaits.

Cabanis avait une jolie figure, la parole ardente et beaucoup d'esprit. Il était grand, mais délicat; son visage était pâle (2) et respirait la douceur, la naïveté, la bienveillance et le charme. Son maintien était à la fois plein de dignité et de simplicité. Il avait l'âge qu'aurait eu le fils d'Helvétius. N. D. d'Auteuil s'imagina que celui-ci lui était rendu. « Si la doctrine de la transmigration était vraie, disait-elle, je serais tentée de croire que l'âme de mon fils est passée dans le corps de Cabanis (3). »

élus membres le 28 janvier 1775; Cabanis, le 21 juillet 1786; Volney, le 20 janvier 1797.

1. J'ai sous les yeux une lettre (29 juillet 1778) d'un de ses neveux, le vicomte M. J. de Ligniville, officier de la marine royale, à qui elle avait payé son entrée au service et qui lui devait, en plus, une lettre de change importante dont elle ne réclama jamais le paiement. — Le jeune officier savait pouvoir compter sur la générosité de sa tante, car il prévoit de nouveaux appels de fonds qu'il aura encore à faire.

2. Dans ses dernières années, sa figure était, au contraire, très colorée.

3. *Aperçu de l'état des mœurs* par Maria William. An IX. vol. II.

Digitized by Google

L'arrivée du jeune homme mit un rayon de soleil dans la maison d'Auteuil. On aurait dit que Mme Helvétius recommençait, de ce jour, une nouvelle vie et que sa tristesse mélancolique faisait place à cette douceur et à cette joie tranquilles qui sont l'auréole des vieillesses heureuses.

Cabanis avait alors vingt et un ans. Il venait chercher à Auteuil la proximité de Paris qui lui permettrait d'achever ses études de médecine, sans renoncer au bon air, indispensable au rétablissement de sa santé. Au bout de quelques semaines, Mme Helvétius exigea qu'il s'établît sous son toit. Elle voulait, disait-elle, surveiller son régime. Ils ne se quittèrent plus.

La vie de Cabanis avait été, jusque-là, très agitée; il lui était resté de ses aventures et de ses voyages, avec une infirmité du bras gauche occasionnée par une chute de cheval faite dans sa première jeunesse, une misanthropie recueillie ou, selon son expression, « un mépris précoce des hommes » dont il ne se dépouilla jamais complètement, malgré l'éclat de ses amitiés et la généreuse vivacité de ses sentiments (1).

Né à Cosnac, près de Brive, le 5 juin 1757, Pierre-Jean-Georges Cabanis avait, dès sa première enfance, perdu sa mère. Son grand'père avait été un magistrat et un jurisconsulte remarqué dans sa province. Son père, économiste, agriculteur, richement marié,

1. *Œuvres de Cabanis*. Edit. de 1843, avec préface, par Cerise.

Digitized by Google

exerçait les fonctions de subdélégué de l'intendant de Limoges, alors que Turgot remplissait cette charge.

M. Cabanis avait un caractère difficile, sévère et original et il rappelait, par plus d'un côté, l'*Ami des hommes*, père de Mirabeau. Son premier soin fut de se débarrasser de l'enfant qu'il confia à un curé des environs. « Cabanis donna quelques indices de talent, comme il l'a dit lui-même dans une autobiographie conservée dans sa famille; il manifesta surtout un esprit de suite et une ténacité dans ses habitudes qui durent faire pressentir que, s'il prenait une bonne route, il pourrait obtenir des succès. » Malheureusement, on ne trouva rien de mieux que de le mettre en pension, à l'âge de dix ans, à Brive, chez les Doctrinaires. Leur austérité l'indigna. « On s'aperçut (c'est toujours lui qui parle), dans les basses classes, que la sévérité ne réussirait pas avec lui et quelques rigueurs déplacées commencèrent à donner à son caractère une raideur dont il ne s'est corrigé qu'assez tard. » Il travaillait en secret, et sans guide; le goût des lettres peu à peu se développait en lui. En rhétorique, il se laissa accuser d'une faute qu'il n'avait pas commise; son père exagéra les rigueurs. « L'âme de l'enfant se révolta et s'aigrit de plus en plus. Dès ce moment, il ne fit plus rien. Enfin, au bout d'un an, son père comprit qu'il fallait employer d'autres moyens ; il le conduisit à Paris et, reconnaissant que sa surveillance ne pouvait avoir sur lui aucune influence utile, il le livra à lui-même

Digitized by Google

au milieu de cette grande ville, à l'âge de quatorze ans. » C'était un moyen extrême, mais le seul qui devait réussir avec ce caractère ferme jusqu'à l'opiniâtreté et que révoltait la seule apparence de l'injustice. Turgot, qui connaissait et appréciait Roucher, avait donné au père de Cabanis une lettre de recommandation pour le poète. C'est là que le jeune homme se sentit libre pour la première fois. « Le goût de l'étude se réveilla chez lui avec une sorte de fureur. Peu assidu aux leçons de ses professeurs de logique et de physique, il lisait Locke et suivait les cours de Brisson. En même temps, il reprenait en sous-œuvre toutes les différentes parties de son éducation première. » C'est ainsi que deux années s'écoulèrent pour lui, « comme un jour », dans la fréquentation directe des philosophes anciens et des Pères de l'Eglise et dans la société des classiques grecs, latins et français (1).

On était en 1773; Cabanis avait seize ans. Il rencontra, dans le monde, le prince évêque de Wilna, Massalski, qui était venu demander aux philosophes de Paris les moyens de sauver sa patrie. Il proposa au jeune homme de l'emmener comme secrétaire et Cabanis, s'arrachant à l'intérieur où il avait retrouvé, dans Mme Roucher, une seconde mère, partit avec Massalski, pour Varsovie.

Il était en Pologne, lorsque la diète discuta le premier partage du royaume. Ses lettres à Roucher (2),

1. Il lisait Hippocrate dans le texte.
2. Papiers de famille de l'auteur.

Digitized by Google

pendant ce voyage, sont des plus intéressantes et des plus curieuses.

Le 22 juin 1774, il lui écrivait :

Je suis si éloigné de tout commerce humain qu'à peine sais-je si les petits littérateurs de Paris se font toujours la guerre les uns aux autres. Je me contente d'imaginer qu'ils seront vraisemblablement longtemps les mêmes. Nos poètes vont sûrement s'évertuer à l'occasion de la mort de notre bon roi que tout le monde s'accorde à regretter unanimement (2). Combien d'odes, d'élégies, etc. ! Combien d'oisons vont s'écrier avec le froid Lamothe :

Ah ! Messieurs, je m'égare,
Dans mes transports, j'imite trop Pindare,

dont les vers viendront nous glacer même près du Pôle !

..... Je m'étais proposé de profiter du départ de M. l'abbé Quesnay (qui, par parenthèse, n'est plus abbé) pour vous donner de mes nouvelles. J'espère que M. de Saint-Leu vous le fera connaître. C'est un garçon de mérite et très modestement économiste. Le roi de Pologne lui a fait un accueil très gracieux et l'a fait manger plusieurs fois à sa table. Son affaire avec l'évêque de Wilna a fait très peu d'honneur à ce dernier. Comme je suis aussi peu content de ce prélat que l'abbé ou le non-abbé Quesnay, j'ai prié celui-ci de voir s'il n'y aurait pas quelque jour à me retransplanter à Paris où je pourrais mettre à profit un temps précieux et cultiver le peu de talent que j'ai reçu de la nature. Je l'ai prié de vous en parler ainsi qu'à tous ceux qui veulent bien s'intéresser à moi. Je sens que je perdrai beaucoup à demeurer ici plus longtemps où, d'ailleurs, je ne vois aucune perspective avantageuse pour ma

1. Louis XV !

Digitized by Google

fortune. Je souhaiterais trouver dans votre capitale un jeune homme ou deux dont je me chargerais de diriger les études. Le plus ou moins d'avantages ne serait point pour moi un objet d'attention...

Le 2 novembre suivant, Cabanis écrivait encore à Roucher :

J'avais compté me rendre à Paris pour la fin d'octobre, mais les circonstances ont changé. Je serais, cependant, enfin parti avec M. Dupont, porteur bénévole de cette lettre, sans un diable de mal de poitrine qui me confine dans ma chambre pour deux ou trois mois. J'attends ainsi, avec patience ou impatience, le retour du jeune Dieu qui ranime la nature endormie, laquelle, de son côté,

L'embrasse, le reçoit dans ses flancs entr'ouverts.
Et, par ce doux hymen, répare l'Univers (1).

Lors donc que le Zéphyr soufflera sur les plaines verdissantes, je dirai adieu aux ours et me rendrai à la voix de Dieu, de mon père, de mes amis et de M. Turgot, qui veut bien m'employer dans ses départements et me rendre à ma bonne patrie que j'ai abandonnée en étourdi. La comparaison que j'en ai faite, même sous notre malheureux dernier règne (2), avec les pays du Nord me l'avait rendue bien chère. Personne, peut-être, n'était plus pénétré que moi de l'énormité de nos abus ; mais, en portant les yeux ailleurs, je les ai détournés en frémissant. En effet, quel barbare verrait d'un œil sec les oppressions inouïes dont les princes se font, ici, un jeu. J'oserai l'avouer hardiment ; nos abus valaient mieux que les lois de ces malheureux pays. On criait au moins en France, mais le sabre et le poison ferment la bouche aux opprimés de Russie, de Prusse, de l'Empire, de la Pologne. Nous étions

1. Roucher. *Les Mois*.
2. Son opinion a donc changé !

Digitized by Google

toujours, n'en déplaise aux auteurs philosophi-économiques, la première des nations, la nation par excellence, faite pour donner le ton à toute l'Europe. C'est à tort qu'on a attribué cet effet à nos colifichets ; nos mœurs, nos lois nous mettent au-dessus de tous les autres pays. Ceux-ci sont ou barbares, ou avilis et c'est la tyrannie seule qui a arraché les éloges que quelques auteurs leur ont prodigués. Prenez ceci pour la profession de foi d'un repentant ou plutôt pour une réparation que je fais à ma nation contre laquelle je m'étais avisé quelquefois de clabauder. Combien elle doit devenir brillante sous un jeune prince dont toutes les actions semblent dictées par la sagesse et la justice. Heureuse nation ! Ma chère Patrie, je te reverrai donc florissante comme tu mérites de l'être et, du sein de la paix, calmant toutes les guerres des peuples tes voisins ! Pardonnez, mon cher monsieur, cet enthousiasme patriotique à un homme sensible qui aime ses concitoyens comme ses amis. Je vais les revoir dans peu, les uns et les autres, et je ne me figure pas le moment de cette heureuse réunion sans un vif attendrissement. C'est le langage d'un exilé qui se réjouit à Babylone d'être sur le point de revoir Sion.....

Il demande à Roucher de lui envoyer quelques uns de ses vers :

Vos écrits me consoleraient de l'ennui de ne point vous voir. Je pleurerais votre absence en répétant vos vers. J'aurais bien voulu *couci couci* vous en envoyer ; mais je suis en trop mauvais état, tant par rapport au corps que par rapport à l'esprit, et puis j'ai besoin de vous pour rallumer ma verve éteinte au feu de la vôtre...

CABANIS DE SALAGNAC (1).

1. Il ne signa pas longtemps ainsi. Salagnac était le faubourg de Cosnac, *le lieu dit*, où était né Cabanis..(Extrait des registres de baptême de l'Eglise de Saint-Just, de Cosnac).

Digitized by Google

Cabanis avait refusé d'enseigner le français aux séminaristes de Wilna, tandis qu'il professait les Belles-Lettres à l'académie de Varsovie. C'est de là qu'était venue sa brouille avec Massalski.

Il comptait, nous l'avons vu, sur la protection de Turgot, pour entrer dans les finances ou aux affaires étrangères. Mais, le ministre tomba avant d'avoir pu le placer.

Ces deux années n'avaient pas été perdues pour lui, car il avait appris l'allemand et acquis l'expérience de la vie. A son retour, il revint chez Roucher qui habitait maintenant à Montfort-l'Amaury. Cabanis trouva chez le poète, avec le repos dans une solitude délicieuse, une bibliothèque choisie et quelques rares amis, Dupaty, Garat, Lacépède et Chamfort qui le rendirent peu à peu à l'amour des lettres et de la poésie. L'Académie ayant mis au concours la traduction d'un fragment d'Homère, il se plaça sur les rangs et bien qu'il n'eût obtenu aucune récompense, il continua à traduire l'*Iliade* tout entière (1).

A l'automne, il retournait à Brive; mais, bientôt, voyant que la littérature ne suffisait pas à le faire vivre, dégoûté de la fragilité des succès mondains, pressé par son père qui le poussait à choisir une autre voie, Cabanis se demandait ce qu'il allait faire.

1. Roucher donna la primeur de ces essais dans ses *Notes* du poème *des Mois*. En 1778, Turgot présenta Cabanis à Voltaire. Le jeune homme lut quelques-uns de ses vers et le vieillard l'en félicita chaleureusement, tout en ne ménageant pas l'original. — Mais Cabanis avait, alors, abandonné la poésie pour la médecine et les félicitations de Voltaire ne le rendirent pas à sa première vocation.

Digitized by Google

Il y a comme un écho de ces indécisions dans cette lettre que Roucher écrivait au père de Cabanis, à Brive (1).

De Montfort-l'Amaury, ce 9 novembre 1776.

Votre confiance me flatte d'autant plus, monsieur, que je n'ai rien fait pour la mériter. J'ai pris, il est vrai, de l'amitié pour M. votre fils ; mais j'ai cela de commun avec tous ceux qui ont connu la douceur de son caractère, ses mœurs pures, sa timidité modeste, son esprit et son amour pour l'étude. Il est venu à Montfort et je puis vous assurer, monsieur, qu'il a laissé, dans notre petite ville, un honorable souvenir de lui. Vous pouvez donc vous reposer entièrement sur lui de lui-même; pour bien faire, il n'a qu'à se ressembler. Il est sensible à l'estime publique; ce motif, joint à l'amour de la vertu, dont il est pénétré, le retiendra dans ses devoirs et vous donnera la douce satisfaction de voir votre fils digne des regards de tous les honnêtes gens.

Vous voyez, monsieur, que je suis bien loin de lui souhaiter une de ces *célébrités trop célèbres aujourd'hui*. Lorsque je n'avais que vingt-deux ou vingt-quatre ans, mon père en craignait une semblable pour moi et c'était pour m'arracher à ce danger qu'il s'obstina à vouloir m'arracher au séjour de la capitale. Soit orgueil, soit instinct, je me croyais né pour un autre destin que celui qui m'attendait dans ma province. Je fus respectueusement indocile à l'autorité paternelle. Je trouvai à Paris le moyen de vivre en honnête homme. Le travail, l'étude a développé en moi un talent dont j'avais la conscience; on a bien voulu l'encourager. Me voilà, si je veux, tranquille et posé pour la vie, parce que, sachant borner mes désirs, je possède l'*auream mediocritatem*.

1. Inédite. — Communication de M. Alfred Dutens, arrière-petit-fils de Cabanis.

Digitized by Google

Eh bien! monsieur, j'ose vous dire que M. votre fils, quelque parti qu'il embrasse, peut aller très loin, et vous rendra le père le plus heureux. Il est né avec du bien, je n'en avais pas; il sera à Paris de votre consentement, j'y résidais malgré mon père; vous veillerez sur lui, on m'avait entièrement abandonné; M. votre fils est d'un caractère doux et moi j'étais brusque, emporté, ergotisant (*sic*) sans cesse, comme je devais l'être après cinq années de scolastique; j'avais des passions terribles et le crime dans ce temps-là ne m'aurait pas plus coûté que la vertu; il n'aurait fallu, pour me le faire commettre, que de me montrer l'amour pour récompense. Que Paris m'offrait de dangers! Je leur ai échappé. Mon cœur s'est formé, ma tête s'est éclairée; les sages principes dans lesquels j'avais été élevé m'ont parlé contre mes passions; l'étude les a fortifiés, enfin me voilà à peu près, du côté de la conduite, tel que mon père me désirait, avec cette différence que si je ne suis pas un bon poète, du moins je ne serai pas un mauvais prêtre.

La confiance que vous me témoignez, monsieur, exigeait que j'entrasse dans ces longs détails pour me faire connaître à vous. Maintenant, si vous continuez à m'honorer de votre estime et de cette même confiance, je vous engage ma parole que je tâcherai d'en mériter l'accroissement par ma tendre amitié pour M. votre fils et que je solliciterai pour lui le crédit de mes amis. Je suis peu propre à demander pour moi. J'ai plus de hardiesse lorsqu'il s'agit des autres et puis l'amitié inspire une certaine assurance.

Il me reste à vous remercier, monsieur, des vœux que vous formez pour le succès de mes travaux. Si, pour réussir, il ne fallait que prêcher des vérités utiles aux peuples autant qu'aux rois, je me croirais assuré de la gloire. Quoi qu'il en soit, j'attends en paix ma destinée et, si je trébuche, je n'aurai pas, du moins, à me reprocher l'avilissement et la corruption de ma plume. Il y a long-

Digitized by Google

temps que j'ai pris pour devise ces vers de la *Métromanie* :

Je veux que la vertu plus que l'esprit y brille.
La mère en prescrira la lecture à sa fille.

J'ai l'honneur d'être, très parfaitement, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

ROUCHER.

P. S. Mme Roucher, mon frère et moi, nous embrassons tous fort tendrement M. votre fils que nous espérons posséder encore quelquefois à Montfort.

L'hiver avait rendu Cabanis sérieusement malade; il revint à Paris au commencement de 1777 et alla consulter, à Saint-Germain, l'illustre Dubreuil qui trouva le jeune homme beaucoup plus malade en imagination qu'autrement. Il lui conseilla de se livrer à l'étude des sciences et de la médecine, dont les branches variées offraient une ample pâture à l'activité de son esprit et dont les fonctions exigent un exercice continuel du corps qui était devenu pour lui le plus pressant besoin.

Ces études, commencées en 1777, ne furent achevées qu'en 1783 (1). Il s'occupa plutôt du côté philosophique et historique de la science que de sa pratique, préludant ainsi à la tâche qu'il s'imposa, dès le premier jour, de porter la philosophie dans la médecine, et la médecine dans la philosophie.

1. Cabanis dut, au début de ces études, témoigner par un certificat en règle de son curé qu'il était de bonne vie et mœurs et qu'il faisait profession de la foi catholique, apostolique et romaine. Certificat délivré à Cosnac, le 8 janvier 1777, par M. Bachelier, curé de Saint-Just de Cosnac.

Digitized by Google

Dubreuil, son maître, était enchanté de ses progrès et il l'admit bientôt, en tiers, à Saint-Germain, dans cette liaison si touchante qui existait entre lui et l'écrivain Pechméja, amitié parfaite dont l'antiquité fabuleuse peut, presque seule, nous fournir le modèle et dont les mémoires du temps nous ont conservé le souvenir (1).

Dès le premier jour de son entrée dans cette nouvelle carrière, Cabanis renonça absolument à la littérature, à ce point qu'il passa plusieurs années, dit-il, « sans se permettre la lecture d'une page d'Homère, de Virgile ou de Racine (2). »

Cependant, il dit un dernier adieu à la muse, quand, reçu docteur, il écrivit ce serment qu'il formulait si bien et qu'il observa si religieusement (3) :

Grand Dieu dont la bonté surpasse la puissance,
Toi qui cherches l'amour et la reconnaissance
Qui, répandant partout la vie et ses bienfaits,
Composes ta grandeur des heureux que tu fais ;
Et qui, du haut des cieux, sollicitant l'hommage
Des cœurs tendres et bons, ta plus vivante image,
D'un regard paternel dois voir tous les travaux
D'un art consolateur qui soulage les maux...

1. Discours de M. le professeur Richerand, secrétaire de l'École de médecine de Paris, 24 novembre 1808.

2. « La gloire, écrivait-il à Roucher, ne m'occupe plus pour mon compte; mais je m'intéresse plus fortement à ce qu'elle vous doit et j'existe encore pour elle en vous. » Papiers de famille de l'auteur.

3. Serment d'un médecin, par P. J. Georges Cabanis, prononcé le jour de sa réception, en 1783, dans des écoles situées en face d'une église et près d'un hôpital.

Digitized by Google

Je jure qu'à mon art obstinément livré,
Ma vie aux passions n'offrira nulle entrée ;
Qu'il remplira mes jours, que, pour l'approfondir,
L'embrasser tout entier, peut-être l'agrandir,
Mon âme, à cet objet, sans repos attachée,
Poursuivant sans repos la vérité cachée,
Formera, nourrira, par des efforts constants,
Sa lente expérience et ses trésors savants.
Je jure que jamais l'intérêt ni l'envie,
Par leurs lâches conseils ne souilleront ma vie ;
Que partout mes respects chercheront les talents,
Que ma tendre pitié, que mes soins consolants,
Appartiendront surtout au malheur solitaire,
Et du pauvre d'abord trouveront la chaumière ;
Que les jours dont mon cœur lui réserve l'emploi
Pour conserver les siens ne seront rien pour moi...
— Je jure encore, fidèle à mon saint ministère,
Je jure, au nom des mœurs, que mon respect austère
Ne laissera jamais mes désirs, ni mon cœur
S'égarer hors des lois que chérit la pudeur.
Chéri du malheureux, du puissant révéré,
Que mon nom soit béni plutôt que célébré,
Que les devoirs pieux dont je fais mon étude,
Des bienfaisants travaux que l'heureuse habitude,
A tes yeux indulgents dérobent mes erreurs :
Vers les jours éternels, qu'entraîné sans terreurs,
Dans l'espoir de mourir, je trouve encore des charmes ;
Et que ma tombe, au moins, reçoive quelques larmes !

Longtemps après, Cabanis déclarait qu'il regardait la pratique de la médecine comme « la plus sainte » des professions (1).

Il ne s'y livra presque pas cependant ; car, en

1. Lettre inédite de Mme Cabanis, Bibliothèque de Versailles, citée par M. Picavet, dans son étude sur les *Idéologues*.

Digitized by Google

dehors de son engagement avec Mesmer (1), et des soins qu'il prodigua aux pauvres d'Auteuil et de Meulan, on ne trouve trace de sa clientèle que dans une lettre que la Saint-Huberty écrivait à d'Antraigues, pendant une de ses tournées (2) : « Tâche un peu que Cabanis m'aime, afin qu'il te guérisse. J'ai peur de mourir depuis que tu m'as dit que tu croyais pouvoir m'aimer toujours. Adieu donc, j'aime ce Cabanis. Il est intéressant et je me fais une fête de le revoir, s'il te guérit. Après toi, je n'aime que lui et moi. »

C'est que Cabanis préférait aux devoirs matériels de l'existence, les illusions de cette bonne jeunesse, dont il a dit dans sa *Lettre sur les causes premières*, « qu'elle entre toujours dans la carrière de la vie avec tous les sentiments élevés et généreux. » Son caractère, difficile autrefois, était devenu sensible et même tendre; il corrigeait par l'onction de sa nature la sécheresse des doctrines qu'il avait choisies et c'est ainsi que Sainte-Beuve a pu dire qu'André Chénier, dans ses poèmes physiologiques, comme *l'Hermès*, était bien son contemporain et son disciple.

A la Loge des IX Sœurs, où Roucher l'avait introduit, comme dans ce théâtre de société qu'il avait installé dans le réfectoire du couvent de la Merci, rue du Chaume (3), Cabanis était adoré de tous ceux qui le rencontraient.

1. V. pièces annexes, N° 1.
2. *Mme Saint-Huberty*, par M. Edmond de Goncourt. Paris, 1885, p. 193.
3. Girault de Saint-Fargeau. *Les quarante-huit quartiers de Paris*. 1850, p. 309

Digitized by Google

Franklin ne sut, pas plus que d'autres, résister au charme et à la grâce de ce délicieux jeune homme. La première fois qu'il le vit chez Mme Helvétius, Cabanis causait avec Volney dans un coin du salon. Le patriarche admira cette fougue et cette ardeur et, s'approchant des deux jeunes hommes, il leur dit : « A votre âge, l'âme est en dehors; au mien elle est en dedans, elle regarde par la fenêtre le bruit des passants, sans prendre part à leurs querelles. »

L'amitié la plus complète s'établit bientôt entre Franklin et Cabanis; elle survécut à la séparation, et l'Américain mourant légua à son ami, comme un souvenir des plus précieux, l'épée de cour qu'il avait portée (1).

Le départ de Franklin, en 1785, laissa un grand vide chez Mme Helvétius. Les deux amis ne se séparèrent qu'après bien des larmes, « également honorables pour l'un et pour l'autre » (2), et, peu de temps après son retour dans sa patrie, Franklin écrivit à Notre Dame d'Auteuil : « J'étends les bras vers vous, malgré l'immensité des mers qui nous séparent, en attendant le baiser céleste que j'espère fermement vous donner un jour. »

Cette correspondance continua et le patriarche resta, pour ainsi dire, toujours présent dans l'ermi-

1. On peut lire sur la lame cette inscription emphatique et fausse due à la seconde fille de Cabanis : « Epée portée par Franklin dans les combats pour la liberté. « Elle appartient aujourd'hui à M. Fernand d'Orval et figurait, naguère, à l'exposition de Chicago.

2. Cabanis.

Digitized by Google

tage d'Auteuil. Il se rappelait avec bonheur les oiseaux et les fleurs, les chiens et surtout les chats qui avaient fini par envahir toute la maison. Ils étaient là dix-huit, oisifs, voluptueux, mangeant tout ce qu'ils attrapaient, ne faisant rien que tenir leurs pattes dans leurs robes fourrées et se chauffer au soleil, en laissant la maison s'infecter de souris (1). On n'avait garde de les déranger pour leurs repas, qui étaient servis dans de la vaisselle plate, et qui se composaient de blancs de poulets et de perdrix. A la vue des victuailles, tous ces personnages, oubliant leur dignité, s'agitaient bruyamment et se disputaient les morceaux avec grognements et coups de griffes. Puis, ils s'établissaient sur les sièges qu'ils constellaient de taches, au grand désespoir des visiteurs, qui ne savaient où s'asseoir (2).

On avait bien essayé de se moquer de cette passion, mais, Mme Helvétius qui aimait peu les femmes, parce qu'elle les trouvait orgueilleuses et peu capables d'aimer, si ce n'est de cet amour intéressé qui est l'amour proprement dit (3); qui se moquait des prétentions nobiliaires, jusqu'à répondre au maréchal de Beauvau qui lui reprochait de ne pas prendre le deuil d'un parent illustre : « Je ne sais s'il était de ma famille, mais savait-il, lui, s'il était de la mienne? »; Mme Helvétius trouvait des expressions dignes de La Fontaine pour peindre l'intelligence, le caractère

1. Morellet.
2. Emile Colombey, *loc. cit.*
3. Rœderer.

Digitized by Google

charmant et toutes les bonnes qualités qu'elle trouvait dans l'âme de ses bêtes.

Faut-il s'étonner que la correspondance avec Franklin se soit ressentie des taquineries anciennes?

Au mois de février 1786, Morellet lui écrivait :

Notre Dame d'Auteuil se porte fort bien, quoiqu'elle prenne trop souvent du café contre les ordonnances du docteur Cabanis, et qu'elle me dérobe toujours de ma portion de crème contre toute justice. Le bull-dog que votre petit-fils nous a amené d'Angleterre est devenu insupportable et même méchant. Il a encore mordu l'abbé de La Roche et nous fait entrevoir une férocité vraiment inquiétante. Nous n'avons pas encore déterminé sa maîtresse à l'envoyer au combat du taureau ou à le faire noyer. Mais nous y travaillons. Nous avons aussi d'autres ennemis domestiques moins féroces, mais très nuisibles. Un grand nombre de chats qui se sont multipliés dans son bûcher et sa basse-cour par le soin qu'elle a de les nourrir très largement. Ils sont aujourd'hui dix-huit et seront inces samment trente. On avait proposé de s'en défaire soit en les jetant à la rivière, soit en les prenant dans un piège, mais un sophiste a composé pour eux une *requête* qui peut servir de pendant au *remerciement* que vous avez fait pour les mouches de votre appartement, après la destruction des araignées ordonnée par Notre Dame.

Morellet proposait en terminant de faire une cargaison de chats à destination de l'Amérique.

En avril 1787, de Philadelphie, Franklin répondait à l'*Académie des Belles-Lettres d'Auteuil* :

Votre projet de déporter les dix-huit chats de Notre Dame d'Auteuil, plutôt que de les noyer, est très humain. Mais les bons traitements qu'ils éprouvent de leur mai-

Digitized by Google

tresse actuelle peuvent leur donner de l'éloignement pour changer de situation. Cependant, s'ils sont de la race des angoras et si l'on peut leur faire savoir comment deux chats de leur tribu, apportés par mon petit-fils, sont caressés ici et presque adorés, vous pourrez les disposer peut-être à émigrer d'eux-mêmes plutôt que de demeurer en butté à la haine des abbés qui finiront tôt ou tard par obtenir leur condamnation.

Embrassez bien tendrement pour moi la bonne Notre Dame que j'aime autant que jamais... faites mes compliments à M. Le Ray, à tous les dîneurs du mercredi et aux Etoiles...

Les correspondances entre les deux mondes étaient, alors, très difficiles; car, Franklin écrivait à Morellet au mois de décembre 1788 :

... Dans cette disette de nouvelles de l'Académie d'Auteuil, je lis et je relis avec un plaisir toujours nouveau vos lettres et celles de l'abbé de La Roche et les pièces que vous m'avez envoyées en juillet 1787 et le griffonnage, comme elle l'appelle elle-même, de la bonne Dame que nous aimons tous et dont je chérirai le souvenir tant qu'il me restera un souffle de vie ; toutes les fois que dans mes rêves je me transporte en France pour y visiter mes amis, c'est d'abord à Auteuil que je vais...

La mort de Turgot avait été vivement ressentie chez Mme Helvétius. Cabanis écrivait, à cette occasion à Roucher (1) :

Parlons de la perte que nous venons de faire l'un et l'autre. Vous avez sûrement pleuré M. Turgot ; c'était votre bienfaiteur, c'était votre ami, c'était un des hom-

1. Papiers de famille de l'auteur.

Digitized by Google

mes les plus distingués du siècle ; c'était un des hommes les plus vertueux. Mme Helvétius a été surprise et affligée que vous ne lui ayez pas écrit un mot au sujet de ce funeste événement. Il a été pour nous un sujet de parler de vous, ce que nous faisons souvent. Huit mois de temps nous ont enlevé l'abbé de Condillac et M. Turgot. De pareils hommes ne se remplacent pas.

Et Cabanis terminait en envoyant son tendre respect à Mme Roucher et, à Minette, des sentiments dont, bientôt, il ne faudra pas qu'on charge son père d'être l'interprète.

Vers cette époque, Cabanis alla passer quelques mois à Brive. Il écrivait, toutes les semaines, à Roucher et à Mme Helvétius. Quant il revint, celle-ci adressa au père de son jeune ami, cette lettre charmante (1).

M. votre fils est arrivé, monsieur, avec la plus belle santé ; croyez que je serai très attentive à la lui faire conserver ; il a besoin de la plus grande attention ; il ne recevra de contrariété de ma part que sur cet article, mais je serai très sévère.

Pour tout ce qui regarde le reste de sa conduite, il n'a plus besoin de mentor ; il est impossible d'être mieux pour tout ; ses idées sur le mariage me paraissent si raisonnables, si honnêtes, que je ne trouverais rien de mieux à lui dire. Nous ne parlerons donc jamais ensemble sur cet article ; ce dont nous parlerons beaucoup ce sera de vous, monsieur, de son attachement, de son respect, du désir qu'il a de vous voir entouré des gens qui vous aiment, de tout sacrifier, pour vous rendre la vie plus heureuse, ses goûts, sa fortune ; il est revenu l'âme pleine

1. Communication de M. Alfred Dutens.

Digitized by Google

de vos bontés, de votre tendresse ; nous parlons tous les jours de vous ; il me fait espérer que vous viendrez passer quelque temps dans ce pays-ci ; j'ai le plus grand empressement de faire connaissance avec vous, monsieur, et de vous prouver les sentiments d'estime et d'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissante servante.

LIGNIVILLE-HELVÉTIUS.

A Auteuil, le 6 août.

Cabanis, dans cette solitude, ornée d'amis et dans cette retraite heureuse, se reprenait de temps en temps à la poésie. C'est ainsi qu'il adressa à sa mère adoptive ces vers qui ont le tour et la grâce de ceux de Voltaire :

Si le temps qui roule sans cesse,
Amenait pour vous la vieillesse,
Je n'oserais vous en parler ;
Mais les ans ont beau s'écouler,
Votre gaieté légère et vive,
Votre bonté toujours naïve,
Ce teint qui garde sa couleur,
L'amour du soleil et des fleurs,
Enfin, cette âme neuve et pure,
Tout dit que vous fixez le temps
Et vous paraîtrez à cent ans,
Sortir des mains de la nature.
Ce destin qui vous est promis
Sans doute a bien quelque avantage,
Mais vous y perdrez vos amis,
Car vieillir est notre partage,
Et bientôt, je vous le prédis,
Nous ne serons plus de votre âge.

Les jeunes littérateurs brûlaient du désir de se

Digitized by Google

faire présenter dans cette hospitalière maison. Chamfort y amenait ainsi son ami le plus intime, le doux Ginguené, qu'accompagnaient Lebrun-Pindare, Fontanes et Chateaubriand, sous-lieutenant au régiment de Navarre (1).

Ils y rencontraient toute une nouvelle génération : Volney, Destutt de Tracy, Gallois, Eymar, et Condorcet, qui amenait avec lui sa jeune femme.

A quarante-trois ans, celui-ci s'était violemment épris de Mlle de Grouchy, qu'il avait rencontrée à la campagne chez le président Dupaty (2).

Marie Louise Sophie, chanoinesse du Chapitre noble de Neuville, fille de François-Jacques de Grouchy, et de Marie-Gilberte-Henriette Fréteau, était née au château de Villette, près de Meulan, en 1764 (3).

1. Celui-ci qui devait bientôt renier les idées d'Auteuil a cherché, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, a jeter la déconsidération et le mépris sur ses anciens amis. Sainte-Beuve, dans *Chateaubriand et son groupe littéraire*, a vengé la mémoire de Ginguené et de Chamfort en rétablissant tout simplement la vérité et en opposant *l'Essai sur les Révolutions* aux *Mémoires d'Outre-Tombe*.

2. Elle était nièce par alliance du président qui avait épousé une demoiselle Fréteau; celle-ci avait un frère, conseiller au parlement, celui-là même qui, en 1788, demanda, par une motion, le rappel des Etats Généraux, et qui, en 1794, monta sur l'échafaud; et une sœur, la marquise de Grouchy, mère de Mmes de Condorcet et Cabanis et du maréchal de Grouchy. — Dupaty, en mourant, laissa ses papiers et sa correspondance à sa nièce, Mme de Condorcet; mais ce legs ne fut pas exécuté. Il y a là un petit mystère de famille qui s'éclaircira un jour. (Bibliothèque de l'Institut et Archives de la famille Dupaty.)

3. Je dois à M. le vicomte de Grouchy, dont le nom est bien connu de tous ceux qui s'occupent d'histoire, les remerciements les plus sincères pour la confiance qu'il a bien voulu me témoigner en me donnant tous ses papiers de famille. J'y ai puisé les

Digitized by Google

Elle n'avait donc que 22 ans quand le marquis de Condorcet la demanda en mariage. Elle était admirablement belle, mais plus spirituelle encore. A 19 ans, elle avait lu Voltaire et Rousseau et subissait leurs idées, au grand déplaisir de sa mère, qui était très pieuse; elle remplaçait souvent l'abbé de Puisié, précepteur de son frère, et rédigeait un journal personnel qu'elle avait intitulé : *Gazette et Affiches du château de Villette.* Tout ce qui concerne l'éducation de son frère, le futur maréchal, y tient la première place. En parlant du cours de droit naturel, qu'elle suivait comme lui, elle disait : « Les écoliers attendent impatiemment leur maître. Le plus âgé (c'était elle) a gagné une bonne altération de voix à répéter la seconde partie du droit en trois heures d'horloge. » Sophie de Grouchy avait, d'ailleurs, la vocation de l'instruction. Toute jeune fille, elle écrivait à son oncle Dupaty, pour lui proposer de corriger les devoirs du petit Charles, fils aîné du président (1).

C'est que ces trois familles de Grouchy, Fréteau et Dupaty n'en faisaient vraiment qu'une. Le président avait été, le 27 mars 1768, parrain de la seconde fille, Charlotte-Félicité de Grouchy (2). On le mettait

renseignements les plus précieux. Je ne saurais oublier non plus qu'il est l'auteur d'un très gros volume, plein de documents, sur la maison de Grouchy. Ce volume a été donné par lui à la Bibliothèque nationale où il est placé dans le département des Manuscrits, cabinet des Titres, sous le n° 1397.

1. Renseignements communiqués, avec une générosité dont je ne saurais assez le remercier, par M. le marquis du Paty de Clam, arrrière petit-fils du président.

2. Depuis, Mme Cabanis.

Digitized by Google

au courant des progrès de sa filleule, car, lorsque celle-ci n'avait que cinq ans, Mme de Grouchy écrivait à Dupaty : « Charlotte est charmante ; elle a un bon petit caractère délicieux. Je suis très occupée par tout ce petit monde que Grouchy est heureux de caresser et de tenir sur ses genoux. »

Condorcet logeait à l'Hôtel de la Monnaie, dont il était directeur ; il était assez riche pour deux, disait-il, et ne voulut recevoir aucune dot, ni stipuler aucun contrat. Lamartine et Michelet ont accusé sa délicatesse en prétendant que Mlle de Grouchy avait eu une liaison avec un jeune seigneur de la Cour, et que la famille de La Rochefoucauld avait donné, à l'occasion du mariage, une somme de cent mille livres, que Condorcet aurait réellement reçue. Mlle de Grouchy avait, en effet, très loyalement prévenu son mari que son cœur n'était pas libre. Mais, Arago, qui a eu entre les mains tous les papiers de Condorcet et de sa femme, et Isambert, qui a pris part aux partages de famille, ont démontré victorieusement que l'accusation portée contre la délicatesse pécuniaire de Condorcet n'était qu'une calomnie (1).

Le 28 décembre 1786, dans la chapelle du château de Villette, la bénédiction nuptiale était donnée aux

1. Que l'abbé Fauchet ait été amoureux d'elle avant son mariage; qu'Anacharsis Clootz, *l'orateur du genre humain*, l'ait, en 1791 et 1792, poursuivie publiquement de ses hommages, en l'appelant *la Vénus Lycéenne*, cela prouve que Mme de Condorcet était belle, mais ne saurait témoigner d'une infidélité coupable. Clootz venait à Auteuil avant la Révolution et aussi Chérin, le futur général.

Digitized by Google

jeunes époux par le curé de Condécourt (1); le marquis de La Fayette, maréchal de camp, major général au service des États-Unis, demeurant à Paris, rue Bourbon et le marquis du Puy-Montbrun, brigadier des armées du roi, grand'croix honoraire de l'ordre de Malte, étaient les témoins du mari; du côté de la jeune fille, son oncle Dupaty, président du Parlement de Bordeaux, remplissait le même office.

Au milieu des signatures où les Dupaty se rencontraient avec les Fréteau, les Grouchy, les Condorcet et les d'Arbouville, il en est une touchante, c'est celle d'un modeste serviteur de Condorcet, Louis Cardot, dont nous retrouverons le nom aux époques douloureuses prochaines (2).

L'amour pour ce mari plus âgé qu'elle ne vint à la jeune femme qu'au bout de deux années; jusque-là, elle n'avait été pour lui qu'une fille chérie. Quand la Révolution éclata et qu'elle comprit la place considérable que Condorcet s'était faite dans le monde nouveau, elle s'enthousiasma pour lui, elle l'aima à son tour et, moins d'un an après la prise de la Bastille, elle lui donna une fille.

Aux premiers beaux jours de 1789, Condorcet conduisait sa jeune femme à Auteuil, dans cette maison

1. Cette chapelle qui est reliée au château existe encore aujourd'hui, mais ne sert plus au culte. — Villette a changé de maîtres, mais le charme et la grâce y habitent toujours et embellissent ses beaux ombrages.

2. Archives et bibliothèque de l'Institut de France. M. Lalanne, bibliothécaire de l'Institut, m'a communiqué cette pièce et plusieurs autres qu'on trouvera plus loin, avec une amabilité que je ne saurais oublier.

Digitized by Google

remplie, comme toujours, du parfum des fleurs et du chant des oiseaux.

Et cependant, depuis quinze ans, que de choses avaient changé! Les théories, discutées avec éclat chez Mme Helvétius, entraient dans la pratique du pouvoir. La Révolution commençait à gronder. Auteuil, comme la grande ville, allait en connaître bientôt les tragiques beautés et les cruelles horreurs!

Digitized by Google

CHAPITRE TROISIÈME

1789-1799

La Révolution à Auteuil. — La Roche, maire du village. — Cabanis chez Mirabeau. — Il se lie avec Frochot. — Mort de Mirabeau. — Morellet quitte Auteuil. — Cabanis se brouille avec Roucher. — Cabanis reste à Auteuil où il attire Condorcet. — La Terreur. — Daunou, Tracy, Ginguené en prison. — Les filles de la Nation. — Condorcet proscrit; sa mort. — Mme de Condorcet. — La municipalité d'Auteuil. — Après le 9 thermidor. — Constitution de l'an III. — Les Idéologues au pouvoir. — L'Ecole Normale. — Translation des restes de Jean-Jacques Rousseau (octobre 1794). — La rentrée des proscrits à la Convention (1795). — Discours de M. J. Chénier. — Mariage de Cabanis. — Les bureaux de la *Décade*. — Erreur de Guizot. — Ginguené ambassadeur. — La citoyenne Ginguené à la cour de Turin. — Echec de Ginguené. — Dangers qu'il court. — Ses dernières recommandations à Garat. — Grégoire. — Rœderer. — Eymar. — L'Institut. — Talleyrand à Auteuil. — Mme de Staël. — Arnault et Lucien Bonaparte. — Joseph Bonaparte idéologue. — Retour d'Egypte. — Visite de Bonaparte à Mme Helvétius, à Bernardin de Saint-Pierre et à Daubenton.

Dès le 12 juillet 1789, une discussion éclatait chez Mme Helvétius, entre Cabanis et la Roche, partisans des idées qui triomphaient, et Morellet qui ne pouvait comprendre ce que la Révolution apportait, avec elle, de noblesse et de générosité. Le pauvre abbé raconte inconsciemment, dans ses *Mémoires*, la grave indéli-

Digitized by Google

catesse dont il se rendit coupable en publiant, contre Cabanis et Mme Helvétius, un véritable pamphlet. Morellet partit pour Auteuil comme si de rien n'était et fut tout étonné de l'accueil qu'on lui réservait. Il finit par comprendre et se retira; mais pour ne pas rompre avec ses habitudes importunes, il transporta ses meubles dans une maison de la vallée de Montmorency, à Cernay, chez Mme Broutin. Sa mauvaise fortune l'y fit se rencontrer avec d'autres démocrates : Destutt de Tracy, Lacretelle et André Chénier. Il se décida à s'en accommoder et resta dans cette nouvelle maison jusqu'au 10 août.

A son départ, Volney, Sieyès, Chamfort, La Chaise (1) s'établirent presque à demeure dans la maison d'Auteuil. On put discuter, désormais, sans crainte des trahisons, et entre gens qui se comprenaient.

D'ailleurs, les événements séparaient souvent les hôtes de Mme Helvétius. Tous étaient ardents; et s'ils se réunissaient parfois, le soir ou aux repas, pour s'entretenir de ce qui s'était passé, ce n'était qu'après une journée bien remplie, où l'on avait lutté pour la défense des idées communes.

C'est ainsi que, le 15 juillet 1789, Cabanis, qui avait été témoin, la veille, des grands mouvements qui avaient agité la capitale, s'était rendu à Versailles. Il pénétra dans la salle des séances de l'assemblée et raconta ce qui se passait à Paris. On fit cercle autour de lui. Mirabeau demanda le nom du jeune

1. Député de Brive.

Digitized by Google

homme à Volney. Celui-ci et Garat présentèrent au tribun leur ami intime. Mirabeau entretint Cabanis de ses premiers essais littéraires qu'il avait lus; il lui parla longuement et le tint sous le charme. Quand ils se séparèrent, l'amitié était née, une amitié qui se traduira bientôt par une collaboration de tous les jours et qui ne cessera qu'au lit de mort de l'orateur.

Lefebvre de La Roche (1), de son côté, avait rompu avec ses habitudes tranquilles et épicuriennes. Il subissait la fièvre commune et allait se montrer digne de ses amis. Le 14 juillet, au soir, il fut préposé à la distribution de la poudre saisie, par la populace, sur le port Saint-Nicolas. Pour la première fois, depuis dix-huit ans, il ne rentra pas à Auteuil. Il avait pris au sérieux la mission qui lui était confiée et, dès les premiers jours de la Révolution, il faillit être égorgé en empêchant le peuple de brûler les papiers de l'Hôtel de Ville. Pour un traducteur d'Horace c'était dépasser les exemples de son modèle. Naturellement il fut attaqué, injurié, calomnié; il n'hésita pas et poursuivit, devant le Châtelet, les auteurs des libelles écrits contre lui.

Il n'en restait rien dans l'esprit de ses concitoyens qui le choisirent comme maire (2), en même temps qu'ils nommaient Cabanis, premier officier municipal

1. Martin et non Pierre-Louis, comme disent presque tous les biographes.

2. « Le gros Maire » comme l'appelait plaisament Cabanis dans une lettre au poète Lebrun. (Coll^on de l'auteur.)

Digitized by Google

de la commune. Ces témoignages de confiance les récompensaient, sans doute, de leur bienfaisance inépuisable et de la part qu'ils avaient prise à la rédaction des *Cahiers de 1789 pour la paroisse d'Auteuil* (1), mais ne faut-il pas croire aussi qu'ils s'adressaient plus encore à la généreuse châtelaine qui les abritait sous son toit?

La première fois que La Roche et Cabanis exercèrent leurs fonctions municipales, ce fut dans une de ces solennités qu'on aimait tant à cette époque. Le 3 juillet 1791, la commune et son comité militaire, dont La Roche était aussi président, reçurent, en grande pompe, un tableau qui représentait la Bastille « et qui était donné à la paroisse par le généreux citoyen Palloy ».

Puis, bientôt (2), ce fut l'inauguration de la nouvelle maison commune, avec cortège de jeunes filles, escorte des gardes nationales voisines, couronnement des bustes de Voltaire, Rousseau, etc.; quand on arriva à celui d'Helvétius, la musique joua l'air :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?

et alors, les amis et les parents du philosophe, après avoir orné la statue, s'embrassèrent devant la foule émue (3).

1. Les plaintes et doléances d'Auteuil aux États généraux se trouvent dans les *Archives Parlementaires*, prem. série. IV p. 326.
2. 5 août 1792.
3. La Roche avait réglé spécialement cette partie de la cérémonie. — Ce fut lui aussi qui donna au Portique républicain le buste d'Helvétius.

Digitized by Google

Ce tableau de la vie municipale d'une petite commune des environs de Paris ne serait pas complet, si nous ne donnions ici la liste des contributions patriotiques, à la date du 25 avril 1790. C'est un chapitre qui, dans l'histoire de la Révolution, tient autant de place que celui des fêtes publiques. Donc, dès ces premiers jours, et avant que la Vendée ou la guerre étrangère aient épuisé les finances nationales, il fallait souscrire publiquement sous peine d'être traité de mauvais citoyen.

Mme Helvétius s'inscrivit pour 4.500 livres; Cabanis pour 1.200, et La Roche pour 900. Ces sommes devaient être payées en 3 ans, le 30 avril de chaque année (1). Chamfort, de son côté, tirait, « de sa bourse de cuir, mille écus, c'est-à-dire les économies de vingt ans de privations et de travaux ».

Pendant ce temps, on jouait, à Paris, le *Charles IX* de Marie-Joseph Chénier, et cette représentation prenait l'importance d'un événement historique. L'auteur avait béau s'en défendre et déclarer que « sa tragédie n'avait pour but que de faire aimer plus que jamais le gouvernement d'un monarque, second père du peuple et restaurateur de la liberté française, d'un monarque digne héritier d'Henri IV », la pièce remportait un succès plus politique que littéraire. Mirabeau, Danton, Camille Desmoulins, Fabre d'Eglantine étaient dans

1. Tous ces documents municipaux sont inédits. Ils seraient introuvables aujourd'hui, car les registres municipaux de Paris et de ses environs, comme bien d'autres manuscrits précieux, ont été détruits lors de l'incendie de l'Hôtel de Ville en 1871.

Digitized by Google

la salle et les districts de Paris décernèrent, le lendemain, au poète, une couronne civique.

C'est ainsi que, peu à peu, tous les habitués d'Auteuil entraient dans le mouvement révolutionnaire. Il y avait, maintenant, trois centres de réunion : chez Mirabeau, le matin, à l'Assemblée dans le jour et chez Mme Helvétius, le soir.

Chamfort préparait, pour le tribun, quelques-uns de ses discours dont le plus célèbre fut celui qui demandait la destruction des Académies; Cabanis faisait les rapports sur l'Instruction publique, et Frochot se mêlait si bien aux habitudes de l'orateur, il l'aidait avec tant de zèle et d'intelligence, que Mirabeau, devenu président de l'Assemblée, disait : « N'est-ce pas que Frochot et moi, nous ne présidons pas mal (1)? »

Fatigué par ses travaux surhumains, épuisé par les débauches, Mirabeau sentit, un jour, qu'il était frappé à mort. Le 27 mars 1791, il eut une crise qui donna les plus grandes inquiétudes à son entourage. On le supplia d'envoyer chercher son jeune médecin; mais il répondit : « Le dimanche est le seul jour où Cabanis puisse donner plusieurs heures de suite à ses amis d'Auteuil. Cet arrangement lui est cher, je ne veux pas absolument qu'on le trouble. » Le lendemain,

1. Volney, lui-même, qui venait de livrer son vaisseau (*les Ruines*) aux vents et à la fortune, sous les auspices d'une bonne conscience et de l'amour de la vérité » (Volney à Garat, 1791. Inédit. Collection de Refuge); Volney subissait l'ascendant. A l'Assemblée, il soutint Mirabeau le jour où celui-ci monta à la tribune au milieu des huées de ses adversaires. « Hier, au Capitole. Aujourd'hui, à la roche Tarpéienne! » s'écria-t-il. Mirabeau eut un sourire de remerciement.

Digitized by Google

Cabanis vit le malade. Vers le soir, il essaya d'une médication énergique. « Madame Helvétius, dit-il, auprès de qui je passe ma vie à Auteuil, ne savait rien de l'état de Mirabeau, ni de ce qui était arrivé dans la journée. Je rentre ordinairement de bonne heure ou, quand je reste plus tard à Paris, ce n'est jamais sans qu'elle en soit prévenue d'avance. Je craignais de la laisser dans une grande inquiétude. Elle était incommodée elle-même et, par conséquent, plus susceptible des affections inquiètes et tristes. » Cabanis regagna donc Auteuil. Le jour suivant, Mirabeau, qui avait vu le peu de succès du quinquina, dit à son ami : « Tu es un grand médecin, mais il est un plus grand médecin que toi : c'est l'auteur du vent qui renverse tout, de l'eau qui pénètre et féconde tout, du feu qui vivifie ou décompose tout. »

Deux prêtres, l'évêque de Lyon et l'ancien évêque d'Autun vinrent le voir ; ce sont les seuls ecclésiastiques qu'il ait reçus pendant sa dernière maladie. Ils recueillirent ses derniers sentiments.

Le 30 mars, on ouvrit ses fenêtres et une bouffée d'air tiède pénétra dans sa chambre : « L'air et le soleil, dit-il, voilà ce qui fait vivre ; mais, il faut encore des amis pour faire aimer la vie, » et en disant ces mots, il regardait tendrement Frochot et Cabanis qui se tenaient, debout, au pied de son lit. Ce jour-là, Mirabeau fit son testament ; il léguait à La Marck tous ses papiers sur les affaires publiques, à Cabanis ceux qui traitaient de législation et de littérature. Le jeune médecin recevait, en même temps, des livres et une

Digitized by Google

botte avec le portrait du Tribun. La Marck et Frochot furent désignés comme exécuteurs testamentaires; Frochot n'avait rien voulu recevoir, mais, comme dans les derniers moments, il soulevait la tête du malade, celui-ci lui dit : « Je voudrais pouvoir te la laisser en héritage. »

Le mourant souffrait des douleurs intolérables. Il suppliait Cabanis de lui donner de l'opium et il se révoltait du refus du médecin : « Peut-on laisser mourir son ami sur la roue, pendant plusieurs jours peut-être, » criait-il. Une de ses dernières paroles fut pour Frochot : « Eh bien! mon ami, c'est fini; je meurs aujourd'hui. Vous n'avez rien voulu accepter de moi. Je vais disposer de vous. » Il lui prit alors les deux mains et mettant l'une dans celles de La Marck, l'autre dans celles de Cabanis : « Je lègue, dit-il, à votre amitié mon ami Frochot. Vous avez vu son tendre attachement pour moi. Il mérite le vôtre (1). »

Cabanis exécuta cette recommandation sacrée; et c'est à lui, qu'en 1800, Frochot dut sa nomination à la préfecture de la Seine. Pour l'obtenir, le sénateur avait insisté auprès du Consul sur les péripéties de la vie de son ami et sur les relations que Frochot avait eues avec Mirabeau.

1. D'après les récits de Frochot et de Cabanis qui se confirment et se complètent l'un l'autre (*Frochot, préfet de la Seine*, par Louis Passy. *Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau*, par Cabanis.) — Le 24 mai 1791, sur le théâtre de Monsieur (théâtre Feydeau) on représenta une comédie en un acte, en prose : *Mirabeau à son lit de mort*. Personnages : Talleyrand, La Marck, Frochot, Cabanis. Cette pièce de Pujoux eut un grand succès; elle ne fut pas imprimée.

Digitized by Google

Sur l'ordre du Tribun, La Marck et Pellenc avaient enlevé, quatre jours avant la mort, tous les papiers compromettants. De plus, Mirabeau laissait d'énormes dettes. On s'explique donc comment Frochot et Cabanis restèrent convaincus de l'innocence de leur ami. Dix ans plus tard, l'opinion du second n'avait pas changé, car il écrivait : « Mirabeau est mort irréprochable envers la patrie et envers l'amitié. Ses relations avec la Cour n'avaient eu d'autre but que de faire triompher la Liberté que, seule, il aimait. »

Après la mort de Mirabeau, Cabanis, nommé administrateur des hôpitaux de Paris et l'un des huit électeurs, avec La Roche, du canton de Passy, se lia plus que jamais avec Condorcet. La politique n'en fut pas seule cause ; il y avait chez son ami une jeune fille, la seconde des demoiselles de Grouchy, qui l'attirait. Ségur, qui revenait de la Cour de Cathérine, disait des salons qu'il retrouva à son retour: « J'employais mes soirées à parcourir les différents cercles de la capitale, à revoir ces Sociétés qui avaient fait le charme de ma jeunesse ; mais les passions politiques en s'introduisant dans nos salons les avaient presque métamorphosés en arènes où les opinions les plus opposées se choquaient et se heurtaient sans cesse. On ne discutait plus, on disputait ; le seul et éternel sujet de la conversation était la politique. » Le salon de Condorcet, à la Monnaie d'abord et rue de Lille (1), ensuite, était

1. C'est là, au coin de la rue Bellechasse, qu'au mois de septembre 1792, Condorcet reçut, pendant quelques jours, son beau-frère, l'adjudant général Grouchy.

Digitized by Google

le rendez-vous des hommes politiques de tous les pays ; on y vit Thomas Payne et Mackintosh. Le maître de la maison, « un volcan couvert de neige », comme disait d'Alembert, un « mouton enragé », disaient les autres, s'abandonnait, sans réserve, à l'enthousiasme qui l'animait. Désireux de rester le plus longtemps possible à la tête du mouvement qui l'avait choisi pour chef, Condorcet se laissait aller, de concessions en concessions, jusqu'aux idées les plus avancées. Cabanis le suivait avec son ardeur juvénile et son tempérament méridional. C'est à peine s'il prenait le temps, le 23 août 1792, de réclamer contre l'identité de son nom avec celui d'un individu compromis par ses correspondances avec l'Intendant de la liste civile.

Avant de se séparer, l'Assemblée nationale, dans sa séance du 2 juillet 1791, voulut indiquer à Louis XVI un certain nombre d'hommes parmi lesquels le Roi devait choisir le précepteur du prince royal. Condorcet fut désigné malgré lui (1) et mis sur la liste qui portait déjà les noms de Roucher, Bernardin de Saint-Pierre, Berquin, Sieyès, Ducis, Lacépède, Lacretelle, Malesherbes, Necker et Robespierre lui-même qui avait intéressé à sa cause Mme de Lamballe, sans pouvoir emporter la place qui fut donnée, le 18 avril 1792, à M. de Fleurieu. En même temps, on avait proposé à Mme de Condorcet d'être gouvernante du jeune Prince dont son mari aurait été le premier précepteur. Tous deux refusèrent presque dans les mêmes termes, quoi-

1. Notice manuscrite sur Mme de Condorcet par sa fille Mme O'Connor (Bibliothèque de l'Institut).

Digitized by Google

qu'ils ne se fussent pas entretenus de ces propositions (1).

Condorcet et sa femme avaient toujours refusé de se rendre à la Cour (2) ; leurs idées avancées avaient fermé devant eux bien des salons ; il y eut des séparations cruelles. Comment en aurait-il été autrement, quand des amis intimes, tels que Cabanis et Roucher, en arrivaient à ne plus même s'adresser la parole !

A la fin de septembre 1792, Condorcet, sa femme, sa fille, sa belle-mère et sa belle-sœur, Félicité-Charlotte de Grouchy, venaient s'établir à Auteuil. D'après les registres de la municipalité, Condorcet avait amené avec lui ses deux chevaux et son carrosse. On se logea chez la citoyenne Pignon, au numéro 2 de la grande rue du village, dans une maison qu'habitait déjà le législateur Jean Debry. Mlle de Grouchy occupait, moyennant 200 livres par an, deux chambres qui avaient vue sur la grande rue et sur la cour. Son mobilier était succinct : une table ronde en acajou à dessus de marbre blanc, avec couvercle en maroquin et drap vert, une baignoire en cuivre en sabot, une bergère de vieux damas vert et sa housse, un lit, quelques fauteuils et quelques chaises (3).

C'est dans cette maison où Condorcet espérait trouver la sécurité et le calme que se passèrent ses dernières heures de joie.

1. Notice manuscrite sur Mme de Condorcet.
2. *Ibidem.*
3. Déclaration par la citoyenne Félicité-Charlotte Grouchy, majeure, devant la municipalité, de son intention d'être imposée séparément de ses sœur et beau-frère — 4 janvier 1794.

Digitized by Google

Au mois de janvier 1793, la Convention avait à se prononcer sur le sort de Louis XVI. Condorcet vota les fers, « peine la plus forte après la mort »; le 19, il demanda qu'il fût sursis à l'exécution, en même temps qu'il se déclarait partisan de la suppression de la peine de mort.

Le 26 mars, il était nommé membre du premier Comité de salut public. C'est alors qu'il apprit que les Académies de Berlin et de Pétersbourg l'avaient rayé de la liste de leurs membres.

Les événements se précipitaient. La journée du 31 mai lui avait fermé les portes de la Convention; il dut, dès ce jour, songer à sa sûreté. Le 10 juin, mourait à à Auteuil, chez son gendre, Mme de Grouchy ; l'inhumation eut lieu, le lendemain, dans le cimetière de l'Église. Condorcet et autres parents, disent les registres de la paroisse, assistèrent à la cérémonie (1). Mme de Grouchy avait su se faire aimer de tous. Sa fille, dans les *Lettres sur la sympathie* qu'elle adressa, en 1797, à son beau-frère Cabanis, s'exprime ainsi : « Vous me l'avez appris, respectable mère, dont j'ai tant de fois suivi les pas sous le toit délabré des malheureux, combattant l'indigence et la douleur! Recevez pour toute ma vie l'hommage que je vous devrai, toutes les fois que je ferai du bien, toutes les fois que j'en aurai l'inspiration et la douce joie. Oui, c'est en voyant vos mains soulager à la fois la misère et la maladie; c'est en voyant les regards souffrants du

1. Premier registre de la paroisse d'Auteuil, folio 5.

Digitized by Google

pauvre se tourner vers vous et s'attendrir en vous bénissant, que j'ai senti tout mon cœur, et que le vrai bien de la vie sociale, expliqué à mes yeux, m'a paru le bonheur d'aimer les hommes et de les servir. »

Condorcet, bien qu'il fût encore en liberté, ne se faisait plus d'illusions et il se préparait à tout événement, comme en témoigne ce billet de son ami : « A Auteuil, ce jourd'huy, 30 juin 1793, à minuit, Condorcet proscrit par l'exécrable faction du 31 mai dernier, avant de se dérober au poignard des assassins, a partagé avec moi, comme don de l'amitié qui nous unit, le poison qu'il conserve pour demeurer en tout événement seul maître de sa personne, JEAN DEBRY. »

En effet, le 8 juillet 1793, Condorcet était décrété d'accusation à cause de son écrit *Aux Français, sur le projet de la nouvelle constitution*. Les scellés furent mis sur ses papiers rue de Lille et à Auteuil. La Roche n'avait pu éviter cette formalité, mais il avait, du moins, prévenu Condorcet qui s'échappa.

Le philosophe se cacha, la première nuit, chez Mme Helvétius. Comme il était dangereux de rester plus longtemps dans la maison même du Maire chargé de procéder contre lui, Condorcet se rendit le lendemain chez Garat qui n'hésita pas à recevoir le proscrit dans l'hôtel même du Ministère.

Pendant ce temps, Cabanis ne restait pas inactif. Aidé par deux étudiants en médecine, Pinel et Boyer, il découvrit, rue Servandoni, chez Mme Vernet, un appartement où son ami pourrait demeurer, sans avoir à craindre les perquisitions et les visites domi-

Digitized by Google

ciliaires. Condorcet s'y rendit aussitôt; c'est là que nous le retrouverons.

La persécution frappait surtout la vertu et le talent. Aussi, la Terreur qui régnait sur Paris ne pouvait pas épargner les amis de Mme Helvétius. Malesherbes expiait, dans les cachots, son amour ancien de la liberté et son héroïsme récent. Le vertueux Roucher, pour avoir stigmatisé Robespierre, avait été enlevé de chez lui et c'est de Saint-Lazare qu'il dirigeait maintenant l'éducation de sa fille; Chamfort, moins courageux, avait devancé l'heure de l'échafaud, en se frappant d'un rasoir, dans sa prison.

Celui que Chateaubriand appelait le Sensible Ginguené (1) avait été retrouver Roucher sous les verrous de Saint-Lazare. Élève enthousiaste de Rousseau (2), créateur avec Rabaut-Saint-Etienne de la *Feuille villageoise* qui propageait la révolution dans les campagnes, Ginguené avait donné assez de gages pour n'être pas inquiété. Cependant, il dut se défendre (3) et

1. C'est dans une lettre de 1831 à Armand Carrel que Chateaubriand s'exprime ainsi. — Il ne faut pas oublier cependant que dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand a lancé contre Ginguené une insinuation des plus odieuses. N'a-t-il pas dit que Ginguené avait eu « la connaissance anticipée des meurtres révolutionnaires » parce que Mme Ginguené avait caché chez elle la femme et les sœurs de Chateaubriand? — L'ordre d'arrestation de Ginguené, délivré par les membres du Comite révolutionnaire de la Montagne et signé par sept de ceux-ci, est daté du 15 floréal an II.

2. Dans sa *Lettre sur les Confessions de J.-J. Rousseau*, Paris, Barois, 1791, Ginguené faisait, dans la langue de l'époque, un chaleureux plaidoyer en faveur de son idole. V. notamment les pp. 31, 66, 67, 94 et 95.

3. Lettre au président de sa section. Saint-Lazare, 7 messidor. Collection de Refuge.

Digitized by Google

rappeler ses principes, sa probité et son civisme : « J'ai rompu hautement en visière, ajoutait-il, à tous les ennemis de la liberté, à tous les partisans du royalisme, de l'aristocratie et du fanatisme; je n'ai de grâce, d'existence et de bonheur à espérer que dans la République. » Tout cela n'aurait pas suffi pour le sauver, si la journée du 9 thermidor avait tardé de quelques jours.

Volney, qui avait été conduit à Auteuil par d'Holbach et par Franklin, était aussi sous les verrous de la Nation. Bien différent de Cabanis dont il ne possédait ni le doux charme, ni l'ardeur généreuse, Volney avait eu, comme son ami, une jeunesse agitée et malheureuse. Il avait perdu sa mère, dès sa plus tendre enfance, et son père, difficile et presque barbare, l'avait abandonné. Il ne connut pas l'âge d'or du matin de la vie, le bonheur de l'enfance : « Ceux à qui a manqué la sollicitude d'une mère, ce premier duvet et cette fleur d'une affection tendre, ce charme confus et pénétrant des impressions naissantes sont, plus aisément que d'autres, dénués du sentiment de la religion (1). » C'est, en effet, par là, bien plus que par ses opinions politiques, qui s'accomodaient de tous les pouvoirs, que Volney appartient au monde des Idéologues.

Il arriva à Paris à 17 ans et se fit, de suite, remarquer par un *Mémoire sur la chronologie d'Hérodote.* Peu de temps après, il partait pour l'Égypte et la

1. Sainte-Beuve. *Causeries du Lundi.* VIII, 351.

Digitized by Google

Syrie, d'où il ne revint qu'à la fin de 1787. A la Constituante, il avait connu Mirabeau, et, comme on dit aujourd'hui, il avait été de son groupe. Pendant la Législative, il était en Corse, où il avait acheté, près d'Ajaccio, ce domaine de la Confina où il voulait acclimater les productions des Tropiques. Le lieutenant Bonaparte commandait, alors, les gardes nationales de l'île. Les deux hommes se rapprochèrent. Volney pressentit l'avenir ouvert au jeune homme et lorsque, en 1796, se trouvant en Amérique, il apprit la nomination du général en chef de l'armée d'Italie, il dit à son interlocuteur : « Pour peu que les circonstances le secondent, ce sera la tête de César sur les épaules d'Alexandre. »

Volney resta dix mois en prison ; Daunou, qui représentait le département du Pas-de-Calais à la Convention nationale, y était aussi, parce qu'il avait protesté contre la journée du 31 mai.

Ancien oratorien, il s'était montré, dès le premier jour, un des plus zélés partisans de la Révolution. Lors du procès du Roi, Daunou se prononça pour la détention, et pour le bannissement après la paix générale. L'estime qu'inspirait dejà « le sage Daunou » était si grande que Robespierre attendait son vote, avec impatience, regardant et écoutant l'avis que le conventionnel allait émettre.

Dans sa prison, Daunou eut un moment de dépression morale bien explicable, et le seul que l'on puisse signaler dans sa longue existence.

Le 6 octobre 1793, il écrivait à son collègue Amar :

Digitized by Google

« Je n'ai à me reprocher qu'un moment d'imprudence, désavoué par la part que j'ai prise aussitôt aux délibérations de l'Assemblée. J'avoue que la révolution du 2 juin m'a étonné, mais, dans ce moment d'orage, et surtout lorsque l'opinion de la nation n'était pas encore prononcée, ne pouvait-on-pas, sans crime, se méprendre sur les événements? »

Il disait la même chose, le même jour, à son autre collègue, le conventionnel Ichon : « Il est impossible, citoyen, que vous ne preniez point quelque part à l'infortune d'un de vos anciens confrères. J'ai bien peu mérité mon sort... Comment passerais-je pour un conspirateur? Daignez contribuer à adoucir mon sort et à me faire rendre justice. »

Sorti des cachots de la Terreur, Daunou rendit, à d'autres, le service qu'il demandait là pour lui-même. C'est ainsi qu'il sauva Fouché qu'il avait connu à l'Oratoire, mais perdu de vue dès les premières années de la Révolution (1); ainsi qu'il s'intéressa au sort de deux citoyens arrêtés après le 9 thermidor (2) : « Si le citoyen Laborey, disait-il, a professé quelquefois des opinions un peu exagérées, j'ai, du moins, beaucoup de peine à croire qu'il se soit livré à des actes de terrorisme avant le 9 thermidor, ni à des menées contre-révolutionnaires depuis cette époque. »

1. Lorsque la Convention voulut abroger la loi d'amnistie du 4 brumaire. — Voir le discours de Daunou dans le séance du 11 fructidor an IV. — Du reste, Daunou resta, pendant toute sa vie, très attaché à ceux qu'il avait connus à l'Oratoire.

2. Aux membres du Comité de Sûreté générale, 7 floréal an III.

Digitized by Google

A Auteuil même, la tyrannie se faisait sentir : Deux amis intimes de Cabanis, l'excellent La Roche et Destutt de Tracy allaient être arrêtés et menacés, eux aussi, de l'échafaud.

Il semble, cependant, à ne consulter que les registres de la Municipalité d'Auteuil, qu'on s'y montrait très patriote.

Antoine Destutt, comte de Tracy, appartenait à une famille venue d'Écosse avec Douglas, pour défendre Charles VII contre les Anglais. La descendance des quatre frères de Stutt s'était fixée à Tracy, dans le Nivernais, et à Paray-le-Frésil où l'on pouvait lire, sur la porte du manoir, cette fière devise : *Bien bien acquis.*

Les alliances les plus riches et les plus nobles avaient fait des Tracy une des familles les plus considérables de France. Cependant, et bien que marié lui-même avec une demoiselle de Durfort-Civrac, parente du duc de Penthièvre, Antoine de Tracy rappelait, par plus d'un côté, et sa grand'mère, petite-nièce du grand Arnauld, et la bénédiction que lui-même avait reçue, à 16 ans, du patriarche de Ferney.

S'il avait été militaire et colonel du régiment de Penthièvre, c'est que, sur le champ de bataille de Minden, son père mourant lui avait fait jurer d'embrasser la carrière des armes.

Beau cavalier, inventeur d'une contredanse qui porte son nom, Antoine de Tracy s'était laissé aller au charme de cette société si séduisante par le mouvement des esprits et par la douceur des relations.

Digitized by Google

La Révolution le transforma. A la Constituante, il fut un des premiers membres de la noblesse qui se réunirent au Tiers-État, comme, au 4 Août, il fut un des premiers à se sacrifier.

Au moment de la fuite de Varennes, il dénonça lui-même son propre régiment qui avait voulu se réunir à Bouillé. Enfin, il était sous les ordres de La Fayette; mais il refusa de suivre son ami, lorsque le général passa la frontière, après le 10 Août. Destutt revint alors à Paris, pour s'installer bientôt à Auteuil avec sa mère, sa femme et ses trois enfants.

Il se logea dans une maison, entourée d'un parc, tout près des bords de la Seine et de l'église du village (1). Un mur, dans lequel était percée une porte de communication, le séparait seul de la propriété de son ami, M. de Choiseul-Praslin. C'était bien la maison discrète et ombragée de verdure qui convenait au caractère de ces rêveurs aimables dont la Révolution usait, au moment même où nous en sommes arrivés, les puissantes énergies.

Pendant dix-huit mois, il vécut tranquille et heureux dans cette retraite qu'animaient les rires et les jeux de ses enfants et qu'embellissaient les charmes de sa voisine, Mme de Praslin.

1. Le parc a été morcelé et la maison démolie. Sur leur emplacement (contenance, en 1797, 2 arpents et 19 perches) s'élèvent aujourd'hui, le presbytère d'Auteuil et la rue Antoine-Roucher. — La propriété de Tracy, même, dans le peuple, s'appelait encore, il y a une trentaine d'années, *la Maison des Idéologues*. — Cousin, qui la visita, disait : « Oui, c'est là qu'en 1810, on soutenait que l'âme n'est qu'un piston ! »

Digitized by Google

Les comités de sûreté générale et de salut public, les commissaires de la Commune de Paris n'étaient pas cependant sans le tracasser un peu.

Un jour, le 13 septembre 1792, on enlevait de son écurie ses quatre chevaux; le lendemain, il fallait expliquer la possession de cinq fusils, d'autant plus dangereux, paraît-il, qu'ils étaient chez un ci-devant noble.

Rien ne pouvait adoucir les municipaux : ni le versement, le 21 mai 1793, de 150 livres destinées à subvenir aux frais de la guerre de Vendée (1); ni cette cérémonie du 19 septembre 1793 où Tracy vint déposer solennellement à la Mairie sa croix de Saint-Louis et son brevet qu'il demandait à l'Assemblée de détruire (2).

Enfin, et malgré ces sacrifices répétés, le 2 novembre 1793, un peloton de soldats commandés pas le général Ronsin cernait la maison de Tracy, la fouillait et emmenait le propriétaire à Paris, où il était enfermé à l'Abbaye. Au bout de six semaines, Tracy était transféré aux Carmes. Dans ces deux prisons, il s'était livré au travail et il avait jeté, sur le papier, les premières bases de son grand ouvrage sur l'*Idéologie*.

Il faut dire à l'honneur de la municipalité d'Auteuil que le Comité de surveillance de ce village demanda, mais inutilement, sa liberté. Inscrit pour être jugé le 11 thermidor, il fut sauvé par la chute de Robes-

1. Pour le même objet, Mme Helvétius avait donné 100 livres; Cabanis et La Roche, chacun 50.

2. Praslin remettait, en même temps, sa croix, mais cassée.

Digitized by Google

pierre; mais, il ne sortit de prison, comme Daunou, qu'au mois d'octobre suivant.

Ronsin avait profité de sa course à Auteuil pour arrêter le maire du village, le gros et bon La Roche (1).

Celui-ci suivit la fortune de son compagnon de chaîne. Il fut d'abord enfermé à l'Abbaye, d'où il passa aux Carmes.

La Roche était accusé d'avoir tenu des propos contre Marat au mois de septembre 1792; d'avoir été prêtre et aumônier du ci-devant comte d'Artois; d'avoir favorisé l'évasion de Condorcet; de n'avoir fait enlever le buste de Mirabeau de la maison commune que dans les premiers jours de vendémiaire, et, enfin, d'avoir fait construire une maison commune *aux dépens d'on ne sait qui.*

La Roche, dans sa réponse datée du réfectoire de l'Abbaye, le 24 novembre 1793, répondait qu'on ne l'avait jamais vu exercer les fonctions de prêtre catholique depuis 22 ans qu'il habitait à Auteuil, et qu'il renonçait de grand cœur à une pension ecclésiastique de 1.000 livres, dont il n'avait fait usage que pour le soutien d'une mère âgée et pour subvenir, en partie, aux dépenses de la maison commune.

Malgré toutes ces raisons, et en dépit d'une démarche faite par les habitants et par le Comité de surveillance d'Auteuil, la Roche ne fut relâché qu'après la mort de Robespierre (2).

1. Voici son signalement : Taille : 5 pieds 9 pouces 1/2. Cheveux: gris — sourcils : noirs — yeux : bleus — visage : rond et plein.
2. C'est le 23 thermidor an II qu'il fut rendu à la liberté.

Digitized by Google

Tandis qu'à Auteuil, Mme Helvétius et Cabanis, restés seuls, pleuraient les absents, une femme vertueuse et bonne, autant que courageuse, cachait, rue Servandoni, le philosophe Condorcet.

Veuve d'un sculpteur dont le nom était déjà illustre, Mme Vernet, qui a compté dans sa descendance le général Cavaignac, avait, auprès d'elle, un cousin, Jean-Baptiste Sarret, avec lequel elle était secrètetement mariée. Sarret secondait la vigilance et le dévouement de Mme Vernet. Il a raconté la vie de Condorcet pendant les longs mois de cette captivité volontaire.

Un autre commensal de Condorcet, dont le nom est très peu connu, bien qu'il ait joué un rôle important dans l'histoire de la Révolution, était l'abbé Lambert, qui, à cause de sa démarche plus militaire que sacerdotale, avait été choisi, en 1789, comme aumônier de la garde nationale parisienne. Lambert avait été sous-diacre à la messe patriotique du 14 juillet 1790 et l'évêque Gobel l'avait envoyé pour assister, inutilement du reste, Marie-Antoinette et le duc d'Orléans, au pied de l'échafaud. C'est encore l'abbé Lambert qui avait été l'aumônier écouté des Girondins. Peu de jours après, il avait dû quitter le costume ecclésiastique et se réfugier à son tour chez Mme Vernet (1). Que de fois ne dut-il pas s'entretenir avec Condorcet de la mort de ses amis!

Malgré ces compagnons, dignes de lui, Condorcet

1. *Il y a un siècle. Notes Boulonnaises*, par V. J. Vaillant, Boulogne-sur-Mer, 1891.

Digitized by Google

ne pouvait s'arracher à ses tristes pensées. Seul, le travail parvenait à le distraire. Tantôt, il faisait passer, sous le voile de l'anonyme, des mémoires patriotiques au Comité de salut public; tantôt, il écrivait son apologie et sa défense politique. Mais sa femme, ayant remarqué combien il s'épuisait dans ces occupations, avait pu, dans une de ses rares visites, le déterminer à écrire son *Tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Puis, comme l'a dit Cabanis « descendant des plus hautes régions du calcul et de la philosophie, il ne dédaignait pas de rédiger des leçons d'arithmétique pour les instituteurs et les enfants des classes indigentes de la société (1). »

Il écrivait, pour sa fille, ces *Avis d'un proscrit*, admirable testament qui honore à jamais sa mémoire, et qui commence par ces lignes sublimes : « Mon enfant, si mes caresses, si mes soins ont pu, dans ta première enfance, te consoler quelquefois, si ton cœur en a gardé le souvenir, puissent ces conseils, dictés par ma tendresse, être reçus de toi avec une douce confiance et contribuer à ton bonheur.

« Dans quelque situation que tu sois, quand tu liras ces lignes que je trace loin de toi, indifférent à ma destinée, mais occupé de la tienne et de celle de ta mère, songe que rien ne t'en garantit la durée.

1. J. B. Sarret ayant publié une arithmétique, vers 1798, Mme de Condorcet l'accusa presque de plagiat, en disant qu'il avait eu connaissance du manuscrit de son mari. L'Institut, choisi comme arbitre, déclara la parfaite innocence de Sarret qui oublia ce fâcheux incident puisqu'il donna, à quelque temps de là, une excellente notice sur Condorcet.

Digitized by Google

Prends l'habitude du travail... »

Et après avoir insisté sur cette source de bonheur, Condorcet cherchait à détourner sa fille de la personnalité et de l'égoïsme, il lui parlait de « l'habitude des actions de bonté ; » et lui traçait pour ainsi dire tout un code merveilleux de générosité et de bienfaisance.

Quelquefois la poésie, ce cri des grandes douleurs, faisait se presser, sous sa plume, des vers où se trouvaient les mêmes sentiments d'amour et de regret pour sa femme et pour sa fille. Celle-ci se rappellerait-elle de lui ? C'était sa grande préoccupation :

Crois-tu que notre enfant puisse encore retenir,
De son père proscrit un faible souvenir?
Que son cœur de mes traits ait gardé quelque image?
Dis-lui que je l'aimais.....

D'autres fois, il défendait sa mémoire :

Ils m'ont dit : Choisis, d'être oppresseur ou victime.
J'embrassai le malheur et leur laissai le crime
. . . . . .
J'ai servi mon pays, j'ai possédé ton cœur;
Je n'aurai point vécu sans goûter le bonheur.

Tenant, dans sa main la coupe fatale, « je ne puis regretter la vie, écrivait-il, que pour ma femme et mon Élisa. Je périrai comme Socrate et Sidney. »

Mme de Condorcet était digne de son mari. Ruinée par son départ, elle avait d'abord songé à se rendre à Villette auprès de son père. Un passe-port délivré

Digitized by Google

par la municipalité d'Auteuil en fait foi (1). Mais, elle se ravisa bientôt. Son devoir était de rester aussi près que possible du proscrit. Elle aurait pu lui écrire comme Mme Roland le faisait à son mari (2) : « Je prévois et j'attends les événements sans les défier, ni les craindre. Ce serait une chose monstrueuse et contradictoire que d'être votre amie et de pouvoir manquer de courage. Non, mon ami, celle que vous avez jugé digne de partager vos affections ne sait pas plier sous les disgrâces. »

Mme de Condorcet avait à subvenir aux besoins de trois personnes : sa fille Élisa, âgée de trois ans, sa sœur Charlotte, toujours malade, et une vieille gouvernante, Mme Beauvais, qui ne pouvait rendre aucun service.

Du peu d'argent qui lui restait, elle acheta au n° 352 de la rue Saint-Honoré, tout près de la maison de Robespierre, une petite boutique de lingerie où elle établit Auguste Cardot, le jeune frère du secrétaire de son mari. Dans l'entresol, au-dessus de la porte cochère, elle avait un petit atelier où elle peignait des tableaux, des miniatures ou des camées. Quelquefois aussi elle pénétrait dans les cachots pour faire le portrait des prisonniers, et souvent elle dut, pour gagner leur bienveillance, peindre aussi les geôliers,

1. Voici son signalement à cette date : 5 pieds 2 pouces — cheveux et sourcils noirs — yeux bruns verts — nez droit et élevé — bouche bien faite — menton rond — front bas — visage très rond. — Elle se proposait d'emmener avec elle sa femme de chambre et Anna Henderson, anglaise, gouvernante de sa fille.

2. A Paris, de mon lit, ce 21 février. Il y a plus d'un point commun entre Mmes Roland et de Condorcet.

Digitized by Google

les soldats ou les municipaux. Ainsi, elle put vivre et soutenir les siens.

Comme il n'était pas permis à la femme d'un homme déclaré hors la loi de coucher à Paris, chaque matin, habillée en paysanne, elle venait d'Auteuil à la Capitale, à pied; elle travaillait plusieurs heures et s'en retournait le soir à Auteuil, quand un avis secret ne l'avait pas prévenue qu'elle pouvait, une fois par hasard, aller passer quelques instants auprès de son mari. Elle le consolait alors, l'encourageait et lui donnait les soins du corps et de l'âme. Mais, le plus souvent, il fallait rentrer tristement sans l'avoir vu.

Pour passer la barrière, elle se mêlait dans la foule qui allait voir la guillotine et pour éviter d'être remarquée elle accompagnait cette foule jusqu'à la place de la Révolution.

Plusieurs fois, les anciens domestiques de Condorcet purent aussi pénétrer auprès de lui et lui apporter de ces nouvelles qu'il attendait avec tant d'impatience (1).

Jusqu'au 9 thermidor, Mme de Condorcet crut, chaque jour, qu'elle serait arrêtée à son tour. Elle eut de fréquentes visites du Comité révolutionnaire d'Auteuil. Un jour, il y eut une perquisition chez elle : on lui dit même de faire son paquet pour aller en prison. Mais, elle s'en tira encore une fois en faisant le portrait de chacun des membres du Comité.

Le soin de sa sûreté l'obligea à faire une démarche

1 Notice manuscrite de Mme O' Connor sur sa mère, Mme de Condorcet. (Bibliothèque de l'Institut.)

Digitized by Google

qu'on ne pourrait pas s'expliquer autrement. Le 14 janvier 1794, elle se présenta devant la municipalité d'Auteuil pour lui faire connaître son intention de divorcer et de continuer à vivre dans la commune « comme une artiste qui cherche à subsister paisiblement par ses travaux » (1).

Cependant, Condorcet avait appris, le 5 germinal (25 mars 1794), qu'une visite domiciliaire serait faite le lendemain chez Mme Vernet. Celle-ci voulut inutilement le retenir : « Mais vous êtes hors la loi, lui dit-il, puisque vous me cachez ». Et cette femme sublime de répondre : « Mais nous ne sommes pas hors de l'humanité. ».

Condorcet partit donc, en prenant le nom de Pierre Simon qu'il regardait comme d'un heureux présage, parce qu'il était celui du père nourricier de sa fille. Il se dirigea vers Clamart et Bourg-la-Reine.

Tout le monde connaît cette cruelle odyssée, la visite chez Suard, la démarche de Garat, le passeport donné par Cabanis, la porte de Suard fermée alors qu'il avait promis de la laisser ouverte (2), la

1. Le divorce fut prononcé le 12 mai, c'est-à-dire plus de six semaines après la mort ignorée de Condorcet « pour cause de séparation de fait depuis plus de six mois, la dame Grouchy étant domiciliée dans la commune depuis deux ans et demi et le dit Condorcet étant séparé d'elle depuis plus de dix mois par son évasion. » signé : P. J. G, Cabanis, médecin, 36 ans, domicilié à Auteuil, témoin, et Benoît, officier public. Peut-être, Mme de Condorcet n'avait-elle demandé le divorce que pour sauvegarder sa fortune et celle de sa fille.

2. On a cherché à laver la mémoire de Suard de ce forfait. Je crois qu'on l'a fait inutilement. Ce n'était un mystère pour personne qu'avant le mariage de Mme Suard, Condorcet en avait été éperdument épris ; Suard le savait et ne le pardonna jamais à Con-

Digitized by Google

nuit passée dans les carrières, enfin l'arrestation de Condorcet, sous le nom de Pierre Simon, le 27 mars 1794. A quatre heures du soir, le surlendemain, on le trouva mort. Le médecin déclara que le prisonnier avait succombé à une attaque d'apoplexie sanguine ; en réalité, il s'était empoisonné.

La question a été fort discutée de savoir si réellement Condorcet avait avancé sa fin ou s'il était mort naturellement. Le billet de Jean Debry, daté du 30 juin 1793, serait, à lui seul, une preuve concluante. De plus, Cabanis a toujours reconnu qu'il avait donné le poison à Condorcet. Il y a, dans les archives de l'Institut, une lettre que M. Fayolle écrivait à Arago, le 28 février 1842, qui n'est pas moins concluante : « C'est de Garat que j'ai appris que Cabanis avait remis à plusieurs de ses amis, en 1793, ce poison, l'opium combiné avec le stramonium qu'il appelait *le pain des frères*. Comme Bonaparte, à une certaine époque, voyait Cabanis chez Mme Helvétius, à Auteuil, ce médecin lui donna du poison en question sous la forme de bâtons de sucre d'orge (1). Je tiens tous

dorcet. De plus, tous ceux qui ont connu Mme O' Connor savent à quel point elle était persuadée de ce crime. On ne pouvait pas, me disait un de ses vieux amis, prononcer le nom de Suard devant elle. — Mme Vernet, écrivant vers 1825, à Mme O' Connor, disait : « Ce monstre de Suard » (Institut). Quant aux *Mémoires* de Morellet, ils sont, ici, d'une partialité tellement manifeste qu'il n'y a, je crois, à en tenir aucun compte.

1. M. Frédéric Masson qu'on ne consulte jamais en vain lorsqu'il s'agit de l'histoire de Napoléon, reconnaît que, depuis 1808, Napoléon portait sur lui, dans un sachet, le poison préparé par Cabanis : mais qu'en 1812 il reçut d'Yvan, son chirurgien, un poison d'une formule différente. (*Revue de famille*, 1er Mars 1893.)

Digitized by Google

ces détails de Garat et M. Feuillet (1) doit les connaître. »

Le procès-verbal de l'arrestation de Condorcet est peu connu. Le voici :

« Pierre Simon, natif de Ribemont, district de Saint-Quentin, âgé de 50 ans, ayant demeuré rue de Lille, nous déclarant n'être pas marié. Signalement : 5 pieds 5 pouces 6 lignes, cheveux châtains, front découvert, yeux gris, bouche moyenne, nez aquilin, menton rond, visage rond et plein marqué de petite vérole et un signe au-dessus de l'œil droit. »

On trouva sur lui « une montre en argent à aiguille d'or, marquant heure et minutes, secondes, quantième et semaine, boîte marquée d'un G (2), un livre d'Horace en latin, un petit cachet d'acier, un porte-crayon en argent, un rasoir à manche d'ivoire, un couteau à manche de corne et son tire bouchon, une petite paire de ciseaux. »

Pendant plusieurs mois, la famille de Condorcet ignora sa mort. Ses biens se vendaient comme biens d'émigrés. Pour arrêter cette vente, Mme de Condorcet obtint, après avoir prouvé le décès de son mari, un arrêté de suspension de vente des biens que le département de l'Aisne reçut en nivôse de l'an III.

La situation de Mme de Condorcet et de sa famille

1. Bibliothécaire de l'Institut en 1842.

2. C'est ce détail qui permit de reconnaître son identité. Il avait changé sa montre, en avril 1792, contre celle de son beau-frère, le général Grouchy.

Digitized by Google

n'était guère changée. On ne faisait plus peindre de portraits et la veuve du proscrit dut recourir à sa plume et aux travaux intellectuels pour assurer son existence et celle des siens. Elle voulut, cependant, pourvoir de suite à ce qu'elle considérait comme des dettes sacrées et elle reprit, jusqu'à leur mort, le paiement des 300 livres de rente annuelle que son mari servait aux domestiques de d'Alembert; puis, elle distribua 16.000 livres payables à sa volonté, mais avec intérêt à 5 0/0, à ses propres serviteurs (1). « C'est moins, dit-elle, de son propre mouvement qu'elle a contracté ces obligations qu'en exécution des intentions de M. de Condorcet; ces rentes et donations, quoique disproportionnées à la fortune qu'il a laissée, sont de faibles marques de reconnaissance relativement aux preuves courageuses d'attachement qu'il a reçues des personnes ci-dessus dénommées qui, tandis que M. de Condorcet était hors la loi, sollicitaient à l'envi d'être chargées de prendre pour lui les soins nécessaires qui les mettaient dans le même péril que lui. »

Ces soins réglés, Mme de Condorcet revint définitivement à Auteuil, où elle était assurée de trouver des amis pour partager sa douleur (2).

Mme Helvétius avait été tellement frappée par ces tragiques événements que le souvenir de la Terreur ne

1. En manuscrit à la bibliothèque de l'Institut.

2. Comment se fait-il que Tallien ait pu dire aux Cinq-Cents : « Il y a quatre jours que la veuve de Condorcet est inscrite sur la liste des émigrés ? » *Journal de Paris*. N° 162. 12 ventôse an VI, page 672.

Digitized by Google

l'abandonna jamais (1). Elle parlait constamment de ses amis disparus qu'elle espérait, disait-elle, revoir un jour. A quelque temps de là, ayant été obligée d'aller visiter à Paris une de ses filles sérieusement malade, elle s'évanouit en passant sur la place de la Révolution. Cependant, si l'un de ses gendres, M. d'Andlau, directeur d'une fonderie de boulets, avait été un instant arrêté, Mme Helvétius avait eu, du moins, la tranquillité la plus complète sur le sort de ses filles. *Les Etoiles* bénéficièrent, en effet, d'une fiction curieuse : proclamées *filles de la Nation*, en souvenir de leur père, elles ne furent inquiétées à aucun moment de la Révolution. Mme de Mun, abandonnée par son mari, divorça en l'an III; lorsqu'elle mourut, le 16 germinal an VII, elle était depuis plusieurs années en enfance. Son fils devint chambellan de l'Empereur, puis pair de France et mourut à Paris, en 1843.

Mme Helvétius, qui ne fut pas menacée personnellement, avait, cependant, pris ses précautions à tout événement. Au plus fort de la Terreur, alors que personne n'était sûr du lendemain, elle fit cacher, dans un coin de son parc, une somme assez importante. On ne put jamais se rappeler exactement l'endroit où elle avait été enfouie et, malgré des recherches postérieures, il fut impossible de retrouver ce trésor (2).

1. Lorsqu'en l'an V, Cabanis publia ses *Mélanges de littérature ou choix de traductions de l'allemand*, il dédia à Mme Helvétius cette œuvre, « qu'il avait composée, disait-il, pour la distraire des douloureuses préoccupations laissées dans son âme par les terribles scènes de la Révolution. »

2. Ce n'est pas là une simple légende; car, jusqu'à ces dernières

Digitized by Google

On se plaisait, cependant, à regarder Auteuil, comme un lieu d'asile. Lebrun s'y était arrêté après les massacres de Septembre, et Mmes de Boufflers n'étaient revenues d'Angleterre, au mois de mai 1792, que parce qu'on leur avait dit qu'Auteuil était plus sûr que l'intérieur de Paris (1).

Comment Cabanis, qui était compromis par ses relations avec Mirabeau et Condorcet, et qui avait écrit, avec Rœderer, dans le *Journal de Paris*, ne fut-il pas arrêté? Faudrait-il croire que l'exagération même de ses opinions le sauva du sort commun? Il n'en est rien heureusement. Cabanis, quoi qu'on en ait dit, ne fit pas partie du club des Jacobins, installé en 1794, dans l'église d'Auteuil. Il ne fut pas de ceux qui violèrent le temple saint et qui le saccagèrent. Sa position, ses relations avec Mme de Condorcet l'obligeaient, au contraire, à se montrer prudent et réservé.

Ses amis tremblaient. Ils craignaient son caractère ardent et ils avaient voulu l'éloigner du danger, en lui faisant offrir la place de ministre de France aux États-Unis. Cabanis avait refusé pour ne pas quitter sa bienfaitrice; le soin de sa sûreté ne lui paraissait pas justifier un acte qu'il qualifiait de désertion. Mais il n'en fut pas moins menacé, comme ses amis. Dès le 10

années, les actes de vente de la propriété portaient une clause spéciale pour le cas où ce trésor serait retrouvé.

1. O toi que j'adorais, malheureuse patrie,
Ton poète en pleurant s'arrache de ton sein.
Indigné des forfaits dont ta gloire est flétrie
Je fuis ton roi parjure et ton peuple assassin.
Lebrun. (3 septembre)

C'était bien du lyrisme pour s'arrêter à Auteuil!

Digitized by Google

Juillet 1793, la municipalité d'Auteuil avait reçu l'ordre de le surveiller ; son signalement fut envoyé de toutes parts et s'il échappa à l'arrestation, il le dut au respect reconnaissant qu'il avait inspiré à tous dans le village dont il était le médecin et le bienfaiteur (1).

Malgré la tristesse de Mme Helvétius, ce fut une grande joie, à Auteuil, lorsqu'on vit revenir La Roche, Tracy, Daunou, un des familiers de celui-ci, et Ginguené, qui vint s'établir dans la grande rue pour être plus près de ses amis (2).

Après la tourmente, et en vertu même d'une loi historique fatale, le pouvoir devait appartenir aux vaincus et aux opprimés de la veille. Les Idéologues, — c'est eux-mêmes qui se donnèrent ce nom, — arrivaient au Gouvernement dans les conditions les plus difficiles. Tout était à reconstruire. Ces honnêtes gens, qui sortirent de la révolution avec un renom d'intégrité incontestée, ont été victimes de cette petite iniquité qui appelait *sensualistes* des gens comme Daunou, Tracy et Cabanis, la sobriété même. En réalité, les Idéologues

1. Voici son signalement à cette date : 5 pieds 6 pouces quelques lignes. Cheveux et sourcils, châtains foncés. — yeux bleus — nez oblong (*sic*) — Bouche moyenne — menton un peu allongé — front rond moyennement dégarni — visage allongé. — Un document plus concluant encore est celui-ci : le 18 ventôse de l'an IX, Cabanis écrivait une lettre pour recommander « un employé qui lui avait sauvé la vie pendant la Terreur et qu'on avait compris sur une liste de proscription. »

2. 3 Brumaire an II. Il viendra, de loin en loin, avec sa femme, mais il offre de contribuer aux charges de la commune. — 17 brumaire an II, Praslin remet une paire de pistolets et Cabanis une paire de bottes pour l'équipement d'un gendarme à cheval.

Digitized by Google

tiraient tout de la réflexion et de l'analyse ; l'intellectuel et l'abstrait étaient leur seul domaine. Tracy, dans son *Commentaire sur l'Esprit des Lois*, dans sa *Grammaire* et dans son *Idéologie*, avait tracé l'Évangile de la doctrine nouvelle. Il y avait là comme une débauche d'abstraction et comme un excès de métaphysique qui ne pouvaient pas plus convenir au caractère national qu'à la langue française.

L'idée était généreuse qui voulait installer dans le Gouvernement des hommes la raison à la place de la force, de l'égoïsme et de la routine, et donner à l'individu tous les moyens d'expansion en ne laissant à l'État que le strict indispensable. Mais cette théorie, qui trouva sa forme dans la philosophie et dans la littérature républicaines de l'an III, ne faisait qu'augmenter la scission qui a existé de tout temps entre les théoriciens et les gouvernants. La pensée pure, qui éclate d'autant plus qu'on la comprime, survit à l'œuvre des politiques, mais ses fidèles doivent savoir d'avance qu'incompris de leurs contemporains ils sembleront toujours les adversaires des régimes même qu'ils auront fondés.

La constitution de l'an III fut l'œuvre de Daunou et la Charte des Idéologues. Ces aimables rêveurs pouvaient croire, de bonne foi, à sa durée ; mais, auraient-ils, dans la pratique du pouvoir, les qualités indispensables de science, de force et d'énergie ? Des Chénier pourraient-ils organiser une Université française et des Ginguené ou des Garat occuper des ambassades ? Et les Grouchy, les Moreau et les Joubert

Digitized by Google

pourraient-ils lutter victorieusement avec le génie même de la Guerre ?

Le 18 brumaire répondit à toutes ces questions et l'enthousiasme qu'il provoqua, surtout chez les philosophes d'Auteuil, est la preuve même de l'impuissance des théories humaines aux prises avec les événements.

Les dernières heures de la Convention nationale furent marquées par ces admirables créations qui rachètent bien des fautes et qui s'appellent l'Institut, les Écoles Normales, l'École Polytechnique, le Bureau des Longitudes, le Comité d'Instruction publique.

On ramène les cendres de Rousseau au Panthéon et c'est Ginguené qui dirige la marche de cette pompe triomphale (1). On rappelle dans le sein de la Convention, Isnard, Louvet, Larivière, Pontécoulant, La Reveillère-Lepeaux, les proscrits de la Terreur, et Chénier s'écrie dans une improvisation sublime qui répond déjà aux atroces calomnies (2) : « Pourquoi ne s'est-il pas trouvé de cavernes assez profondes pour soustraire aux bourreaux l'éloquence de Vergniaud et le génie de Condorcet ? » Sur la proposition de Daunou, la Convention souscrit à 3.000 exem-

1. V. pièces annexes, n° 2.

2. Mars 1795. — Un jour, Michaud causait avec Ginguené de Chénier qui venait de mourir. Michaud convint, devant de nombreux témoins, que l'accusation, portée contre Marie-Joseph, d'avoir fait guillotiner son frère André, n'avait été qu'une stratégie de presse et, comme s'il ne s'agissait que d'une espièglerie, il ajouta cyniquement : « Il fallait bien le démonétiser. Après tout, c'est un fameux chat que nous lui avons jeté dans les jambes ! »

Digitized by Google

plaires du *Tableau des Progrès de l'Esprit humain*, et elle ordonne la distribution de ce dernier ouvrage de Condorcet dans toute l'étendue de la République. Sur le rapport de Chénier, c'est elle qui fait répartir 300.000 francs entre des savants et des artistes, comme Bitaubé et Delille, La Harpe et Lalande, La Marck et Marmontel, Saint-Lambert et Andrieux, Parny, Colin d'Harleville, François de Neufchâteau, Restif de la Bretonne, Vernet et bien d'autres.

Aux Écoles Normales, Cabanis, à peine remis de « ces temps affreux dont on doit vouloir effacer jusqu'aux dernières traces » (1), enseigne l'hygiène pour contribuer au « plan vaste » qui organise toutes les parties de l'instruction; Volney professe l'histoire; Lagrange et Laplace, les mathématiques; Monge, la géométrie; Daubenton, l'histoire naturelle; Thurot, le grec; Garat, dans sa chaire d'analyse de l'entendement, voit, au premier rang de ses élèves, Laromiguière et Saint-Martin qui, « défenseur officieux de la Providence », engage un duel, parfois heureux, contre l'Idéologie triomphante.

A l'Institut, la classe des sciences morales et politiques ouvre ses séances avec Cabanis, Volney (2), Garat, Ginguené, Lebreton, Toulongeon et Tracy (3),

1. Cabanis. *Note sur le supplice de la guillotine.*

2. C'est pendant son voyage en Amérique que Volney apprit sa nomination à l'Institut.

3. Tracy, sous prétexte qu'il habitait Auteuil, ne fut nommé que membre associé. Cabanis qui, lui aussi, habitait Auteuil, était membre titulaire. Il y a là une différence de traitement dont le motif paraît inexplicable.

Digitized by Google

tandis qu'Andrieux et Chénier représentent, dans une classe voisine, les lettres françaises.

On fonde encore la *Société des Observateurs de l'homme*, *la Société Phylotechnique*, *la Société Philomatique*. Il y a un projet d'une *Société pour les savants et les hommes de lettres* et, partout, les Idéologues conduisent le mouvement.

Au Conseil de l'Instruction publique (1), Ginguené, qui occupe la place prépondérante, analyse les manuscrits de Chamfort; Chénier et Garat, par leur zèle et leurs travaux, rendent leurs noms inséparables de toutes les mesures qui réorganisent l'enseignement national.

Tandis que ses amis et lui étaient au pouvoir, Volney, au printemps de 1795, avait reçu la visite de Bonaparte. Le général était en disgrâce et voulait prendre du service soit en Turquie, soit en Russie. Volney l'en dissuada et l'invita à venir, le lendemain, déjeuner chez lui avec La Reveillère-Lepeaux. La conversation de Bonaparte frappa d'admiration le député déjà prévenu par Volney. La Reveillère présenta, quelques jours après, Bonaparte à son collègue Barras. On sait le reste; mais on peut dire que le nom des Idéologues se trouve à l'origine de la carrière et de la fortune de Napoléon.

L'École Normale ayant fermé ses portes, le 18 mai 1795, Volney partit, peu de temps après, pour l'Amérique, où il allait se trouver en relations avec le duc

1. Créé en fructidor an III.—Il y en eut un second en l'an VII.

Digitized by Google

d'Orléans (1), sans que son républicanisme parût en souffrir. « Triste du passé, écrivait-il, soucieux de l'avenir, il allait avec défiance chez un peuple libre, voir si un ami sincère de cette liberté profanée trouverait, pour sa vieillesse, un asile de paix dont l'Europe ne lui offrait plus l'espérance. » Il fut admirablement accueilli par Washington, mais il eut à se plaindre du président Adams et du docteur Priestley.

Le 26 octobre 1795, la Convention nationale terminait ses travaux et, le lendemain, la constitution de l'an III entrait en vigueur. Daunou, son principal auteur, s'était, par désintéressement, interdit les fonctions de Directeur, en fixant, à quarante ans, l'âge de l'éligibilité. Mais, il n'en était pas moins un des premiers personnages de la République, car, élu membre du Conseil des Cinq-Cents par vingt-sept départements, il fut choisi, comme président de cette assemblée, dès la première séance.

Daunou était, en même temps, président de l'Institut et c'est en cette qualité qu'il prononça, le 15 germinal an IV (4 avril 1796), un discours où il traçait le programme imposant des prochains travaux de la Compagnie. Les mathématiques et la physique y tenaient le premier rang dans le voisinage des sciences morales et politiques invitées par l'orateur à prendre leur essor « sous les auspices de la philosophie et de la liberté ». La littérature y trouvait aussi sa place ; car, « si dans les sciences même les plus sévères

1. Lettre au général Louis de Noailles, à Philadelphie, de Federal-City, le 19 juillet 1797. — Collection de Refuge.

Digitized by Google

aucune vérité n'est éclose du génie des Archimède et des Newton sans une émotion poétique et je ne sais quel frémissement de la nature intelligente, comment, sans le bienfait de l'enthousiasme, les vérités morales saisiraient-elles le cœur des humains ? »

Retiré de la mêlée et comme s'il voulait prendre des forces pour des luttes nouvelles, Cabanis (1), pendant ce temps, épousait Mlle Charlotte-Félicité de Grouchy, sœur de Mme de Condorcet. Il la connaissait depuis de longues années et savait tout ce qu'il pourrait trouver chez elle d'amour et de fidélité. Charlotte de Grouchy, moins belle que sa sœur, était peut-être plus gracieuse. Inscrite, en 1783, au noble Chapitre des Dames Chanoinesses de Neuville, elle avait vécu trop longtemps auprès de Condorcet pour ne pas partager toutes ses opinions philosophiques. C'étaient aussi les idées de Cabanis et aucun nuage ne pouvait séparer ces jeunes époux qui se marièrent le 25 floréal de l'an IV (2) et se fixèrent, de suite, chez Mme Helvétius dans le pavillon du fond du parc.

En dehors de la maison d'Auteuil et de l'Institut, les Idéologues avaient un autre centre de réunion dans les bureaux de la *Décade*. Ginguené y avait groupé,

1. Ses titres, à cette date, se bornent à ceux-ci : Membre de l'Institut et du nouveau jury criminel constitué après la mort de Robespierre. — Ce n'est que l'année suivante qu'il fut nommé professeur de clinique à l'Ecole de médecine de Paris, et encore cette position fut toujours pour lui simplement honorifique, sa santé l'ayant tenu constamment éloigné des fatigues du professorat.

2. 14 mai 1796. — Xe arrondissement — Témoins : Garat-Maillа, et Dominique Garat, tous deux hommes de lettres. *Voir L'Intermédiaire*. 1870, p. 26.

Digitized by Google

autour de lui, ses amis Andrieux, Amaury Duval, J.-B. Say, Lebreton, Toscan et Aumont; ce dernier n'était guère que le bailleur de fonds. Tracy et Cabanis étaient des rédacteurs occasionnels.

C'est une mine inépuisable que les premiers numéros de ce journal. On y donne par extraits le poème licencieux de Parny; mais aussi on y publie, pour la première fois, la *Jeune Captive* (1) ou l'épître de Lebrun à André Chénier « massacré publiquement, à Paris, il y a, aujourd'hui, un an et trois jours (2). »

La *Décade* était une école d'impiété. Sainte-Beuve l'a dit : « Cabanis, l'honnête, l'excellent Cabanis, si distingué par le ton et le talent, lui qu'Andrieux put, un jour, comparer à Fénelon, sans blasphème, n'avait pas, — excepté dans ses dernières années où de plus hautes pensées eurent comme leur vague aurore dans son âme bienveillante, — non, lui-même, n'avait et ne cherchait pas d'autres conclusions à offrir que celles justement de Sylvain Maréchal et de Lalande. »

Mais, cette part faite à la critique, s'il peut y avoir une critique pour les questions de conscience, ce serait une grave erreur de dire avec Guizot (3) que « jusque dans les réunions de la *Décade*, Montesquieu, Voltaire, Buffon, Turgot, Diderot même et Rousseau, les moins mondains de leur temps, se seraient sentis dépaysés et comme étrangers. Ils y eussent trouvé plus d'aisance que d'élévation, je ne sais quoi de

1. 20 nivôse an III
2. 10 thermidor an III
3. *Mémoires sur l'histoire de mon temps.*

Digitized by Google

méfiant, d'envieux et d'insociable, des haines de factions s'unissant aux préjugés de coteries, tous les ridicules des lettrés de province vivant seuls et entre eux, sans parler d'une certaine discordance de manières tour à tour familières et tendues, dépourvues de réserve et d'abandon. » Comment peut-on parler ainsi d'une réunion où se pressaient des esprits fins et charmants comme Andrieux, des hommes sensibles comme Ginguené, des mondains comme Tracy « qui transportait je ne sais quoi d'exquis des manières dans les idées (1) », et ne serait-ce pas s'associer à une injustice que d'accepter, sans protestation, l'opinion émise ici par M. Guizot?

Au mois de mars 1798, Ginguené quittait la direction de la *Décade* (2) pour aller occuper à Turin les fonctions d'ambassadeur de la République française auprès du roi de Sardaigne. C'était un poste difficile; car il fallait vaincre les préjugés des vieilles cours contre le nouveau gouvernement et soutenir les patriotes piémontais sans amener des complications qui auraient entraîné la France dans une guerre nouvelle.

Ginguené était marié à une femme excellente (3) et

1. Mignet.

2. Un peu avant le 18 fructidor et pour arrêter le mouvement réactionnaire qui se dessinait, Sarrette avait fondé le *Conservateur*, avec l'appui et la collaboration du parti républicain modéré. Garat y était chargé de la politique étrangère; Daunou, de politique générale et de philosophie; Chénier, de littérature; Cabanis, de littérature étrangère. Mailla-Garat rendait compte des séances des conseils et Talleyrand, des nouvelles étrangères. Le *Conservateur* disparut un peu après le 18 fructidor.

3. Marie-Anne Poulet.

Digitized by Google

dont la correspondance témoigne d'une réelle instruction. Malheureusement, la citoyenne Ginguené manquait de distinction, sinon d'orgueil. On l'avait chansonnée dès son arrivée; un pamphlet courait Turin :

Pour compléter la partie
Il nous faut encore deux fous;
Pour la rendre plus brillante
Voilà maître Ginguené
Qui nous amène sa servante.
L'assortiment sera parfait (1).

L'ambassadeur le prit de haut et il exigea, pour sa femme, les honneurs du tabouret. Les premières dépêches de Ginguené ont, toutes, trait à cette question importante. On donnerait bien à la citoyenne ambassadrice le tabouret, mais il faudrait qu'elle eût une robe de cour à la Piémontaise: or « elle est trop Française et trop républicaine pour y consentir », et Ginguené « ne veut pas que sa femme soit avilie par les livrées de la servitude (2). » Quant à lui, il est vrai, il trouve son costume trop mesquin. « Sans ceinture, avec un habit bleu et un chapeau rond à panache tricolore, un ambassadeur n'a plus l'air que d'un canonnier. »

Talleyrand, qui n'aimait pas Ginguené, rendit

1. Archives des Affaires étrangères. — Fonds Piémont. — Correspondance politique. Vol. 275 à 277 — Tous ceux qui ont travaillé dans ce grand dépôt connaissent l'amabilité et la science de son directeur, M Girard de Rialle.

2. Dépêche du 7 germinal an VI au Ministre des relations extérieures.

Digitized by Google

publiques les lettres de son agent. Puis, il lui répondit en le plaisantant de la façon la plus agréable (1); Chez les Romains, écrivait-il à l'ambassadeur, une loi disait que « le proconsul ou le légat envoyé pour remplir une mission faisait mieux d'y aller sans sa femme, *proficisci melius quidem est sine uxore* (*Digeste*. Lib. I. Tit. XVI); que, de plus, les femmes doivent être éloignées de la diplomatie, où il faut de la dignité, de la discrétion et une étude profonde des peuples et de leurs gouvernements, emploi que les hommes les plus habiles et les plus consommés dans la politique remplissent rarement avec un plein succès. » Talleyrand continuait en lui rappelant la mission de la Maréchale de Guébriand, chargée, au dernier siècle, de conduire la princesse de Gonzague au roi de Pologne. « Tout le monde, disait-il, se rappelle encore le bruit que causa en Europe cette étrange comédie jouée par la reine Anne et son ministre Mazarin. » Enfin, puisque la citoyenne Ginguené prétendait à de pareils privilèges, pourquoi n'avait-elle pas exigé que la dame d'honneur vînt la chercher dans un carrosse de la Cour traîné par six chevaux? Cette dame aurait alors été reçue par les *gentilshommes* de la citoyenne Ginguené, « autrement la présentation ne serait plus analogue à la circonstance, ni conforme au cérémonial de la Cour ».

Ginguené, de l'aveu même de Daunou, son meilleur ami, était susceptible; il répondit donc à Talley-

1. 28 germinal. Talleyrand à Ginguené. Archives des affaires étrangères. *Loc. cit.*

Digitized by Google

rand ; mais les rieurs restèrent avec le Ministre, bien que l'ambassadeur l'eût officiellement avisé de la « victoire qu'il venait de remporter sur les préjugés », en terminant par ce mot épique (1) : « Ma femme a, en vraie républicaine, frondé, chez les rois mêmes toutes les étiquettes royales. »

C'était un mauvais début pour un ambassadeur dont toutes les lettres étaient lues par la Cour auprès de laquelle il était accrédité. De quel œil, ces souverains et ces ministres à l'esprit mesquin devaient-ils voir un envoyé qui écrivait : « On peut tout obtenir de la Cour de Turin par la crainte ? »

Ginguené, du reste, se montrait agité et incertain. Il cherchait à susciter des embarras au Pape (2) ; il encourageait les Piémontais dans leurs velléités de révolte contre le roi ; en tout, il oubliait sa dignité et ses fonctions. Dès le commencement de fructidor, le gouvernement sarde demanda le rappel de Ginguené. Mais, le scandale fut à son comble, lorsque le 30 de ce mois, une mascarade, organisée par des officiers et des soldats français, parcourut les places et les rues de Turin en parodiant les personnages et les costumes de la Cour.

La situation devenait intolérable et dangereuse. L'adjudant-major du régiment de Suze voulait faire occuper par la ruse la citadelle où les Français tenaient

1. Dépêche du 7 floréal.
2. Daunou, par une lettre du 23 floréal de l'an VI, l'y poussait, il est vrai. Mais Ginguené n'aurait pas dû s'y prêter. Ce n'était pas sa mission.

Digitized by Google

garnison et il ajoutait : « Au lieu de l'étendard tricolore, on arborera les quatre têtes de Colin (général de division), Ménard (général de brigade), Ginguené et Marivaux (secrétaire de la légation) afin de les voir nous commander et nous bafouer. »

Ginguené ne se faisait aucune illusion. Le 3 vendémiaire an VII, il écrivait à Garat, ambassadeur à Naples (1) : « Ne sachant trop, mon très cher ami, où m'entraîne le torrent qui roule en ce moment autour de nous, je t'adresse un paquet qui, sans avoir peut-être aucun prix réel, en a cependant un pour moi. Je n'ai aucun titre à la gloire littéraire ; j'en ai peut-être au souvenir de ceux qui aiment les lettres.

« Si tu apprends une nouvelle qui sans doute affligera ton amitié, ouvre ce paquet : tu y trouveras les matériaux d'une édition du peu que je puis laisser après moi.

« Adieu, mon cher ami, mon plus cher ami, adieu. »

Le soir du même jour, à 9 heures, Ginguené faisait partir un nouveau courrier. « Regrette-moi, puisque je t'aime ; mais sans faiblesse puisque je serai mort pour ma patrie. Mes dernières pensées seront pour Elle, pour les muses et pour l'amitié. »

Ces craintes, heureusement, ne se réalisèrent pas. L'émeute passa et Ginguené fut remplacé. Le 20 vendémiaire, l'ancien ambassadeur écrivait : « C'est demain que je dépose un titre que je n'ai point déshonoré et des fonctions laborieuses qui ne me laissent

1. Papiers de Ginguené. Inéd.

Digitized by Google

aucun regret. Le citoyen Eymar, que j'ai reçu à bras ouverts, comme un ami et un libérateur, ne sera pas, de longtemps, environné des mêmes circonstances qui se sont élevées autour de moi. Il a le même zèle et sans doute plus de talents. Je lui souhaite plus de bonheur (1). »

Ginguené rapportait de son ambassade, comme compensation de ses déboires, les premiers éléments de sa grande *Histoire de la littérature Italienne*.

A Naples, Garat ne fut guère plus heureux que lui. Les souvenirs de la mort de Louis XVI pesaient sur les relations de l'ambassadeur. Garat était excellent et très spirituel; mais son caractère était faible. C'était avant tout un homme d'imagination et un sophiste brillant. Il jugeait, cependant, avec une grande sagesse, la politique du Directoire en Italie (2): « En tout, mon ami, plus je regarde et plus je médite, plus je me persuade que le système sur l'Italie, si l'on en a eu un, ou le défaut de système si on n'en a pas, n'est propre qu'à y répandre et à faire dominer le plus funeste génie. Nous vaincrons toujours ; mais n'est-ce pas un très grand malheur d'avoir toujours à vaincre. Où sont la philosophie, la magnanimité, la générosité, les prospérités que nous devons donner au monde par nos

1. Eymar mourut en 1800 préfet à Genève. — Il était accompagné, à Turin, d'une femme qu'il n'eut pas l'idée de présenter à la Cour, mais qui le rendit plus ridicule encore que son prédécesseur. — Eymar appartenait à la noblesse et avait adopté les idées nouvelles. On le voyait souvent à Auteuil. — Son nom a été écrit de bien des façons. J'ai adopté l'orthographe de ses signatures.

2. Garat à Ginguené, S. d. Inéd. Collection de Refuge.

Digitized by Google

soins et par nos exemples? Tout cela est dans nos pensées; mais qu'il est temps que nos pensées se réalisent! Adieu, mon frère et ma sœur Ginguené. Adieu, vous tous, Français et amis de Turin. Nous vous embrassons tous. » Garat avait alors auprès de lui Daunou qui venait de quitter Rome où il avait été recueillir, pour la France, « beaucoup d'objets d'art, de livres, manuscrits, médailles, tableaux et statues » (1).

D'autres pensées occupaient déjà les Idéologues. Garat dans une seconde lettre à Ginguené (2), lui disait: « Sais-tu qu'il est très possible que j'aille saluer la pyramide de Memphis? J'ai déjà écrit là-dessus à Bonaparte, » et Eymar, répondant à M. de Priocca, premier ministre de Sardaigne, qui lui demandait des nouvelles du Général disait (3) : « Je pourrais là-dessus tout dire en un seul mot, savoir que, depuis le débarquement de Bonaparte, il y a une pyramide de plus en Égypte. »

Sur la proposition de François de Neufchâteau, ministre de l'Intérieur, Ginguené, dès son retour à Paris, fut appelé au second Comité de l'Instruction publique.

Les membres de ce Conseil, qui tenait ses séances le 8 de chaque décade, à 10 heures du matin, au Palais national des Sciences et des Arts, cour carrée,

1. Daunou à Ginguené. Rome, 23 floréal an VI.
2. S. d. Inéd. Collection de Refuge.
3. Archives des Affaires étrangères. — Fonds Piémont. Dépêche d'Eymar, 21 vendémiaire an VII, au ministre des Relations extérieures.

Digitized by Google

côté du Midi, s'appelaient Chaptal, Daunou, Jacquemont, Tracy, Grégoire, Lagrange. Ce sont eux qui demandèrent le retour au respect des grands auteurs Molière, Racine et Boileau. On ne devait plus toucher désormais aux expressions religieuses et monarchiques, et c'est l'honneur de Ginguené d'avoir fait comprendre à ses collègues qu'il fallait éviter « ce crime et ce sacrilège littéraires »; seules, les expressions libres ou érotiques devaient être sévèrement bannies. Quel progrès, tout à l'honneur des Idéologues, depuis l'intolérance de l'an II, où l'on abîmait les vers de Molière et de Corneille pour obéir aux ordres des Clubs (1)!

L'Institut se complétait peu à peu. Les premiers membres avaient été nommés par arrêté du Gouvernement pour former le noyau des diverses sections et pour procéder, sous leur propre responsabilité, à l'élection de ceux qui devaient ensuite siéger auprès d'eux.

C'est dans ces premières années de l'existence de l'Institut, en 1798, que se place une scène qui a été racontée par bien des historiens, sans qu'aucun se soit donné la peine de regarder si elle était possible ou même vraisemblable.

1. Dans le *Menteur*, Cliton disait :

Elle loge à la place et se nomme Lucrèce.
— Quelle place?
Royale.

Les Clubs exigèrent cette substitution : *Place des Piques*. Le vers devenait faux.

Digitized by Google

. Aimé-Martin (1), dans une préface mise en tête des œuvres de Bernardin de Saint-Pierre, prétend que les confrères de cet académicien se seraient ligués pour lui reprocher ses croyances religieuses. Il raconte qu'en lisant un rapport sur le concours de morale, Bernardin de Saint-Pierre l'avait terminé par une déclaration solennelle de principes. Dès les premiers mots de cette lecture, un cri de fureur se serait élevé dans toute la salle et Cabanis aurait jeté cette apostrophe : « Je jure qu'il n'y a pas de Dieu et je demande que son nom ne soit jamais prononcé dans cette enceinte. — Votre maître Mirabeau eût rougi des paroles que vous venez de prononcer », aurait ajouté Bernardin de Saint-Pierre, en se retirant.

M. Jules Simon, dans son *Histoire d'une Académie sous le Directoire*, accepte le mot; mais il admet cependant que « la petite persécution, dont se plaignait Bernardin, pouvait bien n'avoir existé que dans son imagination. »

M. Bérard qui a publié, le premier, en 1824, la *Lettre à Fauriel sur les causes premières*, croit aussi à la vérité de cette anecdote tout en reconnaissant que l'ouvrage où elle a été publiée est « d'une forme quelquefois assez romantique par l'expression pour faire suspecter le fond même des récits ».

Et c'est avec de pareils témoignages, qui ne reposent que sur des suppositions sans preuves qu'on voudrait nous forcer à admettre la possibilité de ce

1. Qui avait épousé la veuve de Bernardin de Saint-Pierre.

Digitized by Google

mot qui n'était ni dans la philosophie, ni dans le caractère de Cabanis !

La date de 1818, qui est celle où Aimé Martin racontait cette histoire devrait suffire pour nous mettre en garde. Tous les moyens étaient bons, alors, pour lutter contre les Idéologues et une calomnie de plus ou de moins n'était pas faite pour effrayer leurs adversaires. M. Picavet, dans son livre récent, soutient, comme nous, l'invraisemblance de cette anecdote (1).

Depuis la fin de 1797 jusqu'au moment du départ pour l'expédition d'Égypte, Bonaparte est en coquetterie réglée avec le monde de l'Institut. De Colmar, le 6 novembre 1797, les deux Jordan recevaient, de Mme de Gérando, cette lettre : « Bonaparte est dans nos murs, on me le dit à l'instant. Je n'aurai plus de cesse ni de repos jusqu'à ce que j'aie vu de près ou de loin ce héros, cet homme qui me paraît un grand et profond génie. »

Au mois de janvier 1798, l'Institut décerne une couronne au général vainqueur qui bientôt même est nommé membre de l'illustre Compagnie. Il fut reçu par Chénier et sa réception eut lieu, un soir, dans la salle du Louvre, où l'Institut tenait alors ses séances. Le général était assis entre Monge et Berthollet. Sa nomination lui donnait les journaux, les gens de lettres

1. Faut-il ajouter que, le 30 janvier de cette année 1798, Cabanis était parrain, à l'Oratoire des filles Saint-Thomas, de Louise Laroque et que, en pleine période antireligieuse, il consentit à remplir toutes les obligations de cette charge. — Cela ne témoigne guère d'une intransigeance comme celle qu'on lui a reprochée sans preuves.

Digitized by Google

et toute la partie éclairée de la nation (1). Chénier célébra la gloire des guerriers français, mais surtout celle du héros « à qui la France devait l'éclat de ses triomphes et la grandeur de ses destinées, » et, le même jour, il chanta :

Le grand général guidant la grande armée (2).

Garat, de son côté, louait publiquement devant ses confrères les goûts tranquilles, les connaissances variées et le talent d'observateur du général puis, il ajoutait qu'après avoir terminé ses travaux, Bonaparte serait considéré comme un philosophe qui aurait paru un instant à la tête des armées. » Napoléon répondit : « Les vraies conquêtes, les seules qui ne donnent aucun regret, sont celles que l'on fait sur l'ignorance. L'occupation la plus honorable, comme la plus utile, c'est de contribuer à l'extension des idées humaines. La vraie puissance de la République française doit consister désormais à ne pas permettre qu'il existe une seule idée nouvelle qu'elle ne lui appartienne. »

C'était donner des gages à l'Idéologie, comme c'était montrer tout l'intérêt qu'on prenait à cette étude que de dire à Rœderer, à la fin d'un dîner que venait de donner Talleyrand (3) : « Je ne crois pas que nous devions une seule idée aux signes. Nous avons celles que notre organisation nous procure et pas une

1. *Mémoires* de Rovigo. I. 25.
2. La Roche publiait une nouvelle traduction, en vers, de l'*Art Poétique* et la dédiait au général Bonaparte (Auteuil. 16 germinal an VI).
3. Mars 1798. C'est Sainte-Beuve qui raconte cette conversation, d'après Rœderer.

Digitized by Google

de plus. Si on ne peut avoir d'idées que par les signes, comment a-t-on eu l'idée des signes ? » Et Sainte-Beuve ajoute : « Rœderer rappela alors au général plusieurs points d'ailleurs incontestables : « que le signe des idées abstraites et des modes mixtes est nécessaire pour les arrêter, pour les enregistrer dans notre tête et nous donner les moyens de les comparer. Le général en convint, mais il avait dit sur le fond de la question la chose essentielle. »

Quand il fallut partir pour l'Égypte, Bonaparte décida Arnault à l'accompagner et il demanda même à Tracy de reprendre son épée de général pour venir avec lui. Le philosophe hésita deux jours ; puis il refusa.

Mais Bonaparte avait gagné, dès ce moment, les Idéologues. Il voyait d'un bon œil la liaison de ses frères, Joseph et Lucien, avec le monde d'Auteuil. Joseph avait toutes les habitudes d'esprit de cette société. Il ne lisait que des poèmes épiques ou des livres comme ceux de Fénelon et de Saint-Lambert; il n'aimait que la singularité et la beauté des paysages ; dans la guerre même, il ne voyait que des sujets d'idylles (1).

Les honneurs lui étaient à charge ; accépter la grandeur était, de sa part, disait-il, une véritable

1. « C'était peu après Lodi. En traversant la Savoie, nous fîmes la rencontre d'un jeune militaire qui avait été blessé. Il nous fit un récit touchant que je me plus à écrire pendant la nuit que je passai à la Novelaise. » *Mémoires du Roi Joseph.* — Cette petite pastorale fut imprimée ; elle est connue sous le titre de *Moïna.*

Digitized by Google

vertu. Aussi n'était-il jamais aussi heureux qu'à la campagne, entouré de quelques bons amis comme Andrieux ou comme Daunou, Ginguené et Tracy, ses confrères à l'Institut. Il avait subi l'influence de Jean-Jacques, et fréquentait beaucoup Mme de Staël et La Fayette, quand celui-ci fut rentré en France.

Le salon de la rue du Bac, pendant le Directoire, vit, d'ailleurs, presque tous les habitués d'Auteuil. Mme de Staël, qui devait se montrer si amère et si cruelle pour Chénier, ne pensait alors qu'à lui demander son influence pour obtenir le rappel de Talleyrand. Celui-ci, dès son retour, était venu s'établir à Auteuil, chez Mme de Boufflers d'abord, et ensuite au château de la Thuilerie, chez son ami, le général d'Arçon. Mme de Staël vint, plusieurs fois, visiter l'ancien évêque d'Autun ; elle y rencontrait Daunou, Cabanis et Tracy. Mais ce fut là la seule époque, très courte, pendant laquelle les Idéologues et la fille de Necker suivirent la même ligne politique.

Il y avait, d'ailleurs, bien des motifs de brouille et de séparation. Mme de Staël était une chrétienne, parfois militante ; Tracy et Cabanis étaient dans de toutes autres idées. Ils ne pouvaient se comprendre ; cette lettre à Tracy en est la preuve : « Vous me dites, monsieur, que vous ne me suivez pas dans le ciel, ni dans les tombeaux. Il me semble qu'un esprit aussi supérieur que le vôtre et détaché de tout ce qui est matériel par la nature de ses travaux, doit se plaire dans les idées religieuses, car elles complètent tout ce qui est grand, elles apaisent tout ce qui est sensible

Digitized by Google

et, sans cet espoir, il me prendrait je ne sais quelle invincible terreur de la vie et de la mort. »

Puis elle s'était bientôt brouillée avec Chénier dont elle devait dire : « Caractère atrabilaire et vindicatif, il était à la fois violent et susceptible de frayeur, plein de préjugés, quoiqu'enthousiaste de philosophie, inabordable au raisonnement quand on voulait combattre ses passions et tellement possédé par l'amour-propre qu'il s'étonnait sans cesse de lui-même, au lieu de travailler à se perfectionner. »

Enfin, il y avait une dernière source de mauvaise entente entre le monde d'Auteuil et Mme de Staël. C'était la rancune, mal dissimulée, que la fille de Necker avait conservée contre Condorcet et sa mémoire.

Dès 1776, Condorcet avait écrit à Voltaire pour lui dire tout ce qu'il pensait de la médiocrité et de l'insuffisance du Genevois. Depuis, le philosophe n'avait cessé d'être un juge inexorable pour l'étranger qui avait supplanté Turgot au ministère.

Mme de Staël cherchait depuis longtemps l'occasion de venger son père. Elle crut la trouver dans son livre sur *la Littérature* où elle écrivit quelques lignes étranges « sur un homme diversement célèbre », qui n'était autre que Condorcet. Talleyrand sentit l'inconvenance du procédé, car, en écrivant à son ancienne amie, le 18 février 1797, il lui disait : « Votre ouvrage est superbe... Les Condorcet sont à la campagne ; ils n'en reviennent que dans huit jours. Je n'ai vu personne qui ait pu me dire ce que le *diversement célèbre* avait fait sur eux. Il est probable qu'ils ne se portent

Digitized by Google

pas pour choqués; car, il sortira un bon extrait de la maison Helvétius qui est un écho de Condorcet. » Il ne sortit aucun bon extrait. Faut-il s'en étonner? Mais, au contraire, Chénier répondit : « Condorcet fut sans doute, et restera diversement célèbre, puisqu'il était à la fois habile dans les sciences mathématiques, profond dans les sciences morales et politiques, éclairé en littérature, écrivain distingué, philosophe illustre et grand citoyen; il est bien vrai qu'il aimait les vertus, le génie, les opinions de Turgot; qu'il admirait son administration et qu'il n'avait pas, à beaucoup près, les mêmes sentiments pour un ministre dont le nom n'est pas sans célébrité (1). A cet égard, les panégyriques exagérés peuvent convenir à l'amour filial; mais entre-t-il aussi dans ses droits d'inculper gravement et sans motifs admissibles un des premiers hommes du XVIIIe siècle? »

Le gouvernement du Directoire se montrait inférieur à sa mission. Pendant que Bonaparte était en Égypte, il était déjà menacé d'un coup de main militaire. Talleyrand et Sieyès étaient à la tête du complot; ils avaient pensé à Moreau, à Joubert, à Macdonald ou à Jourdan. Sieyès se prononçait pour Joubert, si l'on en croit Lucien Bonaparte dans ses *Mémoires*. Mais quand le général eut débarqué à Fréjus, Lucien, d'après Fouché, songea à l'établissement d'un Duumvirat consulaire, où il aurait eu la puissance civile en laissant à Napoléon le pouvoir militaire.

1. Necker.

Digitized by Google

La popularité du général était immense. Volney était aux petits soins pour lui ; il l'empêchait de prendre son café trop chaud ou trop froid. Sieyès qui, après la mort de Joubert, avait songé à Jourdan, se déclarait maintenant pour Bonaparte et faisait, en sa faveur, une propagande énergique. Il le présentait comme un sauveur chez Mme Helvétius, et Cabanis toujours ardent, s'enthousiasmait pour le général qui devait arrêter la France sur la pente anarchique où elle allait sombrer.

Bonaparte, lui, restait impénétrable ; il écoutait tous les partis sans se prononcer. Mais trois visites qu'il fit à cette époque et l'impression qu'il en rapporta devaient faire pressentir le parti qu'il allait prendre.

Bernardin de Saint-Pierre lui déplut par son humeur chagrine, tandis que Daubenton, — le berger Daubenton, comme on disait sous la Terreur, — le séduisit par sa simplicité et sa douceur. A Auteuil, Napoléon se montra dans tout le charme de sa séduction incomparable ; il s'entretint longtemps avec Cabanis et le gagna définitivement à sa cause ; c'est ce jour-là que, s'étonnant devant Mme Helvétius, de la petitesse du parc d'Auteuil, il s'attira cette réponse charmante : « Vous ne savez pas, général, tout le bonheur qu'on peut trouver dans trois arpents de terre ! »

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME

CABANIS. — LE 18 BRUMAIRE.
CONSULAT ET COMMENCEMENT DE L'EMPIRE

CHAPITRE PREMIER

1799-1804

Le 18 Brumaire. — Ses préparatifs. — Part importante qu'y prend Cabanis. — Le Consulat. — Cabanis, Garat, Volney, Tracy, Daubenton, Sieyès, Rœderer nommés sénateurs. — Ducis refuse. — Mort de Mme Helvétius. — Son testament. — Sa tombe. — Premières désillusions. — Le Tribunat. — Opposition de ce corps. — Les dîners du Tridi. — Andrieux. — Marie Joseph Chénier. — Daunou. — Ginguené. — Jacquemont. — Gallois. — Complot de 1802, dit du Sénat. — Cabanis reste sous le charme, mais se désintéresse de plus en plus. — Ses grands travaux. — Le Concordat. — Le coup de pied de Volney. — Mutilation du Tribunat. — Suppression de la classe des sciences morales et politiques à l'Institut. — Le salon de Mme de Condorcet. — Fauriel. — Procès de Moreau. — Proclamation de l'Empire.

La première rencontre de Bonaparte avec Sieyès eut lieu chez Lucien Bonaparte, rue Verte, le 10 brumaire au soir. Sieyès était gagné d'avance : il avait dit à Joseph Bonaparte et à Cabanis : « Je veux marcher avec le Général, parce que, de tous les mili-

Digitized by Google

taires, c'est encore le plus civil; cependant, je sais ce qui m'attend; après le succès, le Général, laissant en arrière ses deux collègues, fera le mouvement que je fais (1). » La phrase avait été redite à Napoléon qui s'écria : « Vivent les gens d'esprit! J'en augure bien. » Ce qui n'empêchait pas le Général de se moquer des « niaiseries métaphysiques » de son allié.

La translation des deux Conseils à Saint-Cloud avait été décidée dans cette rencontre. Sieyès avait demandé qu'on donnât, aux sentinelles, la consigne de repousser de la salle des séances, à Saint-Cloud, une vingtaine de députés auxquels on n'adresserait pas de lettres de convocation. Bonaparte s'y opposa formellement; mais, le 19 au soir, il manifesta le plus vif regret de n'avoir pas suivi le conseil de Sieyès.

Daunou gardait le silence; Garat, qui devait se rallier le lendemain, se montrait opposé au Coup d'État. Dînant chez Bonaparte, quelques jours avant le 18 brumaire, il lui dit : « Les armées vous appellent. C'est là que vous serez toujours grand, » et il fit tout son possible pour détourner le général de ses projets.

Mais, d'un autre côté, Cabanis, Jean Debry et Andrieux que Joseph, leur ami aux Cinq-Cents, avait conduits, rue de la Victoire, dès l'arrivée du Général; Volney qu'on n'avait pas eu besoin d'amener; Talleyrand qui ne pardonnait pas au Directoire de l'avoir remplacé au ministère des Relations extérieures;

1. Mémoires du roi Joseph. I. 77.

Digitized by Google

Rœderer, « un des hommes les plus actifs de Brumaire, initié à l'avance à ce grand Coup d'État et qui donna, d'abord, trop en plein dans le régime consulaire pour pouvoir jamais bien entrer dans l'esprit du régime impérial (1) »; Arnault, qui avait eu Bonaparte pour colloborateur dans sa pièce des *Vénitiens* et qui venait, à bord de l'*Orient*, d'assister à « ces conversations prophétiques dont quelques-unes étaient déjà de l'histoire », Arnault, l'ami de Lucien et le futur légataire de Napoléon; Regnault de Saint-Jean-d'Angély, Chénier, Boulay de la Meurthe et bien d'autres, toute l'élite du parti philosophique réunie à l'élite de l'armée, tous s'employaient à préparer l'opinion à cette journée qui, suivant le mot de Mignet, devait avoir « une immense popularité ».

C'est en écrasant l'anarchie que Napoléon se préparait à étouffer la liberté; il avait en face de lui trois partis qui le sollicitaient : Le *Manège* ou les *Jacobins* avec Bernadotte; les *Modérés*, conduits par Sieyès; et les *Pourris*, sous la direction de Barras. Pas un instant, il ne songea à s'appuyer sur ces derniers; il renonça aussi à faire triompher les Jacobins, parce que, comme il l'a dit lui-même, après avoir vaincu avec eux, il aurait fallu les vaincre ensuite.

Il préféra définitivement les modérés. Au premier rang de ceux-ci, Cabanis devait lui rendre les plus grands services, en mettant son nom vénéré et son caractère estimé de tous au service du Général. Caba-

1. Sainte-Beuve.

Digitized by Google

nis, d'ailleurs, était plus préparé qu'on ne l'a cru à entrer dans sa politique. Élu, au mois de mars 1798, membre du Conseil des Cinq-Cents par la partie de l'Assemblée électorale siégeant à l'Institut, Cabanis, tout en restant fidèle aux opinions républicaines, avait, dans ses discours, montré très nettement le changement qui s'était produit dans ses opinions. On l'avait entendu se prononcer contre la liberté de la presse ; on l'avait vu venir au secours de Sieyès attaqué par les journalistes et prétendre que ses détracteurs étaient ceux de la journée du 18 fructidor, « sans laquelle la liberté et le nom français ne seraient plus ».

Cabanis était donc tout désigné pour être le bras droit de Bonaparte dans cette circonstance.

Dès le 16 brumaire, il y eut, entre dix et onze heures du matin, une réunion de quelques membres des deux Conseils, chez le président des Anciens, à l'hôtel Breteuil, près du Manège. Les dispositions, arrêtées le 10, entre Bonaparte et Sieyès, furent adoptées et l'on se sépara en jurant de garder le secret le plus absolu.

Le 18, à sept heures du matin, le Conseil des Anciens décrétait la translation du corps législatif à Saint-Cloud, décidait que le rendez-vous était fixé au lendemain à midi, et chargeait Bonaparte de l'exécution du décret.

On a, maintes fois, raconté ces deux célèbres journées et il n'est utile d'y revenir ici que pour préciser le rôle qu'y jouèrent les Idéologues.

Le 19, dans la journée, pendant cet instant de fai-

Digitized by Google

blesse physique et morale qui est resté célèbre, Bonaparte fut conduit dans la Chambre du Comité de direction où se tenaient Talleyrand, Sieyès, Roger-Ducos, Rœderer et Cabanis.

Lorsque l'assemblée eut décidé l'exclusion de 61 membres du Conseil des Cinq-Cents et nommé les trois Consuls provisoires, Bonaparte, Sieyès et Roger-Ducos, ceux-ci vinrent prêter serment de fidélité entre les mains du président, puis se retirèrent, après l'avoir embrassé.

On prononça, alors, l'ajournement du Corps législatif jusqu'au 1er ventôse et on décida la nomination d'une Commission intermédiaire qui, participant aux pouvoirs exécutif et législatif, devait préparer, avec les Consuls, la nouvelle constitution.

Chacun des Conseils désigna vingt-cinq membres : aux Cinq-Cents, le premier nom sorti de l'urne fut celui de Cabanis; Boulay de la Meurthe était le second; Lucien, dixième ; Chénier, onzième ; Daunou, vingtième. Aux Anciens, Lebrun fut choisi le premier et Garat, le second.

Le 20 brumaire, à cinq heures du matin, la séance était levée. Comme en l'an III, c'étaient encore les Idéologues qui pouvaient se croire les vainqueurs de la journée.

Avant de se séparer, le Conseil des Cinq-Cents adopta et fit approuver par les Anciens, une proclamation qui fut affichée, le jour même, sur les murs de Paris et, quelque temps après, dans toute la France.

La République, y était-il dit, venait d'échapper en-

Digitized by Google

core une fois aux fureurs des factions ; les représentants du peuple avaient brisé le poignard dans des mains parricides ; la Liberté, toute déchirée et toute sanglante, allait enfin trouver un asile dans une constitution sage ; la gloire militaire serait plus brillante que jamais ; le royalisme disparaîtrait pour toujours, les traces du gouvernement révolutionnaire seraient effacées et une ère nouvelle commencerait pour la France.

Le signataire de cette proclamation était Cabanis ; Garat, jaloux, se prépara à prononcer, le 23 frimaire, l'apologie officielle du Coup d'État.

Jamais adhésion plus complète ne fut donnée à un acte politique. On a critiqué, dans les termes les plus amers, la conduite des républicains d'Auteuil. Et, cependant, pouvaient-ils agir autrement ?

Bonaparte, comme eux, membre de l'Institut, ami de Volney, de Cabanis, de Garat, d'Andrieux, Bonaparte ne répondait-il point à toutes leurs espérances ? Si le charme, bien affaibli cependant, a duré jusqu'aux derniers jours de l'Empire, c'est que Napoléon avait organisé l'Administration, creusé des canaux et des bassins, percé des routes, établi des ponts, encouragé l'industrie et le commerce, inspiré les Codes. C'étaient là les souhaits que formait Tracy en 1798 (1). Seule, une opposition stérile aurait pu les démentir.

Cabanis répondait à ces attaques lorsqu'il disait :

1. Les *Idéologues*, par Picavet. 309.

Digitized by Google

« Quelques personnes, assez malheureuses pour ne chercher dans les actions humaines que des vues coupables ou viles, s'efforcent de rapporter à certaines ambitions personnelles la cause de ce dernier mouvement. Elles sont à plaindre de ne pouvoir pas même supposer qu'il existe des âmes assez généreuses pour attacher tout leur bonheur au souvenir d'un grand service rendu à leur pays, de ne pas croire qu'il y ait des fonctionnaires à qui la vie deviendrait insupportable, s'ils avaient négligé d'employer le genre et le degré d'influence qu'ils exercent sur les affaires publiques, pour faire cesser l'oppression de leurs concitoyens. »

Victor Hugo a prononcé ce jugement qui devrait être celui de la postérité : « Les générations nouvelles n'ont pas droit de blâme rigoureux envers leurs anciens et leurs aînés. Nous devons nous souvenir que nous étions enfants alors et que la vie nous était légère et insouciante, lorsqu'elle était si grave et si laborieuse pour d'autres. Nous arrivons après nos pères. Ils sont fatigués ; soyons respectueux. Nous qui profitons à la fois des grandes idées qui ont lutté et des grandes choses qui ont prévalu, soyons justes envers tous, envers ceux qui ont accepté Napoléon pour maître, comme envers ceux qui l'ont accepté pour adversaire. »

Les Consuls à peine installés, Talleyrand fut appelé au Luxembourg, avec Rœderer et Volney, et tous trois reçurent collectivement de Bonaparte, au nom de la patrie, des remerciements pour le zèle qu'ils avaient

Digitized by Google

mis à faire réussir la nouvelle révolution. Le lendemain de ce jour, Bonaparte envoyait à Volney, qui le refusa, un superbe attelage.

Napoléon recevait, chaque soir, au Luxembourg, les membres de la Commission intermédiaire. Il chargea Daunou de préparer, en une seule nuit, la rédaction d'un projet de constitution. L'ancien oratorien avait fait un travail que Cambacérès qualifia de *malicieux* et qui, en réalité, n'était que libéral. Il proposait que le Premier Consul ne fût pas rééligible à l'expiration de ses fonctions, que si l'un des Consuls prenait le commandement des armées, ses fonctions consulaires fussent suspendues pendant toute la durée de son commandement, etc. (1). Ce projet était condamné d'avance. Daunou n'en resta pas moins le secrétaire de la Commission. Bonaparte lui dit, dès le premier jour : « Citoyen Daunou, prenez la plume et mettez-vous là. » La discussion suivit alors une marche régulière ; Bonaparte y prenait part, la résumait, mettait les questions aux voix, recueillait les suffrages et Daunou rédigeait les articles. Thibaudeau dit qu'ainsi le secrétaire de la Commission fut souvent obligé de rédiger les décisions qu'imposait la majorité et contre lesquelles il s'était prononcé. « Après chaque séance, prolongée d'ordinaire fort avant dans la nuit, il regagnait, triste et plein d'inquiétude sur les destinées de son pays, sa modeste demeure à la bibliothèque du Panthéon. »

1. Taillandier. *Documents sur Daunou*, p. 173.

Digitized by Google

La constitution de l'an VIII achevée, il fallut songer à la nomination des deuxième et troisième Consuls. Ce choix préoccupait Napoléon. « Ce fut Sieyès, dit Ségur (1), trop découragé pour aspirer désormais à la première place, trop orgueilleux et trop prévoyant pour accepter la seconde, qui, de lui-même, nettoya le terrain de sa présence. Dans les pourparlers qui eurent lieu à ce sujet, il allégua qu'il suffirait d'un coup de coude du général pour mettre de côté ses deux collègues et demeurer seul; sur quoi Bonaparte lui ayant fait répondre qu'il était incapable d'une telle ingratitude, Sieyès lui fit répliquer que, décidément, lui et Ducos refusaient le Consulat et se contenteraient d'être sénateurs. » Or, Sieyès ne s'en contenta pas; de plus secrètes communications eurent lieu sans doute entre les deux interlocuteurs; car on sait qu'alors Napoléon s'écria « que lorsqu'il s'agissait d'argent, Sieyès n'était plus idéologue; qu'il devenait positif; qu'on le sentait prêt à abandonner ses rêves constitutionnels à l'aspect d'une somme ronde et que ce collègue était commode. » En effet, bientôt, avec la présidence du Sénat, Sieyès allait recevoir, comme récompense nationale, la terre de Crosne, et il n'est point prouvé que ce fût là le seul prix que l'ancien constituant ait accepté pour sa retraite.

Volney et Daunou furent alors successivement désignés, pour la place de troisième Consul, le deuxième devant être, en tous cas, Cambacérès. Mais Volney

1. *Mémoires* du général Philippe de Ségur, II, p. 13.

Digitized by Google

refusa formellement et Daunou n'eut même pas à se prononcer. L'énergie avec laquelle il avait défendu, dans la nouvelle constitution, les principes de liberté et, aussi, l'horreur instinctive qu'il montrait pour des fonctions plus honorifiques que sérieuses, avaient détourné Napoléon de son idée primitive. Cependant comme le mot d'ordre était donné, il fallut user d'un subterfuge. Les trois Consuls provisoires et les cinquante membres des commissions législatives étaient, seuls, admis à voter. Le scrutin n'eut lieu que pour la forme. Lorsqu'on s'apprêtait à le dépouiller, Bonaparte se leva tout à coup et, soit impatience, soit prudence, soit crainte de quelque mécompte, il dit qu'il valait mieux s'en rapporter au suffrage unique de Sieyès et, sans attendre de réponse, il saisit l'urne et jeta les bulletins au feu, sans les lire. Après ce coup de théâtre, Sieyès proclama Bonaparte Premier Consul, Cambacérès et Lebrun, deuxième et troisième Consuls (1).

Si Bonaparte avait été heureux de se débarrasser ainsi d'un adversaire qui pouvait devenir redoutable, il n'abandonnait pas aussi facilement son désir d'avoir Volney pour collaborateur. Il lui fit, en effet, offrir le ministère de l'Intérieur. Mais l'auteur des *Ruines* répondit au messager : « Dites au Premier Consul qu'il est beaucoup trop bon cocher pour que je puisse m'atteler à son char. Il voudra le conduire trop vite et un seul cheval rétif pourrait faire aller, chacun de

1. *Notice sur Daunou*, par Guérard, p. 81.

Digitized by Google

son côté, le cocher, le char et les chevaux. » Puis à quelques jours de là, Volney ayant rencontré Bonaparte, il lui mit la main sur le cœur en disant : « C'est encore de la cervelle qu'il y a là. »

Quoi qu'il en soit, Volney fut compris avec Cabanis, Garat et Tracy parmi les 31 premiers membres du Sénat. Ceux-ci furent nommés par les Consuls provisoires, Sieyès et Roger-Ducos, et par les deuxième et troisième consuls, Cambacérès et Lebrun. Bonaparte, officiellement du moins, ne fut pour rien dans ces premières nominations. Les 31 premiers sénateurs en nommèrent 29 autres ; Choiseul-Praslin, François de Neufchâteau et Daubenton firent partie de cette seconde fournée. Daubenton éprouva une grande joie de sa nomination. Quoique malade, il voulut, par un rigoureux après-midi d'hiver, se rendre à la première séance. Frappé d'apoplexie au milieu de ses collègues, le nouveau sénateur mourut cinq jours après, sans avoir repris connaissance. Ses funérailles furent célébrées en grande pompe ; elles avaient été réglées par David. On l'inhuma dans le jardin même où il avait passé sa vie.

La Société d'Auteuil qui, en l'an III, s'était retrouvée à l'Institut ou dans les Écoles Normales, allait maintenant se rencontrer au Sénat conservateur et au Tribunat.

D'Arçon, Le Couteulx de Canteleu, Lanjuinais, Rœderer firent partie des premières promotions ou furent nommés avant la proclamation de l'Empire. Sieyès vint se joindre au groupe des Idéologues et

Digitized by Google

il continua, dans ce milieu, la sourde opposition qu'il avait faite sous tous les gouvernements précédents.

Jean-Claude Le Michaud d'Arçon, collaborateur des fameux plans de Carnot, était resté son ami. Il recevait dans son château de la Thuilerie, à Auteuil, Mme de Staël, Talleyrand, Louis de Narbonne, Cabanis et bien d'autres.

C'est là qu'un jour, dans un dîner où il y avait plus de trente personnes, Mme de Staël interpella Garat, qui était à l'autre bout de la table, en lui disant : « A propos de mauvais mariage, Garat, avez-vous épousé cette femme ? » et Garat répondit : « Je ne sais pas, madame, de quel mariage vous voulez parler ; je sais que je suis marié et que je me trouve très heureux (1) ». D'Arçon avait été proposé, comme sénateur, par les trois corps qui présentaient chacun un candidat. Mais il ne jouit pas longtemps de ce nouveau titre, car il mourut le 1er juillet 1800.

Un autre sénateur, Le Couteulx de Canteleu, habitait Auteuil, à côté même de Mme Helvétius, au château du Coq ; c'était un des amis les plus intimes du général d'Arçon. Après la mort de celui-ci, Canteleu présenta Mme de Vaudé, née d'Arçon, à Joséphine qui fit d'elle une dame du Palais, mais qui la renvoya lorsqu'elle s'aperçut que sa protégée était devenue la

1. C'était une cruelle méchanceté ; car Mme de Staël, comme tout Paris, savait bien que Garat était marié et qu'il avait épousé dès 1797, avant de partir pour son ambassade de Naples, celle qu'il appelait *sa Rosalie*.

Digitized by Google

maîtresse de Napoléon. Avec Mme de Vaudé, Le Couteulx de Canteleu recevait souvent Mme de Staël, Melzi, Sieyès, Cambacérès et le bizarre ménage de Godin. Ce citoyen, qui devint membre de l'Institut, avait représenté la France à Constantinople, où il avait épousé devant l'arbre de la Liberté, planté dans la cour de l'Ambassade, une admirable Grecque. C'est elle qui disait qu'elle avait « mal à ses beaux yeux ».

Lanjuinais, présenté par le Corps législatif, fut élu sénateur, le 22 mars 1800. Il siégeait auprès de Cabanis et de Grégoire.

Rœderer, nommé sénateur dès la première formation, avait refusé cette place pour entrer au Conseil d'État, dans la section de l'Intérieur dont il fut bientôt président. Chargé ensuite de l'Instruction publique, il rentra définitivement au Sénat en 1803. Le soir de sa nomination, il vint à Malmaison où le Premier Consul lui dit : « Eh bien ! nous vous avons placé parmi nos Pères conscrits. — Oui, vous m'avez envoyé *ad Patres*. — Le Sénat n'absorbe plus, » reprit Bonaparte. C'était dire que le titre de sénateur n'était plus incompatible avec les autres fonctions et dignités. Le sénatus-consulte du 4 août 1803 en avait décidé ainsi, violant la constitution qui fermait aux sénateurs, électeurs des Consuls et du Corps législatif, toute crainte ou toute espérance, en leur donnant un gage d'indépendance.

Ducis refusa sa nomination. C'était une figure curieuse que celle de ce vieux républicain catholique

Digitized by Google

qui ne connaissait que trois choses : son Dieu, sa mère et la Liberté. Le 30 germinal an III, il avait repoussé une place que lui offrait son ami Fontanes : « Je ne veux faire en ce monde que des tragédies. Je suis au pied de mon saule ou de mon palmier. Il faut que j'y vive, et que j'y meure. Le nom d'une place est à mes oreilles le bruit du ciseau de Dalila. Laissez-moi mes cheveux. »

Il n'avait pas non plus voulu aller en Égypte.

Après le 18 brumaire, à Malmaison, Bonaparte, apprenant qu'il était venu en fiacre, lui proposa un attelage. Une bande de canards sauvages passait, en ce moment, dans le ciel. Ducis les montra au Premier Consul en lui disant : « Général, vous êtes chasseur. Voyez-vous cet essaim d'oiseaux qui fend la nue? Il n'y en a pas là un seul qui ne sente de loin l'odeur de la poudre et ne flaire le fusil du chasseur. Eh bien! je suis un de ces oiseaux. Je me suis fait canard sauvage. »

Trois *Moniteurs* annoncèrent vainement sa nomination de sénateur. « Je suis catholique, poète, républicain et solitaire, écrivait-il à Bernardin de Saint-Pierre. Voilà les éléments qui me composent et ne peuvent s'arranger avec les hommes en société ou avec les places. Je vous donne ma parole d'honneur que j'aimerais mieux mourir tout doucement, à Versailles, dans le lit de ma mère, pour être déposé ensuite auprès d'elle, que d'accepter la place de sénateur. Je n'aurai qu'une physionomie, celle d'un bonhomme et d'un auteur tragique qui n'était pas propre à

Digitized by Google

autre chose. » A quelqu'un qui le pressait beaucoup d'accepter, il répondait : « J'ai toujours consulté peu mes intérêts et beaucoup ma répugnance. D'ailleurs, en voyant les dorures de l'habit de sénateur, je ne pourrais jamais m'habituer à porter cette casaque-là. » Avec les sénateurs qui l'avaient présenté, il n'était pas moins énergique ; il voulait, leur disait-il, se borner à être utile aux mœurs et à sa patrie par des exemples de vertu présentés sur la scène tragique et il attendait, avec toute la nation, mais dans la retraite et dans le cercle de ses travaux particuliers, les grands bienfaits en tous genres que les sénateurs allaient lui préparer.

La détermination de Ducis était d'autant plus noble que le poète était dans le besoin. Seuls, Drouin, armateur à Nantes, et Ducis donnèrent cette marque de désintéressement.

A quelque temps de là, on lui offrit encore la croix de la Légion d'honneur et il la repoussa, en alléguant qu' « il avait refusé pis. »

Lorsque Bonaparte se fut établi aux Tuileries, le palais du Luxembourg fut affecté au Sénat conservateur. Dans le grand escalier, œuvre de Chalgrin, on voyait les statues de Vergniaud, Kléber, Thouret, Mirabeau, Barnave, Condorcet, Hoche, Marceau et Joubert; puis, lorsqu'on pénétrait dans la salle des séances, Solon, Aristide, Démosthène, Cicéron, Lycurgue, Caton, Périclès, Phocion, Léonidas, Miltiade, Épaminondas frappaient les regards.

En même temps qu'on avait embelli les bâtiments,

Digitized by Google

les jardins avaient été augmentés des terrains provenant du cloître des Chartreux; ils étaient, par leur étendue, leur disposition et la grande quantité de statues qui les décoraient, au nombre des plus beaux jardins de l'Europe (1).

Des revenus de domaines nationaux déterminés étaient affectés aux dépenses du Sénat. Le traitement des sénateurs devait être pris sur ces revenus et égaler le vingtième de celui du Premier Consul. Bonaparte ayant 500.000 francs en l'an VIII, la rente des sénateurs fut donc de 25.000 francs; mais elle fut augmentée dès l'année suivante.

Le Sénat, au mois de fructidor de l'an VIII, détermina lui-même le costume de ses membres, ainsi que celui du secrétaire général, du secrétaire adjoint, des messagers d'État (2) et des huissiers. Il fit part au Corps Législatif de cette « grande mesure ».

Il entrait dans les vues du Premier Consul de donner aux Sénateurs une brillante situation morale et pécuniaire ; et il semble bien y avoir réussi dès le premier jour, puisqu'en l'an IX, lorsque Clément de Ris fut mystérieusement enlevé, les brigands deman-

1. *Hermite de la Chaussée d'Antin*. I. 175.

2. Les messagers d'Etat étaient chargés de porter du Sénat au Corps législatif et au Tribunat, ou réciproquement, les messages et documents. C'était une assez bonne position que ne dédaignaient pas d'anciens législateurs, tels que Geoffroy jeune qui, député de Seine-et-Marne à la Convention nationale, où il vota la détention de Louis XVI et sa déportation à la paix, devint messager d'Etat au Conseil des Anciens. Il exerçait encore les mêmes fonctions auprès du Tribunat, au moment de la suppression de cette Assemblée.

Digitized by Google

dèrent, pour sa rançon, une somme de 50.000 francs!

Malgré ces avances, le vieil esprit républicain ne pouvait se plier à la politique autoritaire du Consul. Garat avait des velléités d'opposition; elles ne tenaient pas longtemps, mais il avait suffi quelquefois d'un mot pour affirmer sa confiance inébranlable dans la liberté. Ses amis lui reprochaient ses concessions et il leur répondait : « Oh! c'est bien différent, voyez-vous, quand on le connaît de près, quand on s'est approché de son âme. » Garat, ajoute Sainte-Beuve, croyait à l'âme de Napoléon, sinon à l'âme en général. Il se retrouvait spiritualiste par-là.

C'est une erreur très répandue que celle qui a fait du Sénat le synonyme de la servilité.

Sans doute, dans une solennité nationale, à la place des Victoires, le lendemain de Marengo (1), ce même Garat pouvait dire en s'adressant à Desaix et à Kléber : « Celui qui fut si souvent dans les batailles votre modèle et votre chef, vous le servirez encore du fond de ces tombeaux qu'il vous érige; vous lui rendrez plus facile l'exécution de ses grands desseins pour remplir ce que la France et le genre humain attendent de lui. » Sans doute, le sénateur appelait le Consul « le législateur du monde social »; cependant, lorsque le complot républicain d'Aréna et de Ceracchi (octobre 1800) et la machine infernale (24 décem-

1. Cette fête eut lieu le 14 juillet 1800. Bonaparte y assista. — Garat croyait que son discours de ce jour-là resterait comme son chef-d'œuvre. Le Premier Consul n'en jugeait pas ainsi, car il dit à Bourrienne : « Conçois-tu un animal comme Garat? Quel enfileur de mots! J'ai été obligé de l'écouter pendant trois heures! »

Digitized by Google

bre 1800) amenèrent la déportation de cent-trente-quatre jacobins, les Idéologues, et Garat à leur tête, firent entendre de sérieuses protestations à la tribune. Sieyès, au contraire, se montra partisan des mesures de rigueur.

Le Sénat, hésitant, avait nommé une commission d'enquête ; mais Bonaparte ne l'entendait pas ainsi. Il se fâcha et demanda une décision ferme. Sieyès, alors, profita de l'absence de Garat, de Lanjuinais, de Cabanis et de Volney qui, tous, étaient opposés à la sévérité, pour faire voter, le 15 nivôse, le Sénatus-Consulte.

Sur l'ordre de Bonaparte, le Sénat dut discuter la question du Consulat à vie. Garat prit la parole pour combattre cette proposition et il demanda qu'on doublât simplement la durée légale des fonctions du Premier Consul (1).

Lanjuinais, si l'on en croit un récit qui a été fort discuté, fut plus affirmatif encore : « Vous voulez, aurait-il dit, choisir un maître dans un pays où les Romains ne voulaient pas prendre leurs esclaves. »

A ces marques d'indépendance individuelle, il faut ajouter les manifestations publiques du Sénat tout entier.

1. Bonaparte aimait à ramener à lui Garat par toutes sortes de prévenances. Il le séduisait en lui parlant littérature, science, morale, propagation de lumières, etc. Il savait, d'ailleurs, quel était le patriotisme de Garat et, plusieurs fois, il y fit appel. Le 8 Thermidor an XII, quelques jours après l'Empire, Napoléon, du camp de Boulogne, lui donna une mission fort importante en Hollande et dans les départements des bords du Rhin. V. *Correspondance de Napoléon*. IX, 546.

Digitized by Google

Lors de l'élection pour la Présidence, le Sénat, parmi les trois candidats présentés, choisit précisément celui qui n'était pas proposé par le Premier Consul (1).

Au retour de Marengo, le Sénat n'envoya pas de députation pour féliciter le Général victorieux; mais il avait écrit, le lendemain même de la bataille, cette lettre pleine de « noblesse et de dignité » (2) : « Puisse cette victoire, en mettant le comble à notre gloire, mettre un terme à l'effusion du sang et aux malheurs de l'humanité ! Puisse l'olivier consolateur s'élever dans la plaine de Marengo parmi les cyprès et les lauriers qui la couvrent ! » Même note après Hohenlinden : « Le Sénat voit dans nos victoires et dans la modération du Gouvernement le gage assuré d'une paix si longtemps et si ardemment désirée. »

La paix, c'est le vœu du Sénat; c'est aussi le vœu des Idéologues. On le retrouve à chaque page de leur correspondance intime (3). Tracy sortait désolé du Sénat parce que la séance avait fini « sans qu'on parlât de paix. » Et une autre fois : « Bien des articles officiels m'inquiètent pour le maintien de la paix avec l'Angleterre, et puis, je voudrais que la liberté chez nous fût aussi bien garantie que reconnue. Peut-

1. « Ce fut un véritable acte d'indépendance et de courage, » dit Durdent, dans son *Histoire critique du Sénat conservateur*. Cet ouvrage est presque un pamphlet; les éloges qu'il fait doivent donc être regardés comme deux fois mérités.

2. Durdent. *Loc. cit*, pp. 21 et 22.

3. Lettres inédites échangées entre Cabanis et Destutt de Tracy et dont je dois la communication à M. Alfred Dutens.

Digitized by Google

être cela viendra. Mais le Sénat, il n'a *conservé* que lui ; l'honneur ne revient pas. » En revanche, Tracy ne paraissait guère désireux d'aller au Luxembourg pour s'associer aux manifestations de ce corps : « Quant à nos fonctions, mon ami, je ne verrai personne ces trois ou quatre jours-ci, excepté deux ou trois amis avec qui je dîne après-demain. Ainsi, je ne puis vous dire d'autre avis que le mien. Mais vous êtes en congé, mais j'en prends un. Je fuis les fêtes et les cérémonies et suis très résolu à ne pas aller à celle du 27 et à cause de cela, je n'irai pas demain, car il ne faut pas dire A, quand on ne veut pas dire B. Je ne blâme rien, mais je ne suis de rien. Et chaleurs, santé, paresse, tout me porte à me donner du bon temps jusqu'à ce que nos nouvelles fonctions soient en train. Il n'y a là ni humeur, ni politique. *Je mets seulement un intervalle entre l'ancien et le nouveau testament.* Honny soit qui mal y pense et honneur aux gens qui se retournent plus lestement. Je n'aurais jamais joué dans la même soirée un héros et un Crispin, si j'avais été acteur. »

Il y avait quelquefois des questions d'étiquette ridicules : « Je ne vois nulle nécessité de prendre part à la bêtise de faire en corps ce qu'on ne doit faire qu'individuellement ou risquer de s'y opposer inutilement et à son dam. Au lieu de cela, si vous voulez partir un moment plus tôt, nous pourrions aller chez Praslin. Là, nous saurions l'histoire de l'écharpe. Si elle est nécessaire, il faut que je passe à l'hôtel de Rochechouart prendre la mienne où elle repose. Mais,

Digitized by Google

je pense que si on la voulait, on l'aurait dit expressément. »

Les Idéologues ont encore, à ce moment, et bien que les désillusions soient venues de part et d'autre, une grande influence. Ils la mettent tout entière au service de leurs amis. On n'ose guère leur refuser, surtout quand, comme Volney s'adressant au ministre Gaudin, ils disent (1) : « Ce que le général Bonaparte veut bien décidément doit réussir. C'est sa devise. Il n'a pu vouloir ici une mesure illusoire et il ne peut vouloir en aucun cas qu'un paragraphe de son histoire dise : Un cadastre, approuvé de tous les savants, suivi sans relâche par des Français pour son pays (2), ne trouva aucune protection efficace près de lui, et, des deux principaux entrepreneurs, l'un (Testevuide), qui le suivit en Égypte, périt assassiné dans l'émeute du 30 vendémiaire, l'autre périt de misère à Paris, près du palais des Tuileries. »

Le 25 mars 1800, naissait à Auteuil dans la maison de Mme Helvétius, la seconde fille de Cabanis. Destutt de Tracy fut son parrain; elle reçut les noms d'Annette-Paméla (3).

1. Le Sénateur Volney au citoyen Gaudin, ministre des Finances, 25 thermidor. Inéd. — Papiers de famille de l'auteur.

2. Cadastre de la Corse par les citoyens Bédigis et Testevuide.

3. C'est elle qui épousa en premières noces son cousin issu de germains Charles Mercier Dupaty, sculpteur, membre de l'Institut, fils du président.

Les registres de la municipalité d'Auteuil sont assez intéressants à cette époque en ce qui concerne les amis de Mme Helvétius. Le 28 pluviôse de l'an VIII, contingent volontaire pour fournir deux

Digitized by Google

Mais cette année, qui avait commencé sous d'heureux auspices, devait bientôt se continuer dans les larmes. Mme Helvétius, parvenue à un âge très avancé, — elle avait alors 81 ans, — avait conservé l'habitude de se lever de très bonne heure. A la fin de l'hiver, elle contracta un catarrhe, dont ne purent la guérir les soins éclairés de Cabanis et de Roussel, excellent homme mais trop sensible pour être bon médecin.

Elle avait auprès d'elle, dans ses derniers jours, Mme Cabanis et ses deux filles, Cabanis, La Roche et Gallois, le tribun, qui habitait chez elle depuis 1793. Ces fidèles amis ne la quittèrent pas un instant. Le 25 thermidor (13 août 1800) (1), l'agonie commença dans la matinée. Mourante, elle pressait encore sur son cœur déjà glacé les mains de Cabanis qui, comme d'habitude, l'appelait sa bonne mère. « Je la suis toujours, » murmura-t-elle; ce fut son dernier mot.

Suivant ses dernières volontés, elle fut enterrée au bout de son parc, dans un caveau qu'elle avait fait construire, à l'extrémité droite du pavillon où Cabanis avait passé les premiers temps de son mariage.

En 1817, lorsque la propriété sortit de sa famille, le corps de Notre Dame d'Auteuil fut transporté au cime-

chevaux à la nation : Cabanis, 42 francs (il a un cheval à lui à cette date); Le Couteulx, 42 francs.

8 Thermidor an IX. Lettre du maire au préfet : on a volé chez les citoyens Le Couteulx, Cabanis, La Roche, Gallois, sénateurs, législateur et tribun et dans le jardin de la maison où loge le ministre des Relations extérieures (maison de Boufflers).

1. C'est bien le 25 thermidor (13 août), et non le 24, comme disent la plupart des publicistes, que mourut Mme Helvétius.

Digitized by Google

tière et là, jusqu'au mois de septembre 1892, la place qu'elle occupait ne fut marquée que par une borne cadastrale, connue seulement de quelques rares initiés.

Aujourd'hui, Mme Helvétius possède, enfin (1), une sépulture décente. Elle repose auprès du cœur de Cabanis, dans un coin de verdure qu'anime seul, pendant les beaux jours, le chant des oiseaux qu'elle a tant aimés !

Mme Helvétius avait voulu que la propriété restât entre les mains de ses amis et, par ses dernières dispositions, elle en laissa la jouissance à Cabanis et à l'abbé de La Roche.

Son testament n'était pas régulier ; il n'était ni daté, ni signé ; il excédait les dispositions qu'elle pouvait prendre et cependant sa fille, Mme d'Andlau, et son petit-fils, Jean-Antoine-Claude-Adrien de Mun, le respectèrent religieusement (2).

1. Des démarches avaient été faites par l'auteur auprès de la municipalité du XVIe arrondissement, lorsqu'une souscription, provoquée par la *Société occidentale*, devança son action. Sur ces entrefaites, *la Société historique d'Auteuil* fut fondée et se préoccupa aussitôt de la question. Elle participa naturellement à la souscription qui était encore ouverte et c'est ainsi qu'elle put être officiellement représentée à la solennité du 4 septembre 1892. Par une rencontre curieuse, ce fut le petit-fils de Roucher qui eut l'honneur de prendre la parole auprès de la tombe de celle qui avait si bien accueilli son aïeul, et qui, au nom de la population d'Auteuil, fut chargé d'apporter comme un lointain écho de la reconnaissance publique sur cette tombe retrouvée.

2. Le 22 pluviôse an IX, ils consentirent à l'exécution de ce testament. — Ce fait est relaté dans les actes de vente successifs de la propriété. (V. *Supra*.) — De plus, j'ai rencontré maintes fois la preuve, soit dans les papiers qui m'ont été confiés, soit dans ceux que je possède, des excellentes relations qui subsistèrent entre les héritiers et les légataires de Mme Helvétius. —

Digitized by Google

Ce testament (1), digne de celle qui l'avait écrit, comprenait les dispositions suivantes :

Je donne et lègue aux citoyens Lefebvre de La Roche et Cabanis, mes anciens amis, la jouissance de ma maison et des meubles meublants, lits, linge, et généralement tout ce qui s'y trouvera à mon décès, la propriété du tout devant rester à mes deux petites filles d'Andlau.

Je sais que les lois s'opposent à ces dispositions, mais l'attachement de mes enfants et petits-enfants m'assure qu'ils rempliront mes dernières intentions. Ils m'aideront à m'acquitter des sentiments de reconnaissance que mon cœur porte à deux amis qui ont fait le bonheur de ma vie, avec ma famille, et qui m'ont conservé des jours qui ne m'ont été précieux que pour jouir de la tendresse de mes enfants et des soins obligeants de mes anciens amis...

En choisissant comme propriétaires ses petites-filles d'Andlau, elle disait :

Ma tendresse est égale pour tous les miens. J'ai eu seulement en vue que ma maison, qui n'est pas divisible, fût à mes deux petites filles, par l'idée que je me suis formée qu'elle resterait plus longtemps dans ma famille, mon corps y étant déposé et connaissant leur intimité et le plaisir qu'elles auront de s'y réunir quelquefois. J'excepte du legs de mon mobilier ma garde-robe tout entière que je laisse aux deux filles de Marin que j'ai élevées.

Billet de Mme d'Andlau à Cabanis (chez M. Dutens); lettre autographe signée, an IX, de Cabanis, recommandant la famille de Mme Helvétius aux membres d'un tribunal. Cabanis à Ducis. — Auteuil, 9 janvier 1806, sur les intérêts de Mme d'Andlau devant la cour d'appel, etc. — Mme d'Andlau était restée en relations avec les autres amis de sa mère. Elle recevait souvent à sa table le poète Ecouchard-Lebrun. (Papiers de l'auteur.)

1. Inédit. — Papiers de famille de l'auteur.

Digitized by Google

La Roche, qui faisait partie du Corps législatif, depuis 1799, en sortit en 1803. Il quitta alors Auteuil et se retira à Orville, dans le Pas-de-Calais. C'est là qu'il mourut en 1806.

Cabanis fut longtemps à se remettre de son chagrin. Le 16 fructidor, il écrivait à Gérando (1) :

Mon cher ami, je n'ai point répondu à votre lettre amicale parce que, d'après son contenu, je vous attendais d'un moment à l'autre. Mais, comme vous ne venez point, je ne veux pas que vous puissiez me croire indifférent aux témoignages touchants de votre amitié ; j'y suis, au contraire, infiniment sensible et j'attache un très grand prix aux sentiments qui les ont dictés.

Vous ne pouvez pas savoir à quel point est irréparable la perte que j'ai faite ; mais votre excellent cœur, en s'associant à mes regrets, m'offre le seul genre de consolations qui puisse me toucher véritablement. Recevez-en ma sincère et éternelle reconnaissance.

Je lirai avec grand intérêt vos deux derniers volumes (2). Les deux premiers étincellent de vérités qui trouvent leur application dans l'étude et la pratique journalière des sciences en tant qu'usuelles. C'est un service inappréciable, et il doit faire voir que la métaphysique ne se nourrit plus d'abstractions et de sublimes inutilités.

Gérando, par ses opinions religieuses et philosophiques, n'appartenait guère à la Société d'Auteuil; sur certains points, cependant, lui et les siens étaient en communion d'idées avec Cabanis et ses amis. C'est ainsi que Mme de Gérando écrivait, en Janvier 1802,

1. Papiers de l'auteur. Inéd.
2. *La Théorie des signes et l'art de penser.*

Digitized by Google

à la baronne de Diétrich pour lui dire combien elle regrettait que M. de Diétrich n'ait pas demandé une place au Premier Consul. « Pour me consoler, ajoutait-elle, je me suis dit que l'expérience du passé nous laisse peu de confiance dans le présent, que nous bâtissons encore sur un sable mouvant et qu'il est prudent de ne pas s'établir au pied du Vésuve, quelque agréable qu'en soit la position. »

Ils sont nombreux ceux qui appartiennent ainsi, par un certain côté seulement, au monde des Idéologues. Jefferson, membre associé de l'Institut de France dès 1801, en était bien lorsqu'il écrivait dans ses *Mémoires* : « J'avais placé ma confiance dans la tête de Bonaparte, non dans son cœur et j'espérais qu'il verrait l'immense différence qu'il y a entre la gloire d'un Washington et celle d'un Cromwell. Mais il n'en fut pas ainsi. Voilà, dit-on, où mène la République ! Non, dites plutôt : Voilà où mènent les grandes armées toujours sous les drapeaux et l'esprit de conquête. »

Stendhal aussi, qui n'a reculé devant aucun paradoxe, s'exprimait ainsi dans ses lettres intimes de 1802 : « Figure-toi que, hier, en escarpins, à 11 heures du soir, j'ai fait une lieue pour aller acheter Tracy... J'en lus 60 pages, sans feu, avant de me coucher... La Science qui nous occupe, cet épouvantail si terrible aux tyrans, cette Science, si détestée des charlatans de toutes les espèces, est la chose du monde la plus enfantine, la plus simple. Nous la nommerons Idéologie... Voilà pourquoi les charlatans haïssent si

Digitized by Google

fort les bons raisonneurs. Les filous fuient les réverbères. Les lois qui sont les réverbères ne pouvant pas prévoir tous les cas, éclairer tous les recoins, c'est à nous à nous munir d'une bonne lanterne. Pour cela, apprenons à ne faire que de bons raisonnements. »

L'opposition du Sénat était modérée et de bonne compagnie ; telle n'était pas celle du Tribunat. « Elle manquait de discrétion et de prudence, sinon de talent et de courage », au dire de Fauriel qui est le moins suspect des historiens (1). Dans le langage populaire de l'époque, pour indiquer une action composée, peu claire ou faite de mauvaise foi, on disait *tribuner*. L'opinion se montrait méfiante contre ces gens qui avaient voulu passer de la théorie à la pratique et qui n'avaient guère réussi. Toutefois si, en face des luttes redoutables dont l'Europe était le théâtre, leurs disputes semblaient creuses et mesquines, cependant, par un de ces sentiments compliqués ordinaires à la mobilité française, on leur savait un certain gré de leur indépendance. On avait comme un respect étonné pour ces débris du passé qui s'obstinaient à former un groupe dont les rancunes ne manquaient pas de fierté (2).

Le Tribunat, créé par la constitution du 22 frimaire an VIII, était composé, au début, de cent membres qui devaient être âgés de 25 ans au moins. Représentant

1. *Les derniers jours du Consulat.* Msc. de Fauriel, publié par M. L. Lalanne, p. 20.
2. Merlet. *Tableau de la littérature française, de* 1800 *à* 1815, page 108.

Digitized by Google

l'opposition dans le Gouvernement, il discutait les projets de loi, les adoptait ou les rejetait et envoyait trois de ses membres pour soutenir son opinion devant le Corps législatif. Le Sénat choisissait les tribuns qui étaient élus pour cinq ans et renouvelables par cinquième chaque année (1). Ils avaient un traitement annuel de 15.000 francs et un riche costume (2).

Sous un régime absolu, le Tribunat était un contresens.

La salle des séances était située dans le pavillon occidental de la grande cour du Palais-Égalité (Palais-Royal), tout près des maisons de jeu et de plaisir qui remplissaient le Palais. Ce singulier voisinage, dès la la seconde séance (14 nivôse an VIII), avait fait murmurer quelques tribuns ; mais l'un d'entre eux, un opposant, avait répondu à ces plaintes que « ce jardin, souillé maintenant par tant d'impuretés, était le même d'où s'était élancée jadis la Révolution menaçante, que les fenêtres de leur salle ouvraient sur la place où avait péroré Camille Desmoulins et que, de cette place, pouvait encore partir un cri de délivrance s'il s'élevait jamais une nouvelle tyrannie. » L'orateur terminait en rappelant que ce lieu, « si l'on osait y parler d'une idole de quinze jours, était celui qui vit abattre une

1. Ils étaient choisis sur une liste de 5.000 noms, désignés par 50.000 votants, indiqués par 500.000 citoyens, délégués eux-mêmes par le suffrage universel.

2. Leur glaive avait une poignée d'ébène, avec, sur le pommeau en cuivre, une Minerve casquée et un hibou. Un œil au centre et deux têtes de bélier aux deux bras de la croix. Sur la garde, les tables de la loi, un faisceau et deux glaives et, courant autour, des palmes et une guirlande de lauriers et de chêne.

Digitized by Google

idole de quinze siècles. » Dès le lendemain, le *Moniteur* donnait aux tribuns un premier avertissement.

Le Tribunat tint sa première séance le 11 nivôse et Daunou en fut nommé président par 76 suffrages sur 78 votants (1).

Le premier projet de loi qui fut présenté avait pour but de régler les communications respectives des autorités chargées de concourir à la formation des lois. C'était une simple question de procédure qui ne pouvait soulever aucun débat. Cependant, Benjamin Constant s'élança à la tribune, comme s'il s'agissait de la défense des libertés publiques : « Qu'on ne mutile pas, s'écria-t-il, nos discussions qui, sans doute, seront souvent sans résultats ! Qu'on ne nous envie pas une résistance qu'il est toujours possible, qu'il est si facile de déjouer ! Qu'on ne s'effarouche pas de quelques paroles qui, après avoir retenti dans cette enceinte, iront se perdre dans les airs ! Qu'on ne rende pas notre institution une chimère et la risée de l'Europe ! »

Mme de Staël, dont le salon était ouvert à tous ceux qui faisaient de l'opposition, écrivit, le 5 janvier 1800, à Rœderer pour lui demander ce que voulait dire ce déchaînement de la presse « contre un homme qui

1. Il avait refusé une place au Conseil d'Etat ainsi que la Direction de l'Instruction publique. — Le 3 brumaire de l'an IX, en revanche, il écrivait à Lucien Bonaparte, ministre de l'Intérieur, au sujet du maintien de son emploi de conservateur de la bibliothèque du Panthéon qui lui avait été retiré par suite de sa nomination comme membre du Tribunat. — Du reste, on verra par la suite que Daunou se laissa gagner par le prestige et le charme de l'Empereur.

Digitized by Google

avait prononcé un discours indépendant sur une question de règlement. » Mais il était déjà trop tard; l'opinion publique était saisie par les journaux officieux et elle marchait à leur suite, englobant, dans une même défaveur, Mme de Staël, Benjamin Constant et les Idéologues (1).

Quand on apprit la victoire de Marengo, Daunou célébra, au Tribunat, la gloire des armes françaises et il demanda que des honneurs nationaux fussent rendus à la mémoire du brave Desaix. Cette démarche plut au Consul et, lorsqu'il revint à Paris dans tout l'éclat de la puissance et de la gloire, Bonaparte invita l'ancien oratorien à venir dîner avec lui, au Palais des Tuileries, le 30 août 1800. Après le dîner, le Consul prit Daunou à part et le pressa d'accepter la place de Conseiller d'État qu'il avait déjà refusée quelques mois auparavant. Daunou persista dans sa conduite. Alors, Bonaparte s'échauffant peu à peu, finit par se livrer à un mouvement de colère dans lequel il laissa échapper ces mots : « Ce n'est pas parce que je vous aime que je vous offre cette place; c'est parce que j'ai besoin de vous. Les hommes sont pour moi des instruments dont je me sers à mon gré. J'aime peut-être deux ou trois personnes, ma mère, ma femme, mon frère Joseph. — Moi, répondit Daunou avec calme, j'aime la République! » Taillandier raconte qu'alors il s'éloigna tranquillement, tandis

1. Gérando avait demandé à Cabanis, le 18 ventôse an VIII (Papiers de l'auteur), de le proposer pour le tribunat. Cabanis l'en avait dissuadé, l'engageant à consacrer tout son temps au travail.

Digitized by Google

que, d'après Sainte-Beuve, Daunou aurait pris peur et serait sorti du palais, comme s'il eût craint d'être poursuivi.

L'explosion de la machine infernale décida le Gouvernement à demander l'établissement de tribunaux spéciaux destinés à juger les crimes et les délits politiques. Le projet de loi relatif à ces tribunaux fut vivement attaqué dans le sein du Tribunat. Chénier, Ginguené, Desrenaudes et Daunou prirent successivement la parole, à la séance du 7 pluviôse an IX (27 Janvier 1801). La victoire fut chaudement disputée, Bonaparte finit par la remporter. Le lendemain il dit :

« Ginguené a donné le coup de pied de l'âne. » Non content de cette boutade, il fit altérer, dans le *Moniteur*, le discours de Daunou. On prétendit même, non sans raison, qu'il était l'auteur de l'article paru, le 15 pluviôse de l'an IX, au *Journal de Paris* : « Ils sont douze ou quinze, dit-il, et se croient un parti. Déraisonneurs intarissables, ils se disent orateurs. Ils débitent depuis cinq ou six jours de grands discours qu'ils croient perfides et qui ne sont que ridicules.

« Voilà ce que veulent ces douze ou quinze déclamateurs. A qui en veulent-ils ? Au Premier Consul. On a, il est vrai, lancé contre lui des machines infernales, aiguisé des poignards, suscité des trames impuissantes. Ajoutez-y, si vous voulez, les sarcasmes et les suppositions insensées de douze ou quinze nébuleux métaphysiciens. Il opposera à tous ces ennemis le peuple français. »

Digitized by Google

Daunou répondit en faisant imprimer son discours tel qu'il l'avait prononcé, et il déclara qu'il ne reparaîtrait plus au Tribunat *tant que durerait la tyrannie.*

Au mois de novembre 1801, il y avait trois places vacantes au Sénat. Suivant la procédure de la constitution de l'an VIII, le corps législatif, le Tribunat et les Consuls présentaient chacun leurs candidats entre lesquels le Sénat faisait son choix. Pour l'une de ces places, le Corps législatif proposa Grégoire; le Tribunat, qui avait songé à Daunou, se prononça définitivement pour Desmeuniers et, enfin, le Premier Consul présenta, pour les trois places, les généraux Jourdan, Lamartillière et Berruyer, tous les trois dignes des suffrages du Sénat. Grégoire fut élu à une grande majorité (1).

Pendant ce temps, le Tribunat continuait à discuter le projet du nouveau Code civil.

Andrieux, qui remplissait son rôle de tribun avec une conscience élevée et droite, sans que le public ait jamais voulu le prendre au sérieux comme jurisconsulte, avait été choisi comme rapporteur du titre préliminaire du Code. Bien que ses critiques, d'après Thiers, aient été « aussi vaines que ridicules », Andrieux n'en fut pas moins suivi par le Tribunat dans sa manière de voir. Aussi, Napoléon disait-il de

1. Bonaparte ne prit pas trop mal la chose. A quelques jours de là, voyant Grégoire qui causait avec Dupuis, le Consul avait dit : « Comment, vous Grégoire, avec Dupuis! Et la religion? — Général, Dupuis et moi nous ne pensons pas de même sur tous les points; mais nous avons, du moins, une religion qui nous est commune; c'est celle de la République! »

Digitized by Google

lui : « Il y a autre chose que des comédies dans Andrieux. »

Un jour qu'il l'avait rencontré à l'Institut, Bonaparte lui avait dit combien il avait à se plaindre de l'opposition du Tribunat.

« Vous êtes, Général, dans la section de mécanique, lui dit Andrieux, et vous savez qu'on ne s'appuie que sur ce qui résiste. »

S'il est vrai, comme on l'a dit (1), que, l'opposition du Tribunat tenait peut-être plus à l'esprit de corps et à la rivalité des talents qu'à l'intrigue, il faut reconnaître aussi que, bien souvent, elle trouva sa force et son honneur dans la défense des principes modernes du droit et de la justice.

Quand, au lendemain de 1789, on demandait le rétablissement, dans nos codes, de la mort civile, il y avait comme un soulagement de l'opinion publique à entendre Chénier qui s'élevait contre un usage ancien, antipathique à la civilisation moderne et qui aurait dû faire place à un système d'incapacité et de dégradation sagement combiné.

Au milieu de cette discussion du Code, le Tribunat eut, un jour (7 décembre 1801), à s'occuper du traité de paix avec la Russie. Le mot *sujets* avait été employé pour désigner les citoyens de la République française, c'était un usage diplomatique, et il n'y aurait eu rien à dire si l'on ne s'était pas trouvé aussi près des orgueilleuses déclamations de la Convention

1. Rovigo, *Mémoires*. I, 439-441. — On ne s'attendrait guère à une pareille impartialité de sa part.

Digitized by Google

et du Directoire. Le Tribunat, qui sentait, d'ailleurs, que le public lui était peu favorable, se constitua en comité secret. On s'entendit si peu qu'il fallut remettre la séance au lendemain. Là, Benjamin Constant fit un discours très modéré dans la forme, tandis que Chénier, s'emportant, déclara que cinq millions de Français étaient morts pour n'être plus *sujets* et que ce mot devait rester enseveli sous les ruines de la Bastille. Le traité allait passer néanmoins, lorsque Ginguené, s'élançant à la tribune « en vieux soldat de la liberté », proposa cette rédaction : « Par amour pour la paix, le Tribunat adopte le traité conclu avec la Russie. » Girardin put faire repousser ces subtilités, et la paix fut ratifiée par 77 voix contre 14.

La journée du 11 nivôse an X (1er janvier 1802) eut une importance considérable pour les destinées du Tribunat. Ce jour-là, ce corps rejeta le Titre *de la jouissance et de la privation des droits civils*, comme il avait rejeté le *Titre préliminaire* du nouveau code.

A la même séance, pour l'une des deux places qui restaient vacantes au Sénat, le Tribunat et le Corps législatif désignaient Daunou comme leur candidat.

Mais le lendemain, Napoléon interpella vivement quelques sénateurs et leur déclara très haut qu'il regarderait la nomination de Daunou comme une injure personnelle et qu'on devait savoir qu'il n'en avait jamais souffert aucune.

Le Sénat se le tint pour dit et, le 4 janvier, il nommait le général Lamartillière, candidat du Consul, à une majorité écrasante.

Digitized by Google

Bonaparte, furieux du rejet du Code civil, rédigea, lui-même, le 13 nivôse (3 janvier), un message aux tribuns et députés, dans lequel il annonçait le retrait de tous les projets, « le Gouvernement étant convaincu que le temps n'était pas venu où on porterait dans ces grandes discussions le calme et l'unité d'intention qu'elles demandaient. »

Le même jour, *le Journal de Paris* déclarait indécente l'opposition du Tribunat.

Bonaparte s'écriait devant ses intimes (1) : « Ils sont douze ou quinze métaphysiciens bons à jeter à l'eau ; c'est une vermine que j'ai sur mes habits ; mais je ne me laisserai pas traiter comme Louis XVI. Ils sont comme de petits chiens qui attaquent la citadelle de Strasbourg. Il n'est pas nécessaire d'avoir cent hommes pour discuter des lois faites par trente. »

Napoléon qui partait pour Lyon, où il allait organiser la Consulte Italienne, laissait le Corps législatif et le Tribunat dans une oisiveté voulue. Cambacérès, avant ce départ, avait trouvé un moyen légal de détruire l'opposition du Tribunat, en faisant observer que ce corps devait être, d'après l'article 38 de la constitution, renouvelé par cinquième dans le courant de l'an X. De Lyon, Napoléon suivait les préparatifs de cette opération et il écrivait : « Portez une

1. Thibaudeau. *Mémoires sur le consulat.* — Les termes de cette conversation sont, à très peu de choses près, les mêmes que ceux qui furent employés dans l'article du 15 pluviôse an IX, lors de la loi sur les tribunaux criminels, et c'est une raison absolument concluante pour attribuer, comme nous l'avons fait, cet article au Premier Consul.

Digitized by Google

grande attention à ce que les mauvais membres du Tribunat soient ôtés. La volonté de la nation est qu'on n'empêche pas le Gouvernement de faire le bien et que la tête de Méduse ne se montre plus dans nos assemblées. »

Le 7 janvier, les Consuls avaient adressé leur message au Sénat pour le renouvellement par cinquième. Le 18, le Sénat adoptait. Il fut décidé que le scrutin et non le sort désignerait les tribuns sortants; puis, au lieu d'indiquer les exclus, on fit porter le vote sur le nom des restants. La mesure avait ainsi l'air d'une préférence, au lieu d'une exclusion. Le 19, les vingt tribuns éliminés furent désignés : c'étaient J. B. Say, Benjamin Constant, Andrieux, Daunou, Ginguené, Desrenaudes, Laromiguière, le moins bruyant des tribuns, Chénier, qui l'était le plus, Parent-Réal, Mailla-Garat (1), Isnard, « tous les restes encore vivaces des pouvoirs civils » (2). « Les autres, dit Thiers, moins connus, gens de lettres ou d'affaires, anciens conventionnels, anciens prêtres, n'avaient eu d'autres titres pour entrer au Tribunat que l'amitié de Sieyès et de son parti. Le même titre les en fit sortir. »

Parmi les nouveaux élus, on remarquait Lucien

1. Il habitait Auteuil en 1796 et avait alors 28 ans. Il était le neveu de Dominique Garat. Lors de sa nomination au Tribunat, on avait dit :

Pourquoi ce petit homme est-il au Tribunat ?
C'est que ce petit homme a son oncle au Sénat.

Mailla-Garat fut, dans la suite, employé par Daunou aux Archives ; il était l'ami de Mme de Coigny chez laquelle il vivait.

2. Daunou.

Digitized by Google

Bonaparte, naguère ambassadeur d'Espagne et qui allait être le rapporteur du projet de loi sur la Légion d'honneur ; Carnot, hier encore ministre, et Daru.

Tandis que Benjamin Constant s'exilait, et que Ginguené, Daunou et Laromiguière reprenaient leurs travaux philosophiques et littéraires, Andrieux recevait de Joseph Bonaparte une pension de 6.000 francs avec le titre de bibliothécaire du château de Mortefontaine; c'était une bonne sinécure dont Andrieux se montra reconnaissant, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune (1).

Quant à Chénier, qui avait applaudi au 18 brumaire pour lancer le lendemain cette épigramme :

Nous avons abjuré le pouvoir despotique,
Nous avons des Consuls, nous avons un Sénat,
Nous avons un Tribunat,
Et peut-être une République !

il fulmina, d'abord, contre la mesure qui le frappait. Mais il mit de suite, comme vous allons le voir bientôt, une sourdine à ses opinions républicaines.

Gallois, l'ami de Mme Helvétius et de Cabanis, n'avait pas été compris dans l'élimination. A quelque temps de là, au mois de mars 1802, il défendit, au Tribunat, le projet de loi relatif à la paix d'Amiens. L'Idéologue se montrait dans cette phrase : « Ce n'est point l'acte de la pacification qui constitue la paix des peuples, et un traité de paix n'est trop souvent qu'un appel au temps et à la fortune. » Devenu, au mois de

1. Voir aux pièces annexes la correspondance inédite d'Andrieux avec Joseph Bonaparte, pendant l'exil de celui-ci aux Etats-Unis.

Digitized by Google

mai 1802, président du Tribunat, il était secrétaire de ce corps lors de la proclamation de l'Empire qu'il salua. Après la suppression de 1807, Gallois passa au Corps législatif où il joua, en 1813, un rôle important et sur lequel nous aurons à revenir.

Le sénatus-consulte du 2 août 1802, qui proclamait Napoléon Bonaparte consul à vie était suivi, le surlendemain, d'un autre décret réduisant, par voie d'extinctions successives, le Tribunat au nombre de cinquante membres; les séances cessaient, en même temps, d'y être publiques, tandis que les appointements des tribuns étaient augmentés.

Ces mesures vigoureuses avaient inquiété Mme de Staël qui était maintenant en exil; elle voyait que l'ordre nouveau avait des chances de durée. Aussi écrivait-elle ou faisait-elle écrire à Joseph Bonaparte pour lui demander son appui : « J'espère, disait-elle le 19 août 1803 (1), vous revoir dans le courant de cet automne, car il me semble que dix-huit mois d'exil doivent paraître au Premier Consul une correction suffisante *pour mes conversations intempestives.* »

Ce n'était pas faute, cependant, d'avoir été prévenue; car l'impétueux Chénier, oubliant un moment des rancunes qui n'étaient pas encore arrivées à leur paroxisme, lui avait, le 27 fructidor de l'an VIII, donné des conseils de prudence (2). « Je me condamne

1. *Mémoires du roi Joseph.* X, 391. — Même date, V. une lettre de Mathieu de Montmorency à Joseph. — V. encore des lettres de Mme de Staël, datées des 17 avril et 18 septembre 1804.
2. Collection de Refuge.

Digitized by Google

tous les jours à une solitude plus austère, lui écrivait-il, vu l'insipidité des conversations. Les têtes de Paris me semblent rangées au ton des gazettes : sécheresse et soumission sans bornes. Les nouvelles sont des moins heureuses depuis la mort du général Kléber... Adieu, madame, revenez bien vite et bien exempte de ces nouvelles idées libérales. »

Chénier, on le voit, ne se faisait guère d'illusions; en 1802, dédiant à Daunou sa nouvelle édition de *Fénelon*, il lui écrivait : « Que faire au milieu de tant d'ennemis littéraires, politiques et religieux ? Continuer sa route avec courage, mépriser les calomnies, écouter les critiques même injustes, profiter des critiques judicieuses, fussent-elles gâtées par les injures ; respecter le public; cultiver à la fois l'art de penser et l'art d'écrire. » Cependant, lors de son élimination du Tribunat, son ardeur l'avait emporté. Il s'était compromis et Mme de Staël lui faisait offrir par Daunou de l'argent, un asile et un passeport. Cette frayeur était fort exagérée sans doute ; mais, comme l'a dit Taillandier, il y avait cependant un véritable mérite dans cette démarche de Mme de Staël, puisqu'elle avait déjà eu à se plaindre du caractère intraitable et même de l'impolitesse de Chénier.

Une coquetterie réglée s'était établie entre celui-ci et le pouvoir; leurs disputes étaient d'amant à maîtresse et ne duraient qu'un jour. En 1803, Chénier fut nommé inspecteur général de l'Université et chargé, en cette qualité, d'organiser les lycées à Paris, à Versailles, en Bretagne et en Normandie. Il s'y adonna

Digitized by Google

avec zèle; malade, il assistait, cependant, à toutes les séances (1) et se rendait sur tous les points du territoire où sa présence était nécessaire ; le 9 messidor an XI (2), il était mourant à Rouen. Pendant les mois de Prairial et de Floréal, il avait séjourné à Rennes, couchant dans des auberges détestables, « examinant les écoles centrales, parcourant vingt-cinq écoles secondaires, interrogeant individuellement plus de six cents élèves et cela au milieu d'enflures et de crises dont il n'avait pas encore l'idée, au milieu des fatigues et des souffrances d'une course de cent cinquante lieues, sur des routes pénibles, assailli de pluies continuelles et se faisant saigner trois fois en un mois (3).

Le 19 floréal, de Rennes encore, il écrivait au même Palissot une lettre des plus curieuses et qui témoigne du peu de consistance de son opposition (4) :

J'ai vu très souvent le citoyen Mounier, préfet de ce département (5). C'est un homme de beaucoup de mérite et d'un excellent esprit. Il est impossible d'entrer mieux que lui dans les vues du Gouvernement ; il a rapproché tous les partis ; aussi est-il généralement estimé.

Il n'en est pas de même de M. de Maillé (6), le très honoré oncle de Mme de Talaru. Il est actuellement à Paris et ne laisse pas de regrets à Rennes. Tout le monde se loue, au contraire, de l'évêque de Vannes, Pansemont, ancien curé de Saint-Sulpice. Il passe pour être beaucoup plus

1. Paris, 20 brumaire an XIII. Chénier à un conseiller d'État.
2. Chénier à Palissot.
3. Chénier à Palissot. Rennes, 21 prairial an XI.
4. Collection de Refuge.
5. Edouard Mounier, fils du célèbre constituant.
6. Archevêque de Rennes.

Digitized by Google

croyant que M. de Maillé; mais il est tolérant et ce n'est pas hors de l'Église, c'est hors de la tolérance qu'il n'y a point de salut. Elle est partout nécessaire et plus qu'ailleurs dans ces départements bretons où la guerre civile a laissé partout ses vestiges ; où l'on rencontre à chaque pas une culture négligée, la mendicité errante, un peuple ignorant et paresseux, se consolant d'une horrible misère par une horrible superstition... Ne m'oubliez pas auprès du citoyen Méneval. Renouvelez-lui le témoignage de ma reconnaissance.

Voudra-t-il bien se charger de présenter mes respects au Premier Consul et de lui rappeler quelquefois mon nom ? J'ai dîné avant-hier chez le préfet avec le général Suchet. Il m'a parlé avec une politesse affectueuse de la marque de confiance que m'a donnée le Premier Consul. J'ai répondu, je crois, comme je devais répondre. Il m'a paru fort satisfait.

Nous savons ce que Mounier pensait, de son côté, de M. J. Chénier (1); il écrivait au naturaliste Duvau: « Le fameux Chénier est ici. Politique à part, c'est un charmant homme ; causeur, vif, enjoué ; il ne réussit pas beaucoup ici, car il ne dit que du mal des Bretons. »

La mutilation du Tribunat, la suppression du Conseil de l'Instruction publique dont faisaient partie presque tous les Idéologues, eurent leur contre-coup dans la haute Assemblée et se traduisirent par la fameuse conspiration de 1802, appelée aussi complot du Sénat.

Sous le Directoire, Garat, Cabanis, Tracy, Thurot, Gallois, Jacquemont, Le Breton, Laromiguière, Chénier,

1. Pièces historiques et manuscrits provenant du cabinet du comte d'Hérisson.

Digitized by Google

Andrieux, Ginguené, Benjamin Constant et Daunou se réunissaient, le tridi de chaque décade, chez un restaurateur de la rue du Bac, sous prétexte d'y dîner ; mais, en réalité, pour y parler politique et philosophie (1). Ces réunions s'étaient continuées pendant le Consulat. Naturellement, on y épargnait peu le Premier Consul. Jacquemont, parent de La Fayette, avait été éliminé du Tribunat, en même temps que Daunou, Ginguené, Chénier, etc. Il était chef du bureau des Sciences au ministère de l'Intérieur et connaissait intimement Moreau, Pichegru et les chefs du parti royaliste. Daunou était souvent appelé au ministère sous prétexte d'affaires, mais, en réalité, pour s'entretenir du complot dont le but était le renversement de Bonaparte (2). Bernadotte en était l'âme ; Mmes de Staël et Récamier s'y trouvaient naturellement mêlées.

Cabanis et Tracy furent-ils gagnés à cette cause, qui était celle des Bourbons ? On l'a dit, sans en fournir aucune preuve. Fauriel, dans *les Derniers Jours du Consulat* (3), prétend que Fouché, aidé par ce triste intrigant qui s'appelait Méhée de la Touche, eut l'idée de compromettre, dans la conspiration de Moreau, les quelques membres du Sénat qui s'étaient fait remarquer par leur opposition au Premier Con-

1. Taillandier. pp. 121-122.

2. Taillandier avoue ces entretiens. V. aussi les *Mémoires* de Rovigo, de Thibaudeau et de Fouché, l'*Histoire de France* de Bignon, *Dix ans d'exil* par Mme de Staël, et les *Mémoires d'outre-tombe*.

3. Nous acceptons ce titre très ingénieux donné par M. Lalanne et non par Fauriel au curieux manuscrit trouvé dans les archives de l'Institut.

Digitized by Google

sul. Mais aucun ne prêta l'oreille aux insinuations du ministre de la police : « Soit qu'ils eussent, ajoute Fauriel, des informations qui les fissent se tenir en garde, soit qu'ils fussent résolus à s'abstenir de toute détermination qui eût exigé de leur part du dévouement et du courage, ils écartèrent les émissaires de Fouché et restèrent paisibles. » Fauriel, qui n'avait pas destiné ces pages à la publicité, parlait de ses meilleurs amis avec un ton qui montre bien quelle était la fausseté instinctive de son caractère; mais, du moins, en découvrant le rôle provocateur de Fouché, dont il fut l'ami et le secrétaire, il se garde d'avouer la culpabilité des sénateurs. Que Ginguené et Daunou soient entrés dans la conjuration, que Volney, dont le dévouement aux Bourbons est hors de doute, y ait trempé aussi, que Garat, qui l'a avoué(1), ait pris part au complot, la chose est certaine. Mais les sentiments républicains de Cabanis et de Tracy auraient dû suffire à les protéger contre cette imputation calomnieuse.

Quoi qu'il en soit, Fouché fit savoir que le complot

1. Garat, avec sa belle inconscience, écrivait dans son ouvrage sur Moreau : « A cette époque, il fallait tout le courage des conspirations pour oser seulement se communiquer ses pensées. Moreau, que je ne connaissais guère que par sa gloire, et moi qui ne lui étais connu que par quelques lignes écrites, *garantie si peu sûre des vrais sentiments d'un homme*, nous ouvrîmes nos âmes tout entières l'un à l'autre. Sans cesse occupés de la chose publique, nous avions sans cesse le besoin de nous voir. Nous nous réunissions à l'une des barrières de Paris, chez un ami commun, dans un appartement à la fois chambre à coucher, bibliothèque et salon d'un homme de lettres. C'est là que, seul, couvert d'une redingote, et à pied, se rendait le vainqueur de Hohenlinden. »

Digitized by Google

était découvert; à partir de ce jour, les dîners du Tridi cessèrent et les Idéologues ne se virent plus qu'aux réunions d'Auteuil, tandis que les royalistes, que Daunou accompagnait (1), retournèrent chez Mathieu de Montmorency et chez Mme de Staël.

Jacquemont, dont la responsabilité était gravement engagée fut, seul, inquiété. Fonctionnaire, ne s'était-il pas mis à la tête du complot qui devait renverser le Gouvernement? Il fut, d'ailleurs, rendu à la liberté au bout de onze mois d'un emprisonnement qui n'avait rien eu de cruel.

Dans toutes les questions qui touchaient directement à la religion, les Idéologues avaient une ligne de conduite invariable. S'agit-il de l'enterrement de Mlle Chameroy, danseuse de l'Opéra, que le curé a refusé de recevoir dans l'église de Saint-Roch, Cabanis écrit à Roger Martin, ex-législateur (2) : « Les renards de la Théologie ont reçu quelques coups de cravache sur le dos du curé de Saint-Roch. L'article du *Moniteur* leur fait bien plus de peine que les petites plaisanteries dont les bons badauds se sont égayés. Le Gouvernement ne montre pas beaucoup d'égards pour les vieux rituels. »

Le *Génie du christianisme* est critiqué avec talent et indépendance, sur certains points, par Ginguené et Marie-Joseph Chénier. Ginguené avait raison, dit Sainte-Beuve, quand il demandait : « Qu'est-ce que cet ouvrage? Est-ce un livre dogmatique ou une poé-

1. Taillandier, p. 117 et 118.
2. Auteuil, 10 brumaire an XI. Collection de Refuge.

Digitized by Google

tique ou un traité de philosophie morale? si c'est le premier, la partie poétique est de trop ou n'est pas ce qu'elle devait-être... » Il avait aussi raison quand il reprenait Chateaubriand sur la musique que celui-ci ne savait pas, tandis que Ginguené y était de première force.

Lors de la signature du Concordat, Volney fit à Napoléon quelques observations sur la nécessité qu'il y avait à observer une extrême circonspection dans cette mesure; mais si ces critiques furent reçues froidement, on peut assurer que le Consul dissimula une partie du mécontentement qu'elles lui inspiraient.

C'est ainsi que s'exprime le plus autorisé des biographes de Volney (1). D'après une légende, à cette phrase du Premier Consul : « Mais la France veut une religion ». Volney aurait répliqué : « La France veut les Bourbons », puis, Bonaparte, irrité, aurait donné un coup de pied à Volney qui perdit connaissance.

Cette histoire fut mise en circulation, pour la première fois, dans les *Mémoires d'un nonagénaire;* jamais jusque là, il n'en avait été parlé. Sainte-Beuve l'adopta et, depuis, Taine s'en fit un argument sans contrôler sa véracité.

Nous avons heureusement, ici, le témoignage d'un contemporain qui, à cette date, haïssait Napoléon et qui aurait été trop heureux de se faire l'éditeur de cette anecdote, si elle avait vraiment existé.

Le 4 novembre 1801, le cardinal Maury, agent de

1. Bossange. — Notice mise en tête des œuvres complètes de Volney.

Digitized by Google

Louis XVIII, écrivait à M. de Thauvenay, « secrétaire du roi » (1) :

On assure que, lorsque Bonaparte eut signé un accommodement avec le pape, un homme de poids, qu'on ne veut pas nommer, vint lui dire qu'il avait fait une sottise et qu'il n'était pas temps encore de rétablir la religion en France. — Cela peut-être, répondit Bonaparte, mais j'ai vu que les quatre-vingt-dix-huit centièmes de la nation soupiraient vers le culte catholique, et je n'ai pas cru devoir m'y refuser. — Puisque vous adoptez cette manière de raisonner, lui répliqua son interlocuteur, donnez donc aussi Louis XVIII à la France, car les quatre-vingt-dix-huit centièmes de la nation le désirent également. *Bonaparte lui tourna le dos.*

Nous voilà bien loin du fameux coup de pied.

Napoléon aimait à causer de religion avec Cabanis, Monge et Laplace et il se faisait fort de leur prouver, disait-il, l'existence d'un Dieu personnel (2). Cabanis lui répondait et ces discussions théologiques devenaient passionnantes pour ceux qui avaient la bonne fortune d'y assister.

Cabanis n'avait, du reste, qu'à répéter au Consul ce qu'il avait écrit dans ses livres. Ennuyé de la politique, resté sous le charme bien qu'il n'eût pas gardé toutes ses illusions de la première heure, Cabanis s'était réfugié dans la science et dans la philosophie. Depuis l'an VIII, il était, à la Faculté de Médecine de Paris,

1. *Correspondance diplomatique et Mémoires inédits du cardinal Maury*, publiés par Mgr Ricard, t. II.
2. *L'Eglise romaine sous le Premier Empire* par d'Haussonville. II, 218.

Digitized by Google

professeur titulaire du cours d'histoire de la médecine. Mais, à cause de sa santé, ce n'était pour lui qu'un titre honorifique, une véritable retraite. Il ne professa jamais; sa probité s'en offensait et il donna sa démission qui fut refusée. Il fit alors de ses 3.000 francs d'appointements trois parts égales destinées à la bibliothèque de l'École, à l'encouragement des travaux anatomiques et à l'entretien d'un élève.

En 1802, il réunit aux six premières communications lues par lui à l'Institut en l'an IV et en l'an V, six nouveaux mémoires et cet ensemble parut sous le titre de *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Ce volume eut un immense succès et la réputation de Cabanis se répandit alors dans le grand public. Benjamin Constant disait : « Je lis le livre de Cabanis et j'en suis enchanté. Il y a une netteté dans les idées, une clarté dans les expressions, une fierté contenue dans le style, un calme dans la marche de l'ouvrage qui en font, selon moi, une des plus belles productions du siècle. Le fond du système a toujours été ce qui m'a paru le plus probable, mais j'avoue que je n'ai pas une grande envie que cela me soit démontré. »

Le livre souleva des tempêtes. Mais, dans tous les camps, ou se plut à reconnaître l'élégance du style, l'imagination riche et féconde, la raison supérieure qui faisaient de Cabanis le premier des écrivains de son époque.

Sa bonne foi fut reconnue de tous et c'est là ce qui explique les amitiés qu'il sut conserver ou acquérir parmi les gens dont les idées étaient absolument op-

Digitized by Google

posées aux siennes : Gérando, Maine de Biran, Droz et tant d'autres.

Cabanis usait de ses relations et de ses fonctions de sénateur pour rendre tous les services possibles (1) et c'est ainsi qu'il s'employa pour un de ses amis qui était en même temps son parent.

Emmanuel Dupaty, fils du président, avait donné, au mois de février 1802, à l'Opéra-Comique, une petite pièce en un acte : *l'Antichambre ou les Valets entre eux.* Lucien Bonaparte et les courtisans du Premier Consul y virent des railleries dirigées contre leurs personnes. Circonstance aggravante : un militaire, interrogé par un des valets sur sa profession, répondait : « Je suis au service. — Et moi aussi, répliquait le valet; nous sommes collègues. » La chose fut rapportée au Premier Consul qui dit à Regnault : « En me forçant de me mêler de ces choses-là, ils m'obligeront à être tyran pour n'être pas ridicule. » L'auteur, sur l'ordre de Napoléon, dut être envoyé à Brest, pour être de là embarqué à destination de Saint-Domingue, puis l'on mit à l'ordre du jour de l'armée la scène : « Je suis au service. — Et moi aussi, nous sommes collègues (2). »

Cabanis et le général Grouchy obtinrent de Bonaparte un retour à la douceur; Dupaty, qui avait été mis en prison, fut relâché et, en 1803, « dans une pensée de réparation » (3), Napoléon le fit revenir à

1. Grâce à lui, de nombreux émigrés obtinrent leur radiation.
2. *La Censure sous le Premier Empire* par M. Welschinger pp. 220 et seq.
3. Alfred de Musset dans son discours de réception à l'Académie française où il remplaçait Emmanuel Dupaty.

Digitized by Google

Paris. Depuis Dupaty rentra complètement en grâce (1); l'Empereur voulut l'attacher à l'éducation du roi de Rome; mais l'écrivain préféra conserver sa liberté. Capitaine de la garde nationale en 1814, Dupaty se distingua à la bataille de Paris. Il était l'auteur du *Chant du roi de Rome* que tous les soldats répétaient :

Gardons-le bien c'est l'espoir de la France.

Enfin, dans un temps où la fidélité était devenue la plus rare des vertus, on le vit flétrir, dans son poème des *Délateurs* (1816), la Terreur blanche et ses excès.

Cabanis donnait ainsi à ses amis et à sa famille tout le temps que lui laissaient ses grands travaux. Il s'occupait aussi, avec Garat et avec sa belle-sœur, de la publication des œuvres complètes de Condorcet. Ce travail, commencé en 1801, ne fut achevé qu'en 1804.

Mme de Condorcet était restée fidèle aux opinions politiques de son mari, et sa maison fut, sous le Consulat, un des lieux de rendez-vous où se groupaient les débris du Tribunat et les adversaires de Napoléon. Celui-ci le savait bien; car, lors de la publication du *Parallèle entre César, Cromwell et Bonaparte*, le Pre-

1. Au mariage de Marie-Louise, dans le ballet des *Heures*, la reine de Naples parut sur le théâtre impérial dans un quadrille allégorique qu'avait composé Dupaty.

Celui-ci était aussi l'auteur des *Deux Mères* qui furent jouées en 1813, aux Tuileries, devant l'Empereur.

Digitized by Google

mier Consul ayant eu, au Conseil d'Etat, une discussion avec l'amiral Truguet, vieux républicain, il conclut ainsi : « Tout cela est bon à dire chez Mme de Condorcet ou chez Mailla-Garat (1). »

La veuve du philosophe était trop intelligente pour se contenter d'une opposition stérile et bavarde; elle n'y donnait pour ainsi dire que ses loisirs, occupant sa journée à des travaux comme cette traduction de la *Théorie des sentiments moraux* ou comme cette réédition des *Huit lettres sur la sympathie* qu'elle adressait à Cabanis et qui lui valaient de Mme de Staël, pourtant mal disposée en sa faveur, cette belle missive : (2).

Canton Léman. — Coppet, ce 20 mai, 1er prairial.

Je viens de lire, madame, les huit lettres que vous avez ajoutées à la traduction de Smith, et elles m'ont fait un si grand plaisir que j'ai besoin de vous en parler. Vous êtes une personne insensible à la louange, mais vous ne le serez pas à atteindre le but que vous vous êtes proposé : convaincre et toucher. Vous me savez trop facile à l'émotion pour compter comme un succès celle que j'ai éprouvée, mais mon père est moins mobile et, dans la lecture que je viens de lui faire de votre ouvrage, il n'a cessé de remarquer et les pensées réfléchies, et les sentiments heureusement exprimés. Vous serez plus obligée que jamais de me passer mon impression de respect en vous voyant. Il y a dans ces lettres une autorité de raison, une sensibilité vraie, mais dominée, qui fait de vous une

1. *Mémoires sur le Consulat* p. 34.
2. Msc. à la bibliothèque de l'Institut.

Digitized by Google

femme à part. Je me crois du talent et de l'esprit, mais je ne gouverne rien de ce que je possède. J'appartiens à mes facultés, mais je n'en puis garder l'usage. Enfin, je vous ai admirée, et dans vous, et par un retour sur moi. Et comme j'ai la bonne nature de n'être point jalouse, je n'ai eu que du plaisir en pensant que je connaissais et que j'aimais une personne si rare. Si j'avais en moi la possibilité du bonheur, elles (les fameuses lettres) l'auraient développée ; c'est du calme sans froideur, de la raison sans sécheresse. C'est ce qui compose dans toute la nature l'idéal du bien et du beau, la réunion de quelques contraires. Oh ! que nous sommes loin de toutes ces institutions sociales qui doivent former l'homme tel que vous le voulez. J'ai un besoin extrême de causer avec vous.

Parlez-moi de vos lettres quand je vous reverrai. Votre caractère vous les a inspirées et elles doivent confirmer votre caractère. Que vous dirais-je de ce pays ? Il est couvert de malheureux comme le reste de la terre. Pour moi, je suis tout à fait ruinée. Notre revenu entier était en dîmes. Ne me disiez-vous pas qu'on parlait de moi parce que j'étais riche ? J'ai droit au silence actuellement. Je mène depuis quatre mois une vie de courage, mais j'étais où mon devoir marquait ma place. A présent, je voudrais retrouver du bonheur. *Mais, déjà, la coupe n'est-elle pas renversée ?* Enfin, quoi qu'il m'arrive, vous m'avez fait retrouver un plaisir depuis longteurps perdu, l'émotion et l'admiration que le cœur et la vertu font éprouver.

Parlez de moi, je vous prie, à Gallois et à Cabanis. Notre famille poétique (1) est toujours loin de vous !

Dans cette seconde période de sa vie, le nom de Mme de Condorcet est inséparable de celui de Fauriel.

1. Le groupe Chateaubriand, Fontanes, Joubert, etc.

Digitized by Google

Ils s'étaient rencontrés au Jardin des Plantes et bientôt s'était établie entre eux une de ces liaisons discrètes que le dix-huitième siècle admettait, sans songer à les critiquer. On les considérait comme une sorte de mariage morganatique. Malgré la Révolution, les préjugés étaient encore tenaces; Mme de Condorcet était marquise et ne se sentait pas le désir de changer un nom illustre contre celui d'un homme qui n'était encore connu que par les fonctions qu'il avait remplies auprès de Fouché. De plus, le vieux marquis de Grouchy qui avait déjà vu d'un assez mauvais œil le mariage de sa seconde fille avec Cabanis, n'était guère disposé, dans sa rigidité, à supporter semblable mésalliance.

A ne voir que le grand portrait, dû au crayon de Mme de Condorcet (1), on ne comprend pas la passion qu'une femme, admirablement belle et remarquablement intelligente, pouvait éprouver pour cet homme, aux cheveux frisés et presque crépus, et qui n'avait, dans son extérieur, aucune apparence de distinction; l'œil est rêveur et méditatif, peut-être, mais il y manque la flamme qui anime et qui embellit les physionomies même les plus vulgaires.

Quoi qu'il en soit, Fauriel, qui était intelligent et instruit, dut à cette bonne fortune l'honneur d'être introduit dans la Société d'Auteuil. Cabanis, toujours excellent, fut charmé des dispositions laborieuses de ce nouvel ami et il se donna tout entier,

1. Il se trouve aujourd'hui dans la salle de la bibliothèque de l'Institut.

Digitized by Google

tandis que le nouveau venu semblait se réserver et attendre.

Le médecin-philosophe se mettait en frais pour le séduire. Au printemps il lui écrivait, de Villette (1) :

Oui, venez voir nos riches prairies, nos blés admirables, notre verdure aussi riche que fraîche et riante. Les insectes qui bourdonnent ici appellent la rêverie et invitent à un calme heureux ; ceux qui carillonnent ailleurs ne produisent pas toujours le même effet, je n'en excepte pas même les journalistes dont vous me parlez. M. de Grouchy vous destine une chambre à côté de la mienne. Vous savez combien ce voisinage me sera précieux.

Et à quelques jours de là (2) :

Nous vous attendons après demain ou dimanche, au plus tard, avec Mme de Condorcet. Vous trouverez la campagne superbe et paisible et douce, ce qui arrive rarement au superbe. C'est dans ce genre d'impressions et dans les beautés poétiques ou littéraires qu'il faut chercher la source de cet enthousiasme et de ce sentiment élevé de la nature humaine, dont les hommes qui ne sont pas rapetissés et énervés, comme le dit Longin, ont besoin pour passer la vie heureusement ; on ne les trouve point ailleurs. La culture de la vertu, l'amitié, les lettres, la campagne : voilà les vrais biens ; et plus on avance vers le terme de cette courte vie, plus on sent que les passions factices de la société et les tableaux qu'on y a sans cesse sous les yeux sont peu propres à satisfaire le

1. Msc. à la bibliothèque de l'Institut.
2. Msc. à la bibliothèque d'Avignon (musée Calvet) Collection Requien.
Je profite de cette occasion pour remercier M. Labande, le très aimable archiviste, de ses intéressantes communications.

Digitized by Google

cœur. Je vous avouerai même que les travaux philosophiques me ramènent trop vers ce monde moral si mal arrangé; j'ai porté ici un manuscrit que je me suis hâté de rempaqueter, après y avoir jeté un coup d'œil. J'ai, de même, repoussé, Tacite, que j'avais pris avec moi pour le relire : il me reportait trop à Rome. C'est Homère, c'est Virgile, c'est la Bible (qui pourtant est bien ridicule et bien atroce) ; ce sont enfin des poètes et quelques écrivains de prose qui s'en approchent pour la perfection, auxquels j'ai promis et voué tout le temps que je serai ici. Vous voyez que nous sommes à l'unisson.

Venez donc au plutôt ; ma femme et moi nous vous embrassons tendrement, nous vous prions aussi d'offrir mille amitiés de notre part à Sophie (1). Eliza (2) a écrit une lettre charmante à son grand-papa : elle l'était surtout parce qu'elle annonçait votre arrivée prochaine à nous tous.

Un ami commun de Mme de Condorcet, de Fauriel et de Cabanis, était Pariset, l'illustre médecin, auteur dramatique à ses heures. Pariset avait un grand bon sens ; il écrivit, en 1803, à Fauriel une lettre où il parle de cette doctrine secrète qu'il faut réserver pour soi et pour le petit nombre. Cette profession de foi est curieuse et l'on pourrait croire qu'elle a servi de règle de conduite, sinon à Fauriel, du moins à Cabanis, à Daunou et à Tracy (3) :

Eh quoi! votre chagrin n'est pas encore usé! vos regrets sont toujours aussi vifs! Et vous ne pouvez vous faire aux choses de ce monde! Vous n'êtes pas encore à ce calme

1. Mme de Condorcet.
2. Elisa de Condorcet, plus tard Mme O' Connor.
3. En msc. à la bibliothèque de l'Institut, datée de Cauterets, 6 thermidor an XI.

Digitized by Google

que produit le désespoir. Imitez-moi, mon ami; vous m'avez vu dans les mêmes sollicitudes que vous. Mais, en y songeant bien, j'ai substitué le droit au fait et je suis convaincu que les événements actuels tiennent comme effets nécessaires à des causes nécessaires et que, s'ils ont lieu, c'est qu'ils devaient arriver comme cela et non autrement. Tout est lié parmi les hommes, ainsi que dans les lois de la nature et lorsque de grandes injustices se font impunément dans notre misérable espèce, je vous défie de dire lequel est le plus à condamner du coupable ou du témoin. Partant de là, j'ai pris le parti du silence et de la soumission. Ce n'est pas que je n'aie conservé les mêmes principes, mais il faut les tenir sous le boisseau. Pourvu que ma conduite ne les démente point absolument, je me croirai sans reproche... Pour ce qui vous regarde, croyez-moi, mon cher ami; vous êtes né pour votre bonheur trop tôt de quelques siècles. Dès ce moment, faites-vous à l'idée que vous ne verrez jamais rien de ce que vous entendez se réaliser parmi nous. Réservez votre doctrine secrète pour un petit nombre d'amis sûrs, dans le sein de qui votre âme puisse s'épancher sans crainte et qui soient dignes de cultiver avec vous la philosophie ou de rendre honneur à la vérité. Pour le reste des hommes, ne leur ouvrez jamais votre cœur et si la médiocrité de votre fortune leur donne malheureusement quelques droits sur vous, songez sérieusement à vous affranchir de cette tyrannie. Choisissez bien le genre d'occupations le plus analogue à vos moyens et à vos goûts. Travaillez sans relâche. Le travail vous rendra libre et vous consolera... La gloire qu'on attachait aux talents de l'esprit est trop subalterne. L'estime des hommes a pris un autre cours. Ils sont esclaves de la force. Il faudra bien du temps pour qu'on puisse faire entendre qu'une bonne loi vaut mieux qu'un coup de sabre. Un objet matériel qui frappe les yeux éblouit et trouble leur entendement. Des écrivains hypocrites, mais

Digitized by Google

favorisés, se sont saisis de la génération actuelle et l'ont enivrée de superstitions pour la rendre plus docile au joug. Le peu de bien qui survit à la grande secousse est trop concentré pour être sensible. Dans cet état de choses, que faire? Se ranger du côté des chefs, prendre leurs maximes et leur langage; ramper avec la foule qui les sert et qui les flatte; ou bien se composer une manière d'être utile, mais étrangère à la leur, qui vous permette de vivre sans prostituer votre caractère, sans renoncer à votre raison. Mon choix est fait; il est irrévocable... La Rochefoucauld a tout vu dans le cœur de l'homme. On y a peut-être fait jouer d'autres ressorts; autrefois, il y a bien longtemps. Mais les peuples modernes seront plus longtemps encore comme il les a peints. C'est un vilain tableau, d'un vilain modèle; mais il a de la vérité au fond; lui, valait mieux personnellement, si je ne me trompe. Il en est de même de beaucoup de gens contre qui on pourrait s'indisposer, quand on n'entend que leurs maximes. Mais on les plaint et on finirait par les aimer quand on songe que leurs relations avec les hommes les ont conduits à ces résultats désolants. Ne m'avez-vous pas dit que tel était Benjamin Constant (1)?

Le mois de janvier 1802 avait vu la mutilation du Tribunat; douze mois après, la deuxième classe de l'Institut, celle des sciences morales et politiques, était supprimée. C'est là que les Idéologues s'étaient réfugiés; ils trouvèrent place dans l'Institut réorganisé, mais leur faisceau était brisé (2).

1. B. Constant, de Leipzig, écrivait, à cette date à Fauriel : « Vous n'imaginez pas comme l'Allemagne repose l'âme et la tête ou, peut-être, l'imaginez-vous, car je suis sûr que ceux qui ont l'idée la plus vive du Paradis, ce sont les habitants de l'Enfer. » Inédit. Collection Requien, à Avignon.

2. Ginguené, seul, fut sur le point d'être rayé complètement de l'Institut; mais on réfléchit sans doute que ce serait une injustice

Digitized by Google

Depuis un an déjà, ils étaient menacés. On reprochait à la seconde classe de ne rien faire, et l'un de ses membres, Charles Lévesque, crut devoir répondre à cette critique : « La classe n'a que 36 membres, tandis que la première en a 60 et la troisième 48. Elle n'a pas de membres oisifs. Elle en prête toute une moitié au bien de l'État et cette moitié n'est pas celle qui mérite le moins la reconnaissance des Français. »

La seconde classe, cependant, avait frappé, le 12 ventôse an VII, une médaille en platine pour le général Bonaparte, et lorsqu'il fut question d'une descente en Angleterre, elle souscrivit, comme les autres, un don de 3.000 francs pour les frais de la guerre.

La vérité, c'est que Napoléon redoutait les Idéologues et que des discours, comme ceux de Grégoire, qui appelait les peuples à l'affranchissement universel, effrayaient ses ambitions et ses espérances.

On essaya de plusieurs moyens : au commencement de 1803, on tenta de reconstituer l'ancienne Académie française, en y plaçant, avec quelques membres de l'ancienne, les trois Consuls, Talleyrand, Lucien, Volney, Garat, Cabanis, Ginguené, Andrieux, Chénier, Lebrun, Arnault, Sieyès, etc; mais on s'aperçut que presque toute la seconde classe passait ainsi à l'Académie.

C'est alors que le décret du 3 pluviôse an XI (24 janvier 1803) organisa l'Institut en quatre classes. Celle des Sciences morales et politiques, — qui comprenait

trop criante et Napoléon fit taire la rancune particulière qu'il avait contre cet Idéologue.

Digitized by Google

autrefois l'analyse des sensations et des idées, la morale, la jurisprudence, l'économie politique, l'histoire et la géographie, — était supprimée par omission préméditée.

Les membres associés prenaient le titre de membres correspondants et c'est en cette qualité que Tracy fit partie de la section d'Histoire et de Littérature anciennes (nouvelle troisième classe).

Garat passait, avec Cabanis, à la nouvelle deuxième classe : Langue et Littérature françaises (ancienne Académie française) où Cabanis remplaçait Maury qui n'y rentra qu'en 1806, après la mort de Target.

Bientôt deux frères du Premier Consul firent partie de l'Institut; l'un, Lucien de la seconde classe; et l'autre, Joseph de la troisième. Joseph remplaçait, le 15 avril 1803, Germain Poirier, mort le 3 février précédent; il y retrouvait ses amis Ginguené, Daunou, Talleyrand, Grégoire et Gérando.

Joseph ne fit, du reste, aucune communication à sa classe, différant en cela de Lucien qui, sur les conseils de Cabanis, prononça, au mois de floréal de l'an XI, l'éloge de Condorcet (1).

C'est aussi, vers cette époque, que Tracy tentait de reconstituer à la nouvelle troisième classe le groupe des Idéologues. Il l'écrivait à Cabanis (2) :

Mon ami, j'ai pensé hier, toute la soirée, que j'oubliais, quelque chose. C'était de vous dire que Pastoret et de

1. Lettre de Cabanis à Lucien Bonaparte. Auteuil, 17 floréal an XI.
2. Inédit. Communication de M. Alfred Dutens.

Digitized by Google

Gérando et autres ont proposé Maine-Biran à la troisième classe pour correspondant, et l'ont fait, en conséquence, écrire et faire quelques démarches. Elle en a quatre à nommer, et les nomme vendredi prochain. Vous feriez une bonne action pour lui et pour la science de le recommander. Ce me semblerait un petit hommage à la raison que ces Savantas prissent un idéologiste. Le mal est qu'il me semble que presque tous vos amis sont, ainsi que vous, dans la deuxième classe, et je crois que ces élections se font par classe. Enfin, je suis bien sûr que vous ferez ce que vous pourrez. Je vous l'écris dès ce matin, parce que, comme vous voyez, le temps presse et que vous pouvez en rencontrer, au Sénat ou ailleurs, comme Garan-Coulon et je ne sais qui encore. Ginguené, Grégoire en sont aussi.

Efforts inutiles. Napoléon brisait tout ce qui lui portait ombrage.

Après le Tribunat et l'Institut, ce fut le tour de Moreau.

Ce général, il est vrai, lui avait donné les motifs les plus légitimes d'irritation. Après avoir affecté les vertus républicaines, il s'était abouché avec les royalistes; au lendemain du 18 brumaire, auquel il avait pris part (1), il avait blâmé cette journée. Ses amis, eux-mêmes, ne l'estimaient pas ; Mme de Gérando, dans son *Journal*, s'exprime ainsi : « Moreau est assurément un général sage et habile ; mais c'est un homme d'un caractère incertain et de vues peu étendues, plus jaloux du pouvoir que hardi à s'en emparer,

1. Moreau s'en vanta à Napoléon lui-même dans une lettre qu'il lui avait écrite de sa prison ; il le fit répéter avec insistance par son avocat devant la Cour de justice criminelle. Il avait donc mauvaise grâce, après cela, à vouloir renverser le Premier Consul.

Digitized by Google

patriote jusqu'au jour de la vengeance (remarquez bien que le *Journal* de Mme de Gérando est écrit en 1802 !) asservissant sa réputation et son devoir au joug d'une femme froide, vaine, égoïste et impérieuse. J'avais rêvé pour lui un grand avenir qu'il ne saura pas atteindre. »

Malgré son frère qui devait « faire une sortie véhémente au Tribunat » (1); en dépit des Idéologues, qui le méprisaient, mais qui se croyaient obligés de le soutenir parce qu'il avait eu Grouchy comme officier d'ordonnance, Moreau fut déféré aux Tribunaux. Garat écrivit bien un mémoire en sa faveur; mais il ne put, cependant, le laver de l'accusation portée contre lui. Les royalistes avaient vu, dans le général révolté, l'instrument de leurs conjurations et de leurs vengeances. Par une rencontre curieuse, les deux gendres de Mme Helvétius se trouvaient mêlés au complot.

D'après les rapports de police, M. d'Andlau était signalé comme un royaliste forcené, ami intime de l'ex-comte d'Artois, lié avec de nombreux émigrés et avec le genéral Moreau (2); quant à M. de Mun, qui avait abandonné sa femme dès les premiers jours de la Révolution, on avait cherché à le marier avec Hor-

1. Lettre d'Horace Sébastiani à Joseph Bonaparte. Amiens. 7 ventôse an XII, *Mémoires du roi Joseph*. I, 96 et 97 en note.

2. D'Andlau avait émigré et était revenu en l'an VII. — D'après le rapport du 25 messidor de l'an 9, il avait passé à Auteuil chez sa belle-mère, les journées des 23 et 24 messidor de l'an VIII, pendant lesquelles il y avait eu des troubles au jardin des Tuileries.

Digitized by Google

tense de Beauharnais (1). Mais celle-ci avait refusé parce qu'elle avait appris que M. de Mun était un des habitués du salon de Coppet et qu'elle regardait Mme de Staël comme un véritable monstre (2).

M. de Mun, plus heureux que les Polignac, ne fut pas poursuivi; mais ses relations avec Moreau n'en sont pas moins incontestables.

Les émigrés étant rentrés, les salons de Mmes de Staël et de Condorcet agirent si bien que Moreau ne fut condamné qu'à deux ans de prison. Napoléon éprouva un tel mécontentement qu'il ne fut pas maître d'en dissimuler les effets ; il traita Lecourbe, frère du général de « juge prévaricateur » (3). On ne fut pas moins étonné que lui, dans le monde de l'opposition : « Je trouvai dans la ville, dit Mme de Rémusat, chez un certain parti, une joie insultante pour l'Empereur du dénouement de cet événement. » Et Tracy écrivait en post-scriptum à Fauriel (4) : « J'apprends dans le moment que Moreau est condamné à deux ans de détention. Cela prouve qu'il a été reconnu qu'il n'est pas conspirateur. J'en suis bien aise. Je ne sais rien des autres. Sont-ils condamnés à mort? »

Sur ces entrefaites et tandis que Mme d'Andlau se présentait devant Napoléon pour demander la grâce

1. Ancienne collection Fossé d'Arcosse. — Ce fut Joséphine, fidèle à ses sentiments bien connus pour la noblesse, qui eut cette idée.

2. M. de Mun habitait souvent avec Mme de Tessé, tout près de Coppet.

3. *Mémoires* de Mme de Rémusat. II, 7.

4. En msc. à la bibliothèque de l'Institut. Auteuil, dimanche 22 prairial an XII.

Digitized by Google

de ses neveux de Polignac en criant : « Sire, je suis la fille d'Helvétius », recommandation qui ne parut pas, du reste, produire un grand effet (1), l'Empire avait été proclamé.

Quelques voix seulement protestèrent contre le changement de régime et c'étaient encore les Idéologues : Carnot, Grégoire qui demanda le dépôt de sa lettre dans les archives du Sénat, Lanjuinais, Volney, qui s'écria, comme d'habitude : « Mieux vaudrait ramener les Bourbons » et qui démissionna le jour même, sans que sa démission fût acceptée (2).

La Société d'Auteuil était vaincue et presque gagnée. Les Idéologues subissaient, en grondant, le charme et l'autorité de Napoléon. Leur opposition ne reparaîtra plus qu'au mois de décembre 1813, au moment de la levée de boucliers du Corps Législatif.

1. *Mémoires* de Mme de Rémusat. II. 13. Elle avait demandé auparavant à voir les Polignac détenus à Vincennes.

Mme d'Andlau demeurait rue du faubourg Saint-Honoré, n° 47. Elle mourut à Voré, le 20 novembre 1817.

2. Le lendemain, il assista cependant à la réception avec ses collègues. Napoléon fendit la foule et, d'un ton affectueux, il lui dit : « Qu'avez vous fait, Volney ? Est-ce le signal de la résistance que vous avez voulu donner ? Pensez-vous que cette démission soit acceptée ? Si, comme vous le dites, vous désirez vous retirer dans le Midi, vos congés seront prolongés tant que vous voudrez. » Quelques jours après, le Sénat déclara qu'il n'accepterait la démission d'aucun de ses membres.

Digitized by Google

MADAME CABANIS

D'APRÈS LE TABLEAU DE GIRODET, APPARTENANT
A M. FERNAND D'ORVAL

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE DEUXIÈME

1804-1808

L'Empire. — Vie intime de Cabanis. — Ses deux filles. — Le château de Villette. — Œuvres philosophiques. — Fauriel. — Correspondance de Cabanis avec Ginguené. — Maine de Biran. — De Gérando. — Andrieux, etc. — Affaire de l'Ecole Polytechnique. — Daunou se rallie à l'empire. — Ginguené à Saint-Prix, voisin de la reine Hortense. — La petite cour de Saint-Leu. — Ginguené écrit son journal intime de 1807. — Fusion de la *Revue* et du *Mercure*. — Chateaubriand. — Napoléon et Ginguené. — La princesse Borghèse rétablit, à Aix, la procession du roi René. — Ginguené raconte son voyage à Villette. — Mme Vernet. — Le Tribunat est supprimé. — La noblesse impériale. — Mort de Cabanis.

Après la mort de Mme Helvétius, Cabanis ne voulut plus demeurer que quelques mois, chaque année, à Auteuil.

Le marquis de Grouchy, son beau-père, habitait le château de Villette, près de Meulan; Mme de Condorcet se fixait, tous les étés, avec Fauriel, à la Maisonnette; Cabanis, sa femme et ses deux filles se trouvaient donc attirés vers ce petit coin de terre où la nature embellissait encore les affections et les joies de la famille.

Cabanis avait dépassé la quarantaine; il était très

Digitized by Google

grand, ses cheveux noirs encore, sa taille restée mince, ses yeux bleus, qui avaient gardé toute leur vivacité, n'accusaient pas l'âge mûr qu'indiquaient seulement et que soulignaient, pour ainsi dire, l'élévation de ses épaules et l'alanguissement de sa démarche (1).

Son cœur, en revanche, et son esprit avaient gardé cette fraîcheur d'impressions, cette fleur de bonté, de douceur et d'affection qui le faisaient appeler, par Manzoni, « l'angélique Cabanis ». Toujours, disait Droz, « il rendait meilleurs ceux avec lesquels il conversait, parce qu'il les supposait bons comme lui; parce qu'il avait une entière persuasion que la vérité se répandra sur la terre; et parce que nul soin, pour la cause de l'humanité, ne pouvait lui paraître pénible. Ses paroles, doucement animées, coulaient avec une élégante facilité. Lorsque, dans son jardin d'Auteuil, je l'écoutais avec délices, il rendait vivant, pour moi, un de ces philosophes de la Grèce qui, sous de verts ombrages, instruisaient des disciples, avides de les entendre. »

Cabanis adorait la nature jusque dans ses plus secrètes manifestations. La poésie, charme de sa jeunesse, se montrait à nouveau dans les heures de sa maturité qui, hélas! allaient être les dernières de son existence. « La nature, disait-il, se plaît à parer les végétaux des plus belles et des plus riches couleurs, à les imprégner des parfums les plus doux. Nous respirons

1. Cabanis, comme tous les sénateurs, avait son signalement inscrit et tenu à jour sur un registre de la police impériale.

Digitized by Google

une vie nouvelle, avec les émanations des jardins et des bosquets, » et il rappelait, avec amour, ces prestiges de l'imagination, ces souvenirs les plus chers au cœur qui, souvent, se confondent avec ceux des fleurs et de la campagne.

Homère ne l'enthousiasmait tant que, parce qu'il avait compris, mieux que tous les autres poètes, les forces invisibles et les charmes tout puissants de la nature immortelle. « Peint-il un orage, un lion, le cours d'un fleuve, les bois et les rochers d'une montagne, ce ne sont ni un orage, ni un lion, ni des rochers et des bois tels que l'imagination peut les créer au hasard; tous ces objets sont particularisés. Souvent, le poète les prend dans la réalité; il les a vus et il les caractérise avec une vérité parfaite. Mais, lors même qu'ils ne sont que des fictions de son esprit, il lui suffit, pour les faire confondre avec la nature elle-même, de quelques uns de ces traits fins qui semblent n'avoir aucun rapport avec le but dont il est occupé dans le moment et qui, sans ajouter beaucoup au tableau, comme tableau, ne permettent pas à l'esprit de rester en doute sur l'existence réelle de l'original. »

Cabanis avait eu le bonheur d'épouser la meilleure et la plus charmante des femmes ; Charlotte de Grouchy était, en tout, digne de son illustre mari. Après avoir traversé les époques les plus douloureuses, elle n'avait trouvé, dans l'expérience de la vie, qu'une nouvelle raison de bonté et d'indulgence. Instruite et distinguée, Mme Cabanis a laissé à tous ceux qui ont

Digitized by Google

eu le bonheur de la rencontrer, le souvenir le plus délicieux (1).

Cabanis, tel que nous le connaissons, était fait pour comprendre cette noble tendresse d'une femme qui devient touchante par l'espèce de culte qu'elle rend à son époux, par la faiblesse d'un cœur souffrant qui réclame un appui et n'en conçoit pas d'autre que celui de son ami, par cette douce soumission d'une âme dévouée qui n'existe, ne sent, ne veut que dans l'objet unique de ses affections. « C'est là, dit Cabanis, ce que peut offrir de plus touchant, de plus attrayant, de plus sublime le caractère de la compagne de l'homme développé par des rapports également dignes de tous les deux (2) ».

Deux enfants, fillettes charmantes, égayaient cet intérieur, où tout respirait cette douceur mélancolique, qui est comme l'avant-coureur et le pressentiment des prochaines infortunes; Geneviève-Aminthe, l'aînée, vive et rieuse, Annette-Paméla, la cadette, qui portait

1. M. le président François Saint-Maur, qui tout enfant alors, l'a vue, dans sa retraite de Passy, n'en parle qu'avec la plus grande émotion.

2. Une autre fois, en parlant de l'amour, il disait la même chose mais sous une autre forme : « Non, l'amour tel que le développe la nature, n'est pas ce torrent effréné qui renverse tout; ce n'est point ce fantôme théâtral qui se nourrit de ses propres éclats, se complaît dans une vaine représentation et s'enivre lui-même des effets qu'il produit sur les spectateurs fascinés; c'est encore moins cette froide galanterie qui n'a pas même, en se jouant dans l'expression recherchée des sentiments tendres et délicats, la prétention de tromper la personne à laquelle ils s'adressent... L'amour sera le consolateur, mais non l'arbitre de la vie, il l'embellira, mais ne la remplira point; car, lorsqu'il la remplit, il la dégrade et bientôt il s'éteint lui-même dans les dégoûts. »

Digitized by Google

déjà sur sa figure enfantine les signes de cette austérité aimable et de cette haute intelligence qui ne se sont éteintes qu'en 1880.

C'était le moment où Mme de Condorcet allait unir le sort de sa fille, Élisa, à celui du général O'Connor(1). Cabanis connaissait depuis longtemps cet Irlandais qui avait mis son épée à la disposition de la France et de l'Empereur, croyant servir la liberté. A la fin de 1804, il commandait une division à l'armée de Brest et Cabanis lui écrivait (2) :

On croit ici, généralement, que l'expédition de Brest va partir et que vous allez, enfin, en Irlande.

Vous savez combien j'ai à cœur le succès de cette entreprise, indépendamment de la gloire des armes françaises dont il est bien naturel que je sois très jaloux. Combien n'ai-je pas besoin de vous voir mettre à fin le noble plan de liberté de votre pays auquel vous avez consacré toute votre vie et toutes vos facultés !

La Roche m'a laissé carte blanche pour l'appartement, mais l'incertitude de votre retour fait que je traîne encore. Résolu de passer à l'avenir beaucoup de temps à la campagne et de vivre dans la retraite que ma santé rend nécessaire, j'ai assez de logement tant que vous n'êtes pas avec nous. Mais je veillerai pour que celui que je vous destine ne vous échappe pas.

Adieu, mon excellent et digne ami, ma femme et tous nos amis communs vous font mille tendres compliments et quant à moi, vous savez que je vous suis dévoué pour toujours, c'est-à-dire pour la vie.

Le jeune ménage s'établit d'abord à Auteuil ; mais, à

1. 1807.
2. Auteuil, 21 brumaire an XIII. Bibliothèque de l'Institut.

Digitized by Google

l'exemple des Cabanis, il partagea bientôt son temps entre ce charmant village et le château de Villette. C'est là que le médecin-philosophe avait préparé, en 1805, sa nouvelle édition des *Rapports du physique et du moral*. Il en avait envoyé un exemplaire à la fille de Roucher et comme celle-ci l'en avait remercié, en rappelant l'ancienne amitié du poète pour Cabanis, celui-ci répondait (1) : « Oui, madame, le souvenir de votre père me sera toujours cher ! Ses grands talents, ses malheurs, l'amitié dont il m'avait honoré autrefois, me feront toujours prendre un vif intérêt à tout ce qui lui a appartenu, et je n'oublierai jamais les années de votre enfance, où j'ai eu l'avantage d'observer les premières lueurs de cet esprit si distingué que vous avez déployé depuis. Votre suffrage, madame, et celui de vos amis, est une digne récompense de travaux entrepris pour éclairer les hommes. »

C'est de Villette aussi que Cabanis avait écrit à son ami Fauriel cette *Lettre sur les causes premières*, qui a été si diversement interprétée. Nous avons le secret de sa pensée dans un billet intime qu'il écrivait à Ginguené, le 23 janvier 1807 : « Je me pro-

1. A Mme Guillois, Auteuil, 11 germinal an XIII. — Écrivant au savant Barbier qui avait combattu « les imputations calomnieuses fourmillant dans les écrits de La Harpe », Cabanis disait en parlant de Roucher et des philosophes du XVIIIe siècle : « J'ai été l'ami et je me fais honneur d'être le disciple de plusieurs des grands hommes qu'un essaim d'écrivailleurs aussi ignorants que malveillants attaquent maintenant avec tant de fureur. Je ne regarde pas ces attaques comme bien dangereuses... » (Bib. Nationale. Département des msc. Legs Louis Barbier. Autg. franç. Nouvelles acquisitions 1390-1393.)

Digitized by Google

pose de montrer aux hommes, lui dit-il, qu'ils ne sont pas tels qu'ils doivent être, ni au physique, ni au moral. Je veux leur tracer les moyens de se perfectionner facilement sous ces deux rapports. Voilà ma dernière folie. Pour l'exécuter, je sens à ma pitoyable santé qu'il n'y a pas un moment à perdre. »

Cabanis n'était ni un athée, car il reconnaissait l'existence d'un Dieu et il admettait l'immortalité de l'âme, ni un stoïcien. Il était philosophe dans le sens le plus élevé, le plus honorable et le plus moral ; il aimait la sagesse et il avait le goût le plus pur et le sentiment le plus profond du beau. Son éloquence avait trouvé sa source sur ces hauteurs où la pensée et le cœur se confondent.

Était-ce un athée, celui qui reconnaissait et proclamait la persistance du *moi* après la mort ? Celui qui trouvait « dans les forces actives de l'Univers, une intelligence et une volonté » ? qui déclarait que « la qualité de rémunérateur et de vengeur qu'on attribue justement à l'Ordonnateur suprême ne peut s'exercer que par des lois générales ? » celui qui, avec Platon, prêchait la confiance dans la mort « parce qu'elle ne peut rien apporter que d'heureux », mais qui recommandait aussi la confiance dans la vie, « car, malgré les désordres toujours partiels et momentanés qui règnent dans le monde, la vie n'a de véritables douceurs que pour l'homme vertueux et elle n'a d'amertumes insupportables que pour le méchant ? »

Les Stoïciens n'ont pas eu, à notre époque, d'adver-

Digitized by Google

saire plus respectueux mais, en même temps, plus convaincu que Cabanis. Nul mieux que lui n'a mis en lumière les contradictions de leur cœur et de leur esprit : « Si la douleur n'était point un mal, dit-il en réfutant le plus célèbre de leurs paradoxes, elle ne le serait pas plus pour les autres que pour nous-mêmes. Nous devrions la compter pour rien dans eux comme dans nous. Pourquoi donc cette tendre humanité qui caractérise les plus grands des stoïciens, bien mieux peut-être que la fermeté et la constance de leurs vertus ? O Caton ! Pourquoi te vois-je quitter ta monture, y placer ton familier malade et poursuivre à pied, sous le soleil ardent de la Sicile, une route longue et montueuse ? O Brutus ! pourquoi, dans les rigueurs d'une nuit glaciale, sous la toile d'une tente mal fermée, dépouilles-tu le manteau qui te garantit à peine du froid pour couvrir ton esclave frissonnant de la fièvre à tes côtés ? Ames sublimes et adorables, vos vertus elles-mêmes démentent ces opinions exagérées, contraires à la nature, à cet ordre éternel que vous avez toujours regardé comme la source de toutes les idées saines, comme l'oracle de l'homme sage et vertueux, le guide sûr de toutes nos actions. »

Quelques semaines avant sa mort, dans une lettre que sa main défaillante n'avait pu que signer, mais que son cœur et son esprit avaient encore dictée, Cabanis écrivait à Ginguené (1) : « Adieu, mon cher

1. Papiers de l'auteur.

Digitized by Google

et bon ami, je suis tout à vous pour la vie et par delà s'il y a un par delà. » Dans les replis les plus cachés de son cœur, il croyait à cette nouvelle aurore. Il l'avait laissé pressentir dans sa lettre à Fauriel : « Quand il n'y aurait pas de vie à venir », disait-il, exprimant ainsi la condamnation et le regret de l'hypothèse même qu'il formulait. Et cependant, sa doctrine l'obligeait à parler ainsi et lui interdisait les affirmations présomptueuses ou les négations absolues. Précurseur en philosophie comme en médecine (1), Cabanis ne spécialisait pas la science dans la seule et unique expérimentation et c'est là ce qui lui permettait ces hypothèses, ces vues d'avenir, intuition du génie dont l'histoire fournit de si nombreux exemples.

Au point de vue politique, Cabanis, dans ces premières années de l'Empire, est, à peu près dans les mêmes dispositions morales; il hésite. Il s'est retiré sous sa tente, ce qui s'accommode fort bien avec son amour de la retraite; mais il y a là, cependant, un inconvénient; c'est qu'il ne pourra plus rien pour ses amis et il en gémit (2). Il doit avoir des moments de noire désespérance, si j'en crois cette lettre que Tracy lui écrit en septembre 1804 (3) : « Je vous vois avec

1. Un manuscrit inédit, que possède l'auteur, prouve que Cabanis, dès 1798, avait découvert les théories microbiennes. Il disait : « La fièvre jaune est, sans aucun doute, une maladie produite par un *miasme animal.* »

2. Cabanis à Pélissier, ex-législateur, 18 fructidor an 12. Collection de Refuge.

3. Communication de M. Alfred Dutens.

Digitized by Google

douleur affecté et mélancolique de mille choses sur lesquelles il faut, ma foi, prendre son parti. Il ne vous arrive rien de plus qu'à des millions d'autres et que ce qui doit arriver, telles choses données. On ne saurait ni faire l'impossible, ni avoir raison tout seul, ni se désoler de ce que le monde est fait de telle façon ou de ce qu'on naît dans un temps plutôt que dans un autre. Il faut seulement voir ce qu'il y a à faire dans celui où l'on est et il y a à faire et à espérer pour l'avenir et il n'est pas pire que d'autres et il est gros d'un meilleur. » Du reste, Tracy, qui deviendra misanthrope dans ses dernières années, est à ce moment le consolateur et le soutien des Idéologues. En 1807, il écrit à Fauriel (1) : « C'est une façon de jouir que de voir combien les hommes ordinaires de notre temps, tant maudit, même avec justice, voient nettement de bonnes choses que les hommes supérieurs d'un temps très peu ancien ne voyaient que très obscurément... » Puis, il ajoute cette phrase qui montre l'opposant irréductible qu'il sera toujours : « Je ne vous dirai rien de notre pays ; je ne sais s'il y a quelque chose dans ce monde. Le pauvre M. de Luynes est tombé en fièvre putride, puis enfin au Panthéon malgré lui. Ce dernier point me paraît une tyrannie. Il me semble que la première des propriétés est celle de son corps, après, toutefois, celle des productions de l'esprit, et ce sont justement les deux qu'on respecte le moins. »

1. Msc. à la bibliothèque de l'Institut.

Digitized by Google

La correspondance de Tracy et de Cabanis (1) fourmille d'indications sur les hommes et sur les événements :

Volney, dit Tracy en 1806, avance beaucoup et, à mesure qu'il avance, il trouve toujours plus qu'il n'avait espéré. Je le voudrais seulement un tant soit peu plus idéologiste. Mais, il n'y a pas moyen de lui faire entendre cela. Au reste, après lui et nous, il sera plus aisé de l'être ; c'est comme cela que tout va.

D'autre part, le bon Dupont (de Nemours) m'a remis un très bon petit morceau sur les cotonnades, si bon que je suis étonné que la chambre de commerce l'ait adopté.

L'Empereur a dit très bien beaucoup de choses dans ce sens, un jour ; mais quelques jours après, cédant apparemment aux circonstances, un décret a décidé l'inverse. C'est encore ainsi que les choses vont.

Nous sommes à Naples. Je ne sais pourquoi les lazzaroni ont fait mine de se défendre (2). Je ne sais rien de Dalmatie.

Les nouvelles dames du palais font les bégueules. Elles se feront donner sur le nez. Ce ne sera pas moi qui les plaindrai, mais pourquoi les aller chercher ?

Elles sont les pompes du trône et ne font pas ses droits.

1. Inédite. Communiquée par M. Alfred Dutens.

2. Chevassieu d'Audebert, médecin, ami de Cabanis et de Fauriel, appréciait ainsi notre situation à Naples, où il était médecin en chef de l'hôpital de la Trinité :

« Je goûterais quelques plaisirs, ici, parmi les connaissances que j'ai faites si tous nos plaisirs de nous tous tant que nous sommes n'étaient traversés par la perspective de les abandonner. Nous sommes ici de purs étrangers. Nous sympathisons entre nous, mais rien de plus. Français et Napolitains restent vis à vis les uns

Digitized by Google

Garat est plus enfant que son fils sur les prix et surtout ce qui le regarde. Il sera bien heureux s'il n'en fait pas un vaurien. Il est enchanté de tout ce qui m'affligerait jusques et y compris l'indocilité et l'insolence...

Une autre fois : « Maudite soit la guerre. Tout le monde la croit instante et de quoi être sûr au milieu de tout cela ? Il est bien dur de ne jamais pouvoir être sûr de rien pour quinze jours. »

Rien n'est instructif, du reste, comme toute cette correspondance des Idéologues pendant ces années où ils sont obligés de se taire en public. Leurs sentiments intimes n'en sont que plus curieux à connaître. C'est une épopée militaire jugée par des civils et des politiques. Au moment d'Austerlitz, Garat écrivait à Ginguené (1) :

Tous les horizons sont sombres dans Paris, celui du ciel, celui de la politique, celui des affaires et de la banque. La marche si facile et si rapide de l'Empereur sur Vienne, où il est peut-être en ce moment, n'éclaircit point la tristesse profonde qui est dans toutes les âmes et sur tous les visages ; elle a été beaucoup augmentée par la nouvelle du désastre de notre flotte devant Cadix ; les nouvelles publiques l'ont beaucoup atténuée, mais les nouvelles particulières l'ont fait connaître au juste. C'est pour très longtemps la destruction de toute marine française et espagnole. Les Français ont tué beaucoup d'Autri-

des autres dans une parfaite indifférence et, quelquefois, il s'y mêle quelques sentiments plus défavorables. » Msc, bibliothèque de l'Institut.

1. Inédit. Collection de Refuge. 21 brumaire an XIV.

Digitized by Google

chiens en Italie, mais les Autrichiens ont tué aussi beaucoup de Français. On a cessé un instant de se tuer pour enterrer les morts et cet armistice paraît avoir été également nécessaire aux deux armées. La Victoire n'abandonne pas Masséna, mais elle ne le traite plus en favori. Elle lui vend cher ses faveurs. On a cru la banque ébranlée jusque dans ses bases; les billets perdaient 12 0/0 samedi, mais leur crédit s'est relevé; ils n'ont perdu hier que 5 0/0. Les queues autour de la banque devenaient très tumultueuses; on assure même qu'elles ont été ensanglantées; des mesures de police étaient devenues indispensables; elles ont été prises. Il n'y a plus de queue. Fouché s'est conduit dans cette affaire avec force et avec mesure; mais la police ne peut pas relever et soutenir le crédit d'une banque, comme elle peut faire cesser le tumulte d'une rue ou d'une place. La question est de savoir si ces billets se remettront au niveau de l'argent ou peu au-dessous. J'en doute beaucoup, je te l'avoue. J'ignore quelles sont les causes qui en ont un peu relevé le crédit; mais je crois ces causes passagères par ce que je ne les crois pas naturelles. La banque qui a donné son bilan est réellement dans un état prospère; après avoir retiré et payé tous ses billets, elle aurait encore un riche dividende à partager entre ses actionnaires. Mais ce n'est pas le numéraire qui compose la prospérité et des billets au porteur ne sont en rapport qu'avec le numéraire. Il en résulte que l'unique moyen de rendre aux billets tout le crédit qu'ils ont perdu, ce serait de payer à vue pendant quelques jours tous ceux qui se présenteraient de quelque manière qu'ils se présentassent. Je suis sûr qu'au commencement de ces troubles, il était encore possible d'employer ce moyen, peut-être n'en est-il plus temps. C'est une chose curieuse de voir comment ces messieurs qui ont un mépris si superbe pour toutes les théories perdent la tête à l'instant où leur routine ne suffit plus.

Une autre question qu'on agite beaucoup, c'est celle de

Digitized by Google

la conduite du roi de Prusse; les mêmes actes, les uns les donnent pour des actes de neutralité, les autres pour des actes d'hostilité. Il s'est, par exemple, emparé de l'électorat d'Hanovre. *Bon*, disent certaines gens, c'est *pour nous le conserver*. Cela peut être mais je parie que cela ne te paraît pas très évident. Ce dont je suis plus sûr, c'est que si Bonaparte bat les Russes, il ira tout de suite après battre les Prussiens. Oh! mon Dieu! Quand les hommes cesseront-ils de battre et d'être battus? Que Dioclétien était devenu sage quand il préférait les beaux choux de son jardin de la Dalmatie à l'Empire qu'il avait abdiqué!...

Cabanis, lui, ne s'occupait guère de politique; il disait bien à Ginguené, le 10 août 1806 (1) : « La mort de M. Fox me fait beaucoup de peine. C'est une perte pour l'humanité entière. Il est bien à craindre que toutes les prétentions folles du Gouvernement anglais ne reprennent leur cours. » Mais, en général, ses travaux, le culte de l'amitié et les nouvelles de sa santé occupaient la plus grande partie de ses lettres. Il demandait à l'affection des siens de « ranimer sa pauvre machine entièrement usée par la vie que la Révolution lui a fait mener depuis quinze ans (2). » Il parlait du divin Homère auquel il était revenu avec le zèle d'un converti (3); et de Grouvelle qui venait de mourir (4) :

« C'est une grande perte pour tous les amis de la raison ; c'en est une irréparable pour nous en parti-

1. Inédit. Collection de Refuge.
2. Même lettre du 10 Août 1806.
3. A Ginguené. Auteuil, 23 janvier 1807.
4. A Ginguené. Villette, 11 octobre 1806.

Digitized by Google

culier. Il était presque le seul de mes amis de collège que les quinze dernières années ne m'avaient pas enlevé ; tous ses talents étaient dévoués à la liberté publique, à la propagation des idées saines qui peuvent, seules, enfin, tirer le genre humain de son bourbier. »

Gérando, bien qu'il n'appartînt à la Société d'Auteuil, ni par ses études religieuses, ni par le monde qu'il fréquentait, était un des correspondants de Cabanis. Très éloigné en théorie du septicisme, Gérando, dans sa conduite paraissait cependant inspiré par cette doctrine. Philanthrope avant tout, on aurait pu le rattacher aussi facilement au catholicisme romain qu'au protestantisme de Genève. Il était enthousiaste de l'Empereur qu'il regardait comme un héros presque divin (1), mais il n'était pas moins admirateur passionné de l'Angleterre, à l'époque même où cette puissance soulevait l'Europe contre nous. Quand il disait en 1806 : « J'ai très distinctement aperçu les Anglais dont les vaisseaux n'étaient qu'à deux lieues. On prend une grande idée de leur puissance en les voyant venir braver sur nos côtes une domination qui assujettit l'Europe entière », on aurait cru entendre un familier de Coppet, un Benjamin Constant, un Sismondi ou un Mathieu de Montmorency, bien plutôt qu'un secrétaire général du Ministère de l'Intérieur, comblé des bienfaits de Napoléon (2).

1. Lettres au baron de Voght, à Hambourg, 1808, et au général Lamarque, 15 mai 1813.

2. Quoi qu'on ait dit de la tyrannie de l'Empereur, il faut remar-

Digitized by Google

Cabanis ne voyait en lui que le confrère de l'Institut et le fonctionnaire influent. Il lui adressait, sans se lasser, de nombreuses et pressantes recommandations; un jour, en faveur de Maine de Biran qu'il fallait sauver, contre lui-même, du désespoir et de la mort (1); une autre fois, pour Laromiguière et Jacquemont, le conspirateur de 1802 (2); enfin, pour le graveur Bouillard, auteur d'un beau portrait de l'Empereur « où respirent, en quelque sorte, le caractère et les idées de l'homme extraordinaire qui en est le sujet (3). »

Andrieux était entré à l'Ecole Polytechnique comme professeur de Grammaire et Belles-Lettres. Il devait ce choix à M. de Cessac, son confrère à l'Institut; « ce cours plut aux Idéologues », dit Tracy (4). C'était une raison pour qu'il ne convînt pas à l'Empereur. Aussi, la nomination provisoire, qui remontait au 22 novembre 1804, ne fut-elle pas ratifiée de suite.

quer qu'il tolérait, chez ses fonctionnaires, un esprit d'opposition qu'aucun gouvernement n'a admis à un pareil degré. Qu'on se rappelle avec Gérando, les noms de MM. de Barante, préfet de Genève et Rougier de la Bergerie, préfet d'Auxerre, tous deux amis des plus intimes de Mme de Staël. Gérando, d'ailleurs, fournit une preuve personnelle de la bienveillance de Napoléon : en 1809, il avait été nommé membre de la Consulte chargée de l'administration des Etats pontificaux. Il rentra à Paris et dévoila à l'Empereur les fautes commises dans les Etats romains. Le maître rompit l'entretien. Gérando s'attendait à une disgrâce quand, au milieu de la nuit, un message lui fut remis qui le nommait conseiller d'Etat. Bientôt après, il fut fait baron, officier de la Légion d'honneur et reçut une dotation de 25.000 francs de rente.

1. Auteuil, 27 pluviôse an XIII. Collection de l'auteur.
2. Auteuil, 18 février et 20 juin 1806 id.
3. Auteuil, 16 janvier 1806. — id.
4. Lettre du 25 décembre 1804.

Digitized by Google

Andrieux dut interrompre son cours le 23 septembre 1805; et il ne fut nommé définitivement que par le décret impérial du 28 février 1806 (1). Cabanis lui écrivait à ce propos (2) : « Le *Moniteur* m'a appris que votre affaire de l'Ecole Polytechnique était favorablement terminée et M. de Tracy m'a raconté la scène touchante de votre rentrée. Vous devez être bien sûr que nous avons pris une vive part à ce double succès. La joie de ces bons jeunes gens est une chose charmante; je leur en sais bien bon gré. »

M. le commandant Pinet, dans son *Histoire de l'École Polytechnique*, raconte que les Élèves étaient devenus les enfants chéris du poète. Il leur voua, dit-il, la même affection qu'à sa propre famille; aussi, à leur sortie de l'école, ils trouvaient en lui un protecteur et un ami. « Longtemps après son départ, personne ne l'avait oublié et son souvenir fut religieusement conservé. »

Comme professeur de Belles-Lettres, Andrieux prononça, le 27 avril 1806, un discours à l'occasion de la mise en place du buste de l'Empereur : « Vous inaugurez, dit-il aux élèves, l'image du chef de la grande famille, du monarque auquel l'Ecole Polytechnique doit

1. Renseignements dus à M. le lieutenant-colonel de Rochas, administrateur de l'École Polytechnique. Il va sans dire qu'Andrieux ne fut pas compris dans le cadre des professeurs lors de la réorganisation de l'Ecole, le 4 septembre 1816. — Andrieux a compté, parmi ses successeurs dans la chaire de Belles-Lettres, Littré et M. Victor Duruy; les titulaires actuels sont MM. Georges Duruy et Perrens.

2. Auteuil, 8 mars 1806. Cette lettre qui faisait partie de la collection de l'auteur a été donnée par lui à la bibliothèque de l'École Polytechnique.

Digitized by Google

tant d'obligations... A son retour d'Austerlitz, cherchant dans les progrès des Sciences et des Arts une nouvelle source de gloire, il a jeté sur l'École un de ses regards qui créent, qui vivifient, qui perfectionnent (1). »

C'est ainsi que parlaient les opposants ! Daunou était gagné. Le 8 germinal de l'an XIII, il écrivait à Lagarde : « Mon intention est de ne rien publier qui puisse déplaire au Gouvernement; je suis, en conséquence, disposé à faire tous les changements réclamés à ce titre. » Le 14 novembre 1804, il avait même écrit à l'Empereur pour lui demander la conservation de sa place de bibliothécaire du Panthéon. La lettre fut remise à l'Empereur par le Maréchal Davoût; Napoléon, quelques jours après, répondit à Daunou (2) qu'il était fort aise d'avoir cette occasion de lui montrer en quelle estime il le tenait. « Je désire vivement, ajoutait l'Empereur, que des circonstances se présentent qui me mettent à même d'utiliser vos talents dans une place plus éminente pour le bien de l'État et de mon service. »

La circonstance fut la mort de Camus qui laissait vacant le poste d'Archiviste. Pour confier ces fonctions à Daunou, l'empereur avait dû mécontenter de très puissants personnages qui s'étaient intéressés à d'autres candidats (3). Daunou se montra reconnais-

1. En 1806, l'Empereur était aimé à l'école, où il est encore populaire aujourd'hui. La légende de la Poule aux œufs d'or s'est conservée et cette « poule » forme la décoration principale du plafond du grand amphithéâtre de physique.
2. Correspondance de Napoléon. X, 74.
3. Taillandier. *Loc. cit.*

Digitized by Google

sant. Tout entier maintenant à ses travaux littéraires et historiques, il chercha tous les moyens de reporter sur l'Empereur l'attention et la sympathie des lettrés et des savants. En publiant l'*Histoire de l'Anarchie de Pologne* de Rulhière, il fit remarquer que « c'était à la suprême loyauté du chef de l'Empire et à l'invariable libéralité de ses sentiments et de ses pensées que le public devrait la pureté du texte de cette histoire. » Une autre fois il parla (1) « de la reconnaissance et de l'admiration dues aux vastes bienfaits du plus auguste des souverains, de celui dont les actions doivent embellir et agrandir l'histoire de tout un siècle », du « nouveau fondateur de l'empire d'Occident qui doit réparer les erreurs de Charlemagne, le surpasser en sagesse, en puissance, éterniser la gloire d'un auguste règne, en garantissant, par des institutions énergiques, la prospérité des règnes futurs. »

Napoléon disait de son côté (2) : « M. Daunou a les talents nécessaires pour bien faire tout ce qu'il se chargera de faire, » et il le chargea, en effet, de continuer l'*Abrégé chronologique* d'Hénault et d'entreprendre cet *Essai historique sur la puissance temporelle des Papes*, qui est resté comme le meilleur ouvrage du savant Idéologue.

Napoléon venait voir quelquefois Daunou aux Archives : il lui proposa pour la troisième fois, mais toujours en vain, la place de Conseiller d'État ; il le nomma chevalier de la Légion d'honneur et voulut

1. *Notice sur la vie et les œuvres de M. J. Chénier.* Paris. 1811.
2. Varsovie, 11 janvier 1807, au Ministre de la Police.

Digitized by Google

même augmenter son traitement, ce que Daunou refusa obstinément. L'Empereur alors se fâchait; il l'appelait un quaker, un tribun, un idéologue. Mais, comme le dit Taillandier, il tenait avant tout à mettre à leur place les hommes éminents qu'il put connaître. « Il passait par-dessus les opinions politiques pourvu que ceux à qui il déférait des fonctions publiques fussent à ses yeux les plus propres à les bien remplir; c'est un exemple que peu de gouvernements sont tentés d'imiter et qui, cependant, serait de nature à leur donner une force qui leur manque trop souvent (1). »

Le nom de Daunou ne saurait être séparé de celui de Marie-Joseph Chénier. Inspecteur de l'Université, ayant donné des gages au nouveau Gouvernement, le poète semblait, désormais, à l'abri des vicissitudes et du besoin. Sur le conseil de Fouché, qui lui avait fait entrevoir comme récompense la sinécure dorée du Sénat, Chénier avait composé, en 1804, la tragédie de *Cyrus*, qui était une apologie de l'Empire, semée de quelques maximes libérales. Celles-ci déplurent à Napoléon, tandis que l'adhésion au régime nouveau avait été accueillie par les sifflets de la jeunesse libérale. La pièce tomba et le Sénat resta fermé devant l'ancien tribun converti.

Chénier s'en vengea dans l'intimité par sa *Prome-*

1. Taillandier. *Loc. cit.* pp. 234 et 235 — Daunou, par décret du 13 avril 1810, avait été nommé Censeur. Il refusa, mais ne put pas obtenir que le *Moniteur* qui avait annoncé la nomination annonçât le refus.

Digitized by Google

nade à Saint-Cloud et devant le public par sa tragédie de *Tibère*.

La Promenade ne fut connue que de quelques amis et du pouvoir. Les vers étaient beaux, mais le poète oubliait trop sa conversion de la veille :

Saint-Cloud, je t'aperçois; j'ai vu loin de tes rives
S'enfuir sous les roseaux tes naïades plaintives;
J'imite leur exemple et je fuis devant toi :
L'air de la servitude est trop pesant pour moi...

Saint-Cloud avait vu le dernier jour de la Liberté :

Dix ans d'efforts pour elle ont produit l'esclavage!
Un Corse a des Français dévoré l'héritage...
Je n'ai point caressé sa brillante infamie;
Ma voix, des oppresseurs fut toujours ennemie.
Et tandis qu'il voyait des flots d'adorateurs
Lui vendre avec l'Etat leurs vers adulateurs,
Le tyran, dans sa cour, remarqua mon absence :
Car je chante la gloire et non pas la puissance.

Tibère, racontait-on de toutes parts, était le chef-d'œuvre de Chénier. Napoléon voulut en juger et il appela Talma pour lui lire la pièce. Deux vers la firent condamner :

Je ne commande point; j'obéis à la Loi
Et je suis à l'État, l'État n'est point à moi !

Cette tragédie fut donc interdite (1). Mais Chénier restait toujours Inspecteur de l'Instruction publique.

1. Voir aux pièces annexes, les rapports de la Censure de la Restauration sur *Tibère*. V. aussi une polémique posthume à propos de cette tragédie, dans le *Journal des Débats*, de janvier 1844.

Digitized by Google

On aurait dit qu'il prenait plaisir à braver le pouvoir, comme s'il était au-dessus de ses atteintes (1).

En 1806, la réaction contre Voltaire se prononçait déjà; « des esprits indépendants, tels que Fontanes, savaient, dit Sainte-Beuve (2), concilier ce que mérite l'auteur charmant et ce qui était dû au satirique indécent, au philosophe imprudent, inexcusable ; » à ce moment même « M. J. Chénier continuait de tout admirer de Voltaire et l'*Épître* qu'il lui adressa put devenir le programme brillant du peuple des Voltairiens. »

L'Épître à Voltaire, écrite en vers superbes, était bien plus une satire contre l'Empereur qu'une apologie du philosophe de Ferney :

Ces temps-là ne sont plus, les nôtres sont moins beaux;
Les Français sont tombés sous des Welches nouveaux.
Malheur aux partisans d'un âge téméraire,
Trop longtemps égaré sur les pas de Voltaire!
Nous conservons le droit de parler en secret,
Mais la sottise prêche et la raison se tait !...
Survivant au pouvoir, l'immortelle pensée,
Reine de tous les lieux et de tous les instants,
Traverse l'avenir sur les ailes du Temps.
Brisant des potentats la couronne éphémère,
Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
Et depuis trois mille ans Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.
Nos Verrès que du peuple enrichit l'indigence

1. C'est à cette époque que Chénier dit à Daunou, au milieu d'une société très peu nombreuse : « Vous le verrez tomber! » Deux jours après, Napoléon répétait ce mot à Chénier qui lui dit : « Rien ne peut donc vous échapper! »

2. *Causeries du Lundi*.. XIII, p. 3.

Digitized by Google

Entendent Cicéron provoquer leur sentence;
Tacite en traits de flamme accuse nos Séjans
Et son nom prononcé fait pâlir les tyrans !

Du coup, Chénier fut destitué de sa place d'Inspecteur de l'Université. En vain, Daunou écrivit-il à Fouché que « ce serait un arrêt de mort, puisque Chénier était sans fortune et qu'on empêchait la reproduction de ses pièces qui avaient paru et de celles que le public ne connaissait pas encore. » On ne put revenir sur la décision prise; mais, du moins, Chénier obtint aux Archives un modeste emploi. « Voilà un tour que Daunou m'a joué », dit simplement Napoléon.

Le poète aimait la vie libre et facile; c'était un fastueux et un sybarite. La perte de sa place le réduisait à la misère; il se décida, alors, à entrer comme professeur dans une petite pension (1) et à vendre sa magnifique bibliothèque. Il redevint alors populaire par sympathie, Talleyrand fut un de ceux qui poussèrent le plus chaleureusement les enchères.

Après s'être adressé, inutilement, à Gérando et au Ministre de l'Intérieur, Chénier, le 22 mars 1806, écrivit à l'Empereur cette lettre suppliante :

Vous m'aviez nommé inspecteur des études ; vous m'avez destitué, Sire. Quelle est la cause de cette rigueur? un faible ouvrage où j'ai professé les principes des philosophes déistes du XVIIIe siècle : ceux de Voltaire, de Montesquieu, de Jean-Jacques-Rousseau. En rejetant comme

1. Chez M. Hix, où furent élevés Alfred de Vigny et Emmanuel de Grouchy, neveu de Mme de Condorcet.

Digitized by Google

eux des superstitions que je crois dangereuses, comme eux j'ai proclamé les dogmes nécessaires de l'existence de Dieu et de l'Immortalité de l'âme. Y a-t-il une faute grave en tout cela et suis-je donc si loin des opinions de Votre Majesté ? En admettant, Sire, que mon épître fut imprudente, elle était annoncée avant sa publication : il eût été tout aussi facile au Ministre de la Police et plus généreux d'empêcher l'ouvrage de paraître que d'en faire décrier personnellement l'auteur par de violents articles de journaux et par des réponses ridicules... Les chercheurs d'allusions malignes cesseront-ils de faire leur métier ? N'en ont-ils pas trouvé jusque dans *Cyrus* ? On sait pourtant et à quelle époque et dans quelles intentions cette pièce fut composée. N'importe : la mieux conçue peut-être et certainement la mieux écrite de mes tragédies n'a été pour moi qu'une source de dégoûts et de vexations prolongées... Mais en me résignant désormais, Sire, à un silence absolu, je vous prie instamment de vouloir bien considérer ma situation...

Et Chénier rappelait sa mère âgée, ses dettes, sa santé épuisée, ses travaux infructueux, sa misère.

Puisque vous ne voulez plus, Sire, que je sois Inspecteur des études, ne me croyez-vous pas, du moins, capable de remplir des emplois qui ne demandent qu'une intelligence ordinaire ? Vous aviez bien voulu me parler, autrefois, d'une place d'Administrateur des Postes, veuillez, Sire, me la confier aujourd'hui.

Napoléon fut touché ; il paya les dettes de Chénier, lui accorda une pension annuelle de 6.000 francs et le chargea de continuer l'*Histoire de France* de Millot, ce qui lui rapportait encore 6.000 francs. « Voilà, dit M. Welschinger, dans son excellente *Histoire de la censure sous le premier Empire*, voilà comment se ven-

Digitized by Google

geait « le Corse qui avait dévoré l'héritage des Français » !

Cette fois, Chénier fut définitivement vaincu par tant de générosité ; la leçon du malheur lui avait profité et l'homme reparut sous le rhéteur. Sa fin approchait ; il devint reconnaissant et bon et fit connaître toute sa générosité naturelle. Dans son rapport sur les progrès des Sciences et des Lettres depuis 1789, il se montra impartial pour Suard, Morellet, Delille et Michaud, ses ennemis les plus acharnés. Il loua avec chaleur Mme de Staël proscrite et signala aux suffrages du jury l'œuvre de son plus implacable détracteur, le *Lycée* de la Harpe.

Napoléon se montra très satisfait de ce travail (1). Quant à la transformation morale qui s'était produite chez le poète, voici comment Daunou en parlait : « On ignorera qu'habile autrefois dans l'art de la satire, il a fini par l'être bien plus dans l'art de louer, véritable et rare progrès du talent littéraire autant que de la bonté morale. »

Pendant ce temps-là, Lanjuinais acceptait le collier de la Légion d'honneur et le titre de comte ; il gardait le silence.

Tracy, toujours irréductible, grondait, mais subissait le joug ; il prenait à sa charge, en 1806, la pension de 2.000 écus, que Bitaubé touchait depuis le grand Frédéric et qui venait d'être suspendue par la guerre.

Volney était fait comte et commandant dans la Légion d'honneur. Il s'occupait d'histoire et de philo-

1. Séance du 27 février 1808 au Conseil d'État.

Digitized by Google

logie (1) et écrivait à l'un de ses amis : « Je suis toujours le même, un peu comme Jean de La Fontaine, prenant le temps comme il vient et le monde comme il va ; pas encore bien accoutumé à m'entendre appeler *Monsieur le Comte* ; mais cela viendra avec les bons exemples. J'ai pourtant mes armes et mon cachet dont je vous régale : deux colonnes asiatiques ruinées, d'or, bases de ma noblesse, surmontées d'une hirondelle emblématique, oiseau voyageur mais fidèle, qui, chaque année, vient sur ma cheminée chanter printemps et liberté. »

Volney n'allait que rarement au Sénat. Il habitait rue de La Rochefoucauld une petite maison entourée d'un modeste jardin. C'est là qu'il avait mis cette inscription qui ne semblait protester qu'à demi, comme a dit Saint-Beuve, contre ces honneurs que pourtant il ne répudiait pas : « En 1802, le voyageur Volney, devenu sénateur, peu confiant dans la fortune, a bâti cette petite maison plus grande que ses désirs. »

Grégoire votait, seul, contre la nouvelle noblesse et recevait, cependant, le titre de comte, comme Frochot, du reste, qui s'était montré opposé à l'établissement de ces nouvelles distinctions (2).

1. Son opposition se bornait à faire contre Napoléon une satire en portugais, dont le manuscrit se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de l'Institut.

2. Souvenir conservé dans la famille de Frochot. — Lanjuinais avait pris pour devise : « Dieu et les Lois. » Tracy avait deux cœurs dans ses armes, et Garat, une rivière d'argent, qui était peut-être la Garonne ! — A la même époque (19 août 1807), le Tribunat fut décidément supprimé ; mais, depuis la mutilation de 1802, il ne comptait plus et ne faisait pas parler de lui.

Digitized by Google

Garat, maintenant, s'arrangeait très bien du nouveau régime. Il avait rempli en Hollande une mission quasi diplomatique et était tout fier de s'entendre dire par Napoléon : « Eh bien ! Monsieur Garat, que voulez-vous que je fasse pour vous ? Parlez. Vous savez que j'ai dans le cœur des fibres qui battent pour vous. » Quand Napoléon lui disait, en lui frappant sur l'épaule : « Garat, comment va l'Idéologie ? » cela suffisait pour satisfaire l'interlocuteur impérial qui, dès 1806, avait demandé l'érection d'un arc de triomphe.

Lebrun-Pindare s'était rallié, moyennant une libéralité annuelle de 6.000 francs qui s'était trompée d'adresse, mais qui lui fut laissée (1).

Quant à Ginguené, — que Napoléon appelait toujours *Monsieur Guinguené*, parce qu'il savait que cela taquinait ce littérateur, — il ne pouvait arriver ni à l'Académie française, ni au Collège de France, et il avait même été sur le point de se voir révoqué des fonctions qu'il occupait à la Commission d'histoire littéraire de la France.

Il se donnait tout entier à son *Histoire de la Littérature italienne* et aux joies de la famille. Sa femme était excellente pour lui. « Le sort lui devait bien cette indemnité, » en disait-il lui-même. Tous deux avaient

1. Après Austerlitz, à Schœnbrunn, Daru montra à Napoléon, dans le *Moniteur*, une ode de Lebrun sur la victoire de la veille : c'était le ralliement de Pindare et Napoléon, sur-le-champ, lui accorda une pension viagère de 6.000 francs. Mais c'était une méprise. L'œuvre était de Pierre Lebrun, un enfant. — Lebrun-Pindare garda les 6.000 fr. et la récompense du rhétoricien fut réduite à 1.200 fr. Celui-ci n'en fut pas moins reconnaissant et resta toujours attaché à l'Empire. V. Merlet, *loc. cit.* p 191.

Digitized by Google

adopté, en 1805 (1), un orphelin anglais du nom de James Parry, et cet enfant, avec qui Cabanis aimait à se battre et qu'il appelait *le petit boxeur*, était digne des bontés de ses nouveaux parents.

Le bon « Ginguené » comme tout le monde l'appelait (2), était, au dire de Daunou, un des meilleurs hommes de son temps, mais non pas pourtant de ceux auxquels on attribue tant de bonhomie. Il ne manquait ni de fierté, ni de malice et ne tolérait jamais, dans ses égaux, aucun oubli des égards qui lui étaient dus et que, de son côté, il avait personnellement pour eux, car personne ne portait plus loin que lui cette politesse exquise et véritablement française qui n'est au fond que la plus noble et la plus éloquente expression de la bienveillance.

M. et Mme Ginguené passaient l'hiver à Paris, dans leur appartement de la rue du Cherche-Midi, n° 19, et, dès les premiers beaux jours, ils gagnaient leur maison de Saint-Prix, dans la vallée de Montmorency. Là, l'historien de l'Italie réalisait ce portrait d'une de ses fables :

Je suis, plus que jamais, dans ma saison tardive,
Amateur des jardins, si ce n'est jardinier ;
Souvent j'y passe un jour entier,
A quoi? Je ne sais trop ; mais heureux de n'entendre

1. James Parry avait, alors, 6 ans.

2. Lady Morgan, dans son ouvrage *France*, constate qu'on ne séparait jamais ces deux mots quand on parlait de lui. — Ginguené s'était fait faire un cachet où étaient représentées une barque voguant sur une mer agitée et une étoile brillant dans l'azur, avec ces mots : « Si je la perds, je suis perdu. »

Digitized by Google

De bruits ni vrais, ni faux ; point de devoir à rendre
Et toujours des leçons à prendre !

On recevait les amis de Paris, Mme Elisa Harvey et ses deux filles, Andrieux et Fauriel ; on allait voir les voisins, comme Gohier, l'ancien Directeur, qui avait planté sa tente à Eaubonne ; on réunissait à sa table le bon curé Déchard et ses confrères des environs.

Mme Ginguené allait visiter les pauvres et les malades ; elle s'était fait aimer de tous les déshérités, et les habitants de Saint-Prix ont conservé longtemps le souvenir d'un enfant goitreux qu'elle soigna avec un dévouement maternel et qu'elle sauva de la mort.

Hortense de Beauharnais, établie à Saint-Leu, avec sa petite cour, sollicitait vainement Ginguené de lui rendre visite ; elle avait insisté, mais sans succès. Desprès, un des secrétaires de la Reine, écrivait au littérateur : « La reine Hortense me rappelle, mon cher et ancien camarade, qu'elle espérait recevoir votre ouvrage de votre main. Je conçois votre effroi de la puissance, mais la puissance, votre voisine, est avant tout la grâce et la bonté mêmes. Voyez-la, vous serez enchanté d'elle. Si, pourtant, votre philosophie quelque peu sauvage s'y refuse, écrivez-lui vingt lignes comme vous savez les écrire et joignez-y votre excellent livre. »

Ginguené avait choisi ce parti ; car il recevait à quelques jours de là cette nouvelle lettre de Desprès (1) : « J'ai rempli vos intentions, mon cher Gin-

1. Ces lettres ainsi que le *journal intime* de Ginguené, en 1807, sont des documents inédits que j'ai trouvés dans les papiers du littérateur.

Digitized by Google

guené. La reine Hortense a votre lettre avec un commentaire de mon amitié. Je sais que la Reine lit votre ouvrage et que les personnes qui l'entourent se délassent, avec vos poètes, du fracas des Croisades de Michaud et de celui des Bulletins.

Je conçois votre peu de goût pour le métier de courtisan et je serais, moi par nature

Parcus Deorum cultor et infrequens,

mais la cour de cette aimable reine n'en est pas une. C'est une société douce où le plaisir de plaire à celle qui la préside est la passion de tout le monde et serait la vôtre. »

Nous avons, d'ailleurs, pour nous édifier sur l'emploi du temps d'un homme de lettres, à l'époque de l'Empire, un document précieux : c'est le journal intime de Ginguené pendant l'année 1807 et au commencement de 1808 :

Pendant les cinq premiers mois de cette année (1807). j'ai été, dit-il, uniquement occupé de mon histoire littéraire d'Italie. J'en avais recommencé le cours à l'Athénée, vers la fin de décembre. J'y ai fait quinze discours. Je m'étais engagé pour dix-huit, mais ce travail forcé a tellement altéré ma santé que je n'ai pu aller jusqu'à la fin. J'ai cessé mes leçons à la fin d'avril et je suis resté malade une partie du mois de mai ; je ne me suis remis qu'à la campagne. Mon premier travail a été pour la *Revue* (1). Je n'y avais rien fourni cet hiver. Ce journal est un peu en désarroi. Des cinq associés primitifs, Say a entrepris une grande manufacture à Auchy, dans le

1. *Philosophique et littéraire*, l'ancienne *Décade*.

Digitized by Google

département du Pas-de-Calais ; Le Breton est tout occupé de son ambition et de sa fortune ; Andrieux de ses comédies, de son École Polytechnique et de sa cour de Naples ; il vient même de nous donner sa démission formelle et de se retirer tout à fait. Amaury Duval est absorbé par la rédaction générale, par son bureau à l'Intérieur et par quelques entreprises littéraires. Il n'y avait donc plus pour soutenir cette pauvre *ex-Décade* que les collaborateurs étrangers, deux surtout, Auger ou O, et le jeune La Renaudière, tous deux des bureaux de l'Intérieur. On m'a fortement engagé à y reprendre du travail, et j'en ai senti la nécessité.

Juin. — J'ai fait, pour le jour de naissance de mon cher petit James, une pièce de vers qui a touché ceux qui l'ont entendue ou lue, parce que j'étais moi-même très touché en la faisant. Ce cher enfant, quand je la lui ai récitée à table, s'est levé de sa place et est venu se jeter dans mes bras, en fondant en larmes. Ma femme, ses amies, tout le monde pleurait, et moi aussi.

Mes fantaisies musicales m'ont repris...

Un autre travail plus sérieux que j'ai fait pendant la dernière partie de ce mois et que je n'ai terminé qu'au commencement de l'autre, c'est le compte à rendre à l'Institut assemblé des travaux de ma classe. Jusqu'à présent, le bonhomme Ameilhon a été chargé de ce rapport. Il l'était, je crois, d'un travail semblable dès le temps de l'Académie des Inscriptions. Tous les ans, par routine, on renommait Ameilhon. Il devenait, cependant, plus lourd et plus long d'année en année. L'usage était, dans l'assemblée générale où il débitait son affaire, de se lever successivement à mesure qu'il avançait et de s'écouler tout doucement, en sorte que, d'ordinaire, il finissait entre amis. Il ne s'en donnait pas pour cela moins de peine ; on le sentait, on le continuait, et c'était toujours la même chose. Il s'est enfin lassé de ce travail, en effet très pénible ; il nous a donné sa démis-

Digitized by Google

sion et j'ai été nommé au scrutin pour remplir sa place.

Juillet. — Dans le cours de ce mois, ayant fait à pied une assez longue course champêtre pour aller voir Grétry à son ermitage, avec un Horace en poche, lisant et rêvant à travers la forêt, par le plus beau temps du monde, mais par une extrême chaleur, je m'amusai à mettre en vers la fable des *Deux Rats* qui termine la charmante satire : *Hoc erat in votis.* J'en fis une bonne partie en allant, une autre en revenant le soir. Je l'ai terminée peu de temps après en allant seul, en voiture, de Paris à Fontenay-aux-Roses.

C'est le 4 de ce mois de juillet 1807 que le *Mercure de France* avait publié, sous la signature de Chateaubriand, un article qui commençait ainsi : « La muse a souvent retracé les crimes des hommes ; mais il y a quelque chose de si beau dans le langage du poète que les crimes mêmes en paraissent embellis. L'historien seul peut les peindre sans en affaiblir l'horreur. Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur ; lorsque tout tremble devant le tyran et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'Empire ; il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du Monde. »

Napoléon était à Tilsitt. Il décida la réunion du *Mercure* à la *Revue philosophique, littéraire et politique* et « ces deux rivaux, dit Sainte-Beuve, passés à

Digitized by Google

l'état d'ombres, s'embrassèrent par ordre du maître et se fondirent. »

Ginguené, bien entendu, parle de ce petit événement dans son journal et il le juge avec bon sens : « Il était assurément très ridicule, dit-il, de vouloir faire aller ensemble et du même pas la *Revue* et le *Mercure*. Il l'était surtout de réunir, de vouloir rendre copropriétaires et collaborateurs Chateaubriand et moi. Ceux qui se rappelleront la manière gaie dont j'avais traité son *Génie du Christianisme* verront jusqu'où allait ce ridicule. On avait peut-être voulu le faire tomber sur nous, mais il ne tombait que sur les auteurs de la besogne puisque nous n'avions été consultés sur rien. »

A la première réunion, « les choses se passèrent poliment, gaiement même, car Chateaubriand et Amaury Duval commencèrent par se rire au nez en se voyant. Dans cette séance, les anciens Mercuriels montrèrent plus d'humeur que nous contre la réunion et contre ceux qui l'avaient ordonnée. Chateaubriand surtout ne se gênait pas. Il disait en parlant du maître : « S. M. l'Empereur... et Roi, car je ne veux rien lui « ôter de ses titres ». Il dit même au sujet de ses parts de copropriété : « Vous sentez bien, messieurs, « qu'un homme à qui l'on fait tous les jours l'honneur « de lui promettre qu'il sera fusillé le lendemain ne « tient pas beaucoup à ces choses-là. »

Le nom de Ginguené avait été mis en avant pour obtenir une pension. Mais « Fouché dit quelque temps après à Garat qu'il avait demandé pour moi

Digitized by Google

(c'est Ginguené qui parle) une pension à l'Empereur qui était alors à Fontainebleau, que l'Empereur l'avait reçu fort mal et lui avait répondu que j'avais travaillé pour les gouvernements qui l'avaient précédé, que je n'avais qu'à travailler pour le sien et qu'il verrait. Je sais bien ce qu'il entendait par ces derniers mots, mais le fait est que je n'ai jamais travaillé pour aucun gouvernement. J'ai eu des places où j'aurais pu faire ma fortune; je suis bien loin de regretter de ne l'avoir pas faite. Je les ai remplies en honnête homme et en bon citoyen, sans que j'en aie jamais demandé aucune. J'ai servi mon pays et, par mes écrits, peut-être, la cause de la Liberté. Il n'y avait rien là pour les gouvernements. L'Empereur est bien le maître de m'accorder ou de me refuser ce qu'il voudra. Il n'a qu'à me donner une place que je puisse honnêtement accepter, je ferai, sous son gouvernement, mais non pour son gouvernement, ce que j'ai fait sous et non pour les autres. »

En attendant que Ginguené eût cette place qu'il ne devait jamais obtenir, il écrivait pour le nouveau *Mercure* des articles que la censure ne voulait pas laisser passer. C'est ainsi qu'il s'élevait contre les scandaleuses processions qu'on venait de rétablir à Aix depuis peu de temps. Il ajoutait : « Au reste, ce n'est pas la philosophie qui doit s'en indigner le plus. Ces absurdes institutions entrent à ses yeux dans la nombreuse catégorie des folies dégradantes et des maladies honteuses auxquelles la malheureuse raison humaine a été de tout temps sujette. Mais comment

Digitized by Google

peuvent-elles s'allier avec le rétablissement de l'ordre public ? Comment la Religion les souffre-t-elle ? Voilà, sans doute, ce qui est en droit d'étonner la la philosophie et ce qu'elle ne pourrait jamais comprendre. »

Et le journal ajoute : « En écrivant cela, j'ignorais complètement que c'était la princesse Borghèse (1) qui, en passant à Aix, avait fait rétablir cette procession et donné 12.000 francs pour racheter les masques, les habits et tous les instruments nécessaires à cette vieille farce du roi René. N'aimant pas plus qu'un autre à me faire gratuitement de mauvaises affaires, si j'avais su cette circonstance, je n'aurais rien mis de tout cela. »

Au mois de novembre 1807, Ginguené se rend chez Cabanis, à Rueil, auprès de Meulan, où il avait promis d'aller passer quelques jours :

Cabanis était malade et hors d'état de travailler depuis une fâcheuse attaque de paralysie qui faisait craindre des rechutes. Obligé de vivre de régime, il y mettait surtout son esprit ; c'est ce qu'il y a de plus pénible pour quelqu'un qui fait un si grand et un si bon usage du sien... Je trouvai Cabanis mieux que je ne m'y attendais, mangeant de bon appétit, dormant passablement, chassant tous les jours pendant quelques heures, causant comme à son ordinaire pourvu que la conversation ne devînt pas trop animée, ce que ses amis avaient soin d'éviter, mais

1. Elle était l'amie de Cabanis. — Dans la lettre, que nous avons déjà citée (16 janvier 1806, à Gérando), Cabanis disait, à propos du portrait de l'Empereur par Bouillard, que la princesse avait vu ce dessin et qu'elle avait trouvé que c'était là ce qu'on avait fait de plus beau sur l'Empereur.

Digitized by Google

ne pouvant écrire même une lettre, sans fatigue et sans étourdissements. Sa femme était un ange de vigilance, de patience et de tendresse ; son neveu Georges Montagu (1) en était un autre. La petite Annette mettait au milieu de ce tableau du mouvement et de la gaieté : Aminthe était à Paris, en pension. Mme de Condorcet et Fauriel étaient à la Maisonnette, près Meulan. Rueil est à une lieue dans les terres. Ils y venaient souvent. Cela formait une société pleine d'intérêt et de charme, dont Cabanis était l'âme, tout malade qu'il était. Je fus reçu à bras ouverts et m'établis là pour six jours, comme si c'eût été pour la vie. Ils passèrent bien rapidement. Le matin, levé de bonne heure, je travaillais jusqu'au déjeuner. La causerie, la promenade et une ou deux heures de travail remplissaient le reste de la matinée ; le soir, on me faisait lire des fables et elles reçurent des approbations et des encouragements bien faits pour me donner quelque confiance.

Je quittai Rueil avec beaucoup de regret et de tristesse. Je sentis un grand serrement de cœur en embrassant mon cher Cabanis. Je l'embrassais pour la dernière fois. J'allai coucher le soir à la Maisonnette pour partir de Meulan le lendemain matin de bonne heure. Je revins avec la bonne Mme Vernet, cette généreuse provençale, qui s'est immortalisée en donnant, pendant plusieurs mois, l'hospitalité au malheureux Condorcet. Je l'avais trouvée à la Maison-

1. Tracy, écrivant en 1805 à Cabanis, disait de « cet excellent neveu », qu'il était « parmi les hommes de son âge ce que vous êtes parmi ceux du nôtre, ce que je connais de meilleur et je l'aime en conséquence. » — Le 17 octobre 1812, Corvisart, premier médecin de l'Empereur, proposait au duc de Cadore de prendre « comme élève à l'infirmerie impériale, en remplacement de Delpech nommé professeur de clinique chirurgicale à Montpellier, M. Montagu, docteur en médecine de la faculté de Paris du 9 août 1810, distingué dans ses examens, recommandé par ses anciens maîtres et qui joint à tous ses titres l'avantage d'être le neveu de feu M. le sénateur Cabanis, professeur à la faculté de médecine de Paris. » (Collection de l'auteur.)

Digitized by Google

nette. Mme de Condorcet continue de lui témoigner toute la reconnaissance et tous les égards qu'elle mérite. Elle était avec son triste visage qui ne la quitte point. Je la reconduisis chez elle en voiture, rue des Fossoyeurs. Je l'ai revue quelquefois depuis avec plaisir. C'est tout le feu, toute la franchise et toute la cordialité provençales (1).

Ginguené, en quittant Cabanis, avait eu comme le pressentiment qu'il ne le reverrait plus. Depuis longtemps, la santé du philosophe, toujours si délicate, était devenue chancelante et donnait les plus sérieuses inquiétudes. Au mois d'août 1804, Tracy écrivait à Maine de Biran : « Ce qui m'afflige, c'est que je ne suis pas content de sa santé; elle est toujours bien débile; c'est un si excellent homme que je ne puis supporter de le voir souffrir. »

Cabanis disait, de son côté, au même correspondant : « Mon existence, c'est-à-dire mes rapports et mes devoirs, sont presque toujours au-dessus de mes forces, et, après avoir fait l'indispensable et l'ennuyeux, il ne me reste plus de courage pour ce qui serait le plus cher à mon cœur et lorsque je suis forcé de me livrer au repos, un instinct plus fort que tout me contraint à le rendre absolu. » Une autre fois, en 1806, il écrivait encore à Biran : « Je vous regarderai faire et je jouirai de vos succès. Car je ne suis plus capable moi-même d'aucun travail important, quoique ma santé soit meilleure depuis deux mois; mais il faut savoir se soumettre aux diverses privations

1. Mme Vernet n'est morte qu'au mois de mars 1832, âgée de plus de 80 ans.

Digitized by Google

que la nature impose et savoir être ce qu'on peut. »

Avec le même ami, comme s'il eût senti que sa fin approchait, Cabanis devenait de plus en plus affectueux : « Nous parlons bien souvent de vous, mon cher ami, et notre amitié jouit bien vivement des espérances que nous donne votre zèle pour la poursuite de vos travaux; nous ne vous désirons que santé et liberté. Ma femme, souvent témoin de nos entretiens sur votre sujet, partage tous nos sentiments. Elle me charge de vous le dire et de vous remercier de votre aimable souvenir. Vous savez, mon cher ami, tout ce que je vous ai voué de haute estime, d'amitié sincère et inviolable. Comptez-y pour tout le temps que je passerai sur cette terre. »

Le mercredi, 22 avril 1807, Cabanis se promenait dans son jardin d'Auteuil, avec son ami le Dr Richerand, lorsqu'il fut pris tout à coup d'une congestion cérébrale. Richerand le ramena à la maison où Cabanis reprit aussitôt connaissance. Il indiqua lui-même ce qu'il y avait à faire et bientôt se déclara tout à fait rétabli. « Tout le jour, dit Tracy, (1) il causa avec nous tous très gaiement et plus que nous ne voulions le lui permettre. Le lendemain, il est descendu chez sa femme et le surlendemain dans son jardin. »

1. Tracy à Biran. 26 avril 1807. Cette lettre ainsi que deux ou trois autres, relatives à la dernière maladie de Cabanis, ont été données pour la première fois par M. Picavet dans son livre sur les *Idéologues*. Les originaux sont entre les mains de M. Naville, de Genève.

Richerand avait été chirurgien militaire, mais il fut dispensé du service par la protection de Cabanis et de Fourcroy. C'était un des familliers d'Auteuil, bien qu'il ne partageât ni les doctrines phil -

Digitized by Google

Dans son entourage, on gardait des illusions qu'il n'avait pas; causant avec Richerand, il lui parlait de la mort sans aucun effroi et il se plaisait à lui répéter cette sentence d'Hoffmann que « l'apoplexie nerveuse est la récompense accordée par la nature aux longs travaux de l'esprit »; puis comme pour distraire son interlocuteur de ce qu'avait d'affligeant une pensée aussi déchirante, il l'entretenait du sujet de ses recherches favorites et faisait briller devant lui les dernières étincelles d'une flamme qui devait s'éteindre bientôt. Devant les siens, Cabanis dissimulait, au contraire, ses secrètes pensées. Il leur racontait que Condorcet avait eu, précisément, un avertissement de ce genre à la même époque de sa vie, vers cinquante ans, en 1790, que lui-même l'en avait soigné et qu'il en avait si bien rappelé que les meilleurs ouvrages du philosophe sont postérieurs à cette date.

Forcé de renoncer à ses travaux et à toute conversation un peu animée, craignant, à Auteuil, le voisinage de Paris qui l'exposait à recevoir trop de visites, Cabanis consentit à se rendre à la Maisonnette, chez Mme de Condorcet. Tracy disait : « Nous faisons des intrigues pour lui donner le goût de la botanique; il s'y prête et ce sera un grand bonheur : exercice doux, application douce, c'est la perfection : cela avait presque balancé en Rousseau les mauvais effets de l'étude des sciences morales. »

Bientôt, il s'établit chez M. de Grouchy, son beau-

sophiques, ni les idées religieuses de cette fameuse Société. Il a écrit un éloge ému de Cabanis.

Digitized by Google

père, au château de Villette. C'est là qu'il passa tout l'été; chassant, se promenant à cheval, allant avec son neveu visiter les pauvres et les malades. Sa santé se rétablissait, il revenait aux poètes de sa jeunesse et parlait de retoucher et d'achever sa traduction d'Homère.

A l'automne, il eut une seconde attaque. Craignant d'incommoder, par sa présence, son beau-père très âgé et lui-même gravement malade (1), Cabanis quitta Villette pour aller s'établir tout près de là, à Rueil, sur le territoire de la commune de Seraincourt (2). Restant ainsi dans le centre de ses affections et auprès des pauvres qu'il aimait et qu'il connaissait tous, il put encore faire quelques sorties. Cependant, il dépérissait et s'entretenait de sa fin avec une parfaite sérénité et une mélancolie attendrissante. Au printemps, un nouveau mieux se produisit (3); il se reprit à la vie et écrivit, ou plutôt dicta, le 22 février 1808, cette lettre touchante pour son ami Ginguené (4) :

1. François Jacques Marquis de Grouchy mourut à Villette, le 23 avril 1808, à 8 heures du matin à l'âge de 93 ans 1/2.

2. Cabanis n'était que le locataire de cette belle propriété. Sur le mur d'un des bâtiments, on peut encore lire ces lignes contemporaines de son séjour :

Qui procul a curis, ille lætus.
Si vis esse talis, esto ruralis.

3. Gérando écrivait alors à Fauriel : « Vous ne me dites rien de la santé du bon Cabanis. Donnez m'en quelques détails. Mettez mes hommages aux pieds de l'aimable princesse qui règne à Meulan. Que j'ai besoin auprès d'elle d'un ambassadeur comme vous! Que vous êtes heureux de respirer cet air paisible! » Msc. à la bibliothèque de l'Institut.

4. Inédite. Papiers de l'auteur.

Digitized by Google

Qu'il y a de temps, mon cher et excellent ami, que nous n'avons reçu de vos nouvelles et que nous avons de reproches à nous faire d'avoir pu être si longtemps sans vous en demander, ainsi que de celles de Mme Ginguené, que nous comprenons toujours sous ce mot *vous*. Nous avons su que vous aviez été incommodé, mais nous espérons que cela n'est rien. Les articles que vous mettez dans le *Mercure* sont d'un homme bien portant, et vous paraissez d'autant plus vigoureux que d'autres morceaux, placés à côté, ont des caractères maladifs assez remarquables. Dites-nous pourtant au vrai ce qui en est.

Voilà de bien beaux jours ; quoique froids encore, ils annoncent déjà le printemps, et cette annonce m'est doublement et triplement précieuse, en ce qu'elle nous donne l'espoir prochain de vous revoir à Rueil. Vous nous l'avez promis, et vous n'êtes pas homme à ne pas tenir votre promesse. Commencez donc, je vous prie, à faire sur cela vos projets et vos calculs d'amitié ; tous nos vœux seraient remplis, si Mme Ginguené voulait bien être de moitié dans cette partie.

Je compte, d'ici à peu de temps, faire une petite course à Auteuil, et vous devez être bien sûr que je n'oublierai pas la rue du Cherche-Midi, et surtout les excellents amis qui l'habitent. Mais cette course sera extrêmement courte et elle ne sera que pour mes amis les plus intimes ; car je me trouve trop bien du séjour de la campagne pour ne pas vouloir en compléter les effets ; je reviendrai aussitôt retrouver notre bon air et nos eaux parfaites. Si vous étiez homme à me suivre, vous seriez bien aimable.

Mme de Condorcet et Fauriel viennent de passer avec nous une partie assez considérable de l'hiver ; ils nous l'ont rendu extrêmement agréable. Mme de Condorcet a pourtant été et elle est encore assez incommodée d'une bouffée rhumatismale qui s'est terminée par une éruption très démangeante. Nous avons parlé bien souvent de vous ainsi que de Mme Ginguené. Vos charmantes fables et

Digitized by Google

l'espoir de les voir bientôt publiées ont été plus d'une fois le sujet de ces entretiens, et nous sommes très unanimement persuadés qu'elles seront pour vous un solide titre de gloire. Il me semble que cet ouvrage et votre histoire de la littérature italienne vous assureront une place bien distinguée dans la littérature française, et je suis bien convaincu que ce jugement n'est point une erreur de l'amitié.

Je ne vous dis pas, mon bon ami, tout ce que ma femme me charge de vous dire. Sachez uniquement que tout Rueil vous est dévoué de cœur, moi en particulier qui vous aime comme je vous estime, c'est-à-dire du fond de mon âme. Parlez de nous, je vous en prie, à Mme Ginguené. Nous embrassons tous le petit James, surtout Annette, qui voudrait bien le tenir dans la cour de Rueil.

Dites pour moi, je vous en prie, un mot d'amitié à Garat. Adieu, mon cher et bon ami, je suis tout à vous pour la vie et par delà, s'il y a un par delà.

Cabanis signait et ajoutait ce post-scriptum de sa main : « Vous me permettrez d employer la plume de mon neveu qui vous offre ses hommages. Ma main ne peut plus guère me servir pour écrire ; je suis obligé de la soutenir de la gauche, et c'est un travail pénible pour moi. »

Vaines illusions ! Le 5 mai 1808, après une promenade pendant laquelle il avait eu avec sa femme les plus doux épanchements de cœur, Cabanis se mit tranquillement au lit, dormit quelques heures et fut saisi, vers une heure du matin, d'une nouvelle attaque qui l'emporta malgré les secours les plus prompts (1).

1. Ginguené, dans son article biographique sur son ami. L'agonie dura jusqu'à quatre heures 1/2 du matin. Voici le procès-verbal d'autopsie : « L'ouverture du cadavre a présenté le ventri-

Digitized by Google

La dépouille mortelle de Cabanis fut transportée à Auteuil, où la cérémonie religieuse eut lieu, le lendemain, samedi, 14 mai, à l'église paroissiale, à 10 heures du matin (1). Puis, le cortège se rendit au Panthéon, et Garat, en présense des députations du Sénat, de l'Institut et de l'École de Médecine prononça un discours qui commençait ainsi :

O mon ami, je viens te parler pour la dernière fois ! Je viens déposer sur ton monument funèbre le tribut de nos regrets ! Mais, comment remplirai-je cette horrible tâche ? Comment pourrai-je trouver quelques paroles lorsque ces images de la mort glacent ma pensée, lorsque la douleur étouffe ma voix, lorsque les mouvements de mon âme me porteraient à me précipiter sur ton cercueil et à y demeurer attaché dans le silence et le recueillement de la consternation !

La douleur officielle ne fut rien à côté du chagrin de sa famille, de ses amis, et des pauvres d'Auteuil et

cule gauche du cœur d'un volume et d'une force triples au moins du volume et de la force ordinaires. Les parois de cette cavité musculaire avaient plus d'un pouce d'épaisseur, en sorte qu'au premier coup d'œil on observait une disproportion évidente entre la puissance de cet agent central d'impulsion et le reste de la machine. Les ventricules du cerveau contenaient 8 onces environ de sang coagulé. L'irruption avait été si violente que la cloison du *septum lucidum* était rompue et que les éminences saillantes à l'intérieur des cavités, comme les couches optiques et les corps triés, étaient profondément désorganisées dans leur substance. » Cité par le Dr Richerand dans son éloge de Cabanis.

1. *Journal de l'Empire*. 16 mai 1808. — Billet de faire part de Cabanis, à la bibliothèque de l'Institut. Le titre de Comte ne figure pas parmi les dignités du défunt. En effet, le brevet de Cabanis, conservé dans la famille, est daté du 23 mai 1808, quinze jours après sa mort. D'après l'*Armorial* de Simon, les armes de Cabanis étaient une balance, embrassée d'un serpent, le tout de sable, avec quartier des Comtes Sénateurs.

Digitized by Google

de Villette qui le pleurèrent comme un père tendrement aimé.

De Coppet, le 22 juillet 1808, Benjamin Constant écrivait à Fauriel (1) : « Je conçois que la perte de Cabanis qui aurait été dans tous les temps, une juste cause d'affliction pour ses amis, vous ait été doublement sensible dans un moment où les hommes de cette espèce semblent disparaître de la terre. A peine aperçoit-on encore quelques débris de cette classe qu'assurément la génération qu'on forme et qu'on veut former ne remplacera pas. »

Mme Cabanis, qui devait vivre encore près de quarante ans, était inconsolable. Firmin Didot lui écrivait le 9 novembre 1808 (2) : « Je vois que vous vous livrez trop à la mélancolie. Je sens bien qu'il y a peu d'objets capables de vous en distraire, mais je crois que vous trouvez un sombre plaisir à la nourrir et j'oserais vous dire, au nom de l'ami qui s'était emparé de votre âme, que, dans ce seul point, vous ne remplissez pas ses intentions et vous avez dû quelquefois le voir vous en faire de tendres reproches. »

A l'École de Médecine, Richerand fit l'éloge de celui qui joignait aux lumières d'une raison parfaite et d'un esprit supérieur, toutes les grâces de l'élocution et toute la vivacité de la jeunesse. « Sa conversation, dit-il, était instructive, animée, brillante, profonde ou légère, variée en un mot comme son esprit fami-

1. Msc. à la bibliothèque de l'Institut.
2. Msc. à la bibliothèque de l'Institut.

Digitized by Google

liarisé avec tous les genres d'études et de connaissances. Il portait la bonté jusqu'à ce point où les pervers veulent en vain la flétrir, en la nommant duperie. Son caractère lui acquit et lui conserva autant d'amis que ses talents lui valurent d'admirateurs... A Auteuil, il était la Providence des malheureux. On le voyait, dès le point du jour, dans la saison la plus rigoureuse, parcourant les villages voisins et portant aux indigents malades des consolations, des conseils et des secours de toute espèce. Lorsque, revenu de ses courses pénibles, il jouissait dans le sein de sa famille du commerce de l'amitié dont il était si bien fait pour apprécier toutes les douceurs, dans cette société dont il était le charme, chacun de nous lui faisait en secret l'application de ces paroles du vieillard de Cos : « Le médecin-philosophe tient en quelque sorte de la nature des dieux. »

L'Académie française avait nommé à sa place son ami Destutt de Tracy. Quand celui-ci vint prendre séance, le 21 septembre, il parla, comme il convenait, de « l'homme qui lui était le plus cher et dont il avait été tendrement aimé », et il célébra l'ouvrage de Cabanis sur les *Rapports du Physiqme et du Moral*, comme « l'un des plus beaux monuments du temps et l un de ceux qui contribueront le plus à la gloire du siècle où l'on entrait ».

Ségur répondit à Tracy, puis Andrieux lut une *Promenade de Fénelon* qui se terminait ainsi :

O toi de qui j'appris cette touchante histoire !
Toi, dont nous honorons aujourd'hui la mémoire,

Digitized by Google

Cher et bon Cabanis, je n'ai point l'heureux don
De ces traits éloquents, de ce noble abandon,
Qui, partant de ton âme, et si tendre et si sage,
Passionnaient toujours tes écrits, ton langage!
Dans tes yeux, dans tes traits, souriait la bonté;
Juste et fier, sans orgueil, simple avec dignité,
Toujours compatissant aux misères humaines,
Tu guérissais les maux, tu partageais les peines;
Du divin Fénelon, aimable imitateur,
Comme lui cher aux pauvres et son consolateur,
Du vrai beau comme lui toujours ami sincère,
Nourri des anciens, plein de ton vieil Homère,
Ton savoir, ton génie éternisent ton nom;
Tu nous rendais ensemble Hippocrate et Platon;
O Ciel et tu n'es plus! Ta mort prématurée
Par tout ce qui t'aimait sera toujours pleurée.
Hélas! dans nos amis nous-mêmes nous mourons,
En leur donnant des pleurs, c'est nous que nous pleurons.
Ah! du moins qu'un espoir adoucisse nos plaintes;
Leurs âmes, après eux, ne seront pas éteintes;
Croyons qu'il est un Dieu qui, lorsqu'on a vécu,
Garde une peine au crime, un prix à la vertu;
C'est là que la bonté sera récompensée;
Un jour, j'aime à nourrir cette douce pensée,
Les mortels bienfaisants revivront réunis,
Avec les Fénelon, avec les Cabanis!

La toute-puissance de Napoléon fit inhumer dans le Temple des Grands hommes la dépouille mortelle de Cabanis. Son cœur manque sous les tristes voûtes du Panthéon ; il repose à Auteuil, dans un coin de verdure, auprès du corps de Mme Cabanis et tout à côté des restes de Mme Helvétius.

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME

DESTUTT DE TRACY.—SECONDE SOCIÉTÉ D'AUTEUIL. FIN DE L'EMPIRE

CHAPITRE PREMIER

1808-1814

La deuxième société d'Auteuil. — Destutt de Tracy et sa famille — Les Choiseul-Praslin. — Rumford. — Le Couteulx de Canteleu. — Tracy remplace Cabanis à l'Académie française. — Ses bizarres visites de candidature. — Son discours. — L'opposition au Muséum : Fourcroy, Geoffroy-Saint-Hilaire, Jussieu, Lakanal. — Volney y sert de lien avec Auteuil. — Plaisanteries de Napoléon cóntre les Idéologues. — Les « boudeurs d'Auteuil ». — L'Idéologie à l'Institut. — Napoléon voit dans l'Université impériale un instrument de combat contre les Idéologues. — Mme de Condorcet et Fauriel à la Maisonnette. — Travaux de Ginguené. — Les derniers jours de Marie-Joseph Chénier. — Tracy quitte Auteuil. — La décoration de Maine de Biran. — Conspiration du général Malet. — Disgrâce de Frochot. — Discours de Napoléon contre l'Idéologie. — 1813. — La Commission des cinq.

Destutt de Tracy, après la mort de Cabanis, n'avait plus auprès de lui, à Auteuil (1), que ses amis de Praslin et le Couteulx de Canteleu. Il réunissait sou-

1. Il y demeurait 10, rue Sainte-Geneviève, dans une maison dont nous avons déjà parlé.

Digitized by Google

vent à dîner Daunou, Fauriel, Chénier et Ginguené; de plus, sa famille était nombreuse. Il continuait ainsi les réunions qui s'étaient tenues, auparavant, chez Mme Helvétius et chez Cabanis.

Dans l'été de 1802, il décrivait son intérieur (1) :

Je suis arrivé ce matin ayant voyagé toute la nuit. J'ai trouvé ici tout en bon état, hors pourtant ce bon Mentor (2) qui, le lendemain même de votre départ, a eu un violent mouvement d'indigestion qui me paraît avoir le caractère apoplectique bien prononcé... Tous les autres vont bien. J'ai de bonnes nouvelles de Victor (3) qui a pensé avoir la jambe cassée d'un coup de pied de cheval et en est à peu près guéri. Il est fort gai de ce malheur évité. Sa lettre est excellente.

Nous venons d'en recevoir une d'Émilie (4), de Chavaignac, où elle est arrivée le 15 ; elle, Georges, le beau-père (général de La Fayette) et la belle-mère ne parlent que de vous et de Mme Cabanis, et comme ils le sentent et comme ils le doivent. Tout va encore bien de ce côté-là. On goûte fort ma fille et je vois que ses nouveaux parents lui donnent avec succès de ces exemples d'amabilité et de reconnaissance envers gens de toutes couleurs et de toute étoffe qui le méritent. C'est un trait qui caractérise les La Fayette. Je suis charmé que cela gagne dans mon sang qui, en général, n'est pas coquet.

Le jeune ménage de La Fayette eut une première fille, Nathalie-Renée-Émilie, le 23 mai 1803, et une seconde, Charlotte-Mathilde, le 7 mai 1805.

1. A Cabanis, à Villette. Communication de M. Alfred Dutens.
2. Le bailli de Tracy, oncle du sénateur.
3. Fils du sénateur. Il devint ministre sous Louis-Philippe.
4. Fille aînée de Tracy, mariée à Georges de La Fayette, le 18 prairial 1802.

Digitized by Google

Dans l'intervalle, Tracy avait perdu sa mère, Marie-Emilie de Verzure, veuve Destutt de Tracy, qui fut inhumée dans le cimetière d'Auteuil, le 24 floréal de l'an XII (1).

Enfin, le 13 juillet 1808, il mariait sa seconde fille, Augustine-Émilie-Victoire, avec Aimé-Marie-François-Emmanuel Mouchet Battefort de Laubespin (2).

Tracy avait goûté à Auteuil, comme il le disait lui-même, tous les charmes de la retraite, du repos, de l'étude et de l'amitié. Mais, bientôt, la mort de ses amis, le départ de ses enfants, la faiblesse de sa santé, — bien qu'il dût vivre encore près de trente ans, — la menace toujours imminente de la cécité, avaient assombri son caractère et l'avaient tourné vers la misanthropie et la tristesse. « Depuis, disait-il, je n'ai fait que traîner les restes d'une existence inutile. » Il n'était pas non plus sans s'apercevoir du discrédit qui atteignait les idées qu'il avait soutenues

1. Elle était âgée de 70 ans. Sa tombe, recouverte de lierre, est difficile à trouver. — Registres de la paroisse Notre-Dame d'Auteuil, 1er volume, folios 31 et 32 : 18 prairial 1802, mariage de Georges-Washington Motier de La Fayette, fils majeur de Marie-Paul-Joseph-Roch-Yves-Gilbert Motier de La Fayette et de Marie-Adrienne-Françoise de Noailles, son épouse, avec Françoise-Emilie Destutt de Tracy, fille majeure d'Antoine-Louis-Claude Destutt de Tracy, sénateur, et d'Emilie-Louise de Durfort-Civrac, son épouse ; — 4 prairial 1803, baptême de Nathalie-Renée-Emilie. Parrain : René-Maur Froulay de Tessé — Marraine : Marie-Emilie de Verzure-Tracy, grand'mère maternelle de l'enfant. — 18 floréal an XIII (8 mai 1805), baptême de Charlotte-Mathilde. Parrain : Antoine-Louis-Claude Destutt de Tracy, sénateur, grand-père maternel. Marraine : Marie-Adrienne-Françoise de Noailles La Fayette, grand'mère paternelle.

2. Registres de la paroisse d'Auteuil. 1er vol., fol. 66.

Digitized by Google

avec tant d'ardeur; s'il acceptait, avec orgueil et presque avec plaisir, le surnom que ses ennemis lui avaient donné *le Têtu de Tracy*, l'entêtement, disait-il, étant un bon défaut et les hommes n'étant souvent méprisés que parce qu'ils ne savent pas dire non; en revanche, il se montrait sensible, plus que de raison, à des critiques comme celles de son parent le duc d'Uzès : « Où donc mon cousin de Tracy va-t-il pêcher toutes ces bêtises qu'il imprime? Quand on a fini ses études et qu'on est maître de son temps, à quoi bon s'occuper d'idées, de grammaire et de logique? »

Le dernier sourire de la fortune fut son élection à l'Académie française en remplacement de Cabanis. Il n'avait eu qu'un concurrent, Esménard, l'auteur du poème *de la Navigation*, qui avait posé sa candidature en ces termes (1) :

Personne ne sait mieux que moi combien mes titres littéraires sont insuffisants pour succéder à M. le sénateur Cabanis dans la place qu'il occupait à l'Académie française, cependant j'ose solliciter les suffrages de ses membres parce que, dans le poème de la *Navigation*, j'ai rappelé les souvenirs glorieux de mon pays, et parce que j'ai essayé de peindre, dans mon opéra de *Trajan*, les triomphes mémorables dont nous sommes les témoins (2).

1. Paris, 21 mai 1808, à Suard, secrétaire perpétuel de l'Académie française. — Collection de Refuge.

2. Esménard était tout dévoué à l'Empereur. Il recevait des secours de Rovigo et fut, grâce à lui, « pour avoir un ami dans la place », nommé plus tard académicien. *Mémoires de Rovigo*, t. V, pp. 16 à 24. — Esménard était très utile pour faire connaître à la

Digitized by Google

Tracy avait agi plus fièrement. Il avait adressé à ceux dont il voulait être le confrère une profession de foi *imprimée* où il revendiquait hautement, pour l'Idéologie, le droit d'entrer à l'Académie française. Le souvenir de l'amitié de Cabanis le servit plus que tout le reste, et il fut élu.

Le 4 juillet, Tracy écrivait à Suard (1) :

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et par laquelle vous m'apprenez que S. M. l'Empereur et Roi a bien voulu approuver mon élection.

Je suis assurément très empressé de profiter des bontés de la Classe, et je désirerais beaucoup hâter le moment de ma réception. Mais ma santé est si mauvaise dans ce moment, et l'honneur que je reçois est si douloureux pour moi, que j'ai besoin de quelque indulgence et que je serai forcé de demander des délais. J'aurai l'honneur de voir à ce sujet M. de Ségur (2) et, autant qu'il me sera possible, je ferai tout ce qui pourra lui convenir. Je vous aurais beaucoup d'obligations, monsieur, si, en attendant que je puisse me présenter devant elle, vous vouliez bien être auprès de la Classe l'interprète de mon respect et de ma reconnaissance.

Dans son discours, Tracy laissa un libre cours à sa tristesse, il parla de « son âme accablée de chagrins si cruels, qu'elle ne pouvait s'ouvrir à aucune autre impression. » Puis, après avoir fait l'éloge de son ami, il ajoutait : « Il est triste que tant d'efforts heu-

police tous les gens de lettres, dont il ne disait aucun mal, bien qu'il fût déchiré par eux sans pitié.

1. Collection de Refuge.

2. Chargé par l'Académie de lui répondre.

Digitized by Google

reux pour perfectionner la raison et pour améliorer la destinée humaine soient encore calomniés de nos jours... Il est affligeant qu'un observateur si scrupuleux et si circonspect ait été accusé de témérité, que M. Cabanis ait vu se renouveler contre lui ces imputations banales que, dans les siècles d'ignorance, on prodiguait si impunément à tous les savants, qu'elles étaient passées en proverbe. » Tracy terminait son discours en parlant des prodiges inouïs qui rendront immortels le règne de Napoléon le Grand, de la paix, du Code et des miracles qu'a enfantés la volonté d'un homme de génie.

A la fin du mois d'avril 1808, Benjamin Thompson, comte de Rumford, était venu s'établir à Auteuil, comme locataire, dans l'aile de la maison de Mme Helvétius qui était libre, depuis la mort de l'abbé de La Roche. Rumford, qui venait de se séparer de sa seconde femme, avait été attiré à Auteuil par ses deux amis Delessert et Le Couteulx de Canteleu, comte de Fresnelle, sénateur (1). Benjamin Thompson, qui avait reçu le titre de comte de Rumford (2), pendant

1. Rumford et le sénateur étaient tout à fait voisins. Le 9 mai 1810, lors de la naissance d'Elisabeth-Jeanne-Désirée le Couteulx de Canteleu, fille de Barthélemy-Alphonse, auditeur au Conseil d'Etat et de Mathilde de Talhouët, le comte de Rumford signa au registre avec les parrain (le sénateur) et marraine (Elisabeth-Françoise Baude, femme de Louis-Céleste-Frédéric de Talhouët, comte de l'Empire et chevalier de la Légion d'honneur; elle était Dame du Palais de S. M. l'Impératrice). 1er registre de la paroisse d'Auteuil, fol. 83.

2. L'électeur de Bavière, au service duquel était Thompson, profita de ses fonctions de vicaire de l'Empire, pendant l'interrègne de 1791, pour donner à son ministre ce titre de comte du Saint

Digitized by Google

l'interrègne qui sépara la mort de Joseph II du couronnement de Léopold, avait épousé, en secondes noces, le 20 octobre 1805, Marie-Anne-Pierrette-Paulze d'Ivoy, veuve de l'illustre Lavoisier.

Cette union avait eu comme sa préface dans un voyage que le philanthrope et Mme Lavoisier avaient fait en Suisse, en 1803. En épousant Rumford, Mme Lavoisier avait reconnu à son mari une dot de 130.000 francs placés en fonds français ; il ne voulut pas en faire profiter sa famille et la laissa par son testament à différentes institutions.

Fille d'un fermier général et nièce de l'abbé Terray, Mlle Paulze d'Ivoy avait connu dans sa jeunesse Turgot, Malesherbes, l'abbé Raynal et Condorcet. Elle était venue souvent chez Mme Helvétius et c'est ainsi qu'elle avait peint, à Auteuil, le portrait de Franklin (1).

Le ménage de Rumford, qui avait commencé sous d'heureux auspices, ne tarda pas à se brouiller de la façon la plus grave. La comtesse de Rumford qui, dès la mort de son deuxième mari, porta ce titre avec orgueil, ne voulait pas être appelée ainsi tant qu'il vécut ; elle avait la prétention de rester, malgré son second mariage, Mme Lavoisier. Rumford, de son

Empire Romain, avec attribution du nom de Rumford, en souvenir du village où Thompson avait reçu, aux Etats-Unis, les premières faveurs de la fortune. *Mémoirs of sir Benjamin Thompson count Rumford with notices of his daughter, by George E. Ellis. Philadelphia.* (*S. d.*)

1. Ce chef-d'œuvre de vérité et de bonhomie est aujourd'hui conservé dans la famille de Mme de Rumford.

Digitized by Google

côté, tout philanthrope qu'il était, se montrait froid et peu aimable, non seulement avec les étrangers, mais jusque dans son intérieur. Il enfermait sa femme au second étage, sous les toits de son hôtel de la rue d'Anjou-Saint-Honoré, et ces excentricités cruelles étaient connues de toute la société parisienne du temps.

Rumford ignorait ses torts pour ne voir que ceux de son épouse. Le 12 avril 1808, il écrivait à son cher Sally :

J'ai le malheur d'avoir épousé la plus impérieuse, la plus tyrannique, la plus cruelle des femmes qui existent. Il m'est impossible de continuer une pareille vie, nous allons nous séparer. Il est probable que je m'établirai à Auteuil, dans un endroit charmant, près de la Seine et du Bois de Boulogne. Cela me coûtera cher, mais on ne paie jamais assez sa tranquillité.

Quelques jours après cette lettre, la séparation était un fait accompli. Rumford dépensa des sommes considérables dans le parc qu'il adorait. C'est là que, jusqu'à sa mort, arrivée le 21 août 1814 (1), il reçut

1. Il mourut d'une fièvre nerveuse et fut enterré, le 24, au cimetière d'Auteuil, où il repose encore aujourd'hui. — Lorsque la Bavière se joignit à la coalition européenne, Napoléon songea à l'expulser de France ; mais, convaincu des sentiments de Rumford pour sa nouvelle patrie d'élection, il renonça à ce projet. — Lors de son premier voyage à Paris, la *Décade philosophique* (numéro XX) avait parlé de Rumford en ces termes : « Sa conversation est animée, intéressante, substantielle, c'est celle d'un homme qui a beaucoup vu et qui a porté sur chaque chose un œil observateur. Il s'occupe du bien des hommes et compte peu sur leur reconnaissance. Il suit son goût et n'est pas indifférent à la gloire. »

Digitized by Google

ses rares amis : Tracy, Praslin, Canteleu, Delessert et Cuvier, le plus fidèle de tous.

Volney et Cuvier rattachaient la société d'Auteuil à l'opposition qui avait trouvé un autre centre au Jardin des Plantes. Douze chaires avaient été créées qui étaient occupées par Jussieu, Fourcroy, Geoffroy Saint-Hilaire, etc. Le Muséum était devenu une république de savants qui voulaient ignorer les gloires et les pompes impériales. « L'arbre de la liberté, disait Lakanal, serait-il le seul qui ne pût être naturalisé au jardin des Plantes ? »

Napoléon, dans ses plaisanteries, confondait toutes ces oppositions sous une appellation unique ; pour lui, les professeurs du Muséum, les débris des anciens économistes qui se réunissaient au café Corazza au Palais-Royal (1), et les Idéologues étaient tous des *boudeurs d'Auteuil*, mûrs pour le Sénat (2). Sans le dire, il pensait volontiers, comme Chateaubriand, que l'Institut était « une tanière de philosophes ». En effet, les rapports de Savary n'étaient pas favorables à la masse des Académiciens, qui formaient une « coterie, épiant toutes les places vacantes pour des amis et qui, hors d'un certain cercle, n'admettaient personne, quelque mérité qu'on eût (3). » Le ministre de la police ajoute :

1. En 1810. *Hermite de la Chaussée d'Antin*. I, 104.
2. C'est en parlant de Tacite que Napoléon dit ce mot qu'il aimait ensuite à répéter : « Tacite aurait été, de nos jours, un sénateur, un boudeur d'Auteuil. »
3. *Mémoires* de Rovigo. T. V, pp. 16 à 24.

Digitized by Google

Par les journaux de l'époque, on peut se convaincre qu'ils n'ont pas craint de professer hautement, alors, des principes qui, plusieurs fois, depuis la Restauration, les auraient conduits à la police correctionnelle, mais le gouvernement était fort, sa théorie nationale : il avait rallié tous les esprits et tous les partis. On aurait regardé comme un fou celui qui aurait prêché la discorde ; nous ne nous inquiétions pas de la liberté de telle ou telle opinion... Jamais peut-être l'Empereur n'a entendu sur certaines matières des vérités aussi fortes que celles que j'ai puisées quelquefois dans leurs conversations, les plus libres peut-être qui aient eu lieu dans Paris, et dont aucun d'eux ne craignait jamais les conséquences. La liberté de ces entretiens fut même rapportée à l'Empereur par des personnes dont le zèle officieux est toujours prêt à nuire.

Aussi, lorsque Napoléon songea à créer cette admirable institution de l'Université Impériale, ses choix se portèrent sur un personnel qu'il ne croyait pas gagné aux principes des Idéologues.

L'un d'eux, Thurot, qui avait été admis chez Mme Helvétius, et qui était resté l'ami de Garat et de Ginguené, laissait percer la désillusion du parti sous la banalité des phrases louangeuses. « A un signal des chefs illustres que le choix du souverain a mis à leur tête, les maîtres français, dit-il, *formés par l'ancienne Université*, donneront à notre instruction publique l'éclat et le développement dont elle est susceptible. » Mais il disait, en même temps, qu'il fallait « s'adresser aux autres nations de l'Europe et non aux livres de l'ancienne Université pour ranimer et propager l'étude et le goût de la littérature ancienne. »

Digitized by Google

Les circonstances, d'ailleurs, favorisaient les plans de l'Empereur. L'École de Condillac et de Cabanis était attaquée de toutes parts, en même temps que l'étude de la philosophie spiritualiste redevenait à la mode : « Un des bienfaits de cette restauration de l'instruction publique, dit Charles de Rémusat, fut le rétablissement de l'enseignement philosophique, négligé et comme abandonné par une étrange ingratitude de la Révolution. Dans nos collèges, il m'en souvient, l'Université fit connaître son avènement par l'ouverture des classes de philosophie. Avec une libéralité sans exemple, l'Empereur dota de trois cours consacrés à cette science la faculté des lettres de Paris. »

Laromiguière fut le premier titulaire d'une de ces chaires; aussi modeste qu'ennemi de la lutte, lorsqu'il sentit que son cours n'avait pas l'agrément de l'Empereur, il se retira et se fit suppléer, à partir de 1813, par Thurot, son ami.

De son côté, Pastoret, nommé sénateur, avait laissé vacante, en 1811, la chaire d'histoire de la philosophie. Royer-Collard y fut nommé et, dès sa première leçon, il attaqua, sans ménagements, les doctrines de Condillac. Le lendemain, Barbier, bibliothécaire de Napoléon, mettait ce cours sous les yeux du maître qui dit à Talleyrand : « Savez-vous, monsieur le grand Électeur, qu'il s'élève dans mon Université une nouvelle philosophie très sérieuse qui pourra bien nous faire grand honneur et nous débarrasser tout à fait des Idéologues en les tuant sur place

Digitized by Google

par le raisonnement. » Le propos fut répété à Royer-Collard qui dit, alors, devant quelques amis : « L'Empereur se méprend. Descartes est plus intraitable au despotisme que ne le serait Locke. Entre nous, la doctrine de l'âme est bien autrement favorable à la liberté que celle de la sensation transformée. Pour les partisans de cette théorie, la résistance morale à la force est une inconséquence généreuse; pour nous elle est un devoir irrémissible. »

Tandis que Napoléon voyait ainsi ses anciens adversaires s'effacer devant lui, sinon s'attacher à sa cause; tandis que la pensée libre, comprimée ou détruite d'un côté cherchait à se faire jour de l'autre; la noblesse se ralliait absolument à son trône. La descendance d'Helvétius lui donnait des gages. Le comte de Mun était un de ses chambellans; et le baron, bientôt comte d'Andlau (1), se préparait à le suivre, en Russie, avec le titre d'écuyer. Mme de Condorcet, tout à son amour pour Fauriel, avait, elle aussi, désarmé. Dans une de leurs rares séparations, elle écrivait, en 1809, à son ami sur un papier, dans le filigramme duquel on voit « Napoléon, Empereur des Français et Roi d'Italie », des billets comme ceux-ci (2) :

Je suis arrivée ici (à Auteuil, — Fauriel était resté à la Maisonnette), accompagnée par le soleil et j'y ai trouvé le feu bien établi en bas et dans ma chambre. Du reste, des

1. Almanach Impérial de 1813. — M. d'Andlau, jusqu'à 1812, ne fut qu'écuyer honoraire. Mais il fit son service effectif pendant la campagne de 1812.
2. En msc. à la bibliothèque de l'Institut.

Digitized by Google

soins simples pour moi qui m'y laissent presque aussi libre que si j'étais seule. Ma belle-sœur venait de recevoir une lettre de mon frère (le général de Grouchy) d'Als, du 19. Alphonse (fils du général) pris par Châtelet s'est échappé au bout de dix jours et a rejoint le général Zusca qui l'a envoyé à l'Empereur lui rendre compte de l'État du Tyrol. L'Empereur l'a bien reçu et lui a dit qu'il n'avait pas son père avec lui parce qu'il se conflait plus à lui qu'à personne pour mener sa cavalerie et qu'il n'en savait pas moins qu'il avait pris un bidet de poste pour arriver à temps à la bataille de Piave, etc., etc... Mon frère ajoute : « On s'occupe à prendre Raab, place fortifiée qui nécessiterait des pièces de siège dont nous manquons. Les affaires avancent peu. La sanglante et glorieuse bataille du 14 n'a pas eu autant de résultats qu'il eût été à désirer. Enfin, ce n'est que dans un avenir terriblement éloigné qu'on peut entrevoir la fin de cette guerre, à moins que les Russes n'y prennent une part active. »

J'ai trouvé le cabinet occupé par de la musique et du dessin, le tout assez passable pour me mettre en train, si j'avais la force de l'être. L'air d'ici me semble bon, mais un affreux bouillon m'a fait passer une affreuse nuit.

Adieu. Désirer de te voir vient si fort après désirer qu'il ne te coûte pas un moment de gêne que je te répète : Ne viens pas. Mille choses à nos amis.

Et une autre fois :

Bon sommeil et néanmoins douleurs cruelles pour quatre lignes. J'ai envoyé les clefs hier. A jeudi, *Nâfsi* (1) et n'oublie pas de faire envoyer une paire de draps bons jeudi..... P. S. Salut, douce retraite, parfum

1. Diminutif d'un mot arabe, langue que Fauriel avait apprise à Mme de Condorcet.

Digitized by Google

des fleurs, aimables ombrages, paix pour le travail et tout ce dont il double le charme (1).

En cette année 1809, Auteuil fut abandonné de tous ceux qui en avaient fait la gloire et qui ne pouvaient plus y trouver le bonheur.

Au mois de décembre, Mme Cabanis quitta définitivement la maison, désormais si triste, de Mme Helvétius et, peu de jours après, Destutt de Tracy alla s'installer rue d'Anjou-Saint-Honoré « où il allait achever tristement sa vie, » comme il l'écrivait à Biran. Mme de Choiseul-Praslin était morte le 4 mai 1808, et depuis cette époque, il se livrait au sentiment du plus triste abandon. « Je souffre, donc je suis, » disait-il, et tous ceux qui l'approchaient sentaient bien que ses souffrances morales étaient plus vives encore que ses douleurs physiques. « Il craignait de déranger les autres, a dit Mme de Tracy, sa belle-fille, dans une notice pleine d'intérêt. Il ne recherchait plus ses semblables; il se plaisait à faire des observations sur son déclin général. On le voyait à sa fenêtre, en contemplation devant les nuages qui passaient et se succédaient. A quoi pensait-il donc en examinant ainsi le ciel? Nul ne l'a su. »

La longue tristesse de ces derniers jours d'une vie

1. La situation de Fauriel était vraiment étrange dans cette maison où il trouvait le bonheur et l'aisance de la vie. — Mme O'Connor, encore jeune fille, s'intéressait aux indispositions de Fauriel qu'elle appelait *le gentleman*. Les enfants du général O'Connor, au moins jusqu'à la mort de leur grand'mère, correspondaient avec Fauriel, comme des petits-fils avec un aïeul. — V. les msc. de la bibliothèque de l'Institut.

Digitized by Google

honorablement et dignement remplie, quels qu'en aient été les écarts ou les erreurs, se retrouve aussi dans les derniers moments de Marie-Joseph Chénier. Mais la Providence accorda, du moins, au poète cette douceur d'une mort rapide, que les anciens regardaient comme la suprême faveur du Destin.

Les idées du Tribun étaient bien changées. Il célébrait maintenant (1) « la garantie que le gouvernement de l'Empereur donnait à l'indépendance des opinions » et il revenait à ses enthousiasmes de 1798 quand il disait :

Dans les camps où, loin des calamités de l'intérieur, la gloire nationale se conservait inaltérable, naquit une autre éloquence inconnue jusqu'alors aux peuples modernes... Elles partirent de l'armée d'Italie, ces belles proclamations où les vainqueurs de Lodi et d'Arcole, en même temps qu'ils créaient un nouvel art de la guerre, créèrent l'éloquence militaire dont ils resteront les modèles. Suivant leurs pas, comme la fortune, cette éloquence a retenti dans la cité d'Alexandrie, dans l'Égypte où périt Pompée, dans la Syrie qui reçut les derniers soupirs de Germanicus. Depuis, en Allemagne, en Pologne, au milieu des capitales étonnées, à Vienne, à Berlin, à Varsovie, elle était fidèle aux héros d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, lorsqu'en cette langue de l'honneur, si bien entendue des armées françaises, du sein de la Victoire même, ils ordonnaient encore la victoire et communiquaient l'héroïsme.

Ses doctrines religieuses et philosophiques, de leur côté, s'étaient épurées et élevées. Il disait du poème

1. Dans son *Rapport sur les progrès des lettres depuis* 1789, p. 94. Edit. de 1818.

Digitized by Google

de la *Nature* de Lebrun que cet ouvrage différait beaucoup de celui de Lucrèce par les opinions et le plan général et il se plaisait à citer « un passage supérieur sur la chaîne des êtres en remontant par degrés d'un infini à l'autre » ainsi qu' « une profession de foi, pure de superstition, mais pure aussi d'athéisme et vraiment religieuse, car le poète y présente l'existence de Dieu non pas seulement comme un dogme utile au maintien des sociétés, mais comme un principe d'action nécessaire à l'ordre éternel. »

Dans la pratique de la vie, Chénier avait l'âme grande et généreuse et souvent sa bourse aidait les misères ou augmentait les revenus des hopitaux. N'est-elle pas de lui cette phrase profondément chrétienne : « On a besoin de bonnes actions pour placer quelque chose de réel dans la vanité de la vie (1). »

Ses derniers jours furent embellis par la présence d'une femme remarquable par l'esprit et par la beauté. Il l'a dépeinte sous le nom d'Eugénie dans quelques uns de ses ouvrages. Mme de la Bouchardie, qui, par un second mariage, devint Mme de Lesparda, avait eu l'honneur d'attirer les regards de Bonaparte qui avait demandé sa main avant d'épouser Joséphine (2). C'est elle qui, avec Arnault et Daunou, se rencontrait au chevet du poète mourant, et, tandis que Daunou devenait le légataire des papiers d'André

1. Manuscrits de Marie-Joseph Chénier, en un petit cahier, à la Bibliothèque nationale, dép. des msc. Legs Louis Barbier.

2. *Napoléon et les femmes* par M. Frédéric Masson. IIe article. *Figaro* du 8 avril 1893.

Digitized by Google

Chénier, Madame de Lesparda recevait la propriété des œuvres posthumes de Marie-Joseph (1).

Si Chénier, à la fin de sa vie, était bon et indulgent; si l'Empereur n'était pas avec lui en reste de générosité, puisqu'il avait ordonné aux journaux de cesser leurs attaques et qu'il avait envoyé au poète un nouveau secours extraordinaire de 6.000 francs, la jeunesse, manquant à ses traditions et à ses devoirs, poursuivait de ses sarcasmes cruels l'auteur de *Charles IX*.

Un témoin, J. E. Pacardy, racontait, en 1843, à Hippolyte Lucas, les tristes scènes qu'on va lire (2) :

Je l'ai vu s'éteindre et venir, malade, dans les coulisses de la Comédie française, couvert de flanelle de la tête aux pieds, les jambes enflées et le bras appuyé sur celui d'un domestique ; je vis Chénier réunir tout ce qu'il avait de forces et soutenir une lutte des plus terribles contre plus de dix jeunes gens, frais émoulus du collège, et tout remplis d'une insolente morgue demi-aristocratique.

On allait jouer *Henri VIII*, et l'auteur était là, à sa place et dans son droit. Ces audacieux, reconnaissant Chénier et le voyant souffrant, tournèrent autour de lui en ricanant, puis, s'oubliant de plus en plus, ils dirent : « Oh ! parbleu ! nous allons entendre de belles pensées et de beaux vers ; c'est de l'école de Voltaire. C'est tout dire ! »

L'accent qui avait accompagné ces téméraires paroles était pénétrant d'amertume, d'ironie et d'impudence ; il indigna, il transforma, dis-je, celui qui en était l'objet.

1. En 1816, elle eut à soutenir un procès contre les héritiers de Chénier qui eurent gain de cause. — Turpin de Crissé épousa, en 1813, Adèle de Lesparda, fille de Mme de Lesparda. Napoléon et Marie-Louise signèrent au contrat. Au musée d'Angers, dans la collection Turpin de Crissé, il y a des dessins d'Adèle et de sa mère.

2. *Semeur*, 25 juin 1891.

Digitized by Google

Chénier, voyant Voltaire outragé par des pygmées imberbes, oublia son âge, ses maux, et, relevant fièrement la tête en même temps qu'il se dégageait du bras de son domestique, il commença ainsi : « Messieurs, dites de moi et de mes ouvrages tout ce que vous voudrez, mais respectez mon maître. Outrager Voltaire sur la scène même du Théâtre français est un acte de vandalisme. L'Europe lettrée, l'univers est au pied de la statue de cet immortel génie, et des jeunes gens, instruits sans doute, mais mus par un sentiment de haine, osent la manifester ici !... »

Il allait poursuivre lorsque le semainier parut ; il s'approcha de Chénier et le calma ou à peu près ; il parla avec autorité aux insolents agresseurs ; il leur enjoignit de se retirer et, quelques instants après, on leva le rideau. Chénier alla se placer dans une loge grillée d'où il put voir encore d'autres ennemis... Peu de jours après cet événement, je revis Marie-Joseph aux Champs-Elysées, toujours dans la société de son fidèle domestique, mais alors, c'était l'homme tournant autour de sa fosse et en mesurant la profondeur. Je le suivis lentement, silencieusement, en me disant : « Ce que l'on nomme la Gloire fait bien peu pour le bonheur de celui qui l'a ambitionnée. »

A quelque temps de là, les feuilles publiques annoncèrent sa mort. Arrivée le 10 Janvier 1811, vers midi, elle fut douce et paisible ; il avait quarante-six ans.

Napoléon désigna Chateaubriand pour le remplacer à l'Académie. Celui-ci se fit prier, car les philosophes étaient en majorité à l'Institut ; néanmoins, il envoya ses cartes et fut élu.

Le discours de Chateaubriand fut un coup de foudre dans le ciel de l'Empire. Le nouvel académicien

Digitized by Google

n'avait rien trouvé de mieux à dire que de blâmer dans Chénier le régicide. Napoléon qui avait tout fait pour éteindre les haines et les passions anciennes et qui avait réuni, dans les salons de ses palais, aux conventionnels les nobles revenus de l'émigration; Napoléon, qui voyait cette œuvre de fusion s'achever tous les jours, ne pouvait applaudir à une sortie qui remettait tout en question.

« Allez porter ailleurs, disait-il, vos haines opiniâtres et des principes que le bien public m'ordonne d'étouffer. » La réception n'eut pas lieu.

C'eût été un trop grand scandale que d'entendre des paroles comme celles-ci: « En portant aux cendres de M. de Chénier le tribut de respect que tous les morts réclament, je crains de rencontrer sous mes pas des cendres bien autrement illustres... » Et ce souvenir d'André, ainsi évoqué :

« Ah! qu'il eût été plus heureux pour M. de Chénier de n'avoir point participé à ces calamités publiques qui retombèrent enfin sur sa tête ! Il a su, comme moi, ce que c'est que de perdre dans les orages populaires un frère tendrement chéri. »

Chateaubriand pouvait avoir du talent; mais la générosité et le tact lui manquèrent toujours (1) !

L'Empire avait trouvé en Espagne et en Russie les bornes de ses conquêtes. Un matin, le 23 octobre 1812,

1. V. sur cette affaire du discours de Chateaubriand, le beau livre de Sainte-Beuve sur *Chateaubriand et son groupe littéraire* V. aussi les *Mémoires*, très-complets sur ce point, du général Philippe de Ségur.

Digitized by Google

le bruit se répandait dans Paris que l'Empereur venait de mourir en Russie. Malet, en costume de général, avait gagné les troupes de la caserne Popincourt; il leur avait annoncé la mort de Napoléon et lu les ordres, proclamations, etc., que son complice, l'abbé Lafon, avait rédigés dans la maison de santé du docteur Dubuisson, où il était interné. Avec ces premières recrues, Malet s'était rendu à la Force, où il avait fait mettre en liberté La Horie et Guidal, ses complices. Ceux-ci, agissant de concert, devaient arrêter Savary ; puis Guidal seul se chargerait du Ministre de la Guerre et La Horie du Préfet de Police. Malet répondait du général Hulin, gouverneur de Paris. Il était six heures du matin ; le rendez-vous était pour neuf heures à l'Hôtel de Ville. Rovigo fut arrêté et conduit à la Force (1). Clarke prévenu s'échappa. Pasquier fut conduit à la Force. Malet étendit par terre d'un coup de pistolet le général Hulin ; mais le conspirateur fut reconnu par un adjudant de la place et un inspecteur de police. On l'arrêta. C'était fini.

Le préfet Frochot, pendant ce temps, était à la campagne à Nogent-sur-Marne. Un de ses chefs de division, M. Villemsens, lui avait écrit ce billet : « On attend M. le Préfet. *Fuit Imperator.* » Frochot accourt ; l'Hôtel de Ville était gardé par la 10e cohorte de la garde nationale. Le Préfet, persuadé de l'exactitude de la nouvelle, allait se rendre chez Cambacérès ;

1. Ce qui fit dire, le lendemain, aux plaisants qu'il avait été faire un tour de force.

Digitized by Google

mais auparavant, il dit à ses gens : « Faites ce que ces messieurs ordonnent », et il fit même remettre aux conjurés des tables et des chaises pour tenir leur conseil. C'est alors qu'on vint annoncer à Frochot le complot et sa découverte : « Ah! je le savais bien, s'écria-t-il, un si grand homme ne peut pas mourir. »

Quoi qu'il en soit, si Feltre et Cambacérès avaient pu s'échapper à temps et porter à Saint-Cloud l'assurance de leur dévouement à la dynastie, Rovigo, Pasquier et Frochot avaient l'apparence de s'être laissé jouer, ne fût-ce qu'un instant. Frochot surtout, par les ordres qu'il avait donnés et par l'indication de son nom sur la liste des conjurés qui l'avaient désigné comme un de ceux qu'ils conserveraient, Frochot se trouvait gravement compromis. Aussi, lorsque l'Empereur, le 20 décembre 1812, rentra aux Tuileries, ce fut sur le pauvre Préfet que retomba toute la colère impériale. En recevant le Conseil d'État, Napoléon donna libre cours à ses sentiments contre les Idéologues. Comme l'a dit Benjamin Constant, dans ses *Mémoires sur les Cent Jours* (1), le discours de Napoléon contre l'Idéologie aurait pu être contresigné par un ministre de la Légitimité. Voici les paroles de Napoléon (2) :

Conseillers d'État, toutes les fois que j'entre en France, mon cœur éprouve une bien vive satisfaction. Si le peuple

1. 1re partie p. 25.
2. *Moniteur* du 21 décembre 1812 et *Correspondance de Napoléon*. XXIV, p. 398-399.

Digitized by Google

montre tant d'amour pour mon fils, c'est qu'il est convaincu par sentiment des bienfaits de la Monarchie.

C'est à l'Idéologie, à cette ténébreuse métaphysique qui, en recherchant avec subtilité les causes premières, veut sur ces bases fonder la législation des peuples au lieu d'approprier les lois à la connaissance du cœur humain et aux leçons de l'histoire, qu'il faut attribuer tous les malheurs qu'à éprouvés notre belle France. Ces erreurs devaient et ont effectivement amené le régime des hommes de sang. En effet, qui a proclamé le principe d'insurrection comme un devoir ? qui a adulé le peuple en l'appelant à une souveraineté qu'il était incapable d'exercer ? Qui a détruit la sainteté et le respect des lois en les faisant dépendre non des principes sacrés de la justice, de la nature des choses et de la justice civile, mais seulement de la volonté d'une assemblée composée d'hommes étrangers à la connaissance des lois civiles, criminelles, administratives, politiques et militaires ? Lorsqu'on est appelé à régénérer un État, ce sont des principes constamment opposés qu'il faut suivre. L'histoire peint le cœur humain ; c'est dans l'histoire qu'il faut chercher les avantages et les inconvénients des différentes législations. Voilà les principes que le Conseil d'État d'un grand empire ne doit jamais perdre de vue ; il doit y joindre un courage à toute épreuve et, à l'exemple des présidents Harlay et Molé, être prêt à périr en défendant le souverain, le trône et les lois !

Ainsi donc, c'était l'Idéologie qui avait tort ! Comme si Napoléon, en commençant cette campagne de Russie, ne s'était pas montré le plus Idéologue de tous les Français ! Idéologue, il l'avait été dès l'Égypte ! Idéologue, dans le blocus continental, dans la lutte contre la Papauté ! Idéologue surtout dans ses rêves

Digitized by Google

de Monarchie universelle et dans ses illusions de fondateur d'un Empire éternel!

Frochot était l'ami de Mirabeau, de Cabanis, de Garat (1); il appartenait à la secte maudite. Il fut frappé.

Napoléon, comme s'il voulait paraître éviter ici un acte de sa propre volonté, et pour donner plus de solennité à la mesure, déféra Frochot à la juridiction du Conseil d'État. Cette Assemblée se prononça contre le Préfet; Napoléon, le lendemain, 23 décembre, destitua Frochot de ses fonctions (2).

Maintenant que les revers arrivent et s'accentuent, Napoléon est plus disposé que jamais à voir partout des Idéologues; il en découvre jusque parmi ses partisans les plus fidèles. Au mois de mai 1813, il causait avec Beugnot (3) des intrigues qu'on allait ourdir sur les derrières de l'armée. Napoléon se déclarait décidé à y mettre ordre, et son interlocuteur lui

1. Dans cette affaire Malet, Garat fut soupçonné de connivence et de relations suspectes. Il ne fallut pas moins de trois rapports au Conseil d'Etat pour constater son innocence!

2. Il était si intègre qu'il restitua les frais de bureau qu'il n'avait pas employés et qui, suivant une tradition constante, appartiennent toujours au fonctionnaire qui en a eu la disposition. (Souvenir conservé dans la famille du comte Frochot). — Napoléon regretta sa sévérité; il estimait particulièrement Frochot et sans l'opiniâtreté du duc de Feltre, le préfet de la Seine, n'eût pas succombé. — A bord du *Bellérophon*, Napoléon parlait de lui avec intérêt et presque avec amitié (*Mémoires* du duc de Rovigo. T. VI, pp. 40-42). — Frochot redevint pendant les Cent-Jours, préfet de Marseille; c'était un poste difficile entre tous. Après la chute de l'Empire, il se fit cultivateur, sur les bords de l'Aube, à Etuf; il y vivait au milieu de sa famille et y mourut le 29 juillet 1828.

3. *Mémoires* du comte Beugnot. II, 18-19.

Digitized by Google

répondait timidement qu'il y avait des circonstances où l'opinion publique devait être ménagée. « Je vous comprends, reprit Napoléon; vous me conseillez des concessions, des ménagements et surtout un grand respect pour l'esprit public; voilà des grands mots de l'école dont vous êtes! — Sire, je ne suis d'autre école que de celle de l'Empereur. — Ce que vous dites là est un mot et rien de plus. Vous êtes de l'école des Idéologues avec Regnault, avec Rœderer, avec Louis, avec Fontanes; Fontanes, non, je me trompe, il est d'une autre bande d'imbéciles. Croyez-vous que je ne saisisse pas le fond de votre pensée à travers les voiles dont vous l'enveloppez? Vous êtes de ceux qui soupirent au fond de l'âme pour la liberté de la presse, la liberté de la tribune, qui croient à la toute-puissance de l'esprit public. Eh bien! vous allez savoir mon dernier mot. » Et portant la main droite à la garde de son épée, il ajouta : « Tant que celle-là pendra à mon côté, et puisse-t-elle y pendre encore longtemps, vous n'aurez aucune des libertés après lesquelles vous soupirez, pas même, monsieur Beugnot, celle de faire à la tribune quelque beau discours à votre manière. »

Toutes les tribunes étaient renversées; Ginguené, bien qu'il fût venu à récipiscence et qu'il célébrât, à à son tour (1), « le chef suprême, sa munificence et l'impulsion de cette volonté toute puissante qui ne

1. A propos des recherches de l'ingénieur Girard sur les eaux publiques de Paris et leur distribution. — Rapport à l'Institut par M. le chevalier Ginguené. 1813.

Digitized by Google

permet pas de retards et qui ne connaît point d'obstacles, » Ginguené ne pouvait ni remplacer Delille au Collège de France, ni forcer enfin les portes de l'Académie française (1).

Chez lui, le découragement avait fait place à l'opposition. Il avait eu, cependant, une lueur d'espérance lorsque le gouvernement italien lui avait accordé une récompense touchante. Il faut lui laisser la parole (2) :

J'en étais là de mes tristes réflexions (3), quand on m'annonça le secrétaire du ministre des relations extérieures du royaume d'Italie. Voici, comme vous l'allez voir, un changement de scène. Ce secrétaire venait *in fiocchi* m'apporter de la part de son Ministre un petit paquet et une lettre du Ministre de l'Intérieur d'Italie. La lettre m'annonçait ce que contenait le paquet ; le paquet ouvert, j'y trouvai dans une petite boîte en maroquin, sous une enveloppe de fer blanc, une très belle médaille d'or portant d'un côté la tête de S. M. l'Empereur couverte d'un casque à l'antique et parfaitement bien gravée ; de l'autre cette inscription : *Al cavaliere Ginguené dell' Instituto imperiale di Francia bene merito dell'Italiana litteratura* et, à l'entour, ces simples mots : *Decretata del vice re d'Italia il di* 28 *di maggio* 1813. Tout cela est d'un goût, d'une noblesse de procédé, d'une forme antique dont je fus vraiment enchanté...

Vous me connaissez, vous savez combien tout orgueil littéraire m'est étranger, combien je mets peu de prix à toutes les petites vanités dont tant de gens raffolent, mais

1. Lettre de candidature à Suard. 19 juillet 1813. Collection de Refuge.

2. Lettre à Amaury Duval, 27 juin 1813. — Inédit. Papiers Ginguené.

3. Son échec au collège de France. — Ce fut Tissot, (qui suppléait, d'ailleurs, Delille depuis 1810) qui obtint la chaire vacante.

Digitized by Google

je ne vous cacherai pas que mon cœur, douloureusement froissé en ce moment-là même, se dilata et se sentit chatouillé délicieusement par une si noble récompense. Je me rappelai secrètement ce vers d'Ovide :

Sæpe premente Deo, fert Deus alter opem.

Quand je fus seul, je ne vous le cacherai point non plus, je pleurai comme un enfant. Je me disais : l'Italie sera mon refuge. On me refuse, ici même, une place de professeur dans un collège, eh bien ! j'irai chez mes chers Italiens ; j'achèverai parmi eux le monument que j'élève à leur gloire et, j'ose le dire, à la nôtre. Je leur dirai : Faites vivre parmi vous, avec un peu d'aisance et d'honneur, faites vieillir celui qui vous a honorés, celui que les hommes préposés au maintien des lettres dans sa patrie ont laissé lutter pendant dix ans contre une position pénible et qu'ils ont, enfin, rejeté. Ouvrez-moi vos bras, votre sein, votre terre hospitalière ; je le leur dirai et, j'en suis certain, ils ne me refuseront pas.

Napoléon, pour ne pas être en reste, nomma Ginguené chevalier de l'ordre de la Réunion !

Garat, qui était alors à Urdains, où il voulait attirer son ami « parce que c'est un endroit destiné par la nature à ceux qui veulent quitter le monde avant la vie », écrivait à Ginguené (1) :

Honneur à l'Institut de Milan ! honneur à ce vice-roi qui acquitte la dette de l'Italie. Ce suffrage de leur goût et cette expression de leur reconnaissance t'étaient bien dûs. La médaille t'était décernée par les deux nations. Le vice-roi l'a fait frapper et il faut lui en tenir un grand compte.

1. 11 juillet 1813. Inéd. Collection de Refuge.

Digitized by Google

Il faudra bien aussi tenir quelque compte et à M. Delambre et à M. Tissot de leur persécution qui concourt avec les hommages que tu reçois. Quelle manière d'honorer la mémoire de Delille! Une des choses qui honorent le plus à mes yeux Delille lui-même, c'est le silence profond qu'il a toujours gardé sur les critiques même injustes et le soin qu'il a eu, plusieurs fois, de profiter de celles qui étaient fondées.

Il adoucissait d'avance l'échec de Ginguené à l'Académie, en lui parlant de « ce fauteuil qui ne vaut pas une belle page et, bien moins encore, une bonne action; » puis, il lui donnait des nouvelles du théâtre de la guerre :

Apprends que notre armée d'Espagne, à peu près de 60.000 hommes et très belle, mais très mal éclairée par les espions et par les avant-gardes, surprise au centre et tournée à la droite, n'ayant qu'une seule route pour sa retraite et trouvant cette route encombrée de bagages, de voitures et de femmes, s'est débandée de tous les côtés un peu ouverts et dans la confusion la plus horrible. Jamais une armée n'a été plus défaite sans être battue, sans s'être même battue. Personne ne savait où était sa division, sa brigade, son régiment, sa compagnie. Durant 48 heures, le roi Joseph a été comme perdu. On n'a pas laissé en tout, sur le champ de Vittoria, 3.000 hommes; tout le reste se précipitant à travers les défilés de montagnes s'est trouvé en France sans le savoir. A cette nouvelle, une très grande partie de la population depuis Vittoria, comme si elle avait eu à sa trousse des vainqueurs furieux et altérés de vengeance, a abandonné ses champs et ses maisons, et, d'Irun à Bayonne, la route, pendant deux jours, a été couverte de ménages entiers qui cherchaient un refuge sans savoir où ils en trou-

Digitized by Google

veraient un. Je me suis transporté à Bayonne au moment où ces foules épouvantées y affluaient le plus; et moi qui m'occupe quelquefois d'histoire je suis fort aise d'avoir vu ce tableau. Je vois mieux à présent les tableaux de ce genre que je n'ai que lus. Ah! mon cher Ginguené, que nos yeux et nos sens, en général, nous instruisent bien mieux que nos maîtres et nos livres! Mais ce genre d'instruction coûte cher aux âmes qui ne sont pas de fer.

Durant douze ou quinze jours, on a cru voir à chaque instant les ennemis environner Bayonne et notre Urdain, qui en est à une petite lieue, aurait reçu les premiers fourrageurs et les premiers incendiaires. Il y a eu des combats terribles livrés sur les montagnes que nous avons devant nous et à deux lieues. Les canonnades et les fusillades, nous les entendions comme si nous en avions été à cent toises. La nuit, les feux des campements éclairaient nos campagnes. Tout n'est pas encore rassuré, mais tout est raffermi; l'armée est réorganisée et le maréchal Soult en relève les espérances.

Le moment arrivait où les Idéologues allaient montrer à l'Empereur qu'ils n'avaient pas encore renoncé à leurs idées. Mais ces Idéologues ne sont plus ceux de la première heure; ils n'ont pas, ancré au cœur et dominant tous les autres, l'amour sacré de la Patrie.

La nouvelle opposition n'était guère composée que de royalistes comme Lainé ou d'incertains comme Biran. Celui-ci, qui s'était éloigné peu à peu de la Société d'Auteuil en voyant le discrédit qui s'attachait maintenant à ses principes, avait d'abord servi l'Empereur dans l'Administration; puis il était entré au Corps législatif et s'était fait décorer en 1810 pour avoir

Digitized by Google

dit à Napoléon, au nom du collège électoral de la Dordogne : « Le héros qui reçoit aujourd'hui les tributs de l'admiration, de la reconnaissance et de l'amour, n'est plus pour nous le conquérant majestueux et terrible devant qui se taisent les nations; mais le bon, l'heureux génie qui pacifie, console, répare tous les fléaux et coordonne tous les éléments réunis. Vivez, Sire! que la nature, avare de génies supérieurs, épargne longtemps encore des jours si beaux, si précieux pour le bonheur de la France et la paix du monde, but sublime de vos travaux immortels. »

Le 22 décembre 1813, ironie des intérêts des hommes ! Biran était élu avec Lainé, Flaugergues, Raynouard et Gallois, membre de cette fameuse commission des Cinq qui, chargée d'examiner les pièces relatives aux négociations avec les souverains alliés, se prononça pour la paix à tout prix et voulut forcer l'Empereur à la signer.

Le 31 décembre 1813, à la réception des Tuileries, l'Empereur traita les commissaires de *factieux*, puis, sans écouter aucun conseil, il jeta son épée dans la balance et partit pour la frontière, bien résolu à agir seul maintenant et à sauver la France ou à périr avec elle!

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE DEUXIÈME

1814-1816

Les derniers jours de l'Empire. — 1814 raconté par Ginguené dans son journal intime. — Tracy propose au Sénat la déchéance de Napoléon. — Les Cent-jours. — Ginguené en mission. — Le général F. C. de la Harpe. — Journal de voyage de Ginguené. — La seconde restauration et les exclusions à l'Institut. — Belle protestation d'Arnault. — Mort de Ginguené.

Au mois de février 1814, Maine de Biran écrivait à l'un de ses amis :

On craint d'être pillé, ruiné, brûlé par le cosaque. Cette crainte absorbe tout autre sentiment et on ne se souvient pas de la cause première de tant de maux. On ne prévoit pas ceux que la même cause doit entraîner encore, si on la laisse subsister. On fait des vœux pour le succès du tyran ; on s'unit à lui pour repousser l'ennemi étranger; on oublie que l'ennemi le plus dangereux est celui qui reste pour nous dévorer pendant que les autres passeront.

La plume a honte d'écrire de pareilles choses et le cœur se soulève d'indignation à l'idée qu'un Français a pu s'exprimer ainsi ! Garat, Ginguené, Tracy lui-même ne pensaient pas comme Biran ; ils confon-

Digitized by Google

daient, à cette heure du péril suprême, la France, l'armée et l'Empereur.

Ginguené écrivait en tête de son journal :

Janvier 1814. — Nous commençons une terrible année. Effrayé des événements qui nous menacent, on ne l'est pas moins de la détresse qui en sera le résultat inévitable.

Si je survis à cette triste époque, je ne serai pas fâché de me rappeler comment je l'aurai franchie. C'est ce qui m'engage à écrire, ici, mes recettes et dépenses, usage que j'ai perdu depuis longtemps et qu'on devrait conserver toujours.

Heureusement, je me trouve avec une petite somme devant moi, et il m'en est dû quelques autres qui peuvent suffire, si elles me sont payées, pour passer ce mauvais temps.

Ginguené avait 2.500 francs et comptait en recevoir autant des arriérés qui lui revenaient. Au mois de février, il reçoit en trois fractions une somme de 150 francs qui lui est due et il ajoute cette réflexion : « Rien ne prouve mieux les difficultés du temps que ce paiement, en trois parties, d'une si petite somme. » Dans ce même mois de février, il remet à sa mairie 50 fr., « pour nos soldats blessés ».

Les événements se précipitent et, le 2 avril, tandis que, sur la proposition de La Fayette, la Chambre se déclare en permanence, Tracy fait prononcer par le Sénat la déchéance de l'Empereur. Les survivants des Idéologues votent avec lui et d'anciens révolutionnaires comme Ginguéné sont obligés d'illuminer pour le retour des Bourbons (1) !

1. Livre de comptes de Ginguené : Pour lampions — 5 fr.

Digitized by Google

Dès les premiers actes de la restauration, les Idéologues perdirent toutes leurs illusions ; Tracy déclarait que les Bourbons, en agissant comme les Stuarts, périraient comme eux. Aussi, au retour de l'Ile d'Elbe, Ginguené, B. Constant, de Gérando, Sismondi, Mme de Staël elle-même se groupèrent-ils derrière l'Empereur qui représentait maintenant la révolution et les idées de 1789 en face de l'ancien régime. Ils eurent, un instant, l'idée de demander à Napoléon la proclamation de la République, comme en 1792. Mais, ils y renoncèrent tout de suite et d'eux-mêmes.

« Mme de Staël, dit Rovigo (1), essaya d'ouvrir une correspondance avec Napoléon, mais elle rencontra les mêmes répugnances que précédemment; néanmoins, elle ne se rebuta pas et, comme elle voulait de l'importance partout, elle adressa ses lettres au roi Joseph. L'Empereur les lisait, mais ne voulut jamais permettre qu'elles lui fussent adressées directement. »

Sismondi, le 3 mai 1815, était reçu à l'Élysée par Napoléon « converti par l'expérience et le patriotisme au respect de la Liberté dont son interlocuteur avait la religion ».

Quant à Benjamin Constant, ses *mémoires sur les Cent-Jours* ont montré le revirement qui s'était produit dans son esprit. En voici un nouveau témoignage peu connu.

Mme de Gérando écrivait, le 9 mai 1815, à Camille Jordan :

1. *Mémoires*. VIII, p. 289

Digitized by Google

Vous n'avez pas été, plus que nous, surpris de rien de ce qui est arrivé. Il y avait, dans toute la marche du Gouvernement, un mouvement accéléré qui le poussait à faux et vers une chute quelconque.

Je vois souvent B. Constant, et la chose du monde la plus amusante, la plus curieuse, la plus piquante, c'est de l'entendre. Je n'ai pas le temps de vous expliquer le tableau qu'il trace du présent, ce qu'il entrevoit de l'avenir. La lutte des rois contre l'indépendance des peuples l'inquiète peu pour la Liberté ; il voit plutôt, en résultat, les peuples s'élevant contre les rois et ne manquant point, dans cette entreprise, de chefs habiles et audacieux. Il trouve l'Empereur *phénomène*, plus qu'il ne peut l'exprimer et plus qu'il ne s'y attendait ; il est dans l'étonnement de la prodigieuse variété et souplesse de ses facultés. Il est avide de l'entendre pour recueillir toutes les paroles qui peignent ou qui décèlent ce *prodige*. M. de Sismondi a eu, l'autre jour, un entretien de deux heures avec l'Empereur : il en est sorti avec les mêmes impressions qu'il m'a racontées après. Ce seraient les modifications, les nuances de ces impressions et de ces jugements qu'il serait amusant de retracer, si j'en avais le temps.

Dans l'intervalle, Lanjuinais avait été élu, par 189 voix, président de la Chambre des députés ; Merlin, candidat de l'Empereur, n'en avait eu que 49.

Napoléon fit alors venir l'ancien sénateur et lui dit à brûle-pourpoint (1) :

« Me haïssez-vous ? » Sur la réponse négative de Lanjuinais, Napoléon l'embrassa et envoya Regnault de Saint-Jean d'Angély porter à la chambre l'acceptation impériale.

1. *Notice*, par Victor de Lanjuinais, *sur la vie et les œuvres de son père* (1832).

Digitized by Google

Lanjuinais, du reste, ne prit part qu'à la discussion de l'adresse où il fit substituer le mot de *héros* à celui de *grand homme*, « en observant que celui-ci faisait supposer des vertus dont celui-là pouvait plus aisément se passer ».

Ginguené s'était bien conduit, en 1814. Très lié avec le général Frédéric César de la Harpe, ancien directeur de la république helvétique, ancien précepteur de l'Empereur Alexandre (1), l'Idéologue avait consenti à aller saluer le tzar le lendemain de son entrée à Paris. Alexandre, prévenu par la Harpe, le reçut de la manière la plus obligeante et, à quelques jours de là, s'étant rendu à l'Institut, il n'adressa la parole qu'à Garat et à Ginguené.

Tous deux, d'ailleurs, le littérateur et l'autocrate, revinrent bientôt de l'enthousiasme très tiède qu'ils avaient eu pour les Bourbons.

1. Après l'acte qui donna à Napoléon le titre de médiateur de la Confédération helvétique, La Harpe vint fixer sa résidence à Paris. C'est alors qu'il se lia avec Cabanis, Ginguené, Thurot, Tracy, etc... Sur l'instruction qu'il avait donnée au tzar, nous avons le témoignage de Savary (*Mémoires*. II 175). Envoyé au quartier général d'Alexandre, quelques jours avant Austerlitz, Savary remarqua que l'Empereur parlait la langue française dans toute sa pureté, sans accent étranger, et qu'il employait toujours de belles expressions académiques. « Comme il n'y avait point d'affectation dans son langage, on jugeait aisément que c'était le résultat d'une éducation soignée. » — La Harpe vivait en France au Plessis-Piquet, où il ne s'occupait que d'agriculture; le 30 janvier 1814, il demanda un passeport pour la Suisse. Savary lui dit que, puisqu'il verrait probablement Alexandre, il devait le persuader du beau rôle que le tzar aurait à jouer en accordant une paix généreuse, mais que, malheureusement la Russie détestait la France et qu'elle reprenait les errements de la coalition de 1805. — La Harpe défendit Alexandre de son mieux (*Mémoires* de Rovigo. VI, 291-293).

Digitized by Google

Lady Morgan, en passant à Saint-Prix dans l'été de 1814, avait demandé à Ginguené une épigramme contre Napoléon. Mais l'Idéologue répondit : « Je laisse ce soin à ceux qui l'ont loué quand il était tout puissant ! »

Au retour de l'île d'Elbe, Ginguené sollicita un emploi dans l'université impériale; il était appuyé par Carnot et par Fouché, mais ses demandes restèrent infructueuses. C'est alors que, sur le conseil de Fouché, d'après M. Henry Houssaye (1), à la demande de la Harpe, d'après Napoléon (2), Ginguené fut envoyé à Zurich avec la mission de gagner à la cause de la France l'ancien précepteur d'Alexandre; il s'agissait de détacher le tzar de la nouvelle coalition, en mettant sous ses yeux le traité secret que la France l'Autriche et l'Angleterre avaient signé, le 6 janvier 1815, contre la Prusse et la Russie.

« Ginguené, dit Napoléon (3), avait été ministre du Directoire à Turin, c'est un homme de lettres très distingué. Il a fait un ouvrage sur la littérature italienne qui lui a valu les suffrages des savants de l'Italie. L'Empereur ne l'avait pas employé, mais les principes politiques de Ginguené garantissaient son attachement pour la cause française et sa haine pour les Bourbons. Il en avait donné des preuves fréquentes dans le cours de l'année 1814. Ginguené fut envoyé en Suisse; il s'y rendit avec Mme de La Harpe dont

1. 1815. Ier volume. p. 585.
2. *L'île d'Elbe et les Cent-Jours. Correspondance* de Napoléon. XXXI, p. 149
3. Correspondance. XXXI, p. 150.

Digitized by Google

l'intervention ne fut pas inutile pour franchir les barrières qui s'opposaient à l'entrée en Suisse. En traversant la Bourgogne et la Franche-Comté, ils furent témoins de l'enthousiasme qui animait les peuples. L'un et l'autre en rendirent compte exactement à La Harpe qui en instruisit l'empereur de Russie. On donna quelques espérances vagues à Ginguené, mais il parut prouvé que toutes ces insinuations n'étaient que pour gagner du temps et arriver à l'époque où toute l'armée russe pourrait être sur le Rhin. Une seconde conférence a dû avoir lieu entre Ginguené et La Harpe, vers le milieu de juin; on en ignore absolument les résultats. »

La Harpe avait demandé à Ginguené d'exposer la question dans un mémoire qu'il promettait de mettre sous les yeux du tzar. Une copie de ce document se trouve aux archives du Ministère des Affaires étrangères. « On ne trouve rien de pareil dans l'histoire au retour de l'île d'Elbe, y dit Ginguené. L'empereur a été reçu comme un libérateur par la France avilie, opprimée, humiliée par les Bourbons. Napoléon n'a pas changé; mais il a trop de jugement pour que les circonstances ne s'imposent pas à lui. Il lui faut des années pour se préparer à la guerre et il sait que la France ne veut pas de la guerre. La seule chose qui pourrait le faire se livrer à sa manie conquérante serait que les alliés l'attaquassent. Les alliés iraient donc contre leur but en lui déclarant la guerre. » Sur la nouvelle constitution, Ginguené disait : « Quel est le peuple qui jouit de pareilles institutions? » et il

Digitized by Google

concluait ainsi : « Il n'est pas de l'intérêt de l'Europe d'attaquer la France; c'est injuste, c'est dangereux. Les alliés pourront remporter un premier succès en raison de leurs masses, mais quand ils entreront en France, ils auront contre eux la nation entière à en juger, du moins, par l'exaltation qui règne. »

Quoi qu'il en soit, Ginguené avait échoué dans sa mission. Les Suisses, menacés par la coalition, l'avaient mal reçu.

Poursuivi par les dénonciations et les calomnies, traqué par la police qui se faisait un malin plaisir d'égarer ses passeports (1), il revint à Paris, à la veille de la seconde entrée des alliés. Sans rancune, il écrivait, le 10 juillet 1815, à l'un de ses amis de là-bas (2) : « Si j'échappe à la ruine totale dont tous les Français sont menacés, c'est au bord de l'un de vos lacs que j'irai passer mes dernières années. » Il aimait cette terre indépendante, et ces peuples, amis des mœurs, des lumières et d'une sage liberté.

Les Bourbons revenaient bien décidés à se venger. Les restes décimés des Idéologues furent leurs premières victimes.

Dès la première restauration, Louis XVIII avait songé à frapper l'Institut. Le 16 août 1814, Garat, en effet, écrivait à Ginguené (3) :

1. Son journal de voyage est plein du récit de toutes ces tracasseries. — Son retour, de la frontière à Paris lui revint à 408 fr. Malgré sa mission politique, il prit le temps d'examiner, en touriste, soit en Suisse, soit en France, les lieux qu'il traversait.
2. Papiers de Ginguené.
3. Inédit. Collection de Refuge.

Digitized by Google

On parle beaucoup plus aujourd'hui des Académies que de l'Institut, et ce seul changement de mots annonce des changements dans les choses ; mais je n'ai point entendu parler de réduction dans le monbre des pensionnaires. S'il est vrai qu'on en veuille faire, il n'est que trop vraisemblable que ta pension sera l'une des premières supprimées. Ces coups-là ne sont pas frappés au hasard. Si j'étais Joachim Ier, je me ferais le représentant de toute la littérature italienne, et je te ferais toucher à Paris une pension double de celle que le gouvernement français te fait. J'en donnerai au moins l'idée....

Si on te retirait tes pensions et si la distance des Pyrénées ne t'effrayait pas, il faudrait décidément y venir vivre avec nous. Là, deux ménages, et même trois, peuvent vivre presque comme un seul.

Le 5 mars 1815, une ordonnance royale excluait Monge, Carnot, Napoléon, Guyton-Morveau, Cambacérès, Merlin, Rœderer, Lucien, Maury, Sieyès, Joseph, Grégoire (1), Garat et Lakanal.

Les circonstances ne permirent pas la publication de cette ordonnance au *Moniteur* et le 24 Mars, Carnot fit signer à l'Empereur un arrêté qui annulait la décision de Louis XVIII.

Mais, dès le second retour des Bourbons, on revint au travail interrompu, en l'aggravant.

Daunou fut chassé de la place qu'il devait à l'Empereur; c'est en vain qu'il avait écrit à Talleyrand, son ancien ami (2) :

1. Le motif est qu'il était régicide, et il ne l'était pas!
2. Inédit. Collection de Refuge.

Digitized by Google

Paris, 30 décembre 1815.

Monseigneur,

V. A. s'est montrée en toute occasion si bienveillante à mon égard que je croirais manquer de reconnaissance si je ne l'informais de ce qui m'arrive en ce moment.

Le Ministre de l'Intérieur m'écrit en ces termes : « Il est de mon *devoir* de ne plus différer à vous donner un successeur. *Pour peu que vous réfléchissiez, vous reconnaîtrez* vous-même qu'il y a des hommes dont les services ne conviennent plus à un certain *ordre* de choses et d'*emplois*. Il faut que votre administration passe en d'autres mains dès le commencement de 1816 ».

Je dois sentir mieux qu'un autre la force de ces expressions, car je n'en ai jamais rencontré de pareilles dans la multitude de lettres ministérielles qui sont déposées aux Archives et qui ont passé sous mes yeux depuis onze ans.

Quelques personnes étonnées, comme moi, de ces expressions, supposent que M. le comte Vaublanc (*sic*) est dans l'erreur, relativement à des faits qui se sont passés il y a bientôt vingt-trois ans, et qu'il m'attribue des opinions diamétralement contraires à celles que j'ai authentiquement déclarées. Mais cette erreur serait par trop grossière, puisqu'il s'agit de faits malheureusement trop fameux et dont on ne reproduit que trop les souvenirs et les monuments.

Quoi qu'il en soit, je ne cherche point à rester aux Archives, malgré M. le comte Vaublanc. Je désirerais seulement n'en sortir qu'avec une pension de retraite dont j'ai malheureusement besoin et qui, d'ailleurs, serait une preuve qus S. M. ne partage point les prétentions tout à fait injustes de son ministre de l'Intérieur.

J'aimerais mieux continuer de servir l'État dans un emploi quelconque ; mais les expressions de M. le comte Vaublanc ne me permettent d'en demander aucun.

Digitized by Google

Le déménagement subit qu'il me prescrit m'ôte la faculté d'aller rendre mes hommages à V. A. Je vous prie d'agréer l'assurance des sentiments de reconnaissance et de respect avec lesquels, etc.

DAUNOU.

Napoléon comprenait autrement que Louis XVIII les intérêts de son administration et la gloire de son règne !

Enfin, le 21 Mars 1816, l'Institut fut définitivement mutilé. Aux exclus du 5 Mars 1815, le roi avait ajouté les noms de Bassano, Arnault, Regnault-de-Saint-Jean-d'Angély, Étienne et Louis David.

Pour Arnault, il fallut un ordre expres de Louis XVIII pour chasser de son fauteuil le poète-philosophe qui avait dit :

Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer.
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

L'auteur de *Marius* avait protesté en ces termes (1) :

A M. de Vaublanc, Ministre de l'Intérieur.

Maëstricht, 29 mars 1816.

J'apprends que dans l'ordonnance rendue le 21 mars dernier, mon nom n'est point inscrit parmi ceux des membres de l'Institut. Cela ne m'étonne, ni ne m'afflige. Je

1. Collection de l'auteur.

Digitized by Google

laisse au public à juger si je suis entré justement, il y a dix-sept ans, dans ce corps illustre, ou si j'en suis injustement sorti et si l'honneur d'y avoir été appelé par des suffrages libres peut être atténué par l'exclusion que je ne dois qu'à la volonté d'un seul.

Je veux vous parler d'un autre objet plus important, de la disposition énoncée dans l'article 24 de votre ordonnance ; il y est dit que « les membres qui ont appartenu jusqu'à ce jour à l'une des quatre classes de l'Institut conserveront la totalité de leur traitement. »

Quel peut être le but de cet article, Monsieur le ministre, sinon d'avilir par ce feint ménagement des hommes que vos persécutions ne font qu'honorer ? Il est moins facile que vous ne pensez de réussir en ce projet, du moins avec moi; dépouillé de tout, excepté de mon honneur, je saurai le conserver intact. Je pourrai le soustraire à l'injure de vos bienfaits et ne pas vous laisser le plaisir de gâter mon malheur.

Ginguené, gravement malade, avait dû à sa santé de ne pas être compris dans les exclusions de l'Institut. Il n'avait pu se remettre des fatigues de son voyage en Suisse. Garat cherchait inutilement à le consoler et à le distraire. Le 17 juin 1816 (1), il lui écrivait :

A 70 ans (et nous n'en sommes pas tout-à-fait là), Socrate prenait des leçons de danse et Plutarque, la branche d'olivier à la main, conduisait les danses publiques sur la place de Chéronée. Je ne puis lire ni les histoires ni les écrits de l'antiquité que je ne sente avec un regret profond combien ce que nous appelons notre civilisation s'est éloigné de la nature. La médecine semble vouloir s'en rapprocher et c'est à toi surtout qu'elle doit

1. Inédit. Collection de Refuge.

Digitized by Google

être bonne, à toi qui es resté si près d'elle par tous les goûts de ton esprit et par tous les sentiments de ton cœur...

La lettre du 8 juillet 1816 (1) est adressée à madame Ginguené :

Cette visite de Mlle Paterson, madame, comme vous la racontez, est une page charmante pour des mémoires historiques ; mais il faudrait qu'elle fût imprimée comme vous l'avez jetée. Il me semble qu'à la place de Jérôme, je n'aurais jamais abandonné les perles de la bouche de cette jolie Américaine pour les diamants de la couronne de Westphalie et ce que je n'aurais surtout jamais quitté, pour tous les trônes de l'Univers, c'est ma femme et mon fils, car Jérôme avait l'une et l'autre. Que ce soit à l'ambition de son frère ou à la sienne qu'il ait fait ce sacrifice, ce sacrifice est aussi incompréhensible, au moins pour la nature, qu'il peut paraître criminel à la morale d'une jeune républicaine qui avait consacré le don de son cœur et de sa personne au pied de l'autel des lois et de son culte religieux. Combien ce Jérôme serait plus heureux aujourd'hui s'il était resté citoyen de Baltimore entre sa première femme et son premier fils.

Tout le reste de la lettre parle de la santé de Ginguené. Suivant son habitude, Garat avait un remède à donner pour toutes les maladies et ces remèdes sont toujours bizarres : pour les rhumatismes, il recommandait de se promener par le vent et la pluie, « les pluies printanières étant excellentes »; pour les migraines, il ordonnait les marches et les veilles prolongées !

1. Inédite. Collection de Refuge.

Digitized by Google

Ginguené avait passé l'été de 1816 à Saint-Prix ; il en revint dans les premiers jours de novembre et, le 16, il mourut entre les bras de sa femme et de Daunou.

Celui-ci prononça un discours sur la tombe de son ami, qui avait voulu reposer au cimetière du Père-La-Chaise, auprès de Parny et de Delille.

On grava sur la pierre ces vers qui terminent une de ses pièces :

Celui dont la cendre est ici
Ne sut, dans le cours de sa vie,
Qu'aimer ses amis, sa patrie,
Les arts, l'étude et sa Nancy (1).

Ginguené ne laissait aucune fortune. Le général de La Harpe, qui devait conserver avec Mme Ginguené une correspondance suivie, pensa un instant à acheter la propriété de Saint-Prix.

La bibliothèque du littérateur, riche surtout des manuscrits de J.J. Rousseau, fut acquise tout entière par le Musée britannique.

Enfin, Daunou demanda à l'Institut d'accorder une pension à Mme Ginguené ; c'était une nouvelle marque de cet esprit de solidarité qui ne cessa d'animer les Idéologues.

1. Nom d'affection de Mme Ginguené, qui s'appelait en réalité Marie-Anne. Elle mourut, à Paris, rue du Cherche-Midi, No 19, le 14 octobre 1832.

Digitized by Google

CHAPITRE TROISIÈME

1816-1844

Les survivants. — Vieillesse et mort de Sieyès, de Volney et de Tracy. — Mesdames de Condorcet, Cabanis, O'Connor, d'Orval et Joubert. — Daunou. — Fauriel. — Rétablissement de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Mme Cabanis, en apprenant la mort de Ginguené, se rendit aussitôt chez la pauvre veuve qu'elle ne trouva pas et à qui elle laissa ce mot touchant (1) :

Je suis venue, chère amie, sans trouver de paroles pour vous dire ce que je sens pour vous et pour James. Veuillez lire dans mon cœur qui est encore plus capable que tout autre d'apprécier votre malheur, qui connaît la plus dure des épreuves et qui s'étonne toujours qu'on y survive. Vous avez votre fils James et bien des amis. Veuillez me compter, me remarquer dans le nombre qui est plongé dans la plus vive douleur. Si mon petit chez moi qui est bien près du vôtre pouvait mettre votre douleur à l'aise, ainsi que celle de James, à tous les moments, à toutes les heures, je suis toute à vous. Je vous attends l'un et l'autre, ou l'un ou l'autre. On ne voit pas chez moi d'étranger

1. Papiers de l'auteur.

Digitized by Google

aux regrets que nous portons au meilleur, au plus rare et au plus aimable des hommes. J'ai une chambre particulière à vous offrir.

Peut-être James, en venant pleurer chez moi, soulagerait-il un peu son cœur, si tôt et si cruellement privé.

Adieu, soutenez, l'un et l'autre, votre courage. Veuillez ne pas oublier votre amie dont le cœur est, comme le vôtre, voué à d'éternels regrets. Adieu, adieu. Si vous désirez que je vienne vous voir ou vous chercher, faites-le moi dire.

La Société d'Auteuil ne vivra plus maintenant que par les sentiments et par la douleur; chaque jour amènera un nouveau vide. La réaction politique et religieuse va faire de Cabanis et de Tracy des vaincus; le nom d'Idéologue deviendra une injure, bien autrement grave qu'au temps de Napoléon.

Mme de Condorcet, languissante et gravement malade, s'employait pour sauver son frère, le Maréchal, du sort qui avait frappé Ney et Labédoyère. De concert avec son neveu, elle soutenait l'incompétence du Conseil de guerre et obtenait une consultation favorable, signée de Chaix-d'Est-Ange, Tripier, Delavigne et Billecocq.

Au mois d'août 1820, elle offrait à Guizot, chassé du Conseil d'État, l'hospitalité de la Maisonnette.

Partageant son temps entre Auteuil et cette propriété, redevenue riche, elle n'employait sa fortune que pour le soulagement des pauvres et des malades.

Les douleurs aiguës et presque continuelles de sa dernière maladie n'avaient atteint ni sa beauté, ni son esprit, et Firmin-Didot, comme aux beaux jours

Digitized by Google

du Consulat, lui remettait un volume des *Bucoliques*, où il avait écrit ces vers (1) :

De la main d'un pasteur accepte avec bonté
Ce fruit de son jardin peut-être un peu sauvage ;
Il ne te vit jamais sans songer à l'hommage
Qu'un pasteur autrefois offrit à la beauté.

Le 8 septembre 1822, Mme de Condorcet mourait(2), en demandant pour ses funérailles la plus grande simplicité.

Quatre jours après, Guizot disait à Fauriel (3) : « Mon pauvre ami, je n'ai su qu'hier soir le coup qui vous a frappé; je vous ai cherché chez vous. J'étais loin de m'attendre à ce malheur; depuis quelques jours, au contraire, j'étais tranquille. Aussi n'envoyions nous plus, tous les matins, savoir des nouvelles... Ma femme partage tous mes sentiments et veut que je vous le répète bien. Adieu, mon pauvre ami, je vous embrasse le cœur bien serré. »

De son côté, Emmanuel de Grouchy écrivait de Fribourg, le 6 octobre 1822, au même correspondant (4) :

Quelque douloureuse que dût être notre entrevue, je la désirais vivement ; quelque amères qu'eussent été les larmes que nous aurions versées ensemble, j'aurais souhaité avoir l'occasion de vous témoigner tous mes sentiments d'estime et d'affection. C'est en obéissant reli-

1. Msc. bibliothèque de l'Institut.
2. 68, Rue de Seine.
3. 12 septembre 1822. *Les Derniers Jours du Consulat*, préface par M. Lud. Lalanne, p. V.
4. Msc. à la bibliothèque de l'Institut.

Digitized by Google

gieusement aux vœux constants de l'amie dont la perte est irréparable pour nous, vœux toujours partagés par vous et qui tendaient à ce que je devinsse un homme digne de ce nom, que je tâcherai de vous prouver ces sentiments, et qu'en même temps, je mériterai votre intérêt que je réclame au nom et en la mémoire de notre amie. Le neveu et l'objet constant des soins de Mme de Condorcet ne saurait vous être indifférent.

Fauriel, lui, n'avait pas tardé à se consoler. Miss Clarke, fille naturelle de Georges IV, ravissante jeune fille si l'on en croit son portrait conservé à l'Institut, et femme d'un haut esprit, avait pris la place de Mme de Condorcet. Il n'est pas permis d'en douter, car, en dehors du témoignage des contemporains, nous avons le testament que Fauriel écrivit le 19 octobre 1823 (1) :

Je m'aperçois mieux que jamais du peu que je possède aujourd'hui que je songe expressément, pour la première fois de ma vie, combien peu j'ai à laisser à mes amis. Mais, ce peu, j'espère que mes amis ne le dédaigneront pas, comme une faible marque de l'affection que je leur ai vouée et qui m'accompagnera partout où il restera quelque chose de ce que je suis aujourd'hui.

Passant aux dispositions, Fauriel laisse à Mlle Marie Clarke, 20, rue du Colombier, faubourg Saint-Germain, ce qui restera de fonds, une fois ses dettes payées ; à la même, il donnait tous ses meubles et ses livres anglais. A Cousin, ses autres livres sauf ceux en

1. Fauriel ne mourut qu'en 1844. Ce testament msc. est conservé à la bibliothèque de l'Institut.

Digitized by Google

langue asiatique qu'il donnait à la bibliothèque de la Société Asiatique.

A Annette Dupaty, née Cabanis, ses miniatures, dessins et gravures.

Ses papiers, lettres et spécialement ses ouvrages commencés devaient être brûlés.

Faut-il ajouter que la fille et les petits-enfants de Mme de Condorcet ne figuraient pas dans ces dernières dispositions!

Deux ans avant de mourir, Mme de Condorcet avait perdu un de ses plus anciens amis, un de ceux qu'elle avait connus, avant la Révolution, chez Mme Helvétius.

Volney, en 1810, avait épousé sa cousine; cette union, projetée dès leur jeunesse, avait été empêchée par les voyages du philosophe et elle ne fut reprise qu'après la mort du premier mari de Mlle de Chassebœuf.

Ce fut la consolation des derniers jours du philosophe; il vendit sa maison de la rue de La Rochefoucauld à Dureau de la Malle et vint s'établir au n° 73 de la rue de Vaugirard, dans un hôtel qu'il se plaisait à embellir, non pour lui, disait-il, qui devait bientôt mourir, « mais pour le plaisir d'une épouse destinée à lui survivre ».

C'est là qu'il vivait, malade et misanthrope; généreux cependant pour les pauvres et pour les gens de lettres. Sa nature était faite de contradictions; alors qu'il dépensait sans compter, soit pour ses bonnes œuvres, soit pour l'agrandissement de sa maison, on le vit, un jour, dans les premiers temps qui suivirent

Digitized by Google

la vente qu'il avait faite de son ancienne propriété, y retourner et, trouvant dans le jardin un rateau abandonné, le mettre sous son bras et le rapporter rue de Vaugirard.

Sa philosophie était aussi variable et changeante que sa conduite privée. Le 27 mars 1819, il écrivait au général O'Connor (1), pour le remercier d'un *Léviathan* de brochet qu'il allait donner à son tour parce qu'il était seul chez lui pour le manger : « De grâce, écrivait-il, ne faites pas comme *M. Providence* qui envoie l'abondance à ceux qui ont la fièvre et la famine à ceux qui sont pleins de santé et d'appétit. » Puis, à quelque temps de là, il conseillait au même ami de ne pas publier un ouvrage qui ne lui attirerait que des ennuis (2) : « Cet écrit, lui disait-il, porte des expressions et un ton de véhémence que la loi peut atteindre et qualifier de provocation. Votre début de *Jusqu'à quand* est, dans nos mœurs, un équivalent de *Aux armes*! Je vous prie, je vous conjure de ne pas vous jeter ainsi sans nécessité, je dirai plus, sans utilité, dans un cours de persécutions personnelles dangereuses pour tout ce qui vous est cher. Cet écrit sera un pétard oublié du public en trois jours, relevé et gardé par l'ennemi pour toujours. »

Pour s'expliquer la pusillanimité de l'Idéologue, il faut se rappeler que Volney était devenu Pair de France de la Restauration (3).

1. Msc. bibliothèque de l'Institut.
2. Msc. bibliothèque de l'Institut.
3. Grand-oncle par les femmes de Victor Hugo, Volney avait

Digitized by Google

C'est ainsi, dans une retraite heureuse et fortunée, que le philosophe passait ses dernières années. On a vu combien il s'était assagi en vieillissant.

Jadis, écrivait-il, j'étais un homme précis, j'en suis bien revenu. Les projets sont à mon ordre. Je ne suis plus au leur. Chaque année, quand l'hiver m'attriste, je parle d'aller en Provence, et quand je songe au départ, je m'enfonce dans mon grand fauteuil et je fais plus grand feu pour remplacer le soleil. La bonne chose que d'être en un bon chez soi ! Usons de chaque jour sans trop de prévoyance du lendemain. La prudence est bien quelque chose dans la vie, mais combien le hasard n'y est-il pas davantage ? Je suis le plus jeune du Sénat, me disait Fargue, je ferai, je ferai, etc., etc., nous l'enterrions dix jours après. Moi, j'ai compté mourir chaque année, de 1802 à 1805, et me voilà en 1819. A la Providence ! Prêt à tout.

Souffrant d'une maladie de vessie qui l'éprouvait cruellement, Volney paraissait très âgé, bien qu'il ne dût pas atteindre sa soixante-quatrième année.

Le travail abrégea ses jours. Quand il se sentit plus gravement malade, il dit à son médecin : « Je connais l'habitude de votre profession ; mais je ne veux pas que vous traitiez mon imagination comme celle des autres malades. Je ne crains pas la mort. Dites-moi franchement ce que vous pensez de mon état, parce que j'ai des dispositions à faire. » Le docteur hésitait.

voulu, comme il en avait le droit, désigner celui-ci comme son successeur à la Pairie. Mais, le général Hugo, vieux républicain, ne voulut jamais donner son approbation à ce projet et c'est ainsi que le poète ne devint pair de France qu'en 1844.

Digitized by Google

« C'est bien, dit Volney. J'en sais assez. Faites venir un notaire. » Puis, il désigna Daru comme exécuteur de ses dernières volontés et dicta ce testament dont les dispositions généreuses ont illustré son nom. Volney refusa l'assistance du prêtre et mourut le 25 avril 1820. Ses obsèques eurent lieu à Saint-Sulpice et il fut enterré au Père-Lachaise où Laya, directeur de l'Académie, prononça l'éloge du défunt.

Sieyès, dont les dernières années furent remplies d'une si poignante tristesse, et Destutt de Tracy, écrasé par la douleur, lui survécurent jusqu'en 1836.

Mme Victor de Tracy, qui descendait de Newton, a laissé une notice des plus intéressantes sur son beau-père, l'Idéologue (1). « M. de Tracy, dit-elle, était humilié de croire. Il voulait savoir. » C'est lui qui disait avec humeur : « On m'assure que j'ai une âme immortelle; cela se peut bien, mais je n'en sais rien. » et cependant, comme Voltaire, mais avec moins d'orgueil, il faisait construire une église avec les débris d'une grosse tour qu'il fit abattre.

1. Elle avait épousé, en premières noces, le général Letort, tué à Ligny, et en avait eu une fille, la vicomtesse de Beuret, qui fut dotée par Napoléon dans son testament. Sous la restauration, elle épousa Victor de Tracy que la reine Hortense avait rêvé de donner comme précepteur à son fils, le futur Napoléon III. M. et Mme Victor de Tracy tinrent, à Paris, un salon qui fut à la mode pendant 30 ans; puis Mme de Tracy se retira dans la terre de Paray, où elle mourut. — Elle adorait les oiseaux et ne voulait jamais en manger; on dit qu'elle regretta si vivement son premier mari qu'elle s'obstina à garder le cercueil du mort dans sa chambre à coucher jusque dans les premiers temps de son second mariage; Sainte-Beuve dit d'elle : « Française de cœur, elle avait dans l'esprit et le caractère de ces traits passionnément ou agréablement bizarres qui distinguent les filles d'Albion. »

Digitized by Google

Tout changement lui était insupportable. Il s'impatientait de voir son linge s'user ou ses meubles se casser et il aimait assez à en rejeter la faute sur quelqu'un.

On l'a vu, à la campagne, chercher, pendant plusieurs jours de suite, un certain clou qui avait été placé dans un mur, cinquante ans auparavant, et qui servait, alors, disait-il, à tenir un volet.

Son médaillon par David d'Angers et son portrait par Ary Scheffer (1), le montrent, dans ces dernières années de sa vie, grave et presque sévère. avec cette teinte de mélancolie qui est la marque de ceux qui ont trop connu les hommes.

Il avait recherché autrefois la société des femmes, dont il avait su se faire aimer. Mais il mettait le divorce au premier rang des conquêtes de la Révolution, parce qu'il ne regardait le mariage que comme une triste servitude. « Chaque maison, disait-il, est une prison où dort et s'ennuie un tyran inutile. Si l'on ne savait pas que les législateurs ont un grand désir de rendre le lien conjugal respectable, on croirait qu'ils n'ont eu d'autre projet que de le rendre désagréable. »

Il supportait courageusement les souffrances physiques et morales; Mignet raconte de lui que, dans les premiers temps de sa cécité, il partit un matin en fiacre, de la rue d'Anjou Saint-Honoré, sans prévenir

1. Ce portrait est, aujourd'hui, conservé chez M. le Comte de Laubespin, sénateur de la Nièvre, ancien aide de camp de La Fayette, dernier petit-fils survivant du fameux Idéologue.

Digitized by Google

personne et qu'il se rendit à l'Arsenal où demeurait l'oculiste Wenzel. Il se fit opérer les deux yeux « pour n'avoir pas à se réveiller aussitôt une autre fois », mit un bandeau, plaça ses cristallins enlevés dans sa poche et rentra chez lui aussi tranquillement que s'il venait d'une promenade ou d'une visite.

Enthousiaste de Voltaire qu'il se faisait lire et dont il aimait à réciter les chefs-d'œuvre, Tracy était resté, dans une période avancée du dix-neuvième siècle, l'homme de qualité du règne de Louis XVI, imbu déjà des idées de la Révolution. C'est ainsi qu'il n'admettait pas, dans ses terres, qu'une cloche annonçât l'heure des repas, « par ce qu'il ne voulait pas humilier ceux qui n'en avaient pas. » Mais, en revanche, il aimait à montrer les portraits de ses ancêtres et les cordons bleus de sa famille, sans songer qu'il pouvait blesser ainsi ceux qui n'étaient pas d'aussi bonne race que lui.

Tracy ne comprenait pas les modes nouvelles qui permettent aux hommes de porter des gants devant les dames et d'aller, le soir, en bottes, dans leurs salons. C'était là pour lui des choses indécentes et bonnes seulement pour des valets d'écurie.

Un seul jour, il essaya de mettre un pantalon et il en fut tellement gêné qu'il y renonça. C'est ainsi qu'on put le voir, lors de la Révolution de 1830, s'engager, seul, en bas de soie, le visage surmonté d'un vaste abat-jour vert, une longue canne à la main, au milieu des barricades.

Ce jour-là, Tracy, qui avait eu tant à souffrir de la

Digitized by Google

Restauration (1), put croire à l'avènement d'un monde nouveau. Il en revint bien vite et il aurait signé volontiers cette lettre de son ami Andrieux (2) :

Nous avons vu quarante ans de révolutions. Pensez-vous que nous soyons à la fin ? Nous avons vu aussi tous les gouvernements qui se sont succédé, l'un après l'autre, être aveugles, égoïstes, dilapidateurs et insolents. Aussi, tous sont-ils tombés ! *Interea patitur Justus.* La pauvre nation, victime innocente, est livrée, comme Prométhée, au bec éternel des vautours.

Le 5 Mars 1836, Tracy fut atteint de paralysie, après son déjeuner, pendant que son secrétaire lui lisait un journal. Il se remit l'après-midi, mais, dans la nuit il perdit la parole et mourut, le troisième jour, après une lente et paisible agonie, à l'âge de 82 ans.

Daunou, qui était resté son meilleur et peut-être son unique ami, ne lui survécut que peu de temps.

L'ancien oratorien, qui avait uni à sa vie une personne parfaitement distinguée et d'un esprit très remarquable, avait conservé l'habitude monacale de se lever à quatre heures du matin. Sa lampe, en s'allumant, donnait l'heure comme la plus précise des horloges; et les maraîchers qui se rendaient aux halles savaient par là s'ils étaient en avance ou en retard.

1. Le 4 août 1822, F. C. de la Harpe écrivait à Mme Ginguené : « Veuillez me rappeler au souvenir de nos communs amis que je n'ai pas besoin de nommer, *cela pouvant valoir des points séditieux.* »

2. 20 novembre 1831, à Parent-Réal, ancien tribun.

Digitized by Google

Réintégré par le Gouvernement de 1830 dans ses fonctions d'archiviste, le sage et vertueux Daunou partageait son temps entre le travail et le soin de ses oiseaux et de ses fleurs. Malgré les désespoirs du jardinier de l'Hôtel Soubise, il avait voulu qu'on respectât ses petits hôtes en leur abandonnant tous les fruits de la propriété.

On connaît ses immenses travaux, il les continua jusque dans une époque qui est, d'ordinaire, celle du repos et de la retraite. Il n'en trouvait pas moins le temps d'étudier à loisir la nouvelle littérature qu'il n'aimait guère (1).

Au mois d'avril 1840, la maladie de vessie dont il souffrait depuis longtemps s'aggrava subitement. Le chagrin qu'il éprouvait de l'agrandissement, inutile d'après lui, de ses chères Archives, n'y fut pas étranger. Il continua à travailler et à se lever à quatre heures du matin. Puis, quand il eut fini la correction des épreuves de son vingtième volume des *Historiens de la France*, il traça ses dernières volontés et se coucha pour mourir, le 20 juin, à onze heures du matin.

Aucun prêtre n'assista à ses obsèques ; Taillandier prononça quelques paroles de remerciement pour ceux qui étaient venus en grand nombre.

En lui s'éteignait le dernier grand représentant des opinions du dix-huitième siècle.

1. En 1835, Daunou proposait à l'éditeur Schnitzler de faire un article sur M. J. Chénier, en le prévenant bien que la littérature romantique y serait fort peu ménagée.

Digitized by Google

Le 26 octobre 1832, une ordonnance, rendue sur le rapport de Guizot, avait rétabli l'Académie des Sciences morales et politiques. Les survivants de l'ancienne classe étaient réintégrés de droit ; ils étaient encore une dizaine : Garat, Daunou, Dacier, Tracy, Lacuée, Pastoret, Merlin, Rœderer, Sieyès, Talleyrand, Reinhard ; Lakanal, dont on ignorait presque l'existence, fut oublié.

Ces débris de l'ancienne Société d'Auteuil n'avaient plus ni les ardeurs de la jeunesse, ni la popularité des doctrines. La mort chaque jour les décimait. Le souvenir des anciens Idéologues ne vivait plus que dans le cœur de ceux qui les avaient aimés et qui avaient vécu auprès d'eux.

Mme Cabanis, qui habitait à Passy pendant l'été (1) et rue d'Enfer, n° 44, pendant le reste de l'année, avait conservé le culte de son mari. En 1827, elle écrivait à Mme Ginguené (2) :

Donnez-moi de vos nouvelles, je les recevrai avec un bien tendre intérêt et avec émotion, en pensant qu'il y a bien des années que nous nous aimons, nous estimons et que les deux êtres qui firent le bonheur de chacune de nous étaient liés par ces mêmes sentiments.

Elle continue aussi à correspondre avec Fauriel, bien qu'elle semble n'avoir conservé aucune illusion de ce côté.

Quelques relations avec vous, lui écrivait-elle le 20 oc-

1. 56, Grande Rue.
2. Papiers de l'auteur, 1er août 1827.

Digitized by Google

tobre 1838 (1), rares, il le faudrait (2), mais bien chères, m'auraient conservé quelques parcelles de ces richesses dont, autrefois, mon âme et mon esprit se sont nourris. Voilà ce que sent un cœur souffrant dans un corps devenu infirme et débile. (Mme Cabanis était menacée de cécité.) Adieu, mon ami, je vous serre, malgré tout, avec plus de tendresse que de rancune, contre mon cœur.

Le 30 mars 1842, elle renvoyait à Fauriel des objets qui avaient appartenu à Mme de Condorcet :

Mon ami, voici encore une restitution que je vous fais. Des livres à vous qui remplissent ce panier et d'autres livres, encore à vous, qui sont en liasse. Quoique ces envois réveillent dans votre âme des souvenirs qui ont un côté douloureux, ils y remuent aussi, *j'en suis sûre*, une masse de tendresse imperturbable et qui doit être profonde et douce jusqu'à votre dernier jour.

Puis elle disait à Fauriel que Daunou, au moment de sa mort, allait écrire une vie de Cabanis. Elle pressentait alors l'ancien ami de son mari pour savoir s'il voudrait bien se charger de ce travail ou, tout au moins, s'il aiderait Mme Joubert (3) de ses conseils : « Elle sait être dans toutes les situations, fille pieuse, remplie de vertus et attachée à la mémoire de son père. Sa sœur, quoique dans une autre sphère, est mue par les mêmes sentiments. »

Le 2 septembre 1843 (4), Mme Cabanis écrivait encore au même Fauriel :

1. Msc. à la bibliothèque de l'Institut.
2. A cause de la brouille de Fauriel avec les O'Connor.
3. Née Cabanis, mariée en premières noces au sculpteur Dupaty.
4. Msc. à la bibliothèque de l'Institut.

Digitized by Google

Si vous vous rappelez les amitiés les plus anciennes qui ont occupé longtemps votre âme, vous y trouverez pour moi, pour la compagne de l'homme que vous avez tant aimé de l'intérêt et de l'attachement. Tâchez que cet intérêt, quoique devenu douloureux par les circonstances, prenne néanmoins dans votre esprit assez de force pour que vous vous imposiez comme un devoir quelques moments de rapprochement avec moi... Il s'est présenté à moi, sans que je les cherchasse, quelques lueurs de la possibilité de m'occuper utilement encore de la mémoire de Cabanis, des monuments de sa gloire. Je vis ici seule, au milieu de ces monuments. Par le long cours des années, il reste dans ce monde *moi* et *vous* qui sommes demeurés en quelque sorte les seuls gardiens sûrs, les dépositaires contemporains et éclairés de cette gloire si élevée au-dessus de celle du commun des hommes. J'attends quelques lignes de vous sur cette réunion intime. Vous jugez, vous sentez comme moi ce qu'elle a de saint et d'indiqué.

Ces appels pressants d'une femme qui ne pouvait vivre, sans penser à tout instant à celui qu'elle appelait « son ange (1) », ne furent pas entendus par Fauriel. Il resta sourd aussi devant les supplications des filles de Cabanis, Mmes d'Orval et Joubert (2).

Mme Cabanis mourut, le 29 octobre 1844, sans avoir vu se réaliser son vœu le plus cher.

La fille de Condorcet, Mme O'Connor, poursuivait, de son côté, la réhabilitation de la mémoire de son père.

1. 1er décembre 1843 à Fauriel, en msc. à la bibliothèque de l'Institut.

2. V. à la bibliothèque de l'Institut, notamment les lettres des 10 Août 1830 et 27 décembre 1836. Mme d'Orval fut l'objet, à Abbeville, des persécutions de la Terreur blanche, en 1815-1816.

Digitized by Google

Élevée d'après les principes de Rousseau, elle avait adopté la religion protestante qui était celle de son mari ; mais, en réalité, elle était restée libre penseuse.

Mme O' Connor passait l'été au Bignon, dans ce château où le marquis de Mirabeau fut exilé du 26 octobre 1760 au 20 février 1761. Là, elle partageait son temps entre les bonnes œuvres et les études littéraires ; c'est ainsi qu'en 1844, elle se préparait à publier la correspondance de Mlle de Lespinasse avec Turgot et Condorcet. Deux ans avant, elle écrivait à son ami Isambert, avocat au Conseil d'État et à la Cour de Cassation (1) :

J'ai le volume d'Horace (2). Il n'y a rien d'écrit dessus, seulement quelques mots soulignés au crayon. Mme Suard dit dans ses *Souvenirs* que M. Suard le donna à mon père, à Fontenay-aux-Roses. Quant à l'insinuation que mon père avait pensé à émigrer, ma mère et mon oncle Cabanis m'ont toujours dit qu'il ne voulut jamais en entendre parler pour lui, bien qu'il ait prévu et prédit à ses amis le règne de la Terreur.

Le général O' Connor, de son côté, consacrait toute sa fortune au soulagement des pauvres et aux améliorations de la culture. Au Bignon, dont il était maire, il avait fait construire, à ses frais, l'école de la commune.

Lorsqu'il mourut, le 26 avril 1852, il fut inhumé au milieu du parc, dans le caveau qu'il s'était réservé

1. 8 mars 1842. msc. à la bibliothèque de l'Institut.
2. Celui que Condorcet avait dans sa poche, lorsqu'il fut arrêté.

Digitized by Google

auprès de ses enfants. Isambert, devenu conseiller à la Cour de Cassation, prit la parole sur la tombe et célébra, avec les vertus du mort, « la noble fille de Condorcet qui, à l'âge de 17 ans, avait consacré sa vie au bonheur de cet illustre vieillard et qui restait, aujourd'hui, dans l'isolement, veuve de celui qui fut si longtemps son appui et l'objet de toutes ses affections. »

En 1859, Mme O' Connor gardait le lit depuis huit jours à la suite d'une entorse, quaud elle mourut subitement de la rupture d'un anévrisme.

Annette-Paméla Cabanis, née à Auteuil le 25 mars 1800, ne mourut que le 6 février 1880. Sa mère disait d'elle, en 1814, à Ginguené :

Annette est plus grande que jamais ; mais elle a de la sève, de l'âme en proportion, de l'intelligence. Il faudrait le charme de son père et son autorité remplie de douceur pour lui apprendre à bien diriger tout cela. J'y fais ce que je puis dans ma faiblesse et dans mon impuissance que je reconnais trop souvent.

En 1866, elle correspondit avec Sainte-Beuve à propos de Cabanis.

Mme Joubert fut conduite à sa dernière demeure par un pasteur protestant et l'on grava, sur le marbre, ces vers de Lamartine qui pourraient s'appliquer à presque tous les Idéologues :

Sur cette froide pierre, en vain le regard tombe.
O vertu ! Ton aspect est plus fort que la tombe
Et plus évident que la Mort !

Digitized by Google

Digitized by Google

PIÈCES ANNEXES

I

ENGAGEMENT DE CABANIS AVEC MESMER (1)

Nous soussigné, Antoine Mesmer, docteur en médecine, d'une part;

(et) M. *Pierre-Jean-George Cabanis* (d'autre part), Sommes convenus de ce qui suit, savoir :

Moi, Antoine Mesmer, persuadé qu'il n'est pas de découverte plus avantageuse à l'humanité et qui puisse contribuer d'une manière plus universellement efficace au soulagement des maux qui l'affligent, que la découverte du magnétisme animal dont j'ai toujours désiré de répandre la doctrine parmi les hommes honnêtes et vertueux, je consens et m'engage à instruire M. *Pierre-Jean-George Cabanis* dans tous les principes qui constituent cette doctrine aux conditions suivantes :

1° Qu'il ne pourra former aucun élève, ni trans-

1. Collection de Refuge. — Tout ce qui est souligné est de la main de Cabanis. Il y eut des engagements imprimés, notamment celui de Legrand d'Aussy, 342e élève de Mesmer (même collection), mais ces engagements imprimés ne sont pas dans la même forme.

Digitized by Google

mettre directement ou indirectement à quelque personne que ce soit tout ou partie des connaissances relatives sous quelque point de vue que ce soit à la découverte du magnétisme animal sans un consentement par écrit signé de moi.

2° Qu'il ne fera avec aucun prince, gouvernement ou communauté que ce puisse être, ni traité, ni négociation, ni accord quelconque relatif au magnétisme animal, me réservant expressément et privativement cette faculté.

3° Qu'il ne pourra, sans mon consentement exprès, établir un traitement public ou assembler des malades pour les traiter en commun par ma méthode, lui permettant seulement de voir et de traiter les malades en particulier et d'une manière isolée.

4° Que s'il contrevenait aux conditions ci-dessus énoncées, il sera obligé de me payer la somme de cent cinquante mille livres à laquelle je fixe mes dommages et intérêts.

Bien entendu, toutefois, que la condamnation et le paiement une fois fait de la dite somme de 150.000 livres, ne pourront jamais, dans aucun cas, dispenser M. *Pierre-Jean-George Cabanis* de l'observation des conditions ci-dessus exprimées, la présente clause étant de rigueur et l'action qui en résulte devant se renouveler autant de fois que M. l'aura violée, me réservant de laisser subsister les dites conditions autant que je le croirai convenable.

Et moi *Pierre-Jean-George Cabanis*, considérant que la doctrine du magnétisme animal est la propriété de M. Mesmer, son auteur, et qu'il n'appartient qu'à lui de déterminer les conditions auxquelles il consent de la propager, j'accepte en totalité les conditions énoncées au présent acte et j'engage ma parole d'honneur d'en observer la teneur avec l'exactitude la plus scru-

Digitized by Google

puleuse et, pour assurer d'autant plus l'action de M. Mesmer contre moi pour l'indemnité de 150.000 livres, j'affecte au paiement de cette somme tous mes biens présents et à venir, meubles et immeubles, et me soumets à toutes les poursuites contre moi, soit en France ou dans tel autre pays que je pourrais me retirer, renonçant à jamais à me prévaloir d'aucun vice de forme contre le présent acte dont je connais la force et l'autorité, et me jugeant moi-même infâme aux yeux de la société, si je pouvais sous quelque prétexte en violer les conditions.

Et pour l'exécution des présentes conventions les parties ont élu domicile savoir : M. Mesmer en sa demeure ordinaire, Rue Coqueron (*sic*) paroisse Saint-Eustache et M. *Pierre, Jean, George Cabanis, à Auteuil chez Mme Helvétius* auxquels lieux ils consentent toutes actions et poursuites.

Fait double sous nos seings privés et avec promesse d'en passer acte et ratification par devant notaire à la première réquisition de M. Mesmer.

A Paris le *cinq novembre mille* (sic) *sept cent quatre vingt trois.*

P.-J.-G. Cabanis.

Digitized by Google

Digitized by Google

II

TRANSLATION DES CENDRES DE J.-J. ROUSSEAU D'ERMENONVILLE A PARIS (Octobre 1794) (1)

RAPPORT

FAIT AU COMITÉ D'INSTRUCTION PUBLIQUE DE LA CONVENTION NATIONALE, PAR LA COMMISSION EXÉCUTIVE D'INSTRUCTION PUBLIQUE SUR LA TRANSLATION DES RESTES DE J-J-ROUSSEAU D'ERMENONVILLE A PARIS.

La Commission n'a voulu confier qu'à elle-même le soin de veiller à la translation de ce dépôt précieux. L'un de ses Membres, Ginguené, s'est rendu, le 17 vendémiaire, à Ermenonville : à son arrivée, à trois heures après midi, il trouva les habitants du lieu occupés à tirer le cercueil du monument placé dans l'île des Peupliers. Le citoyen Lesueur, artiste, que la Commission avait chargé de diriger ce travail, mérite des éloges pour la manière dont il s'en est acquitté. Un autre aurait pu croire que le cercueil, placé dans le monument, imposait la nécessité d'enlever la pierre qui le couvrait, et l'édifice en eût beaucoup souffert : mais le C. Lesueur, qui l'avait érigé, en 1780, savait que le monument couvrait un caveau

1. Papiers de Ginguené.

Digitized by Google

de pierres de grès, liées avec du ciment, sous lequel était placé le cercueil. L'extraction s'en est faite par un canal de trois pieds de profondeur, creusé sous le monument. Il a été constaté par le témoignage de tous les habitants d'Ermenonville qui l'avaient vu enterrer en 1778, que le cercueil en bois de chêne, lié par trois cercles de fer et recouvert de plomb, est dans la plus parfaite intégrité; le procès-verbal des officiers municipaux d'Ermenonville en fait foi.

Il a été soigneusement gardé par les habitants, jusqu'à l'instant du départ.

Le C. Ginguené, après avoir notifié à la municipalité, qui était réunie dans l'île des Peupliers, le Décret de la Convention nationale, ordonna de transporter le cercueil dans l'endroit d'où il devait partir le lendemain matin; cet instant fut douloureux pour les habitants d'Ermenonville. Habitués à venir chaque jour révérer des précieux restes, à voir l'Europe entière accourir vers le dernier asile de l'homme vertueux, ils craignaient que cette terre, consacrée par un séjour de dix-huit ans, ne perdît de son prix en perdant J-J-Rousseau, et la gloire de leur ami ne les consolait pas de s'en séparer. La marche fut silencieuse, et l'on n'entendait de bruit que le froissement des branches d'arbres, qui semblaient caresser le cercueil de celui qu'ils avaient vu méditer paisiblement ou exercer sa bienfaisance sous leur ombrage. Sur le tronc d'un saule qui regarde l'île des Peupliers était attachée la charmante romance du *Saule* de J.-Jacques; les musiciens l'exécutèrent plusieurs fois, et les sentiments mélancoliques qu'inspiraient le lieu, le choix de l'air, le souvenir de l'homme vertueux qui l'avait composé et des injustices qu'il avait éprouvées des hommes, jusqu'à son départ de l'asile qu'il s'était choisi, remplissaient l'âme de tous les spectateurs au point de leur ôter tout moyen de les exprimer.

Digitized by Google

Le cercueil fut placé sur le char que l'on avait amené de Paris; la nuit se passa en pèlerinage des habitants d'Ermenonville et des communes voisines qui venaient voir encore une fois leur ami et se recommander à son souvenir. L'ombre des arbres qui le couvraient, le clair de lune qui reflétait leur feuillage mobile d'une manière toujours variée, le silence de toute la nature, imprimaient à ce spectacle un caractère religieux qui empêchait ces bonnes gens de s'approcher autrement que le chapeau à la main. Leurs vœux n'auront pas été rejetés; Rousseau connaissait le prix des cœurs simples.

On partit le 18 à huit heures du matin. La députation d'Ermenonville se plaça auprès du char qu'elle n'a pas quitté un seul instant jusqu'à son arrivée à Paris; le reste des habitants, officiers municipaux, garde nationale, vieillards qui avaient connu Rousseau, les mères portant leurs enfants dans leurs bras, suivirent le cortège jusqu'aux confins de leur territoire. Les habitants de Morfontaine vinrent l'y recevoir et le conduisirent de même jusqu'à la Commune voisine. C'est ainsi qu'il a voyagé pendant deux jours. Les magistrats du peuple se sont honorés eux-mêmes en donnant des témoignages publics de leur vénération pour l'ami de l'Egalité, et les bons habitans des campagnes qui, placés plus près de la nature, en ont mieux conservé l'instinct fidèle, n'ont jamais manqué de venir au-devant de celui qui les chérissait, portant dans leurs mains le saule et le peuplier, gage de paix et de fraternité.

On doit citer avec éloges les petites Communes de Vaudherland et de Garges; la parure des habitants annonçait que le triomphe de Rousseau était une fête pour eux-mêmes. Les cris de *Vive la République* sanctionnaient à chaque pas le Décret de la Convention nationale, et le peuplier planté devant chaque

Digitized by Google

porte prouvait que cet arbre charmant sera désormais associé à la mémoire de Jean-Jacques.

En approchant de Gonesse, commune plus considérable que les précédentes, l'Administration de district, la Municipalité, la Société populaire précédaient la foule immense qui était venue à la rencontre du cortège jusque sur le grand chemin. Ici, la joie devenait plus bruyante; on voyait que les habitants de Gonesse chérissaient l'ami de la nature et qu'ils applaudissaient à la justice qui lui était rendue; mais ne l'ayant pas possédé, n'ayant pas joui de l'aspect de ses vertus privées, leur joie n'était point tempérée par les souvenirs touchants qui affectaient ceux qui avaient vécu avec lui.

Des arcades en feuillage étaient élevées sur la place publique de Gonesse; les restes de Rousseau y reposèrent pendant une heure; on ne put refuser ce petit séjour au zèle et à la prière des habitants. Leur amour pour le grand homme s'étendit sur tous ceux qui l'accompagnaient. Les Musiciens, les Gendarmes, les Citoyens d'Ermenonville, tout ce qui composait le cortège, étaient invités de toutes parts à des repas fraternels dont la gaité, la cordialité, le patriotisme faisaient les frais et les ornements et dont le bon Rousseau était encore l'auteur.

De Gonesse à Émile l'affluence devenait plus grande à chaque instant. Les Communes qui ne bordaient pas le grand chemin envoyaient des députations, et tous les habitants voulaient en être. La marche fut souvent arrêtée par la foule qui se pressait, surtout à l'entrée des villages. Les instituteurs amenaient leurs élèves remercier l'auteur d'*Emile*, les mères lui présentaient leurs enfans, libres et sans maillot, toutes les classes de la Société lui rendaient grâces des bienfaits que chacune d'elles en avait reçus.

Plus on approchait d'Émile, plus l'intérêt devenait

Digitized by Google

grand. Ces belles campagnes avaient été consacrées par les promenades, par les méditations de Rousseau, et une mélancolie involontaire se joignait à ce souvenir. La nuit vint en augmenter l'effet. La lune qui répandait sa lumière pâle et monotone sur les vignes d'une plaine immense, le vent qui respectait les lumières, le silence qui n'était interrompu que par les airs chéris de Rousseau, donnaient à cette marche l'apparence de ces mystères de l'antiquité dont tous les initiés étaient purs ou lavés de leurs fautes et d'où l'on rejetait soigneusement ceux qui n'étaient pas dignes d'y assister.

La nuit, en dérobant aux yeux les beautés de la campagne, avait amené des spectacles qui lui sont propres. Jamais les réjouissances d'une grande cité ne vaudront l'illumination mobile du petit village de Pierrefitte où chaque habitant, tenant sa chandelle d'une main, et gêné par cette situation pour applaudir à son gré, s'en dédommageait du moins en criant de toute sa force : Vive la République ! Vive la mémoire de J. Jacques Rousseau !

La musique de l'École des Jeunes Français joignit le cortège avant qu'il arrivât à Émile, ces jeunes Républicains qui savent que c'est à Rousseau qu'ils doivent l'initiative de leur excellente institution, n'ont pas cessé de répéter, jusqu'à Paris, les airs patriotiques qu'on leur enseigne de préférence à tous les autres.

L'entrée dans Émile se fit aux acclamations universelles des habitants de la Commune et des environs. Beaucoup d'entre eux se souvenaient d'avoir vu Rousseau ; ses actions leur avaient appris que les grands talents reposent toujours sur la simplicité des mœurs et sur les vertus privées. Aussi leur enthousiasme à la vue de son triomphe égalait-il l'estime qu'il leur avait inspirée pendant son séjour à Émile. La place du marché avait été métamorphosée en une allée de peu-

Digitized by Google

pliers; le terrain sablonneux avait été revêtu de gazon et couvert de fleurs; ils avaient connu les goûts de leur ami, ils savaient que les dons de la nature étaient les seuls qui pussent lui plaire.

La nuit se passa en chants et en danses; Émile se félicitait de posséder encore un instant son ancien ami. Les habitants comptent demander à la Convention qu'elle fasse ériger chez eux un monument qui retrace le long séjour qu'il fit autrefois dans leur commune, et la courte visite qu'ils ont reçue de ses mânes, le 18 vendémiaire.

Le 19, avant de partir, on voulut faire des changements au char, rien n'égalait l'ardeur de tous les habitants pour cette opération. Chacun voulait mettre la main à cet ouvrage sacré. Les citoyennes faisaient à l'envi des guirlandes de fleurs et les hommes en coupant des branches, en les arrangeant, en couronnant le cercueil de feuillage, croyaient encore causer un mouvement de joie à leur ami. Le char des Peupliers a marché jusqu'au Panthéon tel qu'il avait été préparé à Emile.

Cette belle vallée où l'agriculture étale ses richesses, et que Rousseau a tant de fois parcourue, l'Hermitage où il demeura plusieurs années et où la nature le consolait de l'injustice des hommes, réveillaient à chaque instant de touchants souvenirs. C'est là qu'on a vu un vieillard se prosterner devant le char qui le portait et ne se relever que longtemps après qu'il se fut éloigné. Sans doute il avait connu Rousseau, il en avait reçu des bienfaits, et sa profonde vénération ne craignait pas de se montrer aux yeux de tous.

Le cortège s'avançait vers Paris, plus nombreux, plus respectable que jamais. Les jeunes filles d'Émile, vêtues de blanc, les mères avec leurs enfants dans leurs bras, la Jeune Espérance de la Patrie, précédaient le Char; il était côtoyé par les cultivateurs, par

Digitized by Google

les ouvriers et les vieillards hâtaient leurs pas tardifs pour le suivre. Tous les âges cherchaient à reconnaître ce qu'il avait fait pour eux.

C'est ainsi qu'on entra dans Franciade où la nécessité d'arriver à Paris avant la fin du jour empêcha de s'arrêter. La municipalité et la Société populaire témoignèrent leur amour pour le grand homme qui marchait vers le Temple de l'immortalité.

Dès le faubourg de la Chapelle, on put voir que le peuple de Paris, placé à un foyer plus ardent d'instruction, sentait plus vivement aussi toute l'importance des bienfaits de Rousseau. Les applaudissements furent prolongés depuis le faubourg jusqu'aux Tuileries. Ce char de feuillages qui passait à côté des plus superbes édifices et de tous les miracles de l'art, cette île des Peupliers que Rousseau semblait ne vouloir quitter qu'à l'instant où la volonté nationale le porterait au Panthéon, disaient assez que la gloire d'une république et celle des citoyens qui la servent n'est fondée que sur l'amour de la nature et de la Vertu.

EXTRAIT *du registre du Greffe de la municipalité d'Ermenonville, District de Senlis, département de l'Oise.*

(Copie littérale.)

Ce jourd'hui dix-sept vendémiaire, l'an trois de la République française une et indivisible, Nous Membres de la Commune d'Ermenonville, sur la Notification du Décret de la Convention national (*sic*) qui ordonne

Digitized by Google

la tra sla'ion des reste de Jean Jacques Rousseau au Panthéon, lequel Décret nous a été communiqué par le Citoyen Ginguené, membres de la Commission exécutive d'Instruction publique, avons assisté à l'excavation du Monument situé dans Lisle des Peupliers du Parcq d'ermenonville, et à l'extraction du Corps de Jean Jacques Rousseau; le cercüeil qui le contient a été placé sous nos yeux vers le char qui doit le transporter demain vers Paris ; notre respect pour les Décrets de la Convention nationale, notre envie de faire partager à tous nos frères le trésor qui nous a été confié pendant plusieurs années, nous empêche de répandre autant de l'armes, que doit nous en couter une pareille séparation, mais nos regrets suivent toujours l'ami de la nature et de l'humanité; nous attestons de plus que le Cercueil de bois de chêne recouvert de plomb a été reconnu sain, entier, et tel enfin que plusieurs de nous l'on vüe déposer dans son tombeau, l'an mil sept cent soixante dix huit. Nous avons arrêtez en outre que mention honorable serait faite au Procest Verbal de ce jour du zèle et du talent que que le Citoyen Le Sueur qui avait érigé ce monument en mil sept cent quatre vingt à déployez dans ces jours tant dans l'excavation et l'extraction qui ont été faites que dans le soin qu'il a pris de conserver précieusement ce tombeaux qui nous sera toujours précieux; délibérant ensuite sur l'article du Décret de la Convention qui autorise la Commune d'Ermenonville à assister à la cérémonie de la translation des restes de Jean Jacques Rousseaux, au Panthéon, nous avons arretez que le nombre des Citoyens qui y seront députez sera porté à quatorze dont les noms suive, Bouché, maire, Wateaux père, Doucet, Picard, le Clerc, Poupin, Gaillet, Lenfant, Théodore Michi, Petit, Beausseron, Billard, Simon, Flandres, Gremel, père; Nos frères de la Societtez Populaire de la Commune de

Digitized by Google

Franciade, s'étant présentez a la cérémonie de l'enlèvement du Cercueil, nous avons arrêtez de mentionner honorablement le zèle ardent qu'ils ont montré toujours et constamment aujourd'hui pour l'ami de la Nature; Le citoyen J. J. J. La porté, député de la Societtez populaire d'Emile, s'étant présenté pour le même objet, avons pareillement arrettez mention de son acte civique; avons pareillement arrettez que le citoyen Ginguené, Membres de la Commission Exécutive d'instruction Publique, et dont le zèle dans cette circonstance nous a prouvé toute l'ardeur de son affection pour le Vertueux Jean Jacques, serait invitez à signé avec nous le présent procèst-verbal; et à signé Ginguené, Bouché maire, Roussel off. m. Nicolas Baton, off. m. Vinson agt. Nat. Wateaux, David Le Clerc, C. fr. Jullien, Picard, Gaillet, Gremel, Girot, Petit, S. Amonier Maujy, Lamotte, Flandre, Desert, Le Sueurs, Doucet. J.B. M. Bouchet, C. Benoit, Guillmard, H. Arler, Joseph Legrain, Toussaint, Vateau fils, Pierre Parler, Roy Élie, Laudru, Billiard, Mareuse.

Pour copie conforme,
VINCENNAILLE,
Premier Greffier.

En partant d'Ermenonville, le cortège fut accueilli par deux membres de l'administration du district de Gonesse nommés commissaires par le Conseil munici-

Digitized by Google

pal pour accompagner les restes de Rousseau jusqu'au Panthéon,

Les communes de Plailly et Mortefontaine réunies, la justice de paix du Canton et une foule de citoyens se sont trouvés rangés à l'entrée du territoire de cette dernière commune, ils ont escorté le convoi jusqu'à l'entrée de la commune de Saint-Witz.

En passant dans Morfontaine le cortège a fait une pause; des citoyennes ont chanté des hymnes en l'honneur de Rousseau.

Arrivés sur le territoire du district de Gonesse, les citoyens de Plailly et Morfontaine se sont retirés. Ceux de Saint-Witz ont fait cortège jusque vis-à-vis Marly-la-Ville; là les citoyens et la municipalité ont pris le cortège jusqu'à Louvres.

La municipalité, la garde nationale et les citoyens de Louvres en masse ont pris le cortège à une assez grande distance en avant de leur territoire, ils ont accompagné jusqu'à Gonesse.

Je ne fais aucune réflexion sur ce qui s'est passé depuis Vauderland, seulement je crois devoir rappeler les noms des communes qui se sont empressées d'honorer les restes précieux.

1° Une grande députation de la commune d'Émile est venue prendre le cortège à Gonesse.

2° Des citoyens de Gonesse ont conduit jusque près d'Arnouville.

3° La municipalité et les citoyens d'Arnouville ont paru à l'entrée de leur territoire. Arrivés à Garges, les citoyens et la municipalité de cette dernière commune se sont réunis à ceux d'Arnouville, bientôt ils sont accueillis par ceux de Stains, de Pierrefitte; tous ensemble ont accompagné jusqu'aux confins du canton d'Émile. Là, toutes les communes de ce dernier canton ont reçu les restes de leur ancien et respectable ami et les ont accompagnés jusqu'à Émile.

Digitized by Google

Le 19, même cortège jusqu'à Franciade.

Je crois devoir observer au citoyen Ginguené que je crois utile, non pour la gloriole des habitants d'Émile, mais par respect pour la mémoire de leur vertueux ami, pour prouver quel degré de respect, de vénération ils ont conservé pour lui, de rappeler dans le procès-verbal, que c'est à leur piété qu'est due l'idée de transformer le char qui le transportait en une espèce de bocage qui caractérise à la fois ce qui est dû à la mémoire de l'ami de la nature, ses goûts, et celui de ses admirateurs; que c'est eux qui ont exécuté ce plan et qu'il n'est pas un seul citoyen qui n'ait montré un zèle égal pour en hâter l'exécution.

Une chose qui peut prouver à quel point le sentiment de vénération pour la mémoire de Rousseau, pour ses vertus. était porté dans le canton d'Émile, c'est le mot de cet homme ivre qui, dans une espèce de transport extatique, prononça ces mots en voyant passer le cortège de Rousseau. « *Ah! Vive la République, l'homme qui fait le bien ne meurt pas.* » Ce trait, dépouillé de l'idée flétrissante de l'ivresse, est sublime, l'ivresse même prouve peut-être jusqu'à quel point les habitants du canton sont persuadés que Rousseau était vertueux par excellence.

Tout ce qui démontre la profonde vénération de ceux qui ont particulièrement connu Rousseau est précieux sous ce rapport; il peut être essentiel d'observer que ce sont les habitants d'Ermenonville et d'Émile qui ont voulu le descendre du char et le transporter sous le monument qui lui était érigé dans le jardin du Palais National, qui ont voulu l'en sortir et le replacer sur son char, qui ont brigué l'honneur de le porter dans le Panthéon.

Je salue bien cordialement le bon citoyen Ginguené. Je lui fais passer ces notes, ces réflexions tracées à la

Digitized by Google

hâte. Son cœur que je crois bien connaître me dispense d'aucune explication sur les motifs qui me les ont dictées.

J.-J.-J. LAPORTÉ.

20 Vendémiaire, 6 heures du soir.

Digitized by Google

III

THÉATRE FRANÇAIS

Tibère, tragédie en cinq actes de Chénier, représentée sur le Théâtre-Français, le 15 décembre 1843 (1).

PREMIER RAPPORT

Chénier, qui consultait beaucoup ses passions et ses opinions politiques dans le choix des sujets de ses tragédies, a laissé dans celle-ci un monument de la haine qu'il portait au gouvernement de Bonaparte et des sentiments républicains qu'il n'avait que trop manifestés dans le cours de sa vie. Comme son goût paraissait devenir plus exact et plus sévère, depuis qu'il était sorti du tourbillon politique, il a su s'abstenir dans cette tragédie des déclamations et des allusions directes auxquelles il s'était souvent livré dans ses autres ouvrages. En suivant Tacite de fort près et respectant beaucoup la fidélité de l'histoire, il a fait le tableau d'une tyrannie sombre, tortueuse et savante en crimes.

L'action commence au moment où Agrippine, la vertueuse et fière épouse de Germanicus, arrive aux portes de Rome emportant dans ses mains les cendres d'un héros qu'un empoisonnement trop manifeste

1. Collection de Refuge.

Digitized by Google

vient de ravir à l'amour et aux espérances du peuple romain. Tibère, qui a commandé le crime à l'ambition et à la jalousie de Pison, a déjà résolu la mort de son complice, car il craint les soupçons et l'indignation que toute l'Italie vient de manifester au passage d'Agrippine. Elle porte ses plaintes au Sénat. Tibère affecte l'impartialité d'un juge. Pison, violemment accusé par la veuve de Germanicus, ne trouve un défenseur que dans son fils Cneius, jeune Romain rempli des vertus de ses ancêtres. Celui-ci croit à l'innocence de son père. Dans un entretien avec Aprippine, il parvient à désarmer sa vengeance. Mais Tibère se montre de plus en plus sévère envers Pison, parce que, dans une entrevue qu'il a été forcé de lui accorder, il l'a vu déchiré de remords et que cet accusé a fait trembler son juge en lui montrant ses ordres qu'il a conservés. Dès ce moment, le tyran a résolu la mort de son complice.

Son ministre Sějan est chargé du meurtre et doit le faire passer pour un effet de l'emportement séditieux des amis d'Agrippine. La scène où Tibère délibère de ce crime avec son odieux ministre est déjà fameuse par sa précision énergique. Pison, cédant à ses remords et à la haine dont il est animé contre l'Empereur, a fait devant son fils l'aveu de son crime. La nuit vient et il est égorgé dans son palais par les satellites de Séjan qui ont feint de venger avec le peuple la mort de Germanicus. Tibère triomphe; Séjan revient du palais de Pison et prétend avoir reçu les derniers vœux de ce Romain. Tibère revient aux détours et aux sinistres énigmes de sa politique, mais Cneius confond l'Empereur scélérat en s'écriant :

Mon père était coupable et Tibère encore plus.

Après l'avoir accablé de ce terrible témoignage et

Digitized by Google

s'être répandu en imprécations contre le tyran, il se perce de son épée.

Ce dénouement est d'un grand effet, mais l'action reste longtemps languissante. Le développement de l'âme de Tibère inspire une horreur morne et continue et peut-être de si sombres révélations conviennent-elles moins au théâtre qu'à l'histoire.

Cette tragédie est aujourd'hui connue de tout le public, il n'est point de journaux qui n'en ait fait une analyse détaillée et n'en ait cité les scènes où la tyrannie est le plus fortement caractérisée. Le fils de Pison prête beaucoup moins de prestige aux sentiments républicains que ne le fait dans la mort de César le stoïcien Brutus... Quoique plusieurs journaux nous apprennent chaque jour jusqu'où peuvent aller les frénésies de l'esprit de parti, il paraît difficile qu'il se porte jusqu'à l'excès monstrueux de vouloir confondre, par d'exécrables allusions, un règne signalé par la clémence, la modération et la liberté publique, avec une tyrannie sombre et sanguinaire; on ne peut sur une pièce imprimée et déja si connue retrancher des passages qui prêteraient à de si odieuses allusions. Nous croyons cependant devoir inviter Son Excellence à jeter les yeux sur les pages huit, seize, quarante-six, soixante-cinq et soixante-dix-huit. Nous savons combien le Gouvernement incline toujours pour le parti le plus noble, mais il nous est impossible de juger parfaitement la situation des esprits et de prévoir des excès révoltants.

Les examinateurs des pièces de théâtre proposent à Son Excellence d'autoriser la représentation de cette tragédie.

Paris, le 17 décembre 1819.

LÉMONTEY. D'AVRIGNÉ.
LACRETELLE.

Digitized by Google

Le Gouvernement n'a d'autres intérêts que ceux de l'ordre et le seul parti qu'il ait à prendre, quand il peut craindre *des excès*, est d'ôter aux partis un champ de bataille et un sujet de troubles. MM. les Censeurs sont mieux que personne en état de juger si ces craintes peuvent raisonnablement exister et je désire avoir à cet égard leur opinion positive.

20 décembre 1819.

DECAZE.

SECOND RAPPORT

SUR LA TRAGÉDIE DE TIBÈRE

Nous nous conformons aux intentions de Votre Excellence qui désire savoir de nous si la représentation de la tragédie de Tibère peut devenir une occasion de de troubles et d'excès et ouvrir un champ de bataille aux partis; mais nous éprouvons le regret de ne pouvoir exprimer un avis positif. Les incidents ou les troubles que peut faire naître une représentation théâtrale, peuvent dépendre aujourd'hui de la direction que donnent, chaque matin, des journaux ou des pamphlets, à des partis, à des factions. Plusieurs de ces journaux, dans l'intervalle qui s'est écoulé depuis notre rapport, c'est-à-dire depuis quinze jours, présumant ou affectant de présumer, d'après le retard apporté à la représentation de la tragédie de Tibère, qu'elle était défendue, n'ont pas manqué d'indiquer pour motifs de cette prohibition supposée, la crainte de quelques

Digitized by Google

allusions que nous avions regardées comme invraisemblables, tant elles nous paraissaient odieuses et extravagantes. Nous ne dissimulerons pas à Votre Excellence que l'un de ces journaux (*la Renommée*) a même désigné, par avance, à la malveillance des lecteurs ou des spectateurs, une scène que nous n'avions pas cru devoir noter. C'est la scène quatrième du troisième acte. Elle était évidemment dirigée contre le Gouvernement impérial et le Sénat conservateur, et on paraît vouloir aujourd'hui la rétorquer contre le Gouvernement royal et la majorité des deux Chambres.

Voilà donc des allusions déjà faites et circulant en France et en Europe par la voie de plusieurs journaux fort répandus. Il n'est pas possible à de bons Français de ne pas souhaiter qu'une méchanceté de cette nature ne soit confondue par le calme même de la représentation. Chacun de nous présume qu'elle le serait, en effet, mais sans pouvoir présenter ses vœux comme des conjectures certaines. Si des hommes se montraient assez dociles aux suggestions d'un parti pour faire entendre de condamnables applaudissements, alors il y aurait quelque tumulte. Suivant toute apparence, l'opposition d'une partie des spectateurs serait assez puissante pour empêcher de nouvelles allusions dans le cours de la tragédie.

Nous devons faire remarquer à Votre Excellence que la première représentation de la tragédie de Tibère est annoncée pour le bénéfice de l'acteur Saint-Phal, et l'on sait que, pour des représentations de ce genre, les places doublées ou triplées ne sont guère occupées que par des spectateurs opulents qui ne veulent nullement être signalés comme des perturbateurs de l'ordre public ou comme des séditieux. L'effet des représentations de cette sorte est ordinairement très froid et le mouvement dramatique de la pièce n'est pas assez vif pour l'animer beaucoup. Un com-

Digitized by Google

plot formé à l'avance pourrait, il est vrai, exciter du trouble, soit ce jour là, soit dans des représentations subséquentes; mais voilà des faits qui sont hors de notre compétence, et que l'autorité seule peut connaître.

Les acteurs nous ont fait prévenir que deux des passages que nous avions notés étaient changés sur leurs manuscrits; ces deux passages sont :

Intimide et corromps; c'est ainsi que l'on règne.

Et ces mauvais vers démagogiques :

Puisque les lois, les mœurs, les nobles sentiments,
Ne peuvent respirer l'air souillé par un maître,
Puisse, puisse à jamais la liberté renaître
Sur les sanglants débris des Tyrans abattus,
Pour que le genre humain conserve les vertus!

Ces considérations qui prouvent à Votre Excellence la sincérité de notre zèle, ne nous permettent point d'énoncer un avis absolu; nous croyons cependant qu'il est à désirer que la tragédie de *Tibère* ne soit pas représentée avant un mois.

Le 31 décembre 1819.

D'AVRIGNÉ. LÉMONTEY.
LACRETELLE.

Digitized by Google

IV

ANDRIEUX A JOSEPH BONAPARTE (1)

Mon Cher bienfaiteur,

Je vois de temps en temps M. Presle, lorsqu'il vient à Paris; vous êtes presque toujours en tiers dans nos entretiens; il me montrait dernièrement un passage d'une de vos lettres où vous disiez avec affection : « On fait de nouvelles connaissances, mais on ne fait pas de vieilles amitiés. » J'ai reconnu à ce langage la bonté et la sensibilité de votre cœur et j'ai pensé que vous pourriez recevoir et lire avec intérêt une lettre d'un homme qui vous est bien attaché depuis beaucoup d'années, qui vous a de grandes obligations qu'il n'oublie point et dont ses enfants garderont le souvenir.

Permettez donc que je me rappelle un moment à votre mémoire, que je vous dise tous les vœux que ma femme et moi nous faisons sans cesse pour votre bonheur. Il paraît que vous jouissez d'une santé ferme et forte ; vous êtes sûrement aimé et respecté d'un pays où vous faites tout le bien qui dépend de vous. M. Presle m'a dit que le Président des Etats-Unis vous

1. Collection de Refuge. Inédite ainsi que la lettre suivante.

Digitized by Google

donnait des marques d'une considération toute particulière; je comprends bien sans peine tout ce qui vous manque. Vous êtes le plus souvent séparé des objets de vos affections les plus chères; mais le parfait bonheur sur la terre est un rêve qui ne se réalise jamais.

Être heureux comme un roi dit le peuple hébété :
Hélas, pour le bonheur que fait la Majesté ?

(*Voltaire.*)

Vous savez si le proverbe ment et vous dont le cœur a toujours été au-dessus de votre fortune, vous n'avez estimé les grandeurs que ce qu'elles valent. Je pense quelquefois que si vous aviez autour de vous ceux que vous aimez (je ne dis pas tous ceux qui vous aiment, le nombre en serait trop grand) vous seriez bien plus heureux à New-York que vous ne pouviez l'être à Naples ou à Madrid.

A propos de Madrid, nous marchons, ici, un peu sur les traces des Espagnols actuels; le jésuitisme nous gagne; les prêtres nous débordent de tous côtés. Si cela continue, ils seront bientôt autant et plus riches qu'ils ne l'étaient avant la Révolution. Ils sont déjà beaucoup plus puissants qu'il ne l'étaient en 1780. Ils deviennent très redoutables et il est difficile de prévoir s'ils finiront par subjuguer et *abêtir* complètement la majorité des Français, ou s'ils perdront entièrement leur autorité, ce qui n'arrivera peut-être qu'à la suite d'un changement de religion qui pourrait être précédé et suivi de guerre civile. Quand je songe à faire mon paquet pour l'autre monde, je suis fâché de voir combien mes chers compatriotes sont légers, mobiles et surtout serviles. On me citait dernièrement le mot de quelqu'un qui disait : Les Français n'ont jamais été *esclaves*, mais il y a longtemps qu'ils sont *valets* et, par malheur, ils en gardent l'habitude. Je

Digitized by Google

vous assure qu'on voit ici, du matin au soir, des choses bien dégoûtantes ; et quoique ce soit le pays du monde où la société soit la plus agréable, la plus amusante, un honnête homme y trouve souvent des sujets de se chagriner.

Pour moi, je vis seul avec mes enfants et mes livres ; mes filles sont heureuses dans leurs petits ménages ; elles ont de bons maris qui sont des fils pour moi ; et je mourrai avec la consolation de n'être point inquiet de leur avenir, sauf les bouleversements qu'on ne peut prévoir.

Adieu, mon cher bienfaiteur ; que Dieu vous conserve la santé et la tranquillité d'âme. Daignez penser un moment à moi, et me garder un peu de bienveillance. Tous mes enfants (j'y comprends mes gendres) et moi, nous ne cesserons de vous offrir l'hommage du plus tendre et du plus respectueux dévouement.

Ce 27 février 1828.

ANDRIEUX.

Paris, 15 septembre 1831.

Monsieur le Comte, mon cher bienfaiteur.

M. Peugnet partant pour New-York, je l'ai prié de se charger pour vous de cette lettre qui me rappellera un moment à votre souvenir. Il m'a dit que vous étiez fort aimé, fort considéré dans le pays où vous vi-

Digitized by Google

vez, ce qui ne m'a pas surpris; il a ajouté que vous faisiez beaucoup de bien, ce à quoi je vous ai encore reconnu, que vous vous plaisiez surtout à rendre service à des Français ; je prends la liberté de vous recommander M. Peugnet lui-même qui est un fort honnête homme, digne d'estime; il se propose d'établir une maison d'institution *for young ladies*. Sa femme est une élève d'Écouen ou de Saint-Denis, si je ne me trompe; et même elle y a été sous-maîtresse.

Quoique vos excellentes qualités doivent servir à vous rendre heureux en vous faisant des amis dans quelque pays que vous soyez, peut-être regrettez-vous quelquefois la France où vous êtes regretté. Quel bonheur ce serait, par exemple, pour moi, de vous revoir! Je ne suis pas dans le secret de notre Gouvernement, mais il me semble qu'il prouverait qu'il se sent fort et bien établi en ouvrant les portes de la France et les barrières du Royaume à la famille de l'Empereur; il a été question, dans une des dernières séances de notre Chambre des Députés, de faire à l'Angleterre la demande des cendres de Napoléon pour les placer à Paris sous la colonne qu'il a fait ériger place Vendôme, colonne sur laquelle on va relever sa statue; plusieurs généraux qui ont servi et vaincu sous lui ont parlé en cette occasion avec beaucoup d'éloquence; mais aussi quelques députés se sont souvenus que l'Empereur nous avait donné plus de gloire que de liberté; en tout, cependant, la discussion a été convenable, honorable, et la proposition n'a pas été écartée par un ordre du jour.

Je me suis tout à fait réfugié dans les lettres et ne me mêle en aucune manière de politique; j'ai reconnu depuis longtemps que je n'étais pas propre à me mêler de toutes ces intrigues; nous ne paraissons pas être à la fin de nos secousses; le caractère de notre Gouvernement est de n'en point avoir...

Digitized by Google

J'ai retrouvé, par une espèce de hasard, M. de Melito. Il demeure assez près de moi (je suis logé à l'Institut) dans la même maison qu'un de mes gendres; en allant voir mon gendre, j'ai appris le nom du nouveau locataire qui venait de s'installer dans la maison et je suis entré aussitôt chez lui. Je vous laisse à penser si nous avons parlé de vous et quel bien et quel plaisir cet entretien nous a fait à tous deux.

. . . . . .

Adieu, mon cher bienfaiteur. Portez-vous bien, soyez heureux autant qu'on peut l'être en cette vie et sur cette terre. Je deviens bien vieux; j'ai soixante-treize ans, mes yeux faiblissent; ma santé décline, mais jusqu'à mon dernier moment je vous conserverai tendre affection et profonde reconnaissance.

ANDRIEUX.

Je vois de temps en temps M. Presle, mais je vois fort peu de monde. Quoique vieux et à moitié aveugle, je travaille encore beaucoup à m'instruire. Je vieillis en apprenant, comme disait je ne sais quel ancien.

Andrieux à Joseph Bonaparte (1).

Sire, je ne dormais pas l'avant dernière nuit et je songeais à la manière dont je pourrais fêter Saint-

1. *Mémoires du roi Joseph* publiés par du Casse. T. X, p. 404.

Digitized by Google

Joseph qui est pour moi l'un des plus grands saint du paradis, lorsque le bon et respectable B. de Saint-Pierre m'apparut tout d'un coup. « Mon ami, me dit-il, prenez une plume et écrivez. »

(Et Andrieux met dans la bouche de B. de Saint-Pierre, en les datant des Champs Élysées, des vers qui sont précisément ce que pense, ce que sent et ce que voudrait dire Andrieux lui-même.)

Permettez-moi donc, Sire, de faire usage pour mon propre compte de l'épître que vous adresse cet illustre mort ; et trouvez bon qu'elle me serve à mettre aujourd'hui à vos pieds l'hommage du profond respect, de la sincère reconnaissance et, j'oserai dire, du tendre attachement avec lequel, etc...

FIN DES PIÈCES ANNEXES

Digitized by Google

INDEX ALPHABÉTIQUE

Adams, 108.
Aimé-Martin, 119, 120.
Alembert (d'), 9, 14, 34, 38, 41, 80, 100.
Alexandre (le Grand), 86.
Alexandre I (de Russie), 269 à 271.
Amar, 86.
Ameilhon, 219.
Andlau (Comte Henri d'), 28, 101, 186, 246.
Andlau (Geneviève Adélaïde Helvétius, Comtesse d'), 24, 28, 42, 63, 149, 150, 187, 188.
Andlau (Mlles d'), 150.
Andrieux, III, 11, 106, 107, 110, 111, 123, 128, 132 158, 159, 162, 163, 168, 183, 204, 205, 217, 219, 233, 269, 319 à 324.
Angivilliers (Comte d'), 35.
Anne d'Autriche, 113.
Antier (Mlle), 29.
Antraigues (Comte d'), 59.
Arago, 68, 98.
Arbouville (famille d'), 69.
Archimède, 109.
Arçon (le général d'), 123, 137, 138.
Aréna, 143.
Aristide, 141.
Armancourt (Geneviève Noelle de Carvoisin d'), 7.
Arnauld (le Janséniste), 88.
Arnault, 122, 129, 183, 250, 275, 276.
Artois (Comte d'), 91, 186.
Asse (M. Eugène), 4.
Auger, 219.
Aumont, 110.
Avrigné (d'), 313 à 318.

Bachelier, 56.
Barante (de), 204.
Barbier (Antoine), 19, 194, 245.
Barbier (Louis), 194, 250.
Barnave, 141.
Barras, 107, 129.
Bassano (Maret, duc de), 275.
Beauvais (Mme), 95.
Beauvau (Maréchal, prince de), 4, 36, 61.
Beccaria, 14.
Bédigis, 147.
Benoît (maire d'Auteuil), 2, 97.
Bérard (le docteur), 119.
Bergerie (Rougier de la), 204.
Bernadotte, 129, 168.

Digitized by Google

Bernardin de Saint-Pierre 80, 119, 126, 140, 324.
Bernardin de Saint-Pierre (Mme, en secondes noces Mme Aimé-Martin), 119.
Berquin, 80.
Berruyer (le général), 158.
Berthollet, 120.
Bettinelli, 15.
Beugnot (comte), 257, 258.
Beuret (Vicomtesse de), 286.
Bigart (M), 30.
Billecocq, 280.
Bitaubé, 38, 106, 213.
Blancmesnil (de la Garde de), 24.
Boileau, 118
Bonaparte, 1, 3, 78, 86, 98, 104, 107, 117, 120, 121, 122, 156 à 137, 139 à 145, 147, 152, 125 à 162, 164, 167, 168, 171, 172, 174, 176, 183 à 185, 187, 250.
Bonaparte (Jérôme), 277.
Bonaparte (Joseph), 122, 123, 127, 128, 156, 163, 164, 184, 261, 267, 273, 319 à 324.
Bonaparte (Lucien), 3, 122, 125, 127, 129, 131, 155, 162, 163, 174, 183, 184, 273.
Bonaparte (Pierre-Napoléon), 29.
Bouchardie (Mme de la), V. Mme de Lesparda.
Boufflers (Maréchal, duc de), 34.
Boufflers (Mme de), 21, 33, 34, 102, 123.
Boufflers (Chevalier de), 21.
Bouillard (Le graveur), 204, 223.
Bouillé (Marquis de), 89.
Bouilly, 32.
Boulay de la Meurthe, 129, 131.
Bourrienne, 143.
Boyer, 83.
Brifaut (Charles), 13.
Brisson, 49.
Brotonne (M. Léonce de), 24.
Broutin (Mme), 72.
Brunswick (prince de), 15.
Brutus, 196.
Buffon, 9, 19, 110.

Cabanis, I à IV, 2, 30, 43, 46 à 60, 62 à 65, 71 à 83, 85, 88, 90, 92, 93, 97, 98, 101 à 103, 106, 109 à 111, 119, 120, 123, 126 à 133, 137 à 139, 144 à 151, 156, 163, 167 à 170, 172 à 180, 183, 184, 189 à 197, 199, 202 à 205, 216, 223 à 236, 238 à 240, 245, 257, 269, 280, 292 à 295, 297 à 299.
Cabanis (Charlotte de Grouchy, Mme) II, III, 2, 58, 66, 67, 68, 79, 81, 95, 109, 148, 178, 189, 191, 192, 224, 230, 232, 234, 236, 248, 279, 280, 291 à 293, 295.
Cabanis (famille de), I, IV, 47 à 49, 51, 53 à 56, 64, 65, 148, 189, 231, 293.
Callot (Jacques), 4.
Cambacérès, 134 à 137, 139, 161, 183, 254, 255, 273.
Camus, 206.
Canteleu (Comte de Fresnelle, Le Couteulx de), 3, 137 à 139, 148, 235, 240, 243.
Cardot (Auguste), 95.
Cardot (Louis), 69.
Carnot, 138, 163, 188, 270, 273.
Carrel (Armand), 84.
Catherine (la tzarine), 79.
Caton, 141, 196.
Cavaignac (le général), 92.
Ceracchi, 143.

Digitized by Google

César, 86.
Chaix d'Est-Ange, 280.
Chalgrin, 141.
Chameroy (Mlle), 170.
Chamfort, 3, 16, 34, 38, 39, 53, 66, 72, 75, 76, 84, 107.
Champagny (duc de Cadore), 224.
Champcenetz, 34.
Chaptal, 118.
Charlemagne, 207.
Charles VII, 88.
Charles-Théodore (Electeur de Bavière), 240.
Charles-Emmanuel (roi de Sardaigne), 111, 114.
Charsonville (Adrien-Martinet de la), 24.
Chassebœuf (Mlle de), 283.
Chastellux (le chevalier de), 18.
Chateaubriand, 66, 84, 171, 177, 220, 221, 243, 252, 253.
Chateaubriand (Mme de), 84.
Châtelet (le général), 247.
Châtelet (Mme du), 5.
Châtelet (Mlle du), 5.
Chaulnes (duchesse de), 8.
Chaumont (Le Ray de), 42, 63.
Chénier (André), 59, 72, 105, 110, 250, 253.
Chénier (Marie-Joseph), III, IV, 3, 75, 76, 104 à 107, 111, 120, 121, 123 à 125, 129, 131, 157, 159, 160, 162 à 168, 170, 183, 207 à 213, 236, 249 à 253, 290, 313 à 318.
Chérin (le général), 68.
Chevassieu d'Audebert (le docteur), 199.
Choiseul (duchesse de), 42.
Choiseul-Praslin (de), 89, 90, 103, 137, 146, 235, 243.
Choiseul-Praslin (Mme de), 89, 235, 248.
Chomel, 29.
Cicéron, 141, 211.
Clarke (Miss), 282.
Clarke (duc de Feltre, maréchal), 254, 255, 257.
Clément de Ris, 142.
Clootz (Anacharsis), 68.
Coigny (Mme de), 162.
Colin (Le général), 115.
Colin d'Harleville, 106.
Collé, 10, 17, 20.
Condillac, 38, 64, 245.
Condorcet (Marquis de), I, 3, 14, 19, 34, 41, 42, 45, 66 à 69, 79 à 84, 91 à 100, 102, 105, 106, 109, 124, 125, 141, 175, 184, 224, 227, 241, 294, 295.
Condorcet (Sophie de Grouchy, marquise de), II, III, 2, 66, à 69, 80 à 82, 93 à 97, 99, 100, 102, 109, 124, 175, 176, 178 à 180, 187, 189, 193, 211, 224, 225, 227 à 229, 246, 247, 280 à 283, 292, 294.
Constant (Benjamin), 155, 156 160, 162, 163, 168, 173, 182, 203, 232, 255, 267, 268.
Corneille, 118.
Corvisart, 224.
Coudray (Marie-Louise), 33.
Cousin, 89, 282.
Cromwell, 152.
Cuvier, 243.

Dacier, 291.
Dalila, 140.
Damour (Antoine), 33.
Danton, 75.
Daru, 163, 215, 286.
Daubenton, 45, 106, 126, 137.
Daunou, III, IV, 3, 86, 87, 91, 103 à 105, 108, 109, 111, 113, 114, 117, 118, 123, 128, 131, 131 à 133, 155 à 158, 160, 162,

Digitized by Google

163, 165, 168 à 170, 180, 184, 206 à 208, 210, 211, 213, 216, 236, 250, 273 à 275, 278, 289 à 292.
David (Louis), 137, 275.
David (d'Angers), 287.
Davout (Le maréchal), 206.
Debry (Jean), 81, 83, 98, 128.
Decaze (duc), 316.
Déchard, 217.
Deffand (Mme du), 41.
Delambre, 261.
Delavigne, 280.
Delessert, 240, 243.
Delille, 106, 213, 259, 261, 278.
Delpech, 224.
Démosthène, 141.
Desaix (Le général), 143, 156.
Descartes, 246.
Desmeuniers, 158.
Desmoulins (Camille), 75, 154.
Desprès, 217, 218.
Desrenaudes, 157, 162.
Deux-Ponts (Duc de), 36.
Devaux, 5, 20 à 22.
Diderot, 9, 13, 28, 38, 110.
Didot (Ambroise-Firmin), 2, 32, 232, 280, 281.
Diétrich (baron et baronne de), 152.
Dioclétien, 202.
Drouin, 141.
Droz, 174, 190.
Dubreuil, 56, 57.
Dubuisson (docteur), 254.
Ducis, 38, 80, 139 à 141, 150.
Duclos, 14.
Ducos (Roger), 131, 135, 137.
Dupaty (Le président), 38, 53, 66 à 69.
Dupaty (Charles), 67, 147.
Dupaty (Emmanuel), 174, 175.
Dupont de Nemours, 51, 199.
Dupré, 8.
Dupuis, 158.
Dureau de la Malle, 283.
Durdent, 145.
Duruy (M. Victor), 205.
Duruy (M. Georges), 205.
Dutens (M. Alfred), IV, 54, 64, 145, 199.
Duval (Amaury), 110, 219, 221, 259.
Duvau, 167.

Ellis (George E.), 241.
Enville (née de la Rochefoucauld, duchesse d'), 41.
Epaminondas, 141.
Esménard, 238, 239.
Etienne, 275.
Eugène de Beauharnais (Prince), 259, 260.
Eymar (d'), 66, 116, 117.

Fabre d'Eglantine, 75.
Fauchet (L'abbé), 63.
Fauriel, III, 119, 153, 168, 169, 177 à 180, 182, 187, 189, 194, 197 à 199, 217, 224, 228, 229, 232, 236, 246 à 248, 281, 282, 291 à 293.
Fayolle, 98.
Fénelon, 110, 122, 165, 233, 234.
Feuillet, 99.
Flaugergues, 263.
Fleurieu (de), 80.
Fleury (Joly de), 36.
Fontanes, 66, 140, 177, 210, 258.
Fontenelle, 14, 16, 17.
Fouché, 87, 125, 168, 169, 178, 204, 208, 211, 221, 270.
Fourcroy, 226, 243.
Fox, 202.
François II (L'empereur), 4.
François de Neufchâteau, 21, 106, 117, 137.

Digitized by Google

François Saint-Maur (M. le président), 192.
Franklin, 34, 42 à 45, 60 à 63, 85, 241.
Franklin (Mme), 45.
Frédéric II (de Prusse), 6, 23, 213.
Frédéric-Guillaume III (de Prusse), 202.
Fréteau (le Conseiller), 66.
Fréteau (Famille), 67, 69.
Frochot (Comte), 76 à 79, 214, 254 à 257.

Gabriel, 35.
Galiani, 14, 34.
Gallois, 3, 66, 148, 163, 164, 167, 177, 263.
Garan-Coulon, 185.
Garat (Dominique), 14, 15, 38, 53, 73, 76, 83, 97 à 99, 104, 106, 107, 109, 111, 115 à 117, 121, 128, 131, 132, 137, 138, 143, 144, 162, 167, 169, 175, 183, 184, 186, 200, 214, 215, 221, 230, 231, 244, 257, 260 à 262, 265, 269, 272, 273, 276, 277, 291.
Garat (Mme), 138.
Garat-Mailla, v. Mailla-Garat.
Gardanne (Le général), 3.
Garde (de la), 10.
Garrik, 38.
Gaudin (Duc de Gaëte), 147.
Gaussin (Mlle), 8.
Genlis (Mme de), 13.
Geoffrin (Mme), 14, 15.
Geoffroy-Saint-Hilaire, 243.
Geoffroy (jeune), 142.
Georges IV, 282.
Gérando (de), 151, 156, 174, 184, 185, 203, 204, 211, 223, 228, 267.
Gérando (Mme de), 120, 151, 152, 185, 186, 267.
Germanicus, 220, 249.
Ginguené, I, III, 3, 66, 84, 85, 103 à 107, 109, 111 à 118, 123, 157, 160, 162, 163, 168 à 171, 182 à 185, 194, 196, 200, 202, 215 à 218, 220 à 223, 225, 228 à 230, 236, 244, 258 à 262, 265 à 267, 269 à 273, 276 à 279, 295, 301 à 312.
Ginguené (Marie Anne Poulet, Mme), 84, 111 à 114, 117, 215 à 217, 219, 229, 230, 277, 278, 280, 289, 291.
Girard de Rialle (M.), 112.
Girard (L'ingénieur), 258.
Girardin (Stanislas de), 160.
Gleichen (Baron de), 42.
Gobel (L'évêque), 92.
Godin, 139.
Godin (Mme), 139.
Gohier, 217.
Goncourt (MM. de), 15.
Gonzague (Princesse de), 113.
Graffigny (Mme de), 4 à 6, 10, 15 à 17, 20 à 23.
Grégoire (L'abbé), 118, 139, 158, 183 à 185, 188, 214, 273.
Grétry, 220.
Grimm, 6, 8, 16, 25.
Grouchy (Famille de), I, 67, 69.
Grouchy (François-Jacques, Marquis de) 66, 68, 178 à 180, 189, 227, 228.
Grouchy (Marie Gilberte-Henriette Fréteau, Marquise de), 66, 68, 81 à 83.
Grouchy (Le maréchal de), 66, 67, 79, 99, 104, 174, 186, 247, 280.
Grouchy (Alphonse de), 247, 280.
Grouchy (Emmanuel de), 211, 281, 282.

Digitized by Google

Grouchy (M. le vicomte de), III, 30, 66, 67.
Grouvelle, 202, 203.
Guébriant (La maréchale de), 113.
Guibert (Comte de), 40.
Guidal, 254.
Guillois (Eulalie Roucher, Mme), 32, 40, 64, 84, 194.
Guizot, 110, 111, 280, 281, 291.
Guizot (Mme), 281.
Guyton-Morveau, 273.

Harlay (Le président de), 256.
Harvey (Mme Élisa), 217.
Hauréau (M.), IV.
Haussonville (d'), 172.
Helvétius (Famille), 7, 8, 17, 18, 29, 46, 101, 246.
Helvétius (Jean Claude Adrien), 7.
Helvétius, 7 à 20, 23 à 25, 28, 36, 37, 44, 45, 74, 246.
Helvétius (Anne Catherine de Ligniville, Mme) I, II, 2, 4 à 7, 10 à 25, 27 à 49, 60 à 66, 70 à 72, 74 à 77, 83, 84, 90, 92 à 98, 100, 101, 103, 109, 125, 126, 138, 147 à 151, 163, 186, 189, 234, 236, 240, 241, 244, 248, 283.
Hénault, 29, 207.
Hendersonn (Anna), 95.
Henri IV, 75.
Hérisson (M. le Comte d'), 167.
Hérodote, 85.
Hippocrate, 49, 233, 234.
Hix, 211.
Hoche, 141.
Holbach (d'), 9, 14, 38, 85.
Homère, 53, 57, 180, 191, 202, 210, 228, 234.
Horace, 78, 99, 220, 294.
Hortense de Beauharnais, 187, 217, 218, 286.
Houssaye (M. Henry), 270.
Hugo, (Le général), 285.
Hugo (Victor), 133, 284, 285.
Hulin (le général), 254.
Hume (David), 14.

Ichon, 87.
Ingersoll, 45.
Isambert, 68, 294, 295.
Isnard, 105, 162.

Jacquemont, 118, 167, 168, 170, 204.
Jefferson, 45, 152.
Jordan (Camille), 120, 267.
Joséphine (Impératrice), 138, 156, 187, 250.
Joubert (Annette Cabanis mariée en 1res noces au sculpteur Dupaty, devenue par son second mariage Mme) 60, 147, 148, 192, 193, 223, 283, 292, 293, 295.
Joubert (Le général), 104, 125, 126, 141.
Joubert (Le philosophe), 177.
Jourdan (Le maréchal), 125, 126, 158.
Joseph II (L'empereur), 241.
Jussieu, 243.

Kléber, 141, 143, 165.

Labande (M.), 179.
Labédoyère, 280.
Laborey, 87.
Lacépède, 53, 80.
La Chaise (législateur), 72.
Lacretelle (aîné) 72, 80, 313 à 318.
Lacuée (Comte de Cessac), 204. 291.

Digitized by Google

Ladislas IV (de Pologne), 113.
La Fayette (Famille de), 236 237.
La Fayette (Général de), 69, 89, 123, 168, 236, 237, 266, 287.
La Fayette (Mme de), 236, 237.
La Fayette (Emilie de Tracy, Mme Georges de), 236, 237.
La Fayette (Georges de), 236, 237.
Lafon (Abbé), 254.
La Fontaine (J. de), 32, 61, 214.
Lagarde, 206.
Lagrange, 106, 118.
La Harpe (Le critique), 106, 194, 213.
La Harpe (Général F. C. de), 269 à 271, 278, 289.
La Harpe (Mme F. C. de), 270, 271.
Lahorie, 254.
Laideguive, 29.
Lainé, 262, 263.
Lakanal, 243, 273, 291.
Lalande, 106, 110.
Lalanne (M. Lud.), 69, 153, 158.
Lamarck, 77 à 79, 106.
Lamarque (Le général), 203.
Lamartillière (Le général), 158, 160.
Lamartine, 68, 295.
Lamballe (Mme de), 80.
Lambert (Abbé), 92.
Lamothe, 50.
Lanjuinais, 137, 139, 144, 188, 213, 214, 268, 269.
Laplace, 106, 172.
Laporté (J. J), 309, 312.
La Renaudière, 219.
La Reveillère-Lepeaux, 105, 107.
Larivière, 105.
La Rochefoucauld (Famille de), 68.
Laromiguière, 106, 162, 163, 167, 204, 245.
Laroque (Louise), 120.
Laubespin (Augustine de Tracy, Mme de), 237.
Laubespin (Battefort de), 237.
Laubespin (M. le comte de), 287.
Lauzun (duc de), 34.
Laya, 286.
Lebel, 35.
Lebreton, 106, 110, 167, 219.
Lebrun (Ecouchard), 66, 73, 102, 110, 150, 183, 215, 250.
Lebrun (Architrésorier), 131, 136, 137, 183.
Lebrun (Pierre), 215.
Lecourbe (Le juge), 187.
Legrand d'Aussy, 297.
Lémontey, 313 à 318.
Léonidas, 141.
Léopold (duc de Lorraine), 4, 5.
Léopold II (Empereur), 241.
Lescure (de), 15.
Lesparda (Mme de), 250, 251.
Lespinasse (Mlle de), 40, 41, 294.
Lesueur, 301 à 312.
Letizia Bonaparte, 156.
Lévesque (Charles), 183.
Ligne (Prince de), 34.
Ligniville d'Autricourt (Famille de), 4, 18.
Ligniville (J.-J. comte de), 4.
Ligniville (M. J. vicomte de), 46.
Ligniville (Jacques de), 4.
Littré, 205.
Locke, 49, 246.
Longin, 179.
Louis XIV, II, 34.

Digitized by Google

Louis XV, 7, 19, 29, 34 à 36, 50.
Louis XVI, 36, 75, 80, 82, 86, 116, 142, 161, 288,
Louis XVII, 80.
Louis XVIII, 172, 266, 267, 269 à 275.
Louis (baron), 258.
Louvet, 105.
Lowendal (Maréchal de), 28.
Lucas (Hippolyte), 251.
Lucrèce, 250.
Luynes (de), 198.
Lycurgue, 141.

Macdonald, 125.
Machault (de), 10.
Mackinstosh, 80.
Mailla-Garat (ou Garat-Mailla), 109, 111, 162, 176.
Maillé (Monseigneur de), 166, 167.
Maine (duchesse du), 39.
Maine de Biran, 174, 185, 204, 225, 226, 248, 262, 263, 265.
Malet (Le général), 254, 255, 257.
Malesherbes, 3, 20, 38, 42, 80, 82, 241.
Manzoni, 190.
Marat, 91.
Marbot (le général), 4.
Marceau, 141.
Maréchal (Sylvain), 110.
Marie Leczinska, 7, 29.
Marie Antoinette, 4, 92.
Marie-Louise, 175, 240, 251.
Marivaux, 9.
Marivaux (Le diplomate), 115.
Marin, 32, 33, 150.
Marigny (Marquis de), 35.
Marmontel, 14, 15, 106.
Martial (dessinateur), 13.
Martin (Roger), 170.
Massalski, 49, 50, 53.
Masséna, 4, 201.
Masson (M. Frédéric), 98, 250.
Maupeou, 41.
Maupertuis, 6, 10.
Maury (Cardinal), 171, 184, 273.
Mazarin, 113.
Méhée de la Touche, 168.
Melzi, 139.
Ménard (Le général), 115.
Méneval (de), 167.
Merlin, 268, 273, 291.
Mesmer, 59, 297 à 299.
Meulan (Mme de), 41.
Michaud (Joseph), 105, 213, 218.
Michelet, 68.
Mignet, 111, 129, 287.
Millot, 212.
Miltiade, 141.
Miot de Mélito, 323.
Mirabeau (Marquis de), 294.
Mirabeau, 3, 72, 73, 75 à 79, 86, 91, 102, 119, 141, 257.
Molé (Le président), 256.
Molière, 118.
Monge, 106, 120, 172, 273.
Montagu (Georges), 224, 230.
Montesquieu, 15, 110, 211.
Montmorency (Mathieu de), 164, 170, 203.
Moreau (Le général), 104, 125, 168, 169, 185 à 187.
Morellet, 14, 15, 30, 37 à 39, 43, 44, 62, 63, 71, 72, 98, 213.
Morgan (Lady), 216, 270.
Mounier (Edouard baron), 166, 167.
Mun (Famille de), 101, 149.
Mun (Elisabeth-Charlotte Helvétius, Mme de), 24, 28, 42, 63, 101.
Mun (Alexandre-François de), 28, 1[illegible]1, 186, 187, 246.

Digitized by Google

Mun (M. le Marquis de), 12, 13.
Murat, 1, 273.
Murat (Caroline), 175.
Musset (Alfred de), 174.

Nanot, 33.
Napoléon, II, 19, 98, 129, 132, 133, 175, 187, 188, 193, 199, 200, 202 à 215, 220 à 223, 234, 239, 240, 242 à 247, 249 à 260, 262, 263, 265 à 271, 273, 275, 280, 286, 313, 322
Napoléon II (Roi de Rome), 175.
Napoléon III, 286.
Narbonne (de), 34, 138.
Naville (de Genève, M.), 226.
Necker, 41, 80, 124, 125.
Necker (Mme), 14, 16, 38.
Néron, 220.
Newton, 109.
Ney, 280.
Nivernais (duc de), 34.
Noailles (Maréchal de), 35.
Noailles (Le général Louis de), 108.

O'Connor (Famille), 248, 283, 292.
O'Connor (Elisa de Condorcet, Mme), 2, 32, 69, 80, 81, 93 à 96, 98, 180, 193, 194, 248, 283, 292 à 295.
O'Connor (Le général), 193, 194, 284, 292, 294, 295.
Orléans (duc d'), 92.
Orléans (Louis Philippe, duc d'), 106.
Orval (Aminthe Cabanis, Mme d'), 2, 32, 148, 192, 224, 292, 293.
Orval (M. Fernand d'), IV, 60.
Ovide, 260.

Pacardy (J-E.), 251.
Palissot, 37, 166.
Palloy, 74.
Pancemont, (Monseigneur de), 166.
Parent-Réal, 162, 289.
Pariset, 180.
Parny, 106, 110, 278.
Parry (James) 216, 219, 230, 279, 280.
Pasquier, 254, 255.
Pastoret, 184, 245, 291.
Paterson (Mlle), 277.
Paty de Clam (M. le marquis du), 67.
Pauline Borghèse (Princesse), 223.
Payne (Thomas), 80.
Pechméja, 57.
Pélissier (Le législateur), 197.
Pellenc, 79.
Penthièvre (duc de), 88.
Périclès, 141.
Perrens (M.), 205..
Peugnet, 321, 322.
Phocion, 141.
Picavet (M.), 120, 226.
Pichegru (Le général), 168.
Pie VI, 114.
Pignon (Mme), 81.
Pindare, 50.
Pinel (Le docteur), 83.
Pinet (M. le commandant), 205.
Platon, 41, 234.
Plutarque, 276.
Poirier (Germain), 184.
Polignac (Les frères de), 187, 188.
Pompadour (Mme de), 9.
Pompée, 249.
Pontécoulant (de), 105.
Presle, 319, 323.
Priestley (Le docteur), 108.
Priocca (de), 117.

Digitized by Google

Prométhée, 289.
Prusse (Wilhelmine de), 6.
Puisié (Abbé de), 67.
Pujoux, 78.
Puy-Montbrun (Marquis du), 69.

Quesnay (L'abbé), 50.

Rabaut Saint-Etienne, 84.
Racine, 57, 118.
Raynal (L'abbé), 14, 241.
Raynouard, 263.
Récamier (Mme), 168.
Refuge (M. le vicomte de Gouriode), III.
Regnault de Saint-Jean d'Angély, 129, 174, 258, 268, 275.
Reinhard, 291.
Rémusat (Mme de), 187.
Rémusat (Charles de), 245.
René (Le roi), 223.
Requien, 179.
Restif de la Bretonne, 106.
Ricard (Monseigneur), 172.
Richard, 35.
Richelieu (Maréchal de), 28.
Richerand (le docteur), 57, 226, 227, 231 à 233.
Rivarol, 34.
Robespierre, 80, 84, 86, 90, 91, 95, 109.
Rochas (M. le lieutenant-colonel de), 205.
Roche (Abbé de la), 2, 16, 23, 24, 28, 36 à 38, 42, 44, 62, 63, 71, 73 à 75, 79, 83, 88, 90, 91, 103, 124, 148 à 151, 193, 240.
Roland, 95.
Roland (Mme), 95.
Ronsin (Le général), 90, 91.
Rœderer, 4, 102, 121, 122, 129, 131, 133, 137, 139, 155 258, 273, 291.
Roucher, I, 3, 34, 40, 41, 46, 49 à 57, 59, 63, 64, 80, 81, 84, 149, 194.
Roucher (Mme), 40, 41, 49, 56, 64.
Rousseau (J. J), 13, 67, 74, 84, 105, 110, 123, 211, 227, 278, 294, 301 à 312.
Roussel (Le docteur), 148.
Rovigo (Savary, duc de) 159, 238, 243, 254, 255, 257, 267, 269.
Royer-Collard, 245, 246.
Rulhière, 207.
Rumfort (Benjamin Thompson, comte de), 240 à 242.
Rumfort (Mme Lavoisier, née Paulze d'Ivoy, en 2es noces comtesse de), 241, 242.

Sabattier (Abbé), 9.
Saint-Huberty (Mme), 59.
Saint-Lambert, 14, 17, 106, 122.
Saint-Leu (de), 50.
Saint-Martin, 106.
Sainte-Beuve, 45, 59, 66, 110, 121, 122, 143, 157, 170, 171, 210, 214, 220, 253, 286, 295.
Salagnac (Cabanis de), v. Cabanis.
Sarret (J. B), 92, 93.
Sarrette, 111.
Saureau (Élisabette Charlotte de), 4.
Saurin, 9.
Say (J.B), 110, 162, 218.
Scheffer (Ary), 281.
Schnitzler, 290.
Schomberg, 14.
Scotus, 44.
Sébastiani (Le maréchal), 1
Séjan, 211.

Digitized by Google

Ségur (Le comte de), 34, 79, 233, 239.
Ségur (Le vicomte de), 34.
Ségur (Le général Philippe de), 135, 253.
Serrurier ou Sérurier (Le maréchal), 1.
Sévigné (Marquise de), 42.
Shakspeare, 38.
Sidney, 94.
Sieyès, 3, 72, 80, 125 à 131, 135 à 137, 139, 144, 162, 183, 273, 286, 291.
Simon (Le généalogiste), 231.
Simon (Pierre ou Condorcet), 97 à 99.
Simon (M. Jules), 119.
Sismondi (de), 203, 267, 268.
Short (W), 45.
Smith (Adam), 176.
Socrate, 44, 94, 276.
Solon, 141.
Soult (Le maréchal), 262.
Staël (Mme de), 123, 124, 138, 139, 155, 156, 164, 165, 168, 170, 176, 187, 204, 213, 267.
Stanislas Leczinski, 5.
Stanislas II Poniatowski, 50.
Stendhal, 152.
Strass, 36.
Stuart (Famille de), 267.
Stutt (Famille de), 88.
Suard, 15, 42, 97, 98, 213, 238, 239, 259, 294.
Suard (Mme), 97, 294.
Suchet (Le maréchal), 167.
Suède (Le prince de), 34.

Tacite, 180, 211, 220, 243, 313.
Taillandier, 156, 165, 168, 208, 290.
Taine, 171.
Talaru (Mme de), 166.
Talhouët (Mathilde de), 204.
Talhouët (Frédéric de), 240.
Talhouët (Elisabeth Baude, Mme de), 240.
Talleyrand, 77, 78, 111 à 114, 121, 123 à 125, 128, 131, 133, 138, 148, 183, 184, 211, 245, 273, 274, 291,
Tallien, 100.
Tallien (Mme), 42.
Talma, 209.
Target, 184.
Tencin (Mme de), 9.
Terray (Abbé), 241.
Tessé, (Froulay de), 237.
Tessé (Mme de), 187.
Testevuide, 147.
Thauvenay (de), 172.
Thibaudeau, 134.
Thiers, 158, 162.
Thomas, 38.
Thomas (Saint), 44.
Thompson (Sally), 242.
Thouret, 141.
Thuret, 29.
Thurot, 106, 167, 244, 245, 269.
Tissot, 259, 261.
Toscan, 110.
Toulongeon, 106.
Tour (Quentin de la), 27, 28.
Tracy mère (Emilie de Verzure, Mme de) 89, 237.
Tracy (Destutt de), I, III, IV, 3, 66, 72, 88 à 90, 103, 104, 106, 110, 111, 118, 122, 123, 132, 137, 145 à 147, 152, 167 à 169, 180, 184, 187, 197 à 200, 204, 205, 213, 214, 224 à 227, 233, 235, 237 à 240, 243, 248, 265 à 267, 269, 280, 286 à 289, 291.
Tracy (née de Durfort-Civrac, Mme de), 88, 237.
Tracy (Le bailli de), 236.

Digitized by Google

Tracy (Victor de), 236, 286.
Tracy (Sarah Newton, Mme V. de), 248, 286.
Tressan (Comte de), 34.
Tripier, 280.
Truguet (L'Amiral), 176.
Turgot, 3, 6, 14, 19, 34, 41, 42, 45, 46, 48, 49, 51, 53, 63, 64, 110, 124, 125, 241, 294.
Turpin de Crissé, 251.
Turpin de Crissé (Adèle de Lesparda, Mme), 251.

Uzès (duc d'), 238.

Vaillant (M. V. J.), 92.
Vaublanc (de), 274 à 276.
Vaudé (Mme de), 138, 139.
Vergniaud, 105, 141.
Vernet, 106.
Vernet (Mme), 83, 92, 97, 98, 224, 225.
Verrès, 210.
Verrières (Mlles de), 29, 34.
Vigny (Alfred de), 211.
Villemsens, 254.
Vincennaille, 309.
Virgile, 57, 180.
Voght (baron de), 203.
Volney, III, 3, 38, 46, 60, 66, 72, 73, 76, 85, 86, 106 à 108, 126, 128, 132 à 137, 144, 147, 169, 171, 183, 188, 199, 213, 214, 243, 283 à 286.
Volney (Mme, née de Chassebœuf), 283.
Voltaire, 5, 15, 20, 53, 65 67, 74, 88, 110, 124, 210, 211, 251, 252, 286, 288, 320.

Walpole, 34.
Washington, 108, 152.
Welschinger (M.), 174, 212.
Wenzel, 288.

Yvan (baron), 98.

Zusca (Le général), 247.

FIN DE L'INDEX ALPHABÉTIQUE

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE. I

LIVRE PREMIER

MADAME HELVÉTIUS. — LA FIN DE LA MONARCHIE. — LA RÉVOLUTION

Chapitre I (1719-1771).

La maison d'Auteuil en 1799. — Mme Helvétius, son portrait. — La famille de Ligniville. — Mme de Graffigny. — Jeunesse et mariage de Mlle de Ligniville. — Le salon de la rue Sainte-Anne. — Les mardis d'Helvétius. — La vie à Voré et à Lumigny. — Le livre de l'*Esprit*. — Mort de Mme de Graffigny. — Chagrin de Mme Helvétius. — Elle écrit à Devaux. — Les enfants. — Mort d'Helvétius. . . . 1

Chapitre II (1772-1789).

Acquisition d'Auteuil. — Le peintre La Tour. — Mariage de Mlles Helvétius. — Les volières. — Le jardin. — Mme de Boufflers. — Louis XV au château du Coq. — Franklin. — Turgot. — Chamfort. — Roucher. — Morellet. — Lefebvre de La Roche. — Garat. — Notre Dame d'Auteuil. — Les Etoiles. — Arrivée de Cabanis. — Bonheur de Mme Helvétius. — Jeunesse de Cabanis. — Voyage de Pologne avec l'évêque de Wilna, Massalski. — Impressions. — Retour à Paris. — Premiers travaux. — A Montfort-l'Amaury. — Mme Helvétius et Roucher écrivent au père de Cabanis.

Digitized by Google

Pages.

— Celui-ci devient l'enfant de la maison. — Docteur en médecine. — Disciple de Mesmer. — Cabanis soigne la Saint-Huberty et le comte d'Antraigues. — Mariage de Condorcet. — La famille de Grouchy — Chateaubriand et Ginguené, conduits à Auteuil, en 1788, par Chamfort. . . 27

Chapitre III (1789-1799).

La Révolution à Auteuil. — La Roche, maire du village. — Cabanis chez Mirabeau. — Il se lie avec Frochot. — Mort de Mirabeau. — Morellet quitte Auteuil. — Cabanis se brouille avec Roucher. — Cabanis reste à Auteuil où il attire Condorcet. — La Terreur. — Daunou, Tracy, Ginguené en prison. — Les filles de la Nation. — Condorcet proscrit; sa mort. — Mme de Condorcet. — La municipalité d'Auteuil. — Après le 9 thermidor. — Constitution de l'an III. — Les Idéologues au pouvoir. — L'Ecole Normale. — Translation des restes de Jean-Jacques Rousseau (octobre 1794). — La rentrée des proscrits à la Convention (1795). — Discours de M. J. Chénier. — Mariage de Cabanis. — Les bureaux de la *Décade*. — Erreur de Guizot. — Ginguené ambassadeur. — La citoyenne Ginguené à la Cour de Turin. — Échec de Ginguené. — Dangers qu'il court. — Ses dernières recommandations à Garat. — Grégoire. — Rœderer. — Eymar — L'Institut. — Talleyrand à Auteuil. — Mme de Staël. — Arnault et Lucien Bonaparte. — Joseph Bonaparte idéologue. — Retour d'Egypte. — Visites de Bonaparte à Mme Helvétius, à Bernardin de Saint-Pierre et à Daubenton. 71

LIVRE DEUXIÈME

CABANIS. — LE 18 BRUMAIRE. — CONSULAT ET COMMENCEMENT DE L'EMPIRE.

Chapitre I (1799-1804).

Le 18 Brumaire. — Ses préparatifs. — Part importante qu'y prend Cabanis. — Le Consulat. — Cabanis, Garat, Volney, . .

Digitized by Google

Pages.

Tracy, Daubenton, Sieyès, Rœderer nommés sénateurs. — Ducis refuse. — Mort de Mme Helvétius. — Son testament. — Sa tombe. — Premières désillusions. — Le Tribunat. — Opposition de ce corps. — Les dîners du Tridi. — Andrieux. — Marie-Joseph Chénier. — Daunou. — Ginguené. — Jacquemont. — Gallois. — Complot de 1802, dit du Sénat. — Cabanis reste sous le charme, mais se désintéresse de plus en plus. — Ses grands travaux. — Le Concordat. — Le coup de pied de Volney. — Mutilation du Tribunat. — Suppression de la classe des sciences morales et politiques à l'Institut. — Le salon de Mme de Condorcet. — Fauriel. — Procès de Moreau. — Proclamation de l'Empire. 127

Chapitre II (1804-1808).

L'Empire. — Vie intime de Cabanis. — Ses deux filles. — Le château de Villette. — Œuvres philosophiques. — Fauriel. — Correspondance de Cabanis avec Ginguené. — Maine de Biran. — De Gérando. — Andrieux, etc. — Affaire de l'Ecole Polytechnique. — Daunou se rallie à l'Empire. — Ginguené à Saint-Prix, voisin de la Reine Hortense. — La petite cour de Saint-Leu. — Ginguené écrit son journal intime de 1807. — Fusion de la *Revue* et du *Mercure*. — Chateaubriand. — Napoléon et Ginguené. — La princesse Borghèse rétablit, à Aix, la procession du roi René. — Ginguené raconte son voyage à Villette. — Mme Vernet. — Le tribunat est supprimé. - La noblesse impériale. — Mort de Cabanis. 189

LIVRE TROISIÈME

DESTUTT DE TRACY. — SECONDE SOCIÉTÉ D'AUTEUIL. — FIN DE L'EMPIRE.

Chapitre I (1808-1814).

La deuxième société d'Auteuil. — Destutt de Tracy et sa famille. — Les Choiseul-Praslin. — Rumford. — Le Couteulx de Canteleu. — Tracy remplace Cabanis à l'Aca-

Digitized by Google

Pages.

démie française. — Ses bizarres visites de candidature. — Son discours. — L'opposition au Muséum : Fourcroy, Geoffroy-Saint-Hilaire, Jussieu, Lakanal. — Volney y sert de lien avec Auteuil. — Plaisanteries de Napoléon contre les Idéologues. — Les « boudeurs d'Auteuil ». — L'Idéologie à l'Institut. — Napoléon voit dans l'Université impériale un instrument de combat contre les Idéologues. — Mme de Condorcet et Fauriel à la Maisonnette. — Travaux de Ginguené. — Les derniers jours de Marie-Joseph Chénier. — Tracy quitte Auteuil. — La décoration de Maine de Biran. — Conspiration du général Malet. — Disgrâce de Frochot. — Discours de Napoléon contre l'Idéologie. — 1813. — La Commission des Cinq 235

Chapitre II (1814-1816).

Les derniers jours de l'Empire. — 1814 raconté par Ginguené dans son journal intime. — Tracy propose au Sénat la déchéance de Napoléon. — Les Cent-Jours. — Ginguené en mission. — Le général F. C. de la Harpe. — Journal de voyage de Ginguené. — La seconde restauration et les exclusions à l'Institut. — Belle protestation d'Arnault. — Mort de Ginguené 265

Chapitre III (1816-1844).

Les survivants. — Vieillesse et mort de Sieyès, de Volney et de Tracy. — Mesdames de Condorcet, Cabanis, O' Connor, d'Orval et Joubert. — Daunou. — Fauriel. — Rétablissement de l'Académie des Sciences morales et politiques. 279

Appendice. — Pièces annexes.

I. Engagement de Cabanis avec Mesmer. 297
II. Translation des Cendres de J.-J. Rousseau. 301
III. Rapports sur *Tibère* de M. J. Chénier. 313
IV. Lettres d'Andrieux à Joseph Bonaparte. 319

Index alphabétique. 325

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS

6'59 - 1

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Widener Library
3 2044 083 039 321